

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[La] fausseté des vertus humaines [Document électronique] / par M. Esprit

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

p1V

Monseigneur,
il n' en est pas des princes qui doivent
un jour monter sur le trône, comme du
reste des hommes : ceux-cy n' étant char-
gez que de leur conduite particuliere, ils
sont seulement obligez de suivre l' avis
des sages qui leur ordonne de se con-
noître ; au lieu que cette étude ne suffit
pas aux princes que Dieu fait naître
pour gouverner les peuples : ils ont en-
core une indispensable obligation d' étu-
dier et de connoître les autres.
Cette connoissance, monseigneur,
n' eût pas été difficile si l' homme fût de-
meuré dans l' état de son innocence ; car
ses paroles auroient toûjours été l' ima-
ge de ses pensées, et ses actions celle
de ses desirs et de ses intentions. Mais

pV

depuis qu' il s' est mis en la place de Dieu,
qui devoit être l' objet unique de son a-
mour, et qu' il est devenu amoureux et
adorateur de luy-même ; depuis que son
interêt est la regle de ses actions et le
maître de sa conduite ; son coeur qui se
laissoit voir, se cache dans sa profondeur
et apprend à l' homme à y cacher ses
desseins. De sorte que l' homme s' étant
instruit et perfectionné depuis tant de

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

siecles, en l' art de dissimuler et de feindre, ce long usage de feintes et d' artifices luy a donné une pente presque invincible à se déguiser.

Il a été forcé en quelque maniere de se servir de ruses et de finesses, parce que son amour propre, qui luy est si cher, est si odieux aux autres qu' il n' ose se montrer tel qu' il est, de peur de trahir ses propres desseins ; il est même obligé pour les faire réussir, de se presenter aux autres sous plusieurs figures differentes qu' il sçait leur être agreables, et de donner la gêne à son esprit, pour imaginer celles qui sont les plus propres à le faire paroître entierement dévoué à leurs intérêts.

De là vient que tous les hommes sont autant d' énigmes qu' il est si malaisé d' expliquer, et que ce qui paroît de l' hom-

pV1

me est si different de l' homme. De là vient que jugeant de luy par ce qu' on fait ordinairement, on se trompe dans la plupart des jugemens qu' on en fait, et que ceux qui luy sont les plus favorables sont presque toûjours les plus legers et les plus injustes. De là vient enfin que Dieu condamne le coeur de la plupart de ceux dont tout le monde admire les actions, et que n' ayant égard qu' à nos dispositions interieures et à nos veritables intentions, il voit comme de fausses vertus, les vertus qui brillent le plus, et qui passent pour les plus excellentes.

Mais encore qu' il soit difficile de connoître l' homme, on ne doit pas néanmoins se persuader que cela soit impossible, pourvû qu' on ait observé les inclinations de l' amour propre. Car comme c' est luy qui est l' inventeur de tous les stratagemes que l' homme met en usage, et la cause de la fausseté de toutes ses vertus ; et que l' homme en est si fort possédé qu' il n' a point d' autres mouvemens que les siens, ni d' autre conduite que celle qu' il luy inspire, l' on ne sauroit représenter l' un qu' on ne fasse en même temps le portrait de l' autre.

C' est par cette raison, monsei-

pV11

gneur, que pour donner la vraie idée de l' homme, j' ay traité en particulier toutes les vertus humaines dans le livre que je vous presente ; afin d' avoir lieu de faire connoître les vûës secretes de l' amour propre, les chemins détournez qu' il prend pour empêcher qu' on ne découvre ses intentions, et cette varieté de personnages qu' il joüe pour arriver aux fins où il souhaite de parvenir. J' ose croire que le soin que j' ay pris ne vous sera pas inutile, et que vous n' aurez pas desagréable qu' en vous offrant ce livre, je vous donne une marque publique de la passion respectueuse avec laquelle je suis,
monseigneur,
vôtre très-humble, très-obeïssant
et très-fidele serviteur,
esprit.

PREFACE

pV111

J' ay souvent pensé quelle pouvoit être la cause de l' injuste approbation qu' on a donnée de tout temps, et qu' on donne encore aujourd' huy aux vertus humaines : et j' ay trouvé qu' il n' y en avoit point d' autre que la fausse persuasion où l' on est que c' est par raison, par bonté, par justice et par generosité, que les hommes font les actions qui leur paroissent raisonnables, justes, bonnes et genereuses.

Cette erreur a elle même un grand nombre de causes, parmy lesquelles on peut conter la grossiereté de l' esprit, la paresse, la credulité, la profession que font les esprits populaires de n' avoir point d' autres opinions que celles qui leur viennent par la tradition, et qu' ils trouvent établies dans le monde et dans leur famille, la legereté à juger, l' intérêt, l' inclination qu' on a à admirer ; mais sur tout l' attachement prodigieux qu' on a à

tout ce qui va à la santé et à la satisfaction du corps, et le peu de soin qu' on a de tout ce qui regarde le bien de l' ame.

p1X

La grossiereté de l' esprit donne les connoissances de la plupart des hommes aux actions sensibles et exterieures, et ne leur permet pas de s' élever jusqu' au principe qui les produit. La paresse fait apprehender à plusieurs la peine qu' il y a à en decouvrir les motifs, leur ôte la curiosité de les sçavoir, et les dispose de telle sorte qu' ils aiment mieux n' avoir point d' opinions réglées, sur les sujets même qui leur sont les plus utiles et les plus importants, que d' avoir la fatigue de les regler. La credulité donne aux personnes qui ont ce défaut, une facilité naturelle et un desir de suivre les sentimens des autres ; et quoyque cette disposition vienne quelquefois de l' ascendant qu' on a sur leur esprit, il est certain neanmoins qu' elle vient beaucoup plus souvent de ce qu' elles aiment à croire. La profession que font les esprits populaires de recevoir toutes les opinions qui sont venuës à eux par tradition, fait qu' ils ne songent jamais à en avoir de propres, et qu' ils sont contens de celles de leurs peres et de leurs ayeux. La legereté à juger fait que bien des gens qui pourroient par leur lumiere penetrer les causes cachées des actions humaines, s' arrêtent à ce qu' elles paroissent, et ne se donnent pas le temps d' examiner ce qu' elles sont effectivement. L' interêt nous rend favorables à tous ceux qui nous font du bien ;

pX

car quel moyen de ne pas croire genereux un grand seigneur, qui sans en être sollicité, et sans y être engagé par aucune consideration, prend soin de nôtre fortune ? Pouvons-nous luy donner une moindre marque du gré que nous luy en sçavons, que de juger de luy avantageusement ? L' inclination à admirer excite l' homme sans cesse à chercher des sujets dignes d' admiration, et comme il n' en trouve point qui le soient effectivement, il se satisfait de ceux qui ont quelque apparence de l' être, tels que sont les exploits des grands

capitaines, et il les érige en faits heroïques et en miracles de valeur, par la seule raison qu' ils arrivent rarement, et qu' ils sont réservés à un petit nombre d' hommes. Enfin l' application continuelle qu' on a aux necessitez et aux commoditez du corps, et l' insensibilité aux besoins de l' ame, sont cause qu' on ne se soucie pas qu' elle ait des opinions saines, quoy qu' il soit visible que ce sont ces saines opinions qui reglent nos moeurs, et qu' elles sont la source de nôtre felicité. Ce qui est merueilleux est, qu' on ne travaille pas seulement à maintenir la santé du corps ; on veut encore qu' il ait de l' embonpoint, on procure ses aises, on use de toutes sortes de précautions pour éviter ce qui l' incommode, et l' on n' en apporte aucune pour empêcher ce qui nuit à l' ame ; qu' elle soit infectée d' er-

pX1

reurs ; qu' elle soit toûjours agitée et souvent renversée par les passions, son état si digne de compassion ne nous touche pas assez, pour nous obliger d' employer nôtre temps à établir son repos et à la perfectionner.

Voilà les causes generales de l' estime qu' on a et qu' on a euë en tout temps pour les vertus humaines. Il y en a beaucoup de particulieres, parmi lesquelles le bien honnête tient le premier rang ; car c' est ce bien honnête dont Ciceron et Seneque parlent toûjours avec excez et avec transport, et qu' ils representent comme l' amour et les delices du sage, qui a été l' écueil, où, si l' on en excepter Platon, tous les philosophes ont échoüe. C' est ce bien honnête qui a été la cause presque unique de tous les mécontes de leur morale. Enfin c' est ce bien honnête qui a été l' idole à laquelle ils ont adressé leurs voeux ; (...);

et qu' ils ont ensuite proposée aux sages de tous les siecles, afin qu' elle en fût adorée. Ce qui leur a beaucoup mieux réussi qu' ils ne pouvoient esperer, puisque non seulement les sages payens, mais aussi la plûpart des sages qui font profession de la religion chrétienne, ne reconnoissent point par leurs actions d' autre divinité que le bien honnête.

lxii

les philosophes sont tombez dans cette espèce d' idolatrie, à cause, dit l' apôtre,

qu' ayant connu Dieu, ils ne l' ont pas glori-
fié comme Dieu ; c' est à dire qu' ils ont été
assez orgueilleux et assez aveugles, pour ne
pas voir que Dieu ayant tiré l' homme du
neant, l' homme est obligé de s' abaisser de-
vant sa majesté souveraine, et de luy faire
hommage de son être et de ses actions, en ne
vivant que pour luy et en faisant toutes ses
actions pour sa gloire ; que Dieu étant le
principe d' une creature capable de le connoi-
tre, doit être sa fin ; qu' il doit être l' objet de
ses desirs et de son amour, et que c' est cet
amour qui est le tribut du coeur et le sacrifice
interieur que Dieu exige de tous les hommes.
Mais ils n' étoient pas seulement abusez en
ce qu' ils regardoient le bien honnête comme
une divinité ; ils l' étoient aussi en ce qu' ils
croyoient que l' amour du bien honnête étoit
dans leur coeur, au lieu qu' il n' étoit que dans
leur imagination ; car à dire la verité ils ai-
moient et cherchoient la gloire qui suit les ac-
tions honnêtes, et ils n' étoient touches, du
moins pour l' ordinaire, de la bienséance des
devoirs, qu' à cause de l' approbation et des
louanges qu' on donne à tous ceux qui s' en
acquittent exactement.
Ce qui causoit leur erreur, c' étoit l' hon-
nêteté de leurs actions. D' où ils tiroient cet-

pX111

te consequence, que cette même honnêteté
étoit donc dans leur intention ; et c' est ce
qui trompe aussi ceux qu' on appelle gens
d' honneur et honnêtes gens. Ils se persua-
dent que dans toutes leurs actions ils ont en
vûë le bien honnête, et qu' ils aiment la
probité ; cependant ce n' est point la probité
qu' ils aiment, c' est l' honneur qu' elle leur
fait, et le rang qu' elle leur donne parmi les
hommes.

La seconde cause de l' erreur des philoso-
phes, étoit l' espèce de leur ambition, qui étoit
si fine et si delicate, qu' elle se déroboit à leur
connoissance : car elle leur donnoit du mépris
pour les richesses, pour les dignités et pour
l' approbation des hommes ; afin que le mé-
pris des richesses, des charges et des dignités
les mît dans une beaucoup plus grande con-
sideration que ceux qui les possèdent, et
qu' on les crût d' autant plus dignes d' être
louez, qu' ils témoignoit faire peu de cas

des loüanges et de la gloire.

L' ignorance de l' état veritable du coeur humain, estoit la troisième cause de l' opinion que les philosophes avoient, que le bien honnête estoit le principe de tout ce qu' ils faisoient de louable et de vertueux ; car ils ne sçavoient pas quelle étoit la disposition des ressorts qui font mouvoir le coeur de l' homme, et n' avoient aucune lumiere ni aucun soup-

pX1V

çon de l' étrange changement qui s' étoit fait en luy, par lequel la raison étoit devenue esclave des passions. Cela paroît par leurs raisonnemens et par leurs maximes, dont le premier fondement est, que la raison, qui par sa dignité et par l' excellence de sa nature, doit commander dans l' homme, y commande effectivement. D' où ils concluoi-ent que c' étoit elle qui leur faisoit faire des actions honnêtes, sages et équitables ; au lieu qu' elle ne les portoit à faire ces actions que pour servir et satisfaire leur ambition, qui étoit leur passion dominante.

Il est vrai qu' ils sont excusables de n' avoir pas connu la cause du changement qui s' étoit fait dans l' homme ; mais ils ne le sont point du tout de n' avoir pas aperçu ce changement ; car il est pardonnable à des personnes qui vivent sans reflexion, de ne pas sçavoir ce qui se passe au dedans d' eux-mêmes : mais que les curieux observateurs de la nature : que des hommes qui mettoient leur principale application à s' étudier et à se connoître, n' aient pas remarqué que ce n' étoit plus la raison qui conduisoit et gouvernoit l' homme, cela est incomprehensible. En effet, comment peut-on concevoir que des gens éclairés n' aient pas découvert par leur lumiere et par leur propre experience, que la raison avec tout son pouvoir et toute son industrie,

pXV

ne sçauroit détruire une passion qui s' est enracinée dans le coeur de l' homme, ni par le secours d' aucun âge, ni par la force d' aucun exemple, ni par la crainte d' aucun malheur ;

et qu' ils n' ayent pas vû ce que voyent et ce que sentent les personnes les plus grossieres ? Un peu d' attention à ce qu' ils éprouvoient eux-mêmes, étoit donc capable de leur faire connoître l' état de la raison, de les convaincre de sa foiblesse, et de leur faire comprendre que l' homme qui étoit dans la partie la plus élevée de l' ame, qui habitoit cette region tranquille et lumineuse, d' où il voyoit et regloit le dedans et le dehors de luy-même, est maintenant plongé dans les sens, d' où il goûte les plaisirs, comme s' il étoit né pour eux.

Ils auroient vû encore, que quoique la raison ait perdu le pouvoir qu' elle avoit sur l' homme, elle n' avoit pas néanmoins entièrement perdu sa lumiere ; qu' il luy en reste assez pour luy marquer ses devoirs, et que c' est elle qui dans tous les siecles et dans tous les lieux du monde, a enseigné aux hommes à honorer leurs parens, à rendre justice, à soulager les peines des miserables, et à exposer leur vie pour la deffense de leur païs. Mais ils auroient vû aussi en même temps, que depuis que l' amour propre s' est rendu le maître et le tyran de l' homme, il ne souffre

pXV1

en luy aucune vertu ni aucune action vertueuse qui ne luy soit utile, et qu' il les employe toutes à faire réüssir ses différentes prétentions ; de sorte que ce n' est que par rapport aux fins où il vise, que la raison excite les hommes à rendre à leurs parens le respect qui leur est dû, à secourir les pauvres dans leurs besoins, et à observer les loix de l' équité dans tous leurs commerces. Ainsi ils ne s' acquittent ordinairement de tous ces devoirs, que par le mouvement de l' amour propre, et pour procurer l' exécution de ses desseins.

Je dis ordinairement, parce que je n' entre pas dans ces contestations des théologiens, qui mettent en question, si les sages payens se sont proposé l' honnêteté et la droiture de la vertu dans quelques-unes de leurs actions. Le point de cette controverse ne fait rien au sujet de ce livre ; puisqu' on ne juge point des hommes sur ce qu' ils font rarement, et encore moins sur ce qu' ils peuvent faire ; mais sur ce qu' ils font ordinairement. Or tout le

monde est d' accord que c' est par intérêt, ou par vanité, qu' ils agissent pour l' ordinaire. Tous les philosophes demeurent d' accord aussi qu' il ne suffit pas pour être vertueux de faire des actions vertueuses, qu' il les faut faire vertueusement ; et que pour les faire vertueusement, il faut les rapporter à la fin

pXV11

à laquelle doivent tendre toutes les actions humaines.

Il s' ensuit de tout ce qui a été dit dans cette preface. 1 que c' est le deffaut de la droite fin qui fait proprement la fausseté des vertus humaines ; car c' est à cause qu' on est doux, paisible, indulgent, bon et officieux, non pour observer les commandemens de Dieu, mais pour se faire aimer des hommes, et tirer divers avantages de leur amitié, qu' on n' est pas véritablement vertueux.

2 que l' homme à cause de la corruption de sa nature, fait sans bonté et sans vertu une infinité d' actions qui par leur nature sont bonnes et vertueuses ; comme au contraire Dieu par l' excellence et la perfection de la sienne, venge le mépris de ses loix sans ressentiment et sans émotion, et fait sans passion les effets des passions les plus violentes.

3 que les actions vertueuses ont deux faces fort différentes, l' une à l' égard du monde, et celle-là a de l' éclat et une belle apparence ; l' autre à l' égard de ceux qui les font, qui a beaucoup de taches et de defauts.

4 que ceux qui mettent les vertus humaines au rang des vertus veritables, et qui leur donnent de grands éloges, jugent d' elles par les actions de justice, de foy et de probité que les hommes font ; et que ceux qui les accusent de fausseté les regardent dans leur intention, où Dieu les regarde, et qui peut elle seule les rendre dignes de blâme ou de loüange. En dernier lieu, que les hommes solides et clairvoyans n' ont pas été contents des vertus de leur siecle, parce qu' ils ont connu que l' intention de ceux qui exerçoient les plus grandes et les plus éclatantes, n' étoit que de s' attirer de vaines loüanges, et que les autres alloient à leurs interêts par la pratique des vertus communes. Ainsi il n' est point de temps où l' on n' ait pû et où l' on ne puisse dire avec Montagne : (...).

C' est ce qu' on a desseïn de faire voir dans cet ouvrage, et c' est pour executer ce desseïn qu' on y cherche les principes cachez de la moderation des sages du monde que rien ne surprend, et qui paroissent avoir un empire absolu sur leurs sentimens : de la probité et loyauté des gens d' honneur qui ont tant de droi-

pX1X

ture dans leurs actions et de netteté dans leurs procedés : de la bonté des personnes officieuses et charitables, et de la magnanimité des grands capitaines, qui se montrent intrepides au milieu des plus grands dangers. On souhaite que ceux en qui l' on voit reluire toutes ces vertus morales, civiles et heroïques, voyant la vanité et la bassesse des motifs qui les font agir, sortent de l' illusion où ils sont à l' égard d' eux-mêmes ; qu' ils comprennent que les vertus dont ils se parent sont des vertus fausses et apparentes, et que bien loin d' imaginer en eux de grandes perfections, et de se croire des heros et des demy-dieux, ils reconnoissent qu' ils sont avarés, envieux, vains, foibles, legers et inconstans comme les autres hommes ; afin que se connoissant tels qu' ils sont, ils puissent avoir part à cette loüange exquise que les atheniens donnerent à Pompée : " d' autant es-tu Dieu, que tu te reconnois homme ; " et que n' esperant point de tirer d' un fonds aussi gâté et aussi mauvais qu' est celui de nôtre nature, des vertus pures, solides et veritables, ils s' adressent à Dieu pour les obtenir.

CHAPITRE 1 LA PRUDENCE

p1

Parmy les ouvrages qui sont sortis des mains de Dieu, il n' en est point de plus grand et de plus digne d' admiration que l' homme, car lors qu' on conte ses qualitez et ses perfections differen-

tes, il semble que l' art de la sagesse divine qui se joüe dans l' univers, ainsi que dit l' ecriture, l' a voulu racourcir en luy, et que pour faire voir ses rares inventions il s' est plû à former une creature de l' assemblage de toutes les creatures. Si l' on considere les principales parties qui le composent, l' on ne peut assez admirer l' union intime qu' on voit en luy de deux natures si opposées, et l' on ne peut concevoir comment la matiere terrestre et corporelle qui est si incapable d' obeïr aux ordres de la raison, les comprend si nettement et les execute si promptement dans l' homme. Enfin ceux qui

p2

le regardent par rapport au monde universel, voyent que Dieu l' a fait comme un neud qui joint le monde corporel et sensible au monde intelligent et spirituel, et comme un anneau qui ferme une chaîne afin qu' il alliât et unît tous les êtres.

Mais tous ces avantages singuliers n' égalent point le privilege de sa naissance, dans laquelle Dieu, pour le dire ainsi, le couronna de ses propres mains, luy donna un empire absolu sur tous les animaux, et destina à son service toutes les creatures. En effet les cieux roulent-ils pas pour luy, et

l' air, la mer et la terre

n' entretiennent-ils pas

une secrette loy de se faire la guerre

à qui de plus de mets fournira ses répas ?

à cette royauté Dieu en joignit une autre beaucoup plus considerable et plus excellente ; car il rendit l' homme l' arbitre de son sort, et le fit maître et souverain de toutes ses actions ; de sorte que pendant que les bêtes et le reste des creatures vont aveuglément à leurs fins, et que leurs inclinations sont déterminées, l' homme fait toutes ses actions avec connoissance et par son propre choix, et dispose comme il luy plaît de luy-même. Comme cette éminente prerogative de se gouverner soy-même l' éleve si haut qu' elle l' associe à Dieu, et fait qu' il a part à la providence avec laquelle Dieu le gouverne ; l' on ne peut desavoïer que ce ne soit là le plus sublime et le plus rélevé de ses privileges ; mais on est obligé de confesser aussi qu' il peut luy être funeste et causer aussi bien sa ruïne que sa felicité ; car l' homme étant si près de soy et si éloigné du bien souverain, il

luy est bien plus aisé de chercher son bonheur en luy-même, et de jouir d' un bien qui luy est si proche et où son coeur est tourné natu-

p3

rellement, que de s' élever à la possession de Dieu dont il est séparé par de si grands espaces. D' ailleurs son esprit est couvert du voile des sens, ce qui fait qu' il perd très-souvent la vûë de ce vray bien, et qu' il prend les plaisirs, les richesses et les honneurs, c' est à dire les ombres de ce vray bien, pour luy-même. Dans ce pressant danger la prudence vient, ce semble, s' offrir à luy pour guider surement ses pas, pour luy montrer incessamment le but unique où il doit tendre, et l' objet en qui seul il peut rencontrer son repos et l' accomplissement de tous ses souhaits. Cet office important, qui est le propre office de la prudence, suffit pour la rélever infiniment au dessus des autres vertus, et fait qu' on la conçoit comme l' oeil de l' ame. Car quoy que toutes les vertus soient pretieuses dans leur nature, excellentes dans leurs effets, et admirables dans la variété de leurs fonctions, il faut néanmoins demeurer d' accord qu' elles seroient aveugles, errantes et incertaines si la prudence n' étoit leur guide, si elle ne leur découvroit la fin véritable qu' elles doivent se proposer, et ne leur marquoit le chemin qu' elles doivent tenir pour y arriver. En effet la prudence est comme un entendement étranger qui fortifie et perfectionne l' entendement naturel de l' homme, c' est la raison ; c' est la maîtresse de la vie ; c' est à elle à qui tous les particuliers doivent la sagesse de leur conduite, toutes les familles, leurs regles, et toutes les villes, leur police ; c' est elle qui residant dans l' ame des rois comme dans son trône, preside à tous leurs conseils, et y prononce ces oracles qui determinent la durée, la gloire, et la felicité des royaumes ; c' est elle enfin qui passant dans leurs armées, y rend les courages les plus farouches et les plus fougueux, capables de discipline ; c' est là qu' el-

p4

le établit l' ordre dans le sein de la confusion,

et qu' elle apprend à la vaillance le secret de se faire suivre par la victoire.

Ces effets merveilleux et innombrables de la prudence, luy ont attiré ces grands éloges que les historiens, les poètes et les philosophes luy donnent, et l' ont fait regarder par les sages de tous les siècles comme une divinité.

De sorte que comme les perses adoroient le soleil parce qu' ils voyoient qu' il est le sensible createur de tout ce qu' on voit naître dans la nature ; les sages de même ont eu pour la prudence une maniere de culte religieux, parce qu' elle leur a paru la cause visible de tous les bons événemens de la vie. " c' est nôtre ignorance, dit un poète, qui nous a fait imaginer qu' un aveugle hazard gouvernoit toutes les affaires humaines ; c' est nôtre erreur, ô fortune ! Qui t' a placé dans le ciel, et qui nous a fait croire que tes arrêts capricieux regloient toutes nos aventures.

La prudence t' ôte ta puissance et détruit ta divinité ; c' est elle seule qui a le pouvoir de nous rendre heureux, et ses loix suivies ou violées, font elles seules nôtre bon et nôtre mauvais sort. "

rien ne nous montre tant le ridicule des hommes, que la complaisance avec laquelle ils se sçavent bon gré de s' être détrompez des opinions populaires, lors même qu' ils s' en sont détrompez pour se tromper d' une autre maniere, et qu' ils n' ont fait que substituer une erreur à une autre. C' en est une grande certainement de rapporter tout ce qui arrive à une cause si irreguliere, aussi bizarre, et aussi aveugle que la fortune ; mais c' en est une très-grande aussi de regarder la prudence comme la source infaillible de nôtre bonheur, et de ce-

p5

luy des familles, des republicues, et des empires, comme nous l' allons montrer.

Pour être bien-tôt éclaircy que l' opinion avantageuse qu' on a conceuë de la prudence est très-mal fondée, l' on n' a qu' à examiner sa nature sans préoccupation, et considerer qu' elle est toujours pleine de deffiance, de timidité et d' incertitude ; ce qui vient de l' obscurité et de l' inconstance de sa matiere ; car elle a affaire aux hommes, dont le coeur est impenetrable, et qui changent incessamment, par la disposition de leur corps, par la legereté de leur hu-

meur, par la succession de leurs passions, et par la diversité de leurs intérêts ; de sorte que comme Heraclite assuroit qu' il n' y pouvoit avoir de science naturelle, parce que l' objet des sciences doit être constant, et que la nature est dans un perpetuel écoulement, semblable à celui des rivieres, dont on ne peut considerer les eaux, parce qu' elles s' enfuyent à mesure qu' on les regarde ; l' on peut soutenir de même que la prudence ne peut s' assurer de rien, parce que l' homme, qui est le sujet qu' elle considere, n' est jamais dans une même assiete, et qu' il en prend de différentes en peu de temps, par un nombre infiny de causes intérieures et étrangères.

J' admire avec tout le monde, les moyens qu' Aristote nous a ouverts pour persuader les hommes en remuant en chacun d' eux leurs passions dominantes. En effet il arrive souvent que les soumissions ont le pouvoir de fléchir les personnes fieres, qu' on vient à bout des timides par des menaces, et qu' avec l' argent on obtient ce qu' on veut des intéressées ; mais je ne vois pas comment la prudence peut employer surement ces moyens ; comment on peut compter sur la crainte naturelle d' un homme, qu' une femme, un proche et un amy peu-

p6

vent affermir ; sur la vanité d' un autre, qu' on peut avertir de ne pas se laisser duper aux soumissions et aux prieres qu' on a resolu de luy faire pour le gagner ; et sur l' avarice d' un troisième, en qui il se peut faire que l' envie de se vanger d' un ennemy se trouvera plus forte, dans le temps qu' on se promettra de le tenter et de le corrompre par l' offre qu' on luy fera d' une grande somme. Je laisse à part le caprice, la bizarrerie et l' opinâtreté, qui ont part si souvent à nos actions et à nos secretes dispositions.

Mais un homme qui a de grandes lumieres naturelles qu' il a perfectionnées par une longue experience, et qui d' ailleurs est savant et consommé dans l' histoire, n' agira-t' il pas avec sureté ? Oüy, s' il trouve des sujets et des occasions semblables de tout point aux exemples qu' il a vûs ou qu' il a remarquez dans l' histoire ; mais il est aussi peu possible de trouver ce parfait rapport, que de rencontrer deux hommes qui ayent une même comple-

xion. Ce n' est pas une bonne consequence en medecine qu' un remede qui a été utile à un bilieux en doive guerir un autre. " la bile, dit Galien, n' est pas seulement differente des autres humeurs, elle l' est encore d' elle-même. " c' est cette difficulté de trouver des sujets et des occasions tout à fait semblables, qui fait que la prudence et la medecine donnent necessairement beaucoup au hazard, et que les hommes prudens et les medecins sages et avisez se conduisent avec tant de precaution, et ont tant de peine à se déterminer. En effet nous voïons que les medecins les plus excellens sont très-embarrassez dans le choix des remedes dont ils se doivent servir pour sauver un homme d' une maladie dangereuse ; et qu' ils consultent long-temps, et examinent

p7

avec soin l' état d' un malade avant que de rien ordonner. Cet embarras se voit plus manifestement dans les grands capitaines quand ils sont sur le point d' executer leurs plus importantes entreprises, et tout le monde sçait quelles furent les agitations de Cesar, lors qu' il se vit près du Rubicon, et les longues irresolutions où il fut, s' il feroit marcher ses troupes vers Rome, et s' il tourneroit ses armes contre son país ; personne n' ignore aussi que de pareilles incertitudes remplirent l' ame d' Alexandre de trouble et d' inquietude la veille du jour de la bataille d' Arbelles, et que la mer agitée ne fait point voir tant de flots et de vagues qui s' entrechoquent, qu' il s' éleva de mouvemens et de pensées contraires dans son coeur et dans son esprit.

Il est donc clair que la prudence humaine est incertaine et aveugle, et que par consequent l' on ne peut s' assurer par elle d' aucun succes. Mais ce n' est pas assez d' avoir montré qu' elle est inutile, il faut faire remarquer encore qu' elle est nuisible. Nous serons convaincus de cette verité, si nous dépouillant de toute préoccupation, nous considerons s' il n' est pas vray que la prudence fait bien du mal la plupart du tems avec ses circonspections, ses scrupules et ses mesures : avoüons-le de bonne foy, combien de desseins a-t' elle embarrassez ? Combien a-t' elle gâté d' affaires ? Combien de familles a-t' elles ruinées ? Allons jusques au bout, combien de fortunes éta-

blies, combien de traitez avantageusement conclus, combien de victoires remportées contre les regles de la prudence ? Le combat qu' Alexandre gagna au passage et sur les bords du Granique, qui ouvrit si glorieusement sa carriere, n' eût il pas été regardé par les romains comme une temerité punissable, et ce

p8

fleuve qui fut, pour le dire ainsi, le berceau de sa gloire, n' en eût-il pas été le tombeau ? L' on ne peut penser autrement, si l' on se souvient que l' entreprise de Lucullus contre Tygranes, suivie de la victoire et de la deffaitte de cent mille hommes, ne laissa pas d' être blâmée dans Rome ; si l' on se souvient, dis-je, que l' équité de ces graves et judicieux citoyens, ne crut pas devoir estimer l' audace d' un general d' armée, parce qu' elle avoit été heureuse, et qu' elle n' approuva point un succez qui avoit augmenté la gloire de l' empire, parce qu' il avoit été produit par une cause qui la devoit ruiner. Si l' on veut voir un exemple des batailles perduës par les conseils de la prudence militaire, et avec toutes les suretez qu' on peut prendre pour les gagner ; l' on n' a qu' à jeter les yeux sur la bataille de Poitiers, et considerer le roy Jean, inexorable et refusant fierement au prince de Galles la paix qu' il luy demandoit avec tant d' instance, et à des conditions si desavantageuses ; l' on n' a qu' à se souvenir que ce fut avec une raisonnable assurance de la victoire que ce roy donna la bataille puis qu' il étoit à la tête de cinquante-quatre mille hommes, accompagné de ses quatre fils, du Duc D' Orleans son frere, du connétable, de deux maréchaux de France, de vingt-cinq ducs, comtes et grands seigneurs, et de toute la noblesse de son royaume, et qu' il fut neanmoins deffait et pris prisonnier par ce prince si foible qu' il n' avoit que huit ou dix mille hommes, si dépourvû de vivres qu' il n' en avoit que pour un jour, et engagé si avant dans les etats du roy qu' il n' avoit aucun moyen de se retirer. Ces batailles gagnées et perduës contre toute apparence, nous donnent lieu de faire remarquer en passant, que dans le jugement

p9

que les hommes font des actions humaines, ce n' est pas leur merite et leur poids qui fait pancher la balance, mais leur succes seul qui a la puissance de l' emporter. En effet un grand homme dans leur opinion n' est pas celui qui en a toutes les qualitez, et qui fait dans toutes les occasions tout ce que doit faire un grand homme ; ils attendent pour former le jugement qu' ils en doivent faire que la fortune se soit déclarée, et c' est alors qu' ils mettent un sage et vaillant capitaine qui a été battu, au dessous des hommes communs, et que d' un temeraire heureux ils font un grand capitaine.

Mais ce qu' on doit admirer est, que lors que toute la terre retentit du bruit des exploits des grands capitaines, et que tout le monde éleve jusques au ciel les miracles de leur valeur, et de leur prudence, Dieu dit par l' un de ses prophetes, apprenez où est la prudence, apprenez où est la valeur ; faisant entendre par là que c' est à sa sagesse et à son pouvoir souverain que tous leurs effets appartiennent, et que la force et l' industrie des hommes ne valent que ce qu' il les fait valoir ; de sorte qu' on pourroit dire à tous les conquerans : " vous n' auriez pas la puissance de ranger l' univers sous vos loix si elle ne vous étoit donnée d' enhaut, vous êtes les ministres par qui Dieu execute les arrêts severes de sa justice, et les bras dont il se sert pour punir l' orgueilleuse rebellion des hommes : c' est luy, dit l' ecriture, qui dispensant la frayeur de même que la victoire, fait marcher devant vos pas cette terreur, qui renverse tout ce qui s' opose à vôtre passage ; c' est luy qui livre les peuples entre vos mains, et qui venge enfin le violement public de ses loix par leur dépouille et par leur ruïne. "

p10

rerum etc.

la perte de la bataille de Pharsale est une preuve convainquante de cette verité. Pompée avoit battu Cesar à Dirrachium ; il avoit deux grandes armées ; son armée navale étoit si puissante qu' on la croyoit invincible ; son armée de terre étoit beaucoup plus nombreuse que celle de Cesar ; la fleur et l' élite des

chevaliers étoient dans sa cavalerie, composée de sept mille chevaux, Cesar n' en avoit que mille. Son infanterie étoit de quarante-cinq mille hommes, Cesar n' en avoit que vingt-deux. Pompée avoit abondance d' argent et de vivres, le voisinage de la mer, tous les ports, toutes les places fortes, le passage libre de toutes parts, et pour retraite toute la terre. Toutes les villes fermoient leurs portes à Cesar, et il étoit réduit si fort à l' étroit, et si dépourvû de toutes choses, qu' il étoit forcé de décamper tous les jours pour chercher à vivre. D' ailleurs l' armée de Pompée étoit animée de la grandeur de son party, si grand qu' on ne le sçauroit représenter ; car tous les senateurs et tout ce qu' il y avoit de gens illustres par leur naissance, celebres par leur mérite, et considerables par leur pouvoir dans Rome et dans toute l' Italie avoit suivy Pompée, de telle sorte que Rome étoit dans la plaine de Pharsale, et qu' on appelloit la tente de Pompée le senat ; outre cela tous les rois et princes aliez du peuple romain s' étoient rendus auprès-de luy. Cesar étoit si abandonné qu' il l' étoit même de tous les chefs et officiers de l' armée qu' il avoit amenée d' Espagne, qui le quittoient les uns après les autres pour aller trouver Pompée. Enfin le party de Pompée étoit appuyé de la justice de sa cause, qui luy donnoit sujet d' esperer la protection des

p11

dieux, et luy attiroit les souhaits et les voeux des hommes. Cesar étoit l' objet de l' execration et de la haine de tout le monde, et on le regardoit comme un odieux oppresseur de la liberté publique ; cependant Pompée perdit la bataille, et la perdit d' une maniere si honteuse, que lors que l' on compare ce qu' il devoit faire, à ce que font les grands capitaines, et à ce qu' il avoit fait luy-même, on ne le reconnoît point, et l' on cherche en Pompée le grand Pompée ; car si c' étoit le grand Pompée prendroit-il l' épouvante au premier échec que son armée reçoit, l' abandonneroit-il aussi-tôt qu' il voit sa cavalerie poussée, et au lieu de la soutenir ou d' arrêter les fuyards l' épée à la main, comme avoit fait Cesar au combat de Dirrachium, se retireroit-il dans sa tente, et demeureroit-il là assis, sans parole comme s' il eût été frappé de la

foudre ? Pourquoi ne le voit-on pas au milieu de ses troupes comme Alexandre à la bataille d' Arbelles, lors que les chariots de Darius armez de faux eurent rompu et si fort endommagé sa cavalerie, redonnant du coeur aux chefs et aux cavaliers, retablissant les rangs, allant le premier à la charge, rechauffant le combat par ses discours et par son exemple, et faisant le devoir de soldat et de capitaine ? Pourquoi ne combat-il pas jusques au bout, et pourquoy ne se fait-il pas percer de traits comme Epaminondas à la bataille de Mantinée, afin que si sa valeur ne peut vaincre et forcer son mauvais destin, elle luy serve au moins à sauver sa gloire ? Il feroit sans doute tous ces exploits, et il les feroit d' une façon magnanime s' il étoit encore luy même, mais ce n' est plus ce grand Pompée qui à l' âge de vingt-quatre ans deffit Domitius et luy tua vingt mille hommes, et qui en quarante jours

p12

reconquit l' Afrique ; ce n' est plus ce vainqueur de Mitridates et de Tygranes ; ce n' est plus enfin ce capitaine fameux sous qui les armes des romains avoient été durant une si longue suite d' années toûjours victorieuses, et qui par le nombre incroyable de ses exploits avoit étendu les bornes de l' empire en Afrique et en Europe jusque à l' ocean, et en Asie jusques aux provinces voisines de la mer d' Hircanie et de la mer Rouge ; c' est un homme sans coeur, sans entendement, sans aucun soucy de sa gloire ; c' est un spectateur oisif, et un témoin honteux de la déroute de son armée, qui voïant entrer les ennemis dans son camp, quitte sa cuirasse, prend une robe convenable à sa mauvaise fortune, et s' enfuit à pié.

Je say bien que Cesar blâma Pompée d' avoir commandé aux premiers rangs d' attendre les ennemis, et de soutenir leurs premiers efforts, et qu' il attribua en partie à ce commandement la perte de la bataille : " car, dit-il, un grand capitaine ne se doit jamais priver des effets des premieres attaques qui sont ardentés et vigoureuses ; mais on ne voit pas bien clair à la justice de cette accusation ; car si c' est un avantage d' attaquer les premiers par la raison que Cesar alleguoit, ce n' en est pas un moindre d' essayer les premiers coups

et d' aller aux ennemis quand leur ardeur est passée. On donne encore d' autres blâmes à Pompée par cet aveuglement qui ne reconnoît pour cause des événemens humains que les seules causes humaines. Mais le changement soudain de Pompée nous force de nous élever plus haut, et nous fait comprendre que la frayeur qui saisit son coeur, où la crainte n' étoit jamais entrée, étoit une frayeur divine ; que c' étoit un coup de la main du très-

p13

haut, qui en fait de semblables de temps en temps pour apprendre aux grands capitaines et aux admirateurs aveugles de leurs exploits, qu' ils ne sont heureux et ne gagnent les combats que par les conseils et le courage qu' il leur inspire ; que tenant leurs coeurs dans ses mains, il leur ôte la resolution et la force quand il luy plaît ; que pour les détruire et les livrer à leurs ennemis, il n' a qu' à retirer sa main, et que la valeur, la puissance et l' industrie des hommes tombent d' elles-mêmes, aussi-tôt qu' elles n' en sont plus soutenuës. " un roy, dit l' oracle du S Esprit, ne doit pas s' appuyer sur sa puissance, quelque grande qu' elle soit elle n' est pas capable de le sauver du moindre peril. Un geant ne doit pas esperer plus de secours de la grandeur de ses forces, et un cheval de bataille en qui un guerrier met sa confiance, après l' avoir souvent tiré de fort mauvais pas, luy manquera dans son plus pressant besoin : mais si le découragement qui arrive quelquefois aux plus vaillans capitaines, montre que Dieu est l' arbitre et le maître souverain du succès des armes, la confusion et la soudaine eclipse de leurs lumieres en est une preuve bien plus sensible ; car on voit qu' au milieu de tous les moyens qu' ils ont de rétablir leurs affaires, ils n' ont pas l' esprit et l' invention d' en employer aucun : cet aveuglement parut dans toute la conduite de Pompée ; car pouvant ruiner Cesar sans hazarder la bataille, et ayant tant de moyens d' en empêcher la perte, et de la reparer quand il l' eut perdue, il n' eut pas l' esprit de se servir d' aucun. " Dieu est terrible, dit l' ecriture, principalement à l' égard des rois de la terre, toutes les fois qu' il veut il leur ôte l' entendement,

et lors qu' ils songent à se rendre formidables par la puissance de leurs armées, par le nombre de leurs chariots, et par la magnificence, et la grandeur de leurs équipages, il rit de leurs projets, il se rend plus formidable qu' eux, et avec une parole de son indignation il les casse comme des pots de terre. " voilà l' image de la conduite que Dieu tint à l' égard de Darius : ce roy superbe se persuadoit que le nombre innombrable d' hommes et les richesses immenses que la jonction de deux grands empires, luy fournissoit, rendoient sa puissance invincible : il traitoit Alexandre de jeune étourdy et d' aventurier, et il avoit donné ordre qu' on le luy amenât piés et poings liez ; la perte de la bataille d' Issus n' avoit point diminué sa fierté, et ne luy avoit pas fait changer de langage, ayant mieux aimé l' imputer à la faute qu' il avoit faite d' attaquer Alexandre dans les détroits des montagnes de la Cilicie, que de l' attribuer à sa valeur, et il s' assuroit de le vaincre pourvu qu' il eût moyen de l' attirer dans la plaine ; mais il n' eut pas plutôt couvert la plaine d' Arbelles de son armée qui étoit de huit cens mille hommes, qu' Alexandre, dont Dieu se servit pour abbaïsser l' orgueil de ce monarque presumptueux, le défit avec une poignée de gens, luy tua cent mille hommes, et ruïna dans un jour le florissant empire des perses. Ce seul exemple suffit pour convaincre tout le monde que l' avantage des campemens, l' ordre des batailles, la multitude des combatans, la resolution des soldats, et l' experience des chefs, ne sont pas des moyens surs pour obtenir la victoire : que c' est Dieu seul qui la donne, et qui ayant en sa disposition les deux partis qui combattent, les livre l' un à l' autre comme il luy plaît. " de peur

p15

que les vainqueurs, dit le seigneur, ne soient assez aveuglez par leur vanité pour attribuer à la force de leurs bras et non pas à moy le gain des batailles, de peur qu' ils ne comprennent pas que lors qu' ils ont surmonté les ennemis, c' est la force de mon glaive qui les a terrassez au dehors, et ma terreur qui les a découragez au dedans, je donne l' assurance à un homme seul d' en

poursuivre mille, et la force à deux ou trois d' en mettre en fuite dix mille. " le nom de seigneur des armées que Dieu prend si souvent dans l' ecriture sainte, confirme merveilleusement cette verité ; car comme l' on ne peut croire sans impiété qu' il en prenne aucun avec injustice, nous devons être fortement persuadez que se declarant le seigneur des armées, il fait gagner les batailles et les combats à qui il luy plaît, et regle le succes des armes selon les loix de son équité et de sa sagesse : de sorte qu' il en est du sort des armes, à qui l' on attribuë tous les effets militaires extraordinaires et surprenans, comme de la fortune, qu' on regarde comme la cause aveugle de tous les événemens imprevis et inopinez ; l' un et l' autre sont de fausses divinites que l' erreur des hommes a enfantées, les aventures bizarres ne l' étant qu' à l' égard de nôtre ignorance et non pas à l' égard de la providence de Dieu, qui les regle toutes, et qui bannit du monde tous les hazards. " le soin de la providence, dit Boëce, est si sage et si universel qu' il ne laisse rien au pouvoir temeraire de la fortune. " si l' erreur publique a toujours attribué les deffaites des armées et la prise des villes à la prudence militaire, les saines opinions les ont

p16

toûjours uniquement rapportées au pouvoir de Dieu. C' est ce que Virgile nous fait entendre admirablement, lorsque faisant apparemment succomber Troye sous la puissance et l' artifice des grecs, il la fait démolir en effet par le même dieu qui l' avoit bâtie ; lors, dis-je, qu' il fait dire à Enée par sa mere : " n' accuse point la beauté d' Helene et l' amour de Paris de nos infortunes ; ne t' amuse point à repousser les grecs comme nos ennemis, nous en avons de plus redoutables : voy Neptune qui sappe luy-même les fondemens des murs qu' - autrefois il a élevés. La fuite d' Hector, dit Homere, fut causée par une effroyable peur que Jupiter luy avoit secrettement envoyée. Pompée, dit Plutarque, voyant les gens de cheval débandez et écartez, ne se souvint plus d' être le grand Pompée, et il étoit si troublé qu' il ressembloit proprement à un homme à qui les dieux ont ôté le sens, et qui est étonné d' une ruine divinement a-

venuë. "

quant aux celebres negotiations qui enflent le coeur des ministres d'etat, et dont ils font le sujet de leur vanité et de leurs triomphes ; outre que souvent quelque rencontre heureuse, ou quelque fraude, ou quelque autre moyen honteux qu' on employe, est la cause principale de leur succes, il est certain qu' il n' est jamais à proprement parler l' effet de leur lumiere et de leur conduite ; mais de la providence de Dieu qui tenant le coeur des hommes entre ses mains, les accorde pour faire reüssir tout ce qu' il luy plaît. Il est vray qu' il est pardonnable à un homme qui negotie de se donner quelquefois la gloire du succes de sa negotiation ; parce que comme dans les negotiations on traite pour l' ordinaire avec une seule personne, il ne paroît pas impossible de pren-

p17

dre des mesures justes avec elle, par la connoissance qu' on a de la maniere de son esprit, de son humeur, de ses liaisons, de ses passions, de ses pretentions, et de ses interêts ; mais si l' on approfondit bien le naturel et la constitution de l' homme, l' on connoîtra qu' il est impossible de prendre des mesures infaillibles avec luy, et de conter sur les dispositions où on l' a mis, parce qu' il y a douze heures au jour, et que ce temps quelque court qu' il soit, suffit pour trouver une personne changée, et même dans une situation contraire à celle où on l' a laissée. Ces changemens si soudains de l' homme, viennent de ce que quatre humeurs differentes regnent en luy, et luy communiquent leurs qualitez successivement ; ce qui fait que le matin que le sang se trouve rafraichy et purifié par le sommeil, il est bien plus doux et bien plus traitable ; qu' à midy la bile allumée le rend ardent, fier et resolu ; et que la melancolie et la pituite le gouvernant à leur tour le remplissent de timidité, d' irresolution et de deffiance. à ces causes interieures des continuelles varietez de l' homme, il faut joindre les étrangères, je veux dire les amis, les ennemis cachez, les fins et artificieux, les proches et les domestiques qui gouvernent ; car quoy que nous persuade nôtre vanité, toutes ces sortes de gens ont d' ordinaire part aux conseils et aux resolutions que nous prenons dans toutes nos affaires ; les valets mêmes en ont quelque-

fois dans les plus importantes, et il n' en est aucun, quelque grossier qu' il soit, qui ne frappe son coup dès qu' on luy en donne la liberté, et qu' il en trouve l' occasion.

Si donc l' on ne peut s' assurer d' un homme, parce que cette foule de causes interieures et étrangères produit en luy de si grandes diversitez, qu' elle semble d' une seule personne en

p18

faire plusieurs, combien la prudence humaine doit-elle être embarrassée à la cour, où elle a affaire à une infinité de gens, et par quelle industrie les pourra-t' elle tous accorder en faveur de ceux qu' elle veut élever ? Certes il est si peu raisonnable de lui attribuer ce pouvoir qu' au contraire, il est certain par l' experience, que rien n' est souvent si nuisible à la cour que les conseils que la prudence nous inspire, et les maximes qu' elle nous fait suivre ; car la fortune qui semble y disposer des emplois, des charges et des dignitez, est ordinairement bien plus favorable à la conduite étourdie et téméraire des jeunes gens, qu' à la politique consommée des vieillards, et si on l' observe bien on trouvera qu' elle paroît s' offenser et se jouer des raffinemens et des démarches concertées des courtisans les plus prudens et les plus habiles. En verité rien n' est si juste que cet aveu de feu M De Nogent, qui disoit tous les jours entrant au Louvre : adieu prudence.

C' est encore mal à propos que la prudence oeconomique se vante d' établir le bonheur et le repos des familles, et de changer l' état des plus obscures et des plus pauvres ; c' est en vain, dis-je, qu' elle se glorifie d' enseigner aux hommes l' art d' acquérir des biens et des honneurs, de les conserver et de les accroître ; tous les chemins qu' elle leur montre conduisent également aux élévations et aux precipites, et les mêmes voyes par où les uns se sont enrichis ont souvent causé la chute et la ruïne des autres. En verité il y a du plaisir à entendre les conseils que les prudens du siecle donnent à leurs amis avec tant de gravité et de confiance, sur le choix de leurs confidens et de leurs domestiques, sur l' éducation de leurs enfans, sur l' agrandissement de leur maison, et sur la sureté de l' argent qu' ils veulent placer ; car on

voit que ces conseils sont la plupart du temps ruineux, et que la conduite que le hazard nous fait prendre, nous réussit beaucoup mieux que celle que nous prenons par l'avis des hommes les plus expérimentés et les plus judicieux ; aussi voyons-nous que le mauvais succès des conseils que la prudence inspire, fait qu'elle est forcée tous les jours d'en substituer de nouveaux, et de faire voir par leur nombre et par leur diversité, l'incertitude et l'insuffisance de ses lumières.

Mais que dirons-nous qui soit capable d'effacer l'éclat de la prudence royale ; oserons-nous dire qu'une vertu qui est la cause visible de tant de biens particuliers et publics, est une vertu oisive ? Oserons-nous dire qu'une vertu qui étend ses vûes et ses soins sur toutes les nécessités d'un royaume, n'est pas extraordinairement secourable et éclairée, et ôterons-nous le nom de sage à tant de rois et d'empereurs, à qui les historiens l'ont donné ? Oüy, nous dirons hardiment que si l'on détache la prudence humaine de la providence de Dieu, c'est injustement qu'on la croit la cause de tous les effets grands et miraculeux qu'on lui attribue, car par la certitude de ses lumières et des maximes qu'elle apprend aux hommes, ils ne peuvent jamais s'assurer de faire les effets même les plus petits et les plus ordinaires. Ce qui nous persuade du contraire, est que nous regardons les grandes victoires, et les gouvernements des états bien conduits et bien policez, comme les miracles de la prudence, et que généralement dans tous les bons et heureux succès nous ne démêlons point la part que la fortune y a, qui est très-grande. Parlons chrétiennement, et disons que nôtre erreur vient de ce que nous raisonnons de la prudence comme si elle agissoit par elle-même, et que nous

p20

ne comprenons point qu'elle n'est utile, que lorsque la providence de Dieu dispose les choses de telle sorte que les moyens que nôtre prudence emploie, sont infailliblement efficaces. Quant au nom de sage et de prudent que les historiens donnent à quelques princes souverains, si l'on ne sçavoit avec combien de facilité on donne ces noms, et avec combien peu de connoissance ceux-mêmes qui louent

de bonne foy ont accoutumé de louer les hommes, on avoueroit que dans toutes les parties du monde il y a eu des rois et des empereurs dont il seroit juste de relever la prudence par de grands éloges ; mais comme il faut preferer la verité aux erreurs qui flattent la vanité des hommes, et qu' on les sert beaucoup mieux en leur montrant qu' il n' y a rien d' admirable en eux, qu' en leur laissant leurs deraisonables admirations, on prie toutes les personnes intelligentes de faire reflexion que la rencontre de ce nombre infiny de choses qui peut elle seule rendre un roy victorieux de ses ennemis et paisible dans son royaume, dépend si peu de la prudence de l' homme, que les princes que l' histoire nous represente comme les plus habiles, et les plus sages, sont ceux dont l' administration a été plus mal-heureuse, et que s' il se trouve des rois, comme il s' en trouvera sans doute, dont la sage conduite ait causé lr bonheur et la tranquillité de leurs etats, c' est Dieu qui est l' auteur de ce veritable miracle.

Quoy, dira quelqu' un, ne doit-on pas rapporter à la prudence royale le reglement et la conservation des royaumes, et ne peut-on pas attendre avec certitude un regne équitable et sous lequel on jouïra d' une profonde paix, d' un roy qui ayant reçu de la nature un esprit vaste, penetrant, judicieux et solide, a appris

p21

de bonne heure l' art de regner ? Quoy ce prince connoissant parfaitement le dedans de son royaume, les qualitez des princes, des grands de sa cour, et generalement de tous ses sujets, ne peut-il pas tenir une conduite assez habile à l' égard des personnes considerables par leur qualité et par leurs grands établissemens, pour les mettre en état de ne vouloir ou de ne pouvoir point broüiller ? Son discernement ne luy servira-t' il pas à choisir des hommes d' integrité pour exercer la justice, à établir des gouverneurs sages dans les provinces, et à donner à chacun un employ qui réponde à sa capacité et à ses talens ? Enfin sera-t' il impossible à un roy pleinement instruit des interêts et des forces des etats voisins, des inclinations et des affaires des princes qui les gouvernent, de faire alliance avec ceux qu' il juge les plus utiles, pour se rendre redouta-

ble à ceux dont il a sujet d' apprehender le pouvoir ?

Je répons qu' un roy qui a tous ces avantages, ne sçauroit s' assurer qu' il maintiendra ses sujets en paix, et qu' il procurera leur felicité. Car outre qu' il est necessaire pour faire ces grands effets, qu' un nombre presque infini de ressorts joüent tous ensemble, ce qui est très-rare et très-difficile ; les revolutions et les vicissitudes humaines n' embarrassent pas seulement la prudence de l' homme, mais rendent inutiles ses prévoyances et ses projets. J' entens par les revolutions humaines la décadence et la ruine des souverainetez et des monarchies, parce qu' elles ont toutes leur temps et leurs periodes, et qu' il en est d' elles comme des planètes dont le cours, pour être d' une inégale durée, ne laisse pas d' être mesuré. Que l' on considere la monarchie depuis son premier établissement ; elle commença dans l' assi-

p22

rie, des assiriens elle passa aux medes, des medes aux perses, des perses aux grecs, des grecs aux romains, et s' achemina de cette sorte de l' orient à l' occident, puis elle retourna vers l' orient, et se divisa ensuite en plusieurs principautez, royaumes et empires.

J' appelle vicissitudes les mouvemens qui arrivent de temps en temps à tous les etats, dont on voit fort peu de regnes exempts, et quoyque pour l' ordinaire ces mouvemens ne les détruisent pas, ils font néanmoins aux corps politiques ce que les grandes maladies font aux corps naturels ; ils les agitent, ils épuisent leurs forces, et les menacent de leur fin et de leur ruine.

Après cette application, je demande que fera le roy du monde le plus prudent et le plus sensé, quand le temps arrivera où le même Dieu qui regle le cours du soleil, a borné les années de son empire ? Comment le dernier roy de la race d' Alexandre sauvera-t-il la Macedoine que Dieu a resolu de perdre ? Et où mettra-t-il à couvert ces tresors dont Alexandre avoit dépouillé l' Asie, lorsque Dieu par un effet visible de sa justice, aura suscité les romains pour les luy enlever ? En un mot, il est aussi peu possible d' empêcher les revolutions des royaumes, que d' empêcher les revolutions des astres et des saisons.

Il n'est pas moins difficile de remédier aux mouvemens des états, parce que leurs causes en sont quelquefois si légères et si soudaines qu'on ne les peut prévoir par aucune prudence, ny les prévenir par aucune précaution ; et d'autres fois si cachées, qu'il est impossible de les connoître, et d'y donner ordre. Il en est souvent d'un état comme de la mer, lorsque sa face est la plus tranquille, il se forme peu à peu dans son sein des orages et des tempêtes

p23

qui s'élevant et éclatant tout d'un coup, rendent l'art des matelots inutile ; les états bien ordonnés, paisibles et florissans ressemblent encore à ces grandes santes fortes et vigoureuses, qu'on voit soudainement accablées par le secret débordement des humeurs : une fièvre aiguë et violente n'a besoin que de quelques heures pour abbatre et renverser un géant, les médecins s'efforcent vainement de soutenir ses forces et de défendre sa vie contre les efforts de sa maladie, ils n'en peuvent pas même découvrir la cause, et leur science étant à bout, ils l'attribuent à la cause première et souveraine, et appellent les maladies qui leur sont inconnues, des maux divins.

" il y a des maladies que les dieux envoient, dit Hipocrate, et dont on ne peut se procurer la guérison qu'en les apaisant par des sacrifices. Faisons un pareil aveu, et reconnoissant que les causes des révoltes et des guerres civiles sont si légères, ou si cachées qu'elles ne peuvent être prévues et connues par les rois les plus vigilans et les plus pénétrants, disons avec l'écriture, que les troubles ! Et les divisions qui affligent et déchirent les monarchies, sont des maux divins, c'est-à-dire, des maux ordonnés par les conseils éternels de Dieu, auxquels par conséquent les conseils foibles et aveugles de la prudence humaine ne sont pas capables de résister.

Il ne faut pas néanmoins conclure que les conseils et les soins des rois sont donc entièrement inutiles, mais seulement qu'ils le sont toutes les fois que Dieu ne les fait pas réussir, et qu'ils ne suffisent pas pour pourvoir à tous les événemens, et pour détourner tous les malheurs dont leurs royaumes sont menacés.

Ce qui fait que dès qu'on assure que les

conseils que nous prenons de nous-mêmes, ne nous servent de rien si Dieu ne les benit, et ne leur donne un succes heureux, on en conclut qu' il est donc superflu de deliberer sur aucune affaire ; c' est qu' on ne prend pas garde que c' est pas nos conseils, par nos resolutions et par nôtre conduite que nos desseins réüssissent, quoique ce soit Dieu qui soit auteur de nôtre bonne conduite et de nos bons desseins. Et ce qui est cause que de ce que l' homme delibere et choisit luy-même les voyes par où il arrive au but qu' il s' est proposé, on en tire cette consequence, qu' il doit donc avoir la gloire du succes de ses entreprises ; c' est l' imagination qu' on a que lors qu' il est pourvû de grandes lumieres acquises et naturelles, il peut non seulement se bien conduire, mais répondre aussi des événemens des affaires qu' il entreprend. Or cette imagination est très-fausse, puisque l' experience nous apprend que les hommes les plus avisez et les plus prudens, qui examinent ce qu' ils doivent faire dans leurs affaires avec loisir et application, et qui en pesent jusques aux moindres circonstances, sont frustrez du succes qu' ils en attendent, non seulement lors qu' ils se sont trompez dans leurs vûës et dans les biais qu' ils ont pris, mais aussi lors qu' ils ont fait tout ce qu' il falloit faire pour réüssir. En un mot si nous voulons dissiper les nuages qui nous empêchent de voir clair en cette matiere, il nous faut considerer avec attention qu' il en est de l' oeil de l' ame comme de l' oeil du corps, et que comme celuy-cy, quelque net et perçant qu' il soit, ne peut rien voir sans la lumiere sensible ; de même, l' oeil de l' ame quelque penetrant qu' il puisse être, ne peut rien apercevoir s' il n' est continuellement éclairé et fortifié de

la lumiere de Dieu. C' est pourquoy les sages et les peuples, c' est à dire, tous les hommes generalement, sont d' accord que nous devons implorer le secours de Dieu au commencement de toutes nos entreprises et de toutes nos affaires, afin qu' il nous assiste de ses lumieres, et qu' il nous mette dans l' esprit ce

qu' il faut que nous fassions.

De sorte que tout le monde semble recon-
noître par cet aveu, que nôtre prudence est
fort peu de chose, et que toutes ses lumieres
qu' on met à si haut prix, et dont les sages
du siecle se glorifient, ne sont que de petites
lueurs qui ne sont pas capables de nous con-
duire, et qui nous font souvent faire de
mauvais pas.

Cet éclaircissement fait entendre ce que c' est
que la prudence humaine abandonnée à elle-
même ; mais pour nous en former une idée
juste, il nous faut considerer que la difference
qu' il y a entre les hommes prudens et ceux qui
n' ont ny sens ny experience, consiste en ce
que ceux-cy n' ont aucune ouverture, et ne
trouvent aucun expedient dans les affaires qui
leur surviennent ; au lieu que lorsque les hom-
mes prudens consultent, par exemple, sur les
moyens dont ils se doivent servir pour reme-
dier aux accidens qui leur sont arrivez, tant
de partis se presentent à leur esprit, qu' ils sont
balancez et embarrassez, parce qu' ils voyent
en tous quelque sujet de craindre, et que par
consequent il n' y en a aucun qu' ils puissent
embrasser avec assurance. C' est par cette rai-
son que l' ecriture dit que les pensées des mor-
tels sont timides, et que leurs prevoyances
sont incertaines ; et qu' elle dit ailleurs, que le
chemin de l' homme n' est pas en son pouvoir :

p26

car elle nous enseigne par ces oracles, que
dans la multitude des pensées qui naissent dans
l' esprit des hommes sages et clair-voyans, ils
ne sçavent à laquelle ils doivent s' arrêter, et
que dans la diversité des chemins qu' ils voyent
devant leurs yeux, ils sont incertains quel est
celuy qu' ils doivent prendre, et qu' ils demeu-
reroient dans cet état de suspension et de dou-
te, si Dieu ne les éclairoit et ne les mettoit
dans le chemin qu' ils doivent tenir.

Si les vûës de la prudence humaine sont si peu
assurées, que ceux qui en ont le plus sont toûjours
en peine de quelle maniere ils se conduiront dans
leurs affaires particulieres, comment suffiront-
elles à un souverain pour tenir les princes et les
grands dans la crainte et l' impuissance de remuër,
et pour contenir les peuples dans le respect et
l' obeïssance ? Je veux que ce souverain soit un
prince capable, judicieux, et uniquement ap-

pliqué à gouverner son royaume ; je veux qu' il ait pris toutes les précautions imaginables à l' égard des peuples et des grands, pour empêcher ceux-cy de faire des partis, et les autres de se revolter ; je dis pourtant que toute son application et toutes ses précautions ne sont pas des moyens certains pour maintenir le calme dans ses états. Mais ce prince sage a tenu quelque temps les peuples et les princes assujétis : il est vray, c' est parce qu' il a trouvé de favorables conjonctures ; les princes les plus considerables étoient en bas âge ; les autres ne voyoient point de jour à faire la guerre, et manquoient de pretexte pour émouvoir les peuples ; on n' avoit point d' argent pour lever des troupes, ou il n' y avoit point de chef pour les commander, et qui fût capable de soutenir une affaire contre le roy ; de sorte que comme ces favorables conjonctures ont causé la tranquillité publique, des conjonctures contraires pouvoient

p27

l' empêcher malgré tous les soins qu' on eût pris pour la procurer. Il est donc clair qu' à moins qu' un roy n' ait pris des mesures avec l' ambition des grands, et avec la credulité, la legereté et l' inconstance des peuples, (ce qui est impossible) il ne peut jamais s' assurer que son regne sera paisible.

Quelques grandes que soient les difficultez qu' il y a à prévenir la naissance des troubles dans un royaume, elles sont pourtant fort au dessous de celles qu' un roy doit surmonter pour le rétablir dans son premier état, lors qu' il est tombé dans la confusion d' une guerre civile. Car comment se démeler d' une guerre allumée par un prince puissant et ambitieux, fomentée secrettement par les étrangers, et durant laquelle, dans toutes les villes révoltées, des hommes seditieux se sont faits chefs de la populace ? Par quel secret et par quelle adresse détruire un parti où tous les mécontents sont entrez, où l' on a engagé les gouverneurs des places les plus importantes et les plus fortes, et pour lequel les plus gens de bien, et même les predicateurs se sont declarez ? Le prince qui a une telle guerre et tant d' affaires sur les bras, domine-t-il sur l' esprit de ses sujets, pour y pouvoir effacer les mauvaises impressions qu' on leur a données de son gouvernement ? Est-il maître de leurs coeurs pour en

changer les dispositions ? Est-il en son pouvoir de faire revenir à luy un si grand nombre d' hommes alienez de sa sujétion et de son service par tant d' interêts et de passions, et peut-il imposer silence aux predicateurs, qui croyant signaler leur zele pour le bien public, blâment ses moeurs ouvertement, et prennent à tâche de rendre toutes ses actions suspectes ? Mais n' y a t-il pas des rois qui ont fait cesser les troubles de leurs royaumes par leurs

p28

negotiations et par leur prudence ; qui par l' assurance d' une amnistie generale, ont fait rentrer les peuples dans leur devoir, et gagné le chef du party qui s' étoit formé contr' eux, par des sommes considerables qu' ils luy ont fait toucher, et par une place de sureté qu' ils luy ont promise ? Je répons qu' il y en a plusieurs qui ont heureusement terminé des guerres civiles, et plusieurs qui y ont succombé ; et que ceux qui en sont sortis glorieusement, s' ils sont bien instruits, en doivent rendre graces à Dieu, parce que quelque fine et déliée que soit la politique d' un prince, et quelque puissans que soient les moyens qu' il employe, il n' y en a aucun qui soit infallible.

Ce qui le fait voir clairement, est que ces mêmes moyens font souvent des effets contraires ; car combien de fois a-t-on offert de l' argent, des charges et des gouvernemens à un prince qui se trouve à la tête d' un grand party, qui au lieu de se laisser tenter en est devenu plus fier, et s' est servy habilement du refus des offres qu' on luy a faites, pour acquérir la confiance de son party ? Combien de fois est-il arrivé que lors qu' on a crû ramener les peuples en les déchargeant d' un impôt qui a causé leur revolte, on les a rendus plus opiniâtres ? Il faut donc que les rois confessent, que si Dieu ne touchoit le coeur des grands et des peuples qui ont secoüé leur joug, il ne seroit pas en leur puissance de les ranger à leur devoir ; et que tout le monde reconnoisse que les biais et les moyens dont on admire la force, n' en ont aucune en eux-mêmes, qu' ils tirent toute celle qu' ils ont de la disposition favorable où l' on trouve ceux à qui l' on a affaire, et que c' est Dieu qui fait naître, et qui fait qu' on rencontre en eux cette favorable disposition.

Il est encore presque impossible qu' un roy engage, ou du moins qu' il retienne long-temps dans ses interêts un prince voisin, de l' alliance duquel dépend souvent le succez de tous ses desseins, et quelquefois le salut même de sa couronne. La raison en est qu' un souverain habile et prudent a toujours la balance en main pour peser les avantages qu' il peut prendre et les dommages qu' il peut recevoir de toutes les conjonctures, et des états differents de force et de foiblesse, où se trouvent tour à tour les autres souverains par l' inconstance des choses humaines ; de sorte que par quelque traité qu' un roy ait lié un prince qu' il a mis dans ses interêts, avec quelque soin qu' il le ménage, et quelque religieux qu' il soit à luy tenir ce qu' il luy a promis ; si ce prince qui s' est obligé de luy fournir des troupes et de l' argent, à condition qu' il partagera ses conquêtes avec luy, voit qu' il les pousse trop loin ; si la puissance du roy commence à luy devenir suspecte, le souverain dont il aide à desoler les états, ne manque pas d' augmenter sa crainte et sa jalousie par ses secretes negociations, de luy offrir des places importantes qui sont à sa bienséance et d' épuiser son épargne pour l' attirer ; et ce prince ne manque pas aussi de s' accommoder avec celui qui fait sa condition meilleure. Delà vient qu' il ne faut qu' un fort petit espace de temps pour voir un même roy pour et contre tous les autres princes et monarques ; il prend leur party, et puis il leur fait la guerre ; après s' en être détaché il renouë avec eux, et dans toutes ses liaisons et toutes ses ruptures, il n' est dans la verité favorable ny contraire à aucun, il est seulement fidelle à luy-même. Rentrans dans le royaume d' un prince bien intentionné, et voyons quels secours la pru-

dence humaine luy peut donner pour le bien gouverner, pour en ôter tous les abus, mettre dans toutes les villes des juges incorruptibles, dans les provinces des gouverneurs qui ayent les mains nettes, et qui ne soient ny violens ny cruels, et satisfaire à tous les besoins d' un état dont il est même malaisé de

concevoir le nombre. à parler sans flatterie et de bonne foy, pour s' acquiter d' une si grande variété d' obligations il faudroit avoir non seulement l' esprit d' un homme extraordinaire ; mais l' étenduë, la penetration et l' activité de l' esprit d' un ange.

Cherchons donc et demandons encore où est la prudence ? Reside-t-elle dans les particuliers ? Mais comment peuvent-ils se bien gouverner puisqu' ils ne peuvent pas même se gouverner ? Comment un homme peut-il se conduire, luy, qui selon l' expression d' un pere de l' eglise, n' a pas en sa puissance son propre coeur qui est le principe de sa conduite ? Que fera-t-il pour arrêter l' inconstance de ses pensées, qui luy font estimer tantôt un bien et tantôt un autre ? Celle de sa volonté qui tourne incessamment au tour d' un million d' objets ; le cours des humeurs qui regnant en luy, y font naître successivement tant d' affections et de dispositions differentes ?

Trouverons-nous la prudence parmi ceux qui suivent la cour, qui sont sur cette mer inconnuë, si inconstante et si orageuse, qu' elle met à bout l' art des plus habiles matelots ? Serons-nous forcez de la reconnoître dans ces fameuses negotiations de paix, où les ministres d' etat font paroître la grandeur de leur capacité et de leur jugement ? Mais on a déjà dit que la fortune a presque toujourns la meilleure part à leurs bons succez, et l' on sçait d' ailleurs que les plenipotentiaires qui con-

p31

cluent un traité avantageux pour leur roy, le concluent par la force des armées qu' il a surpié et non par celle de leurs raisons. Habite-t-elle dans ces maisons heureuses et abondantes ? Mais n' est-ce pas à l' usure, à l' iniquité, et à la violence qu' elles doivent le plus souvent leurs richesses et leur éclat ? Et n' est-il pas vray que quelquefois on s' y plaint que la prudence a arrêté le cours de leurs prosperitez, et qu' elles seroient bien plus grandes si l' on eût donné davantage au hazard et à la fortune ?

Est-elle dans ces armées nombreuses et disciplinées qui portent l' effroy par tout, et qui semblent être toujourns assurées de la victoire ? Non, répond Cesar au contraire c' est dans la guerre que paroît visiblement le pouvoir de

la fortune.

Enfin croirons-nous qu' elle est dans les conseils des rois où l' on résout de donner ces ordres sages et judicieux qui reforment et reglent les royaumes, et qui calment si soudainement les émotions ? Mais comment peut-on se persuader que la prudence humaine fasse des effets si grands et si admirables ? Un roy, quelque intelligent et prudent qu' il soit, connoît-il tous les déreglemens et tous les desordres de son royaume ? Peut-il remedier à tous, et empêcher qu' ils n' arrivent ? Peut-il guerir l' ambition des grands, et fixer l' humeur volage des peuples qui les causent ? Et peut-il répondre que de tant de ressorts qui remuent la grande machine d' un etat, pas un ne se démontera.

Mais où est donc la prudence ? " elle est, dit Salomon, assise sur le trône de Dieu, où elle regne avec Dieu même, et d' où elle verse ses lumieres sur tous les hommes, dit S Jean, afin qu' ils puissent se conduire

p32

dans les tenebres de cette vie ; sur les peres de famille, parce qu' ainsi que dit le prophete David, si Dieu n' établit et ne conserve les maisons, c' est inutilement qu' on travaille à les établir, et à empêcher leur ruine ; sur les generaux d' armée, afin que la tête ne leur tourne point dans la chaleur des combats, et que leur esprit s' ouvre à tous les moyens qui peuvent leur servir à remporter la victoire ; sur les princes et les monarques, afin qu' ils ne soient pas trompez par les fausses lueurs de la prudence humaine, qui leur conseille de rapporter tout à eux, et afin qu' ils tirent toutes les regles de leur conduite de la sagesse divine qui leur fait connoître qu' ils sont dévoüez par leur état, au service des peuples que Dieu leur a commis, qu' ils en sont les anges visibles, établis pour veiller sur eux, pour les gouverner avec douceur et avec justice, et les faire vivre avec union.

Si cette sagesse divine, dit le roy le plus sage qui ait regné sur la terre, manque à un souverain, quand il seroit l' homme du monde le plus éclairé et le plus consommé, il doit conter pour rien toutes ses lumieres. C' est pourquoy il la demandoit à Dieu avec

tant d' ardeur, et avec une humilité si profonde : seigneur, disoit-il, je suis si peu de chose, et j' ay si peu de lumiere, si je me consulte moy-même, que je ne trouve en moy que des doutes et des irresolutions ; et lors que je songe aux desordres de mon royaume, je ne sçai quels remedes y apporter ; c' est pourquoy, seigneur, envoyez-moy du trône de vôtre majesté, vôtre sagesse divine, afin qu' elle m' assiste toujours, que travaillant avec moy, elle me soulage, et qu' elle me donne moyen

p33

de m' acquitter de la charge qu' il vous a plû m' imposer.

C' est la lumiere de cette sagesse, ajoûte ce grand roy, qui dans tous les siecles a montré aux justes les voyes droites, et qui a redressé tous ceux qui étoient égarez. " en effet, c' est elle seule qui nous donne le discernement des faux biens et des veritables, et qui nous fait choisir et chercher Dieu, en quoy consiste la veritable prudence, ainsi que nous l' enseigne S Augustin.

Il ne faut donc pas s' étonner si Dieu, qui voit que la prudence humaine n' étant rien qu' obscurité, s' attribuë néanmoins tout ce qui se fait de bien dans le monde, a voulu la décrier et la détruire tellement dans l' opinion des hommes, qu' il semble que ce dessein ait été le but de la conduite qu' il a tenuë dans l' établissement du christianisme, où il s' est servi de douze hommes pauvres, grossiers, sans science, sans éloquence, sans industrie, et dépourvûs generalement de tous les moyens humains, pour changer la face du monde et porter tous les hommes à embrasser une foi qui renverse la raison, et qui détruit les sentimens les plus tendres de la nature ; Dieu ayant voulu confondre la vanité des prudens du siecle, et leur ôter la confiance ridicule qu' ils ont aux forces de leur esprit.

Accordons néanmoins qu' il y a des hommes prudens qui sçavent des moyens infaillibles pour arriver à leurs fins. Supposons qu' il y a des avarés habiles qui tirent parti de tous leurs commerces, et des courtisans qui ont des adresses sûres pour supplanter tous ceux qui marchent dans leur chemin ; joignons-nous à l' orgueil de Cesar, et croyons avec luy que

son grand sens le rendit maître du monde.
Qui peut soutenir non seulement contre les

p34

loix de l' evangile, mais contre les décisions de la saine philosophie, que ce sont là les effets d' une veritable prudence ? Qui osera dire contre les sens commun, que ce fut par ces sages conseils que Pyrrhus se jetta dans la Macedoine, et qu' il prît le parti des peuples qui s' étoient revoltez contre les romains ? Qui peut dire que ce fut par les ordres de la prudence qu' Annibal ravagea toute l' Italie ? Et qui osera dire que Cesar s' achemina sagement à la ruine de son païs, et qu' Alexandre desola prudemment le monde ? En verité rien n' est égal à l' aveuglement des hommes. " si cette ouverture naturelle d' esprit qui fait, dit Aristote, qu' on trouve les moyens de parvenir à ce que l' on souhaite, s' employe à faire reüssir des desseins injustes et violens, c' est une finesse honteuse et une habileté criminelle. La prudence, ajoûte ce philosophe, est inseparable de la vertu, elle se propose toujours une fin honnête, et l' art militaire peut bien apprendre à un homme à force les villes, à gagner les batailles, et à faire un capitaine intelligent et experimenté, mais s' il n' est joint à l' art de bien vivre, et si celui-cy n' enseigne à ce capitaine que la justice doit regler ses projets et ses entreprises, il ne sçauroit faire un grand capitaine. Ces gens fameux, dit l' ecriture parlant des conquerans, ont sçû la discipline de la guerre ; mais parce qu' ils ont ignoré celle de la prudence, ils sont descendus en enfer et ont peri miserablement. "

comme la providence de Dieu n' est autre chose que l' étenduë de sa sagesse infinie qui maintient l' ordre du monde, et qui regle toutes les aventures humaines ; l' homme n' offense pas seulement cette providence lorsque par son ignorance ou par sa vanité il attribué à sa

prudence les heureux evenemens de sa vie, mais aussi lorsque pour se décharger du blâme qu' il peut recevoir de ce qu' il ne vient pas à bout de ses pretentions, il en charge la fatalité du destin, ou le caprice de la fortune. Car

parmi les erreurs qui ont pris naissance du paganisme, et qui se sont conservées dans nôtre esprit, il y en a deux principales, dont la première est, qu' on s' imagine qu' un aveugle destin gouverne le monde, et que tout s' y fait par l' inévitable force de ses arrêts : et l' autre que la fortune, selon qu' il plaît à ses inclinations bizarres, a le pouvoir d' abaisser et d' élever les hommes. Cette dernière erreur est entretenuë dans l' homme par son orgueil, parce que, comme il a été dit, elle luy sauve la honte que luy feroient ses fautes, et qu' il s' en sert habilement pour les couvrir, en les rejettant sur une cause étrangere. De-là vient que la fortune est ordinairement dans la bouche de ceux qui s' étant attachez depuis longtemps à la cour, ne s' y sont point élevez, et qu' ils sont si soigneux de faire remarquer qu' elle les hait et les persecute ; il y en a même quelques-uns qui se font un merite de leurs malheurs, et qui s' embellissent de la mauvaise fortune. Ces manieres de parler et les opinions payennes dont elles tirent leur origine, devroient être bannies de la bouche et de l' esprit des chrétiens, parce qu' elles ne s' accordent point avec la foy de la providence qui nous oblige de croire qu' elle dispose si absolument de toutes nos aventures, que sans son ordre un seul de nos cheveux ne sçauroit tomber.

CHAPITRE 2 AMOUR DE LA VERITE

p36

Je ne vois rien qui prouve tant la force de l' intérêt, et qui fasse si bien connoître le pouvoir qu' il a sur le coeur de l' homme, que la complaisance lâche avec laquelle on a toujours loué dans tous les siecles, et dans tous les lieux du monde, tous ceux qui étoient en puissance de faire du bien aux autres. Il est vray que cette complaisance basse n' en est pas une si forte preuve lors qu' elle se rencontre dans les peuples qui sont naturellement esclaves, qui sont grossiers, qui reçoivent facilement toutes les impressions qu' on leur donne, et qui en un mot sont portés par tout ce qui est en eux à estimer et à admirer les

grands qui les traitent bien, et de la protection desquels ils tirent quelque avantage ; mais que des hommes libres, qui ont un mérite extraordinaire, et qui par les loix de l'équité devroient être les maîtres de ceux dont ils sont sujets ; donnent la gêne à leur esprit pour trouver et donner des louanges exquisés aux princes dont ils esperent des graces et des bienfaits, c'est une preuve demonstrative qu'il n'est point d'homme qui ne soit gouverné par son intérêt ; c'est ce qui est visible, et qu'on a tant de peine à souffrir dans la conduite des romains les plus excellens et les plus celebres. En effet qui peut s'empêcher de trouver étrange que Ciceron (qui étoit ennemy déclaré de tous ceux qui l'étoient de la republique) après avoir été au devant de Cesar, et s'être humilié devant un homme qui venoit de la ruiner, et qui étoit encore teint du sang de ses concitoyens, releve ensuite en plein

p37

senat, ses qualitez et ses vertus par de grands éloges ? Que Virgile et Ovide placent Auguste parmi les dieux, et que Seneque, qui ne pouvoit supporter les moeurs des autres hommes, trouve celles de Neron dignes d'admiration ?

Mais l'homme n'est pas seulement maîtrisé, il est encore aveuglé par son intérêt, puisqu'il l'est jusques au point de croire qu'il y a des hommes dont le mérite est si grand et si reconnu, qu'on ne peut leur refuser des louanges sans injustice : car à parler sans préoccupation et sans flaterie, l'on ne voit point par où l'on peut prendre l'homme pour le louer, parce qu'il est visible qu'il a un million de vices, et que son fond est si gâté qu'il corrompt ses vertus. Pour nous instruire de ce point important et auquel si peu de gens font reflexion, nous n'avons qu'à considerer de quelle maniere il est disposé à l'égard de la verité ; car nous trouverons que si ceux qui la choquent doivent être blâmés, la disposition de ceux qui l'aiment et qui luy sont le plus attachés ne mérite aucune louange.

Que l'homme soit blâmable lorsqu'il blesse la verité par ses discours et par ses actions, cela est si évident qu'on ne se mettroit pas en peine de le montrer s'il ne faisoit vanité de sçavoir l'art de tromper, s'il n'avoit érigé en

habileté sa duplicité et sa fourberie, et si la corruption de l' ame, ainsi que dit S Gregoire, n' étoit devenuë le talent rare d' un courtisan. Aussi est ce cette consideration qui oblige elle seule de représenter icy quelque chose de ce qui se passe dans le cabinet, et de faire voir que la profession que font certaines gens à la cour d' user de dissimulation, de mensonge et d' artifice, est très honteuse, quelque beau nom qu' on luy donne.

p38

Quoy qu' il soit vray que le mensonge, l' artifice et la dissimulation font toute l' industrie et l' art des hommes ambitieux ; que ce sont les ressorts de la politique corrompuë et les moyens exquis dont se servent les prudens du siecle ; il y a néanmoins cette difference, qu' un habile courtisan n' use point de mensonge que lors qu' il le peut en sureté, parce qu' il est deshonorant et qu' il ôte la créance ; ni de dissimulation envers ses amis intimes, de peur de perdre l' utilité ou le plaisir de leur amitié : mais il se sert d' artifice envers tout le monde, parce que la presomtion de son esprit luy fait esperer qu' il mettra toujours ses artifices à couvert : et en effet on peut être convaincu du mensonge, la dissimulation se peut découvrir, mais l' artifice est impenetrable, et les tenebres d' Egypte n' étoient pas si épaisses que celles où il se cache ; ce qui fait qu' on ne peut penetrer les gens artificieux, est qu' outre qu' ils ont un air le meilleur et le plus obligeant du monde, en sorte qu' ils paroissent devoüez aux interêts des autres, les propositions qu' ils font sont si plausibles et si évidemment utiles qu' il est impossible de ne les pas recevoir. C' est donc dans l' artifice qu' un courtisan se retranche, et dans ceux que son esprit luy fournit, qu' il fait consister sa force et qu' il met toute sa confiance ; son interieur, dit l' ecclesiastique, est tout plein de ruses. Deux ministres amis intimes depuis longtemps, et qui sont parvenus à une fortune égale, font voir cette verité : car le plus ambitieux ne pouvant souffrir de compaignon, n' ose néanmoins luy faire une guerre ouverte, elle seroit suivie de l' infamie ; ni le détruire sous main par ses confidens, il ne s' y fie pas assez, ou il a honte de se découvrir à eux, ou il a peur de les perdre en leur faisant voir

sa trahison et sa fourberie ; il ne luy reste donc que l'artifice, aussi est-ce à luy seul qu'il a recours : il a pénétré dans l'esprit du roy que celui qui partage sa faveur avec luy en est considéré à cause de la liaison qu'il a avec un grand prince pour qui le roy a une estime extraordinaire ; que fait-il ? Il parle dans le dernier secret à son ami, et après l'avoir préparé par un préambule judiciaire à estimer l'avis important qu'il luy va donner, il luy dit qu'il a vû dans l'esprit du roy que la liaison qu'il a avec ce prince luy fait ombrage, et luy fait soupçonner sa fidélité ; il ne dit pas que le roy le luy ait dit, cela peut être éclaircy, il dit qu'il a vû dans l'esprit du roy. Qui fera le procez à ses vûs ? Mais l'artifice ne s'arrête pas là, dit un saint roy qui avoit appris par sa propre expérience tous ceux dont on a accoutumé d'user à la cour : " ces hommes rusés, dit-il, ont toujours des fleches toutes prêtes pour les tirer dans l'obscurité ; " c'est à dire qu'ils profitent habilement de toutes les occasions où ils peuvent détruire leurs concurrents par eux-mêmes ; ce que nous ferons voir en reprenant l'exemple des deux ministres dont nous venons de parler : car le moins éclairé ayant innocemment formé un dessein qu'il croit luy être avantageux ; l'autre qui voit clairement que ce dessein est propre à le ruiner, ne l'en détourne néanmoins que par maniere d'acquit, ne luy oppose que de légers inconveniens, et luy cache ceux qui sont irremédiables, et lors qu'il le voit dans la fosse qu'il s'est luy-même creusée, il le fait souvenir qu'il a fait tout ce qu'il a pû pour l'empêcher d'y tomber ; quelque gré pourtant qu'il se sache de l'avoir fait donner dans le piège, quand des personnes fines découvrent sa mauvaise foy et sa fourberie, il en a une extrême honte, il s'offense de ce qu'on l'en croit ca-

pable, et il la désavoue par tout, excepté lors qu'il se trouve dans un conclave secret avec ses semblables ; car alors il s'en glorifie, et ils confrontent ensemble les tours de souplesse qu'ils ont faits pour devenir les seuls possesseurs de la faveur et du ministère.

C' est ce lâche artifice qui forme ces deux coeurs que le Saint Esprit attribué aux hommes dissimulez ; car un homme souverainement ambitieux paroît avoir deux coeurs ; l' un où il enferme le plan de la fortune qu' il pretend faire, et dont tous sentimens ne sont touchés et occupez que de ce qui le regarde, et ce coeur est caché, farouche, cruel, implacable, déchiré de rages et de desespoirs et bouffi d' un invincible orgueil. L' autre est ouvert, sincere, doux, paisible humble et toujours disposé à servir les autres, et c' est celui-cy qui gouverne la langue, et qui a, s' il m' est permis de le dire ainsi, l' intendance du visage, de l' air, du maintien, et de toutes les actions exterieures. Il est vray qu' il reçoit secrettement sa direction du coeur ambitieux, et que c' est de là qu' il arrive que comme ceux qui n' ont jamais été sur mer croient quand ils entrent dans un vaisseau, que celui qui tient le gouvernail est le vrai maître de sa conduite, quoiqu' il ne le remuë que par les ordres du pilote uniquement attentif à considerer la boussole : de même, ceux qui sont depuis peu de temps à la cour se persuadent que le coeur qui regle les discours et les procedez de l' homme apparent est le principe de tout ce qu' il fait, quoiqu' il ne parle et qu' il n' agisse que par les mouvemens du coeur ambitieux qui gouverne et conduit l' homme veritablement, et qui n' est appliqué qu' aux interêts de son ambition.

" c' est ce que l' ecriture nous fait entendre lors qu' elle dit que les gens artificieux par-

p41

lent en l' un et l' autre coeur ; c' est à dire que quoy qu' ils délibèrent et arrêtent dans l' un en faveur d' autrui, ils s' assurent dans l' autre que ce n' est que pour rapporter tout à leur avantage.

L' artifice est encore plus visible dans les chefs de party, dans ces grands maîtres d' intrigues, qui consomment le jour, dit David, et passent une partie de la nuit à chercher des inventions et des ruses ; qui violent incessamment sans aucun scrupule cette loy que Dieu a établie si sagement, " que les paroles soient les images de nos pensées, et qui semblent avoir adopté les obscuritez, les équivoques et les ambiguités du langage, pour mettre à couvert leurs finesses, leurs

infidelitez et leurs tromperies.

Voilà de quelle maniere la verité est traittée à la cour par ces grands politiques qui instruisent leurs langues à mentir avec industrie, ainsi que dit l' ecriture ; elle n' est gueres mieue traittée ailleurs. Car outre qu' elle est bannie de la maison des grands ; dans tous les métiers et dans toutes les professions, la plupart des gens l' offensent sans cesse pour s' établir et pour amasser des richesses ; on l' affoiblit, on la dissimule et on la déguise dans le barreau ; l' on nie par tout pour un petit interêt, et souvent pour rien, les veritez les plus claires, et l' on ne fait aucun scrupule d' attaquer les plus importantes.

Je ne veux pas combattre icy ce que Machiavel ose avancer : " que regner et garder la foy sont deux choses incompatibles ; ni ce qu' Antoine De Leve écrivit à Charles V. Que s' il vouloit tenir sa parole, être veritable et vivre avec probité, il quittât l' empire et tous ses royaumes, et qu' il se jettât dans un cloître ; ni ce que disoit un premier

p42

ministre, qu' il est impossible de retenir les grands dans l' obeïssance du roy et dans son service, si l' on ne promet à plusieurs ce qu' on ne peut et qu' on ne veut donner qu' à un seul ; et si l' on ne dit contre la verité, à un prince qu' il est dangereux de desobliger, que le roy a destiné depuis longtemps à un autre le gouvernement qu' il demande. " toutes ces maximes étranges et toutes les mauvaises raisons qu' on allegue pour justifier les duplicités, les artifices et les finesses ne viennent pas seulement de la corruption de l' homme, mais aussi de l' ignorance où l' on est des maximes solides de la veritable pollitique. Si l' on en veut être convaincu, et sçavoir ce que l' on doit croire de l' utilité et de la necessité des finesses ; l' on n' a qu' à considerer que S Loüis n' en usa jamais, ni avec les princes étrangers dans les traittez qu' il fit avec eux, ni avec les grands de son royaume, pour les contenir dans leur devoir, ou les y ramener quand ils s' en étoient écartés ; et que cependant il n' est point de regne qui ait été plus heureux et plus autorisé que le sien ; au lieu que celui de Loüis Xi. (dont toute la politique consistoit en negociations obscures

et en pratiques secrettes) fut un regne très-malheureux. En verité la condition des souverains seroit déplorable, s' il étoit impossible de regner avec probité, et s' ils ne pouvoient entretenir la liaison nécessaire qu' ils ont avec leurs sujets et avec leurs alliés, sans avoir recours au mensonge et à l' artifice, et sans violer la foy qui est l' unique lien de tous les commerces. Ce qui est certain est que la bonne foy est une grande habileté, et qu' il n' est rien qui soit si utile aux rois et aux ministres que la persuasion qu' on a qu' elle est le principe et la regle de toutes leurs actions.

p43

Quant aux courtisans, il est vrai que la droiture, la franchise et la verité ne sont pas ordinairement les qualités les plus propres pour les faire reüssir à la cour ; mais il n' est pas nécessaire de s' agrandir, et il est nécessaire d' être droit, veritable et fidele.

On a parlé jusqu' icy de ceux qui choquent si fort la verité qu' il semble qu' ils la haïssent ; il est temps maintenant de faire voir quelles sont les dispositions de ceux qui l' aiment et qui sont si exacts et si religieux à la dire en toutes occasions.

Il n' est rien de si grand que la verité, et c' est avec beaucoup de sujet que sa recherche nous est marquée dans l' ecriture comme le premier de tous nos devoirs, et sa possession comme la plus grande acquisition que nous pouvons faire. Mais il faut la chercher d' une maniere digne d' elle, et c' est pour l' amour d' elle et non par rapport à nous que nous devons l' aimer ; c' est pourtant en quoy manquent tous ceux, qui la cherchent et qui l' aiment d' une affection humaine. Car ce n' est pas pour goûter la verité et pour en faire l' usage qu' on en doit faire, qu' ils souhaitent si ardemment de la connoître, mais pour contenter leur curiosité, c' est à dire pour suivre les mouvemens d' une passion âpre et impatiente qui n' envisage point la beauté et l' utilité de la verité, et qui n' a point d' autre but que de se satisfaire ; c' est cet esprit de curiosité qui a empêché les epicuriens et plusieurs autres celebres philosophes de connoître Dieu par ses ouvrages : car trouvant dans le monde de quoy nourrir leur curiosité, ils ne se sont étudiez qu' à sçavoir la situation, l' ordre et le nombre

de ses parties, et à découvrir quelle est la matière dont il est formé, et ils n'ont pas songé à celui qui l'a fait, qui le soutient et qui le

p44

gouverne. C'est encore par cette aveugle curiosité que les payens ont consulté les oracles des faux dieux durant tant de siècles, et que tant d'hommes se font tous les jours disciples du démon, et s'adressent à cet esprit de mensonge pour apprendre la vérité. Voilà la première disposition de l'homme à l'égard de la vérité.

La seconde est une disposition maligne.

Telle est la disposition de la plupart des gens qui s'informent incessamment de ce que les autres font de mauvais et de reprehensible, non pour les avertir et pour les corriger, mais pour s'en réjouir et pour en médire.

La troisième est cette disposition orgueilleuse avec laquelle les philosophes s'éleverent à la connaissance de Dieu pour s'en estimer davantage, et en moins estimer ceux qui n'avoient pas fait cette importante découverte ; car au lieu que cette connaissance devoit les porter à glorifier Dieu, à se soumettre à luy, et à vivre selon ses loix ; elle ne servit qu'à leur enfler le cœur, et leur lumière dit S Paul, ne fit que les aveugler.

La quatrième est une disposition d'amour propre avec laquelle certaines personnes prennent la défense d'une vérité dont ils sont persuadés ; car ils la défendent avec zèle et avec courage apparemment pour empêcher qu'on ne la détruise ; mais en effet par l'attachement secret qu'ils ont à leur opinion. C'est de ces sortes de gens que Saint Augustin dit en parlant de Dieu : ils défendent leur vérité et non pas la sienne ; c'est à dire qu'ils se l'approprient et qu'ils la défendent, non pour soutenir la cause de Dieu, mais par l'intérêt qu'ils y ont, et comme un bien qui leur appartient.

La cinquième est une disposition vaine qui est commune à la plupart des sçavans, par la-

p45

quelle ils se condamnent au travail d'une lon-

que étude, et s' instruisent non seulement des veritez curieuses, mais des plus hautes veritez, dans la seule vû 6 de faire montre de leur science.

La disposition de ceux qui sont veritables dans leurs paroles, est en quelques uns une secrete ambition qu' ils ont que tout le monde ajoûte foy à tout ce qu' ils disent, afin de se mettre par là sur un pié non seulement honnête mais precieux. C' est en d' autres un desir de faire voir qu' ils ont l' ame belle, parce que ceux qui sont sujets à mentir ont ordinairement l' ame basse. C' est dans la plupart des gens un éloignement du mensonge, non parce qu' il est opposé à la verité, mais à cause qu' il est deshonorant, et que les menteurs sont bannis des societez honnêtes et méprisez dans les plus indulgentes.

La liberté de dire la verité à toute sorte de gens et en toutes occasions, se rencontre en certaines personnes fieres qui se mettent au dessus de leurs interêts pour n' être obligez à aucune sorte d' égard. Cette disposition orgueilleuse est pourtant celle du magnanime d' Aristote, c' est à dire d' un homme souverainement vertueux. " le magnanime, dit-il, parle avec liberté, parce qu' il n' estime personne, et qu' il ne s' empêche jamais de dire la verité par la consideration de qui que ce soit. " telle étoit la disposition du poëte Polixene que Denis Le Tiran avoit fait mettre en prison parce qu' il ne vouloit pas approuver ses vers, et qui en étant sorty sur la parole que Platon avoit donnée au tiran, que Polixene auroit à l' avenir plus de complaisance ; dès qu' il eut oüy les derniers vers que le tiran avoit faits, et qu' il se vit pressé de dire son sentiment : mon amy, dit-il en

p46

se tournant vers l' un de ses gardes, je te prie de me remener en prison.

Il n' y a que les seuls chrétiens qui aiment et qui cherchent la verité d' une maniere pure, sincere et vertueuse ; car ils ne desirent pas de la connoître, comme faisoient les philosophes payens, pour triompher de l' avoir trouvée, mais pour en profiter et se conduire par sa lumiere ; ils font même profession de ne sçavoir qu' une verité qui n' est autre chose que Dieu, et de ne regarder toutes les creatures

que comme les traces de cette verité éternelle et comme autant de paroles qui nous l' expliquent. C' est cette verité infaillible qui est la regle de leurs sentimens et de leurs actions, et qui après avoir été leur guide dans cette vie fera un jour leur felicité. C' est enfin cette verité dont ils suivent les loix, lors qu' ils sont si soigneux de ne pervertir jamais l' usage de la parole, de la faire servir à leur mutuelle communication, et de n' en point proferer qui n' ayent un parfait raport avec leurs pensées.

CHAPITRE 3 LA SINCERITE

Il n' y a point de vertu qu' on soit tenté de croire veritable comme la sincerité ; car il n' en est point qui ait une plus belle apparence. C' est la plus aimable et la plus utile de toutes les vertus qui servent à lier et entretenir la société, c' est le fondement de la foy, c' est le repos et la sureté du commerce ; sans elle nous craignons tous les entretiens particuliers comme autant de pieges ; tous les des-seins qu' on nous communique, comme des obstacles aux notres, et tous les hommes avec

p47

qui nous vivons, comme des ennemis qui peuvent nous surprendre ; en un mot sans elle l' on converse et l' on traite avec autant de frayeur qu' en ont ceux qui marchent la nuit près des precipices.

La cause veritable de l' estime qu' on a pour les vertus humaines, est qu' on ne considere que leurs offices, c' est à dire cette varieté de devoirs dont les hommes s' acquittent, et qu' on n' examine point quelles sont les fins qu' ils se proposent lors qu' ils s' acquittent de ces devoirs, quoyque sans la connoissance de ces fins il soit impossible de porter un jugement solide de leurs vertus. " lorsque nous voyons, dit Saint Augustin, un homme qui n' usurpe point les terres de son voisin, et qui a une attention continuelle à ne luy causer aucun préjudice, nous sommes tentez d' abord de le croire juste ; mais nous changeons d' opinion aussi-tôt que nous apprenons que cet homme ne s' empêche d' enlever le bien de son voisin, que par la peur qu' il a qu' on le poursuive en justice, et

qu' en deffendant le bien qu' il a pris il ne consume le sien. "

il en est de même d' un homme sincere. On luy donne ce nom tandis que l' on considere qu' il est ouvert, franc, et que l' on peut conter sur tout ce qu' il dit, parce qu' il n' est pas en son pouvoir de déguiser ses pensées ; mais dès qu' on l' approfondit et qu' on voit qu' il fait servir sa sincerité à ses desseins, et que sa franchise est une voye par où il va à ses fins ; l' on s' en forme une idée bien differente.

Mais quelles sont les fins où vise un homme sincere ? La premiere est d' obliger ses amis, et tous ceux avec qui il est en commerce, à luy parler sincerement et à n' avoir rien de caché pour luy, afin qu' il puisse connoître la verité de leurs sentimens, leurs inclinations,

p48

leurs goûts, leurs affaires, et qu' il puisse aussi sçavoir au vray tout ce qui se passe, c' est à dire les aventures et les histoires les plus secretes et les plus curieuses ; de sorte que c' est la curiosité qui est la cause principale de la sincerité. Comme c' est la seconde passion qui prit naissance dans le coeur de l' homme, qu' elle y suivit de près l' amour desordonné de soy-même, et qu' elle eut une part considerable à sa chute ; il est indubitable que c' est une passion extraordinairement violente, et quoy que sa violence soit inconnuë parce qu' elle n' est pas sensible, il est néanmoins aisé de l' apercevoir par l' empressement avec lequel on court pour voir les spectacles, pour voir toutes les choses nouvelles et toutes les personnes qu' on n' a jamais vuës, sur tout si elles ont de la beauté, de l' esprit, ou quelque talent extraordinaire. Appliquons cecy à nôtre sujet, et disons qu' on peut connoître que la curiosité est une passion violente, par laquelle on veut sçavoir toutes les aventures publiques et particulieres, et par le plaisir qu' on a de les écouter et de les apprendre ; il est si grand que c' est l' occupation la plus agreable de nôtre vie, il paroît même que ce plaisir n' est pas tant le divertissement de nôtre esprit que sa nourriture, en sorte qu' on tombe dans la langueur lors qu' on est dans un lieu sterile en aventures et en nouvelles, ou qu' étant retirez à la campagne, les amis que nous avons dans le grand monde, nous negligent et ne prennent point le soin de

nous en mander. Il ne faut donc pas s' étonner si les hommes qui ne vivent maintenant que de la vie des passions, travaillent avec tant d' application à contenter une passion aussi vive et aussi ardente qu' est la curiosité, et s' il y en a plusieurs qui se servent de la sincérité comme d' un attrait capable de porter leurs

p49

amis à leur ouvrir leur coeur, et à leur confier ce qui est le plus propre à la satisfaire. L' on comprendra beaucoup mieux qu' il y a des gens qui sont sinceres afin qu' on le soit à leur égard, et qu' ils puissent donner de la pâture à leur curiosité, si l' on fait reflexion que la plupart des amitiés se rompent, et que ces frequentes ruptures (causées apparemment par le peu de correspondance que les personnes franches et ouvertes ont trouvé en leurs amis) viennent de ce qu' elles n' ont pas retiré de leur commerce le profit qu' elles en esperoient ; je veux dire que nous ne sommes pas blessez precisément de ce que nos amis n' ont pas une sincérité égale à la nôtre, mais de ce que leur manque de sincérité nous ôte la connoissance de leurs sentimens, de leurs desseins et de tout ce qu' ils ont appris en secret. La seconde pretention qu' ont les gens sinceres, est qu' on leur dise vray ; ce qu' ils souhaitent non par l' amour de la verité, ny par aucune aversion qu' ils ayent pour l' erreur et la fausseté, mais par la crainte de la honte d' être dupez. Car l' homme dans sa premiere institution aimoit la verité par le respect qu' il avoit pour Dieu et pour demeurer dans son ordre, et il fuïoit l' erreur parce qu' elle l' en fait sortir : mais presentement il n' aime la verité que parce qu' elle est l' ornement de son esprit et par rapport à son excellence, et ne hait l' erreur et la tromperie que parce qu' elle est honteuse ; or nous sommes particulièrement sensibles à cette confusion lorsque croyant posséder depuis long-temps l' amitié et la confiance de quelqu' un, nous venons à découvrir qu' il nous a abusez, qu' il s' est toujourns déguisé à nous et nous a caché ses principales affaires. Les gens sinceres pretendent en troisième lieu, éloigner d' eux tout soupçon de duplicité et de fourberie : car comme ils voyent que la

p50

fourberie ruïne irreparablement la reputation, ils en conçoivent une aversion extrême, et ils regardent la sincerité comme une vertu propre à les faire estimer et les mettre sur un pié honnête.

Ils esperent aussi acquerir la bienveillance de tout le monde par la franchise de leur procédé, et par la sincerité de leurs paroles, et ne sont pas trompez dans leur esperance, car par la même raison qu' on fuit les hommes faux et dissimulez, l' on aime et l' on cherche ceux qui sont sinceres, l' on est même favorable à leur avancement, et on les sert volontiers dans les occasions qui s' en offrent ; aussi est-ce encore une des vuës des gens sinceres : car ils ne se contentent pas que leur sincerité leur attire l' estime et l' amitié des hommes, ils veulent encore qu' elle leur soit utile à établir leurs affaires.

Enfin nous faisons profession de sincerité afin qu' on ait créance en nous, et qu' on ajoûte foy à toutes nos paroles, car rien ne flatte tant nôtre vanité que cette autorité que nos paroles acquierent par l' opinion qu' on a de nôtre sincerité : aussi est-ce la fin principale que se proposent les gens sinceres qui sont desinteressez ; et quand ils sont delicatement ambitieux c' est leur fin unique.

L' on voit à la cour, même parmy ceux qui sont le plus avant dans les intrigues, des gens qui prennent un air sincere, qu' ils s' efforcent de rendre le plus naturel qu' ils peuvent, et qui accommodent à cet air le ton de leur voix et leur action ; ils affectent d' avoir un visage ouvert et des manieres naïves pour trouver créance parmy ceux à qui ils ont affaire. Cette sorte de sincerité concertée se trouve dans les premiers ministres, dans les gens d' affaires, dans les negociateurs, et ge-

p51

neralement dans toutes les personnes publiques, lors qu' ils sont habiles elle leur sert à cacher leurs desseins, à faire qu' on les croye et qu' on se repose sur eux, et elle les met en liberté de faire ce qu' ils veulent par leur inclination et par leur interêt, contre les engagements qu' ils ont pris, par la confiance qu' elle leur donne que tout ce qu' ils feront sera toujourns bien interpreté.

Il y a une sorte de sincérité qui vient de la force de l' amour propre. Elle se rencontre dans des personnes grossieres et naturelles, qui font connoître en toutes occasions la verité de leurs sentimens, parce qu' elles n' ont ny le pouvoir ny l' adresse de les cacher. De sorte qu' au lieu que ceux qui sont habiles parlent et se conduisent de telle maniere qu' il semble que leur interêt ne leur est rien. Les personnes naïves font voir celuy qui les fait parler et agir, parce que la violence de leur amour propre les découvre et les trahit. Outre toutes les especes de sincérité dont nous venons de parler, il y en a une qui suit le temperament, qu' on peut appeller la sincérité naturelle ; " car il y a, dit Aristote, des vertus de temperament, c' est à dire des dispositions et des pentes à exercer certaines vertus. Comme il y a donc des gens qui naissent courageux, d' autres chastes, il y a aussi des naturels sinceres et des gens qui se font une vraye violence quand ils sont contraints d' user de dissimulation. " il y en a d' autres tout-à-fait opposez à ceux-cy, qui ne peuvent jamais parler avec franchise, et à qui il est toujours agreable de se déguiser ; j' ay vû cette sorte de naturel en plusieurs personnes, et je l' ay particulierement remarqué en quelques femmes, qui étant très-fidelles à leurs maris ne leur étoient pas sinceres.

p52

La sincérité est donc une ouverture de coeur qui tend à nous ouvrir celuy de nos amis ; ou une franchise habile qui nous sert à gagner l' estime et l' amitié des honnêtes gens ; ou une crainte de passer pour fourbe ; ou une inclination naturelle à dire ce que l' on pense ; ou une ambition exquise qu' on ait une defference aveugle pour nos paroles. Dans les faux sinceres la sincérité est une tromperie fine, et l' on peut dire qu' en eux l' air sincere est le moins sincere.

La sincérité chrétienne et vertueuse n' est l' effet d' aucun interêt ny d' aucune passion, non pas même de celle d' être crû sincere : et ceux qui la pratiquent n' ont d' autre vûë que d' obeir à Dieu, qui deffend la dissimulation et la duplicité, pour maintenir l' union et l' intelligence parmy les hommes.

CHAPITRE 4 L'AMITIE

L' amitié est une inclination raisonnable qui s' arrête et se repose en la personne qui la fait naître. Elle est la fille du mérite et de la vertu, et la source de toute la douceur qu' on peut goûter dans la vie. " à qui la vie est-elle vivante, disoit un poète ancien, sans le doux commerce de l' amitié ? Qui pourroit vivre sans amis, dit Aristote, quand même il jouiroit de tous les autres biens ? Si quelque dieu, dit Cicéron ; nous mettoit dans une solitude abondante et délicieuse, avec cette dure condition que nous n' aurions communication avec qui que ce soit, ne nous seroit-il pas impossible de supporter une vie aussi desagréable et aussi

p53

ennuyeuse ? " cela vient de ce que l' homme ayant une inclination invincible à se répandre au dehors, tombe dans l' ennuy et est à charge à luy-même quand il ne la peut satisfaire et se soulager avec les autres. Or dans ce desert il seroit privé de ce soulagement, il ne peut pas même le tirer précisément de la société, et ceux qui vivent ensemble, et qui demeurent dans un même lieu seroient solitaires au milieu de la compagnie, si leurs coeurs n' étoient unis et s' il n' y avoit entr' eux une association et une liaison intérieure ; c' est pourquoy l' amitié qui fait l' union des coeurs est si estimée et si recherchée de tout le monde. Mais tout le prix de l' amitié ne consiste pas au seul agrément qu' on trouve dans la correspondance étroite qu' elle établit entre deux personnes ; il la faut estimer encore, dit Aristote, parce qu' elle est extraordinairement utile : car elle l' est, dit-il, à tous les âges et à toutes les conditions ; elle sert aux princes et aux personnes puissantes à s' acquiter de l' obligation principale de leur état, qui est de faire du bien, et les porte à faire part de leurs richesses à ceux qu' ils honorent de leur estime ; elle aide de ses sages conseils ceux qui sont en prospérité, et leur apprend le secret de ne pas exciter l' envie, la pauvreté et toutes les calamitez de la vie la regardent comme leur refuge ; elle modere les emportemens des jeunes gens par les a-

vis salutaires ; elle donne de grands secours aux vieillards, enfin ceux qui sont dans la vigueur de l' âge en tirent des avantages considerables ; car un homme qui a des amis solides et vertueux se prévaut de leur lumiere et se fortifie par leur exemple en l' exercice de la vertu. "

l' amitié ne borne pas son utilité aux biens

p54

qu' elle fait aux personnes particulieres, elle s' attribue aussi l' établissement et l' élévation des familles, et se vante même d' être la source de la splendeur et de la felicité des empires. C' est pourquoy les plus sages legistateurs, ainsi qu' - Aristote l' a remarqué, ont eu beaucoup plus de soin d' enseigner aux citoyens les moyens d' entretenir l' amitié entr' eux, que de faire des loix severes pour leur faire craindre de violer dans leurs actions et dans leur procedé celles de la justice, car ils ont bien vû que l' amitié se peut passer de la justice ; mais qu' il est impossible que la justice se passe de l' amitié. En effet dans les lieux où regne la concorde (qui est l' amitié generale des citoyens) on n' a pas besoin de leur faire craindre les peines pour les empêcher de s' entre-faire aucun préjudice, puisqu' ils ne veulent s' en faire aucun, et qu' ils ne songent qu' à se procurer mutuellement tous leurs avantages. On n' a que faire, dis-je, d' apprehender qu' un citoyen usurpe les terres de ses voisins que l' amitié a rendûes siennes, ny qu' il blesse leur honneur qui luy est commun. En un mot l' amour que les citoyens on entr' eux est un doux et puissant lien qui ne souffre point qu' aucun interêt les divise, et la plus rigoureuse justice n' est point un moyen si seur pour maintenir l' ordre que la volonté mutuelle de le garder.

Il n' en est pas de même de la justice, qui n' ayant aucun pouvoir sur le coeur de l' homme, ne peut par consequent, jamais le disposer à ne vouloir faire aucune injustice ; elle ne peut pas même, quelque autorisée qu' elle soit, punir les crimes de toute sorte de gens ; c' est pourquoy Anacharsis se moqua du projet de Solon lors qu' il luy communiqua les loix qu' il faisoit pour l' etat d' Athenes. " pretens-tu, luy dit-il, retenir avec un si foible frein la

malice et la violence des hommes ? Ne sçais-tu pas qu' il en est des loix comme des toiles d' aragnée, elles arrêtent les mouches, et les frelons les rompent ? " ainsi les supplices qui sont réglés pour la punition des crimes, sont pour les personnes qui sont sans appuy et pour les miserables ; mais les puissans échappent pour l' ordinaire à la rigueur des loix. Cette verité est si fort appuyée de la raison et de l' experience de tout le monde, qu' on ne sçauroit assez louer ce qu' Aristote a dit : " que la justice n' a été introduite dans les republics, que pour suppléer et reparer les deffauts et les manquemens d' amitié. " parlons maintenant des inclinations de l' amitié, et faisons considerer combien elles sont contraires à celles de la flaterie. Celle-cy lâche, basse et interessée, suit toûjours la faveur, l' autre toute noble et toute genereuse aime les malheureux et se signale dans les disgraces ; elle court aux personnes abandonnées, elle essuye leurs larmes, elle soulage leur coeur pressé de soucis et de chagrins secrets, et comme elle fait voir sa foy dans leurs malheurs, elle fait éclater sa constance dans l' obstination de leur mauvaise fortune. Enfin l' amitié est douce, civile, complaisante, officieuse, liberale, desinteressée, et il semble qu' on auroit tort de ne pas mettre au rang des vertus une qualité qui les comprend toutes ; il ne faut pas aussi oublier que c' est elle qui a fait ces miracles dont l' antiquité a consacré la memoire ; qui a fait voir dans la Grece deux hommes opiniâtres à mourir l' un pour l' autre, et dans Rome des femmes abandonnant leur vie pour être inseparablement unies à leurs maris.

Il faut avoüer de bonne foy que rien n' est si beau que ce qu' on dit et ce qu' on pense de

l' amitié ; il seroit seulement à souhaiter que cela fût veritable : ce qui est vray au contraire est que comme il y a des philosophes qui soutiennent que tous les mouvemens de la nature sont circulaires, ceux qui ont observé la maniere d' agir de l' homme assurent qu' il en est de même des mouvemens de sa volonté, et qu' il

est si attaché et si dévoué à luy-même, que toutes les fois qu' il en sort pour assiter ses amis dans leurs plus pressans besoins, il revient à luy par quelque secrete voye. Quoy qu' on croye donc et qu' on s' imagine, il faut tenir pour certain qu' on sert pour être servy, qu' on prête de l' argent pour en trouver, qu' on procure l' établissement des autres pour se maintenir dans le sien, ou tout au moins pour recueillir une grande gloire de ses divers offices. " toutes les amitez, dit Aristote, sont comme autant de ruisseaux qui viennent de la source de l' amour propre. Il faut semer dans les hommes, dit Epicure, comme l' on sème dans les champs qu' on ne cultive que pour moissonner. " de sorte que l' amitié qui nous paroît la plus pure, est la recherche de quelques biens qu' on souhaite et qu' on espere obtenir par celuy que l' on fait aux autres : il est vray que c' est une recherche fine et habile, et que de tous les pretextes de l' amour propre, l' amitié est le plus honnête et celuy qui couvre le mieux ses intentions. Car parmi tous les divers personnages que l' homme fait pour reüssir dans le monde, il n' en est point de si honorable et de si utile que celuy qu' il fait lors qu' il se pique et qu' il s' efforce de paroître un ardent et fidele amy ; c' est pourquoy il ne faut pas s' étonner si c' est principalement à la cour que l' amitié affecte de s' étaler, si c' est là qu' elle dresse son grand theatre, et qu' elle se pare de ses plus belles decorations ;

p57

et si c' est là enfin qu' elle joue ses meilleures pieces et qu' elle recite ses plus doux et ses plus tendres rôles ; puisque c' est là que ceux qui prennent cette voye pour parvenir, font les plus grands profits et acquierent les plus grands honneurs.

S' il n' y a point de vrayes amitiés, pourquoy est-ce donc que les ministres et les favoris des rois et des princes servent avec tant d' ardeur leurs amis absens et disgraciés ? Cette objection naît dans l' esprit de tout le monde, et il est d' autant plus necessaire d' y répondre, qu' en y répondant on donne l' intelligence d' une espece de mystere. Je dis donc que les offices qu' on rend aux absens, et les soins avec lesquels on profite des conjonctures qui leur sont favorables, sont si peu desinteressés qu' ils sont

produits au contraire par de fort grands intérêts. Un ministre a témoigné son zèle jusques au bout pour son ami éloigné de la cour, et n' a cessé de parler pour luy qu' il n' ait été rappelé. 1 parce que son ami l' ayant servi à parvenir au ministere, ce ministre se fût perdu de reputation s' il ne luy eût donné cette marque publique de sa reconnoissance. 2 il en a usé ainsi par la crainte qu' il a eüe que le roy ne fît un mauvais jugement de luy, et parce qu' il s' est dit souvent à luy-même : quelle opinion le roy auroit-il de moy si j' étois muet, et si je ne faisais aucun pour celuy qui en a tant fait pour moy ? 3 il a eu dessein d' obliger son amy à être encore plus fortement attaché à ses intérêts. 4 il a eu peur de l' avoir contraire s' il revenoit sans sa participation. 5 il a songé que s' il se montrait fidelle à ses amis, il en trouveroit qui s' employeroient pour luy s' il arrivoit qu' il tombât en disgrâce. La preuve de ce que je dis est que les courtisans habiles ne

p58

s' empressent pour les absens, que lors qu' ils croient qu' ils ont encore quelque part aux bonnes graces du roy et à son estime, et qu' ils ne s' en mettent gueres en peine lors qu' ils les voyent détruits dans son esprit et qu' il n' y a plus de retour pour eux ; ce sont ces sortes d' absens absolument ruinés dans l' esprit des princes, qui portent eux seuls proprement ce nom ; ce sont ces sortes d' absens avec qui on a bien-tôt rompu tout commerce ; qui sont en peu de temps effacés entierement du souvenir du monde, et qui sont plus malheureux que les morts, que bien des gens regrettent quelquefois si fort qu' ils souhaiteroient qu' ils fussent encore en vie, afin de leur pouvoir donner des charges et des emplois qui sont en leur disposition, les hommes étant si bons, si humains et si genereux qu' ils veulent toujours faire du bien à ceux qui ne peuvent en recevoir.

Après ce qui a été dit, personne ne trouvera déraisonnable l' étonnement qu' on a qu' un esprit aussi grand que celui de Ciceron, ait suivi toutes les opinions vulgaires sur le sujet de l' amitié, et que les vraies raisons qui prouvent qu' il n' y en a point de pure et de desinteressée, n' ayent pas été capables de luy ou-

vrir les yeux. " il est étrange, dit Ciceron, qu' y ayant un million d' hommes tous étroitement liés pas une même nature, l' on trouve à peine dans toute l' étendue de la terre deux vrais amis. " cela ne paroitra pas étrange à ceux qui comprennent que l' homme est prisonnier de luy-même, et que l' amour-propre est une maniere de garde qui l' accompagne toutes les fois qu' il sort, et qui le remene toûjours chez luy ; parce qu' il est clair que l' homme étant en cet état n' est pas capable d' amitié, puisque par l' amitié il doit passer

p59

et s' arrêter en celuy qu' il aime. " c' est une chose heureuse, ajoute Ciceron, qu' une charge, un employ, l' argent, la reputation ayent le pouvoir de ruïner les amitiés les mieux établies, et que deux hommes fortement et veritablement unis deviennent si facilement rivaux. " en effet il n' est pas convenable qu' un homme qui souhaite sincerement à son ami autant ou plus de bien qu' à luy-même, puisse s' affliger de l' accroissement de ses richesses ou de sa gloire. Il en conçoit pourtant des jalousies qui luy déchirent le coeur, et qui malgré toutes les violences qu' il se fait, paroissent sur son visage : il est donc faux qu' il souhaite les avantages de son ami par aucun sentiment pur et qui le dévoue à luy ; car on n' est jamais fâché du succez de ce qu' on souhaite. Cette seule raison devoit dissiper les tenebres du monde aveuglé, et luy faire reconnoître que l' homme n' est amoureux que de luy même. " je ne puis souffrir, dit encore cet auteur, qu' on fasse naître l' amitié du besoin et de l' intérêt, et qu' on donne à une qualité si relevée une naissance si basse : car, dit-il, quel besoin ay-je de Scipion, et à quoy luy suis-je nécessaire ? " je répons à son interrogation par une autre. Je demande si l' homme n' a qu' une sorte de besoins, s' il ne se sent pas aussi pressé d' acquerir de l' honneur que d' amasser des richesses, et si toutes les choses qu' il n' a pas et qui sont propres à contenter ses inclinations naturelles, ne sont pas autant de besoins ? Mais quels sont ces besoins et ces interêts qui corrompent les amitiés qui nous paroissent si pures ? Nous les verrons cy-après, cependant Ciceron nous permettra d' assurer avec Platon

que l' amitié naît de l' indigence.
Ajoûtons à ce que nous avons dit, que la

p60

plus grande de toutes les erreurs que Ciceron a eües sur le sujet de l' amitié, est celle qui luy fait assurer qu' elle n' égale pas seulement les fortunes en rendant les biens des amis communs ; mais qu' elle égale encore les sentimens que nous avons pour ceux que nous aimons à ceux que nous avons pour nous-même ; " en sorte, dit-il, que le nom d' amitié perit si l' affection qu' on a pour un amy n' est aussi sincere, aussi grande, aussi forte et aussi tendre que celle que l' on se porte à soy-même ; d' où vient, dit-il, que nous appellons un amy un autre nous-même, et que nous disons que deux personnes liées d' amitié n' ont qu' un coeur et qu' une volonté.

Quoy que signifient tous ces proverbes, il est certain, dit Aristote, que rien n' approche de l' amitié que nous avons pour nous-même, et qu' elle est le principe et la fin de celle que nous avons pour les autres. En effet, qu' un homme partage son bien avec son ami, qu' il luy cede une charge qu' il possede, qu' il luy donne toute la part à la gloire qu' ils ont acquise ensemble dans une même occasion, qu' il se retire et luy laisse l' honneur entier d' une action illustre, ces actions prouvent, dit ce philosophe, que l' homme est le premier amy de luy même ; car il les fait toutes avec un veritable retour vers soy, puisqu' elles reviennent toutes à sa satisfaction et à son honneur. " mais d' où vient que tant de personnes croient servir leurs amis purement pour l' amour d' eux, et qu' ils ne voyent point qu' ils se recherchent eux-mêmes dans les services qu' ils leur rendent ? Je répons que nous ne voyons point ce que nous faisons pour nous dans ce que nous faisons pour les autres, parce que la plu-

p61

part du temps les motifs qui nous font agir se cachent dans nôtre coeur, et que nous aimons

beaucoup mieux nous persuader que nous faisons des actions belles et genereuses, que nous appliquer à nous connoître et à nous instruire de ce qui se passe au dedans de nous. Si nous étions touchés et occupés de ce soin, et si nous intéroignons souvent nôtre coeur, il nous apprendroit les pretentions secretes que nous avons, lorsque nous faisons des actions qui paroissent tout-à-fait desinteressées, et il nous feroit entendre qu' il n' est rien qui nous soit si utile ou si agreable, ou qui flatte tant nôtre vanité que ce que nous cherchons lors qu' il nous semble que nous ne cherchons rien. Il faut pourtant avoüer que Ciceron a eu la vraye idée de l' amitié, et qu' il l' a fort proprement definie lors qu' il a dit : " que c' est la parfaite union de deux personnes vertueuses, et que c' est une affection reciproque, constante, sincere et desinteressée. " on souscriroit même volontiers à son opinion, si au lieu de dire : voilà quelle est l' amitié, il disoit : voilà ce qu' elle devrait être. Il a dit aussi beaucoup mieux qu' il ne pense lorsqu' il a assuré que l' amitié est une vertu divine, puisqu' elle ne se trouve que parmy les hommes divins, je veux dire parmy les seuls chrétiens, car l' amitié qu' ils ont les uns pour les autres ayant sa source en Dieu, qui agit toûjours purement pour le bien de ses creatures, les porte à procurer l' avantage de leurs amis sans aucun égard à eux-mêmes. Quant aux preuves qu' il apporte pour montrer que les hommes sont capables d' une veritable amitié, elles sont toutes foibles. Voicy la plus forte. " nous trouvons, dit-il, la vertu aimable par nos inclinations naturelles ; car si la vigueur de la santé nous plaît, et si les richesses et la gloi-

p62

re ont des attraits pour nous, comment pourrions-nous n' être pas touchés de la beauté et des charmes de la vertu ? C' est elle seule qui fait naître l' amitié, et qui la rend forte et indissoluble ; et deux hommes sages ne l' apperçoivent pas plutôt l' un dans l' autre, qu' ils conçoivent une affection reciproque, de sorte que leur amitié n' a point d' autre cause que leur merite, et que le plaisir et l' utilité qui n' ont eu aucune part à sa production, en naissent comme des fruits agreables. " ce raisonnement est specieux et

ébloût ceux qui ne l'examinent qu'avec une application légère ; mais ceux qui le considèrent de près en découvrent facilement la fausseté ; car tout le monde est capable de voir que s'il n'est point de vraie amitié que celle qui est fondée sur la vertu, il est impossible que l'amitié subsiste si on lui ôte son fondement, c'est à dire s'il n'y a point de vertu sincère : or c'est ce que nous faisons voir dans tout cet ouvrage. D'ailleurs quand même nous supposerions qu'il y a des vertus pures et véritables, il ne s'ensuivrait pas qu'elles fussent aimées pour elles-mêmes, parce que l'homme n'aime la vertu que par son seul intérêt : et à dire le vrai, ce n'est pas la droiture de la justice qui lui fait aimer les personnes justes ; ce qui fait qu'ils sont à son gré, c'est qu'ils ne touchent point à son bien et à son honneur. Outre cela il faut prendre garde que les vertus les plus excellentes et les plus propres à nous donner de l'estime et de l'amitié pour ceux qui les possèdent, au lieu de faire naître en nous ces sentimens raisonnables, n'y excitent que l'envie et la jalousie. Nous verrons que Seneque n'est pas moins admirable que Cicéron, si nous avons la patience d'entendre toutes les merveilles qu'il

p63

conte de l'amitié. " L'amitié, dit-il, est si pure qu'aucune espérance de fortune, ni la recherche d'aucun honneur, ni la vûe d'aucune sorte d'intérêt ne contribuent à la faire naître. Mais pourquoi donc faire des amis ? Je feray des amis pour leur faire part de mon bien, pour les suivre dans leur exil, et pour souffrir avec eux la rigueur de leur mauvaise fortune, je feray des amis pour mourir pour eux. " je supplie toutes les personnes qui ont tant soit peu de connoissance du coeur humain, de me dire si jamais une amitié de cette nature y a pris naissance, et s'il est possible qu'un homme fasse le plan d'une amitié qui lui fait ardemment souhaiter de se dépouiller de son bien, de sacrifier sa vie et de se charger des malheurs d'autrui : sans mentir il faut bien aimer à se tromper pour recevoir cette vision pour une vérité solide ; ce qui nous convaincra que cette sorte d'amitié n'a jamais été en nature, et qu'elle ne subsiste que dans l'imagination, c'est que si l'on de-

mande à Seneque où l' on trouve et où l' on ne trouve pas des amis, il répondra, qu' ils suivent en foule ceux qui sont en prospérité, et qu' on n' en voit aucun auprès des personnes disgraciées.

Cette verité (qui seule étoit capable d' ôter à Seneque toutes ces belles idées qu' il s' étoit faites de la pureté et de l' excellence de l' amitié) merite bien qu' on la considere et qu' on l' appuye de quelques exemples. Celuy de la reine Marguerite est très-remarquable : elle dit dans ses memoires, qu' ayant été arrêtée dans son appartement, comme on luy fit traverser la cour du Louvre, ceux qui le jour auparavant se fussent trouvés heureux d' être regardés d' elle, ne l' eurent pas plutôt aperçue qu' ils luy tournerent le dos. Ce que Strada

p64

raconte de Charles V ne l' est pas moins : il dit que ce prince fut bien étonné lors qu' entrant en Espagne après s' être dépouillé de tous ses etats, il aperçut, par le peu de personnes de condition qui vinrent au devant de luy, que quelque aimable que soit la personne des princes, ce n' est pas à elle, mais à l' état florissant de leur fortune que s' attachent les courtisans. Ce fut alors, dit cet historien, que Charles comprit ce que c' est qu' un prince qui n' a ni souveraineté ni titre, et qu' il se vit comme un homme nû.

Nous avons vû les erreurs de Seneque et de Ciceron touchant l' amitié, nous allons voir que quelque grandes qu' elles soient, elles ne sont pas neanmoins comparables à celles de Montagne, et que cet auteur qui a tant de sens et de solidité, a raisonné et parlé de l' amitié comme un visionnaire. Ce qui l' a fait égarer dans cette matiere, est l' amour qu' il a pour les imaginations belles, grandes et extraordinaires ; sur tout lorsque dans ces imaginations il y a quelque chose qui le flatte et qui est à son avantage ; c' est par ces raisons qu' après s' être moqué de toutes ces liaisons qu' on voit entre plusieurs personnes, ausquelles, dit-il, on donne si legerement le nom d' amitié ; il soutient qu' il y a non seulement de vrayes amitiés, mais aussi des amitiés où l' on s' oublie entierement pour n' avoir d' attention que pour celuy qu' on aime, et où l' on se donne si absolument, qu' on ne se reserve pas même

la disposition de sa volonté. Voicy ses paroles.

" entre nos hommes il ne se voit aucune trace d' amitié. Toutes celles que le profit, le plaisir, le besoin public ou privé forge et nourrit sont moins d' autant amitiés qu' elles mêlent autre but, cause et fruit en

p65

l' amitié qu' elles-mêmes. La parfaite amitié est indivisible, chacun s' y donne si entier à son amy, qu' il ne luy reste rien à départir ailleurs. Au demeurant il est fâché qu' il n' ait plusieurs ames et plusieurs volontés pour les donner toutes à son amy. Cette amitié possède l' ame et la regente en toute souveraineté ; cette amitié qui ne peut être qu' unique décoût toutes autres obligations. Le secret que j' ay juré ne déclarer à un autre, je puis sans parjure le communiquer à celuy qui n' est pas un autre, c' est moy. L' amitié que j' eus avec Etienne De La Boëtie n' a point d' autre idée qu' elle-même, et ne peut se rapporter qu' à soy ; elle emmena toute ma volonté se plonger et se perdre dans la sienne ; elle saisit toute sa volonté et l' emmena se plonger et se perdre dans la mienne d' une faim et d' une concurrence pareille ; je dis perdre, ne nous reservant rien qui nous fût propre. Dans cette sorte d' amitié tout est commun, volontés, pensemens, femmes, enfans, honneurs et biens. " parlant en ce même endroit de Blossius ami de Gracchus, qui dit qu' il eût mis le feu au temple si son amy l' eût voulu. " ceux, dit-il, qui condamnent les paroles de Blossius comme séditieuses, n' entendent pas bien le mystere de l' amitié ; car ils étoient plus amis que citoyens et qu' amis de leur país. " peut-on trouver assez étrange un aveuglement qui confond l' amitié avec l' amour, et qui attribué à une inclination vertueuse les injustices et les emportemens des passions les plus violentes ; car il n' appartient qu' à l' amour de dévouer entierement l' homme à la personne qu' il aime, et de luy faire oublier ce qu' il doit à Dieu, à son roy, à ses parens et à ses

p66

amis ; parce que la fureur de cette passion renverse la raison, dont l' office propre est de luy marquer et de luy faire observer avec exactitude tous ses devoirs. Aussi est-ce à ce seul employ que la raison s' occupe, tandis qu' elle regne dans l' homme ; elle est même si soigneuse de luy faire garder l' ordre de ses devoirs, qu' elle ne luy permet jamais de le violer, et ne souffre en aucune rencontre qu' il manque à Dieu pour s' acquiter de ce qu' il doit au meilleur et au plus fidelle de ses amis, et à qui il auroit obligation de la vie ; c' est pourquoy ce que dit Montagne : (que l' amitié a le privilege de nous dispenser de toutes les loix, et de nous rendre innocemment impies, sacrileges et infidelles) choque également la raison et la religion. Ce qui le fait voir encore plus clairement est que la theologie payenne, toute aveugle qu' elle est, n' enseigne rien de semblable, et qu' elle enseigne au contraire qu' il ne faut jamais blesser la pieté sous pretexte de satisfaire aux obligations les plus étroites de l' amitié.

Quant à ce que Montagne dit, que le secret qu' il a juré ne point deceler à un autre, il le peut sans parjure communiquer à son ami, qui n' est point un autre, mais une même chose que luy ; l' on ne daigne pas luy répondre ; car que peut-on dire à un homme qui par une subtilité puerile et par une pauvre equivoque, pretend justifier le parjure et le violement de la foy donnée ?

Il n' est gueres moins honteux à cet auteur d' élever jusques au ciel ces dames romaines à qui il fut plus doux de s' ôter la vie et de mourir avec leurs maris, que de les survivre ; sur tout la femme du consul Cecinna Poetus, qui pour sauver son mari des cruels supplices dont il étoit menacé, et le resoudre à se don-

p67

ner la mort, s' étant percé le sein d' un poignard, le luy presenta tout sanglant, luy disant : tiens, " Poetus, il ne m' a point fait de mal. " il n' est pas, dis-je, honorable à Montagne d' attribuer les effets de l' ambition à l' amitié conjugale, et de n' avoir pas aperçu dans la courageuse resolution que la femme de Poetus et celle de Seneque prirent de finir leur vie avec leurs maris, ce desir immodéré

de louanges dont les romains étoient embrasés, et que Virgile a marqué comme leur caractère, (...).

Il devoit juger de l' action d' Arria comme en a jugé le jeune Pline de qui il a tiré cette histoire. " Arria, dit-il, femme de Cecinna Pœtus, prenant le poignard pour se tuer, et se donnant le coup, avoit devant ses yeux l' éternité de sa gloire. " c' étoit là la cause générale de ces étranges morts qu' on appelle illustres, à laquelle il s' en joignoit toujours de particulières ; celle qui se joignoit d' ordinaire à la vanité de ces femmes ambitieuses qui vouloient s' immortaliser par leur mort, étoit l' apprehension de demeurer exposées aux traitemens indignes d' un tyran inhumain et abandonné à ses plaisirs. Cette crainte eut beaucoup de part à la mort d' Arria ; car elle craignoit avec sujet que l' empereur Claudius (si outré contre ceux qui avoient suivi le party de Scribonianus, qu' il assistoit luy-même à leur jugement) ne les fit mourir elle et son mary d' une mort cruelle, et que ce prince décrié par ses débauches n' atentât sur son honneur. Il est visible que Pauline eut la même crainte ; car Seneque son mary n' eut pas plutôt reçu ordre de mourir, qu' elle s' offrit à être compagne de sa mort, et se fit couper les veines en même temps que luy : et cependant dès

p68

que Neron l' eut fait assurer qu' il n' avoit aucune haine contre elle, et même qu' il la considéroit par sa vertu et par la grandeur de la maison dont elle étoit sortie, elle souffrit qu' on luy bandât ses playes, et l' amitié conjugale la laissa vivre. " l' opinion du monde fut, dit Tacite, que Pauline voulut partager avec son mary la gloire d' une mort magnanimement soufferte, tandis qu' elle crut que le ressentiment de Neron passeroit jusqu' à elle, mais qu' aussi-tôt que ce tyran l' eut rassurée et luy eut fait esperer un meilleur traitement qu' elle n' attendoit, elle se rendit sans peine aux persuasions de ceux qui l' exhortoient à vivre. "

mais ce qui couvre Montagne de confusion, c' est l' ignorance hardie avec laquelle il reprend ceux qui condamnent les paroles de Blossius, qui dit qu' il bruleroit le Capitole si son ami Gracchus le souhaitoit. Ces paroles qui luy

semblent admirables sont pourtant blâmées par Ciceron comme les paroles d' un scelerat ; et afin qu' on voye que c' est avec justice, je veux leur opposer celles que Brutus dit aux romains : " Tarquinius Collatinus mon collègue au consulat est, leur dit-il, mon amy intime, mais puisque le nom de Tarquin est en horreur parmy vous, et qu' il pourroit donner de l' ombrage, je suis d' avis qu' - on luy ôte le consulat, et je trouve juste que mes inclinations particulieres cedent au bien public. " si l' on est obligé de sacrifier les interêts particuliers au bien public, parce que le bien public est un bien divin, ainsi que dit Aristote, que n' est-on pas obligé de faire pour Dieu, et comment peut-on croire qu' une consideration humaine puisse l' emporter sur le respect qu' on doit avoir pour ses temples ? En verité l' on a de la peine à comprendre qu' -

p69

un homme sensé ait pû se figurer que la parfaite amitié est un engagement à tout faire, et qu' elle justifie tous les forfaits. " l' amitié, dit Ciceron, est la mauvaise excuse des crimes ; car la premiere loy qu' elle impose à ceux qu' elle unit, est qu' ils ne pourront rien exiger ni executer qui blesse l' équité des loix. " le sens commun eût appris à Montagne cette doctrine saine, s' il n' eût affecté d' en avoir une particuliere, ou plutôt si son bon sens n' eût été perverti par sa vanité. Il paroît en effet que tout ce qu' il dit de l' amitié n' est si excessif et si outré, que parce qu' il a eu envie de faire entendre qu' il avoit des qualités rares, et qu' il étoit capable d' une sorte d' amitié dont il n' y a point d' exemple. Il est vray qu' encore qu' il ne soit pas possible, que l' amitié qu' il eut avec Etienne De La Boëtie fut telle qu' il la represente ; l' on voit néanmoins et l' on doit demeurer d' accord que ce n' étoit pas une amitié commune, et que pour luy faire justice il faut la mettre au rang de celle de Pline Le Jeune et de Corellius, de Ciceron et de Scipion, c' est à dire au rang des amitiés qu' on fait sans dessein d' en augmenter sa fortune, et qu' on ne trouve que parmy des gens de merite et que le vulgaire croit parfaitement desinteressés ; ils ne le sont pas pourtant, et il n' est point de profit plus grand, et que ceux qui sont delicatement interessés sou-

haitent plus ardemment, que celui que ces hommes excellens qui se lient d' amitié attendent et retirent de ce commerce ; car ce qui les engage dans cette sorte d' amitié c' est la passion qu' on a d' être singulièrement estimé d' un homme qui l' est de tout le monde, et de trouver dans un amy un juge capable de connoître ce que l' on vaut. " j' ay perdu Corellius, dit Pline Le Jeune, et j' avouë que je le

p70

plains pour l' amour de moy, car j' ay perdu un digne témoin de ma vie. Scipion, dit Ciceron, étoit touché de l' amour que j' ay pour la vertu, " et moy j' étois admirateur de la sienne ; de sorte que l' amitié de deux hommes qui ont des qualités extraordinaires, à la définir comme il faut, est une maniere de traité qu' ils font, par lequel ils se promettent d' observer en eux reciproquement tout ce qu' il y a d' estimable, et de s' entr' estimer autant qu' - ils croyent le meriter.

Les amitiés ordinaires sont des trafics honnêtes, où nous esperons faire plusieurs sortes de gains qui répondent aux pretentions différentes que nous avons, ou pour mieux dire, à nos passions différentes. De sorte que ce sont nos passions qui sont les causes visibles de toutes les amitiés que nous contractons ; comme celle d' acquérir du bien est vive et impatiente, et qu' il y a une infinité de gens qui n' en ont point du tout, ou qui n' en ont pas assez pour vivre selon leur condition : de là vient que l' intérêt fait presque toutes nos amitiés et nos liaisons ; de là vient qu' on s' attache aux rois, à leurs favoris et à leurs ministres, et que ceux qui leur font la cour profitent de toutes sortes d' occasions, et prennent toutes sortes de figures pour leur persuader qu' ils leur sont entierement dévoués ; de là vient que tout le monde va en foule chez eux comme l' on va aux sources publiques, parce qu' ainsi que dit " Euripide, quand la terre est seche, c' est alors qu' elle souhaite ardemment la pluye. "

la passion du plaisir associe et lie les jeunes gens et comme ils ne le trouvent pas toujours en un même endroit par les obstacles qu' ils y rencontrent, et qu' ils en changent souvent par dégoût et par lassitude, ils chan-

gent souvent d' amis, ainsi qu' Aristote l' a remarqué.

Il y a une ambition cachée qui est la troisième cause de l' amitié. Elle se rencontre dans une espèce de gens qui donnent tout leur temps et tous leurs soins à quelque personne dont la condition est infiniment relevée, et dont l' approbation les met en considération.

Il y a une autre sorte d' ambition plus aisée à connaître et plus ordinaire ; par laquelle certaines gens cherchent à se signaler dans toutes les affaires de leurs amis pour faire du bruit dans le monde, et se rendre recommandables par l' amitié.

Mais les hommes ne sont pas seulement trompés par leurs passions, qui font qu' ils se considèrent et se recherchent eux-mêmes secrètement, lors qu' ils croient servir leurs amis d' une manière tout-à-fait désintéressée, ils sont encore abusés par les dispositions et les qualités de leur temperament que plusieurs prennent pour les inclinations et les qualités véritables de l' amitié. Car les colères, qui font tout avec violence, s' imaginent, lors qu' ils défendent leurs amis avec tant de chaleur, que c' est par le zèle de l' amitié qu' ils s' allument, cependant c' est par leur ardeur et leur fougue naturelle qu' ils s' échauffent et qu' ils s' emportent. Les mélancoliques croient aimer ceux à qui ils ne s' attachent que par un choix capricieux et opiniâtre. Les femmes prennent la mollesse de leur complexion pour la tendresse de l' amitié. Enfin les sanguins se persuadent qu' ils ont de l' amitié, parce qu' ils ont l' humeur caressante, et une certaine gaieté naturelle qui les dispose à faire toujours bon accueil à ceux avec qui ils vivent en société, et à bien recevoir toutes leurs prières.

De là vient qu' on ne s' accorde point sur le sujet de l' amitié, et qu' on s' en forme des idées si différentes : car comme la plupart des gens la tirent de leur temperament, et qu' elle tient de l' humeur particulière qui prédomine en eux ; il n' est pas possible qu' ils sentent et qu' ils conçoivent l' amitié d' une manière sem-

blable. C' est par cette raison que les bilieux qui ont une amitié ardente et emportée se tourmentent, crient et font du bruit dans les fâcheuses aventures de leurs amis, pendant que ceux qui ont le naturel doux ne prennent dans la comédie de l' amitié que le rôle des lamentations et des plaintes, se contentent même quelquefois de témoigner leur déplaisir par leur air triste et par leur silence. C' est par cette même raison que ces deux especes d' amis se desapprouvent et s' entr' accusent, les amis doux et paisibles ne pouvant comprendre que l' amitié consiste à faire du bruit, et les impetueux ne pouvant approuver une amitié tranquille.

Il y a des amitiés qu' on n' entretient que pour parvenir à d' autres plus grandes et plus utiles, ou pour les conserver, ou pour les rallumer quand elles sont refroidies ; car le monde est si solide et se gouverne si fort par raison, que ceux qui veulent réussir sont contraints de s' y élever par des machines et de s' y maintenir par toutes sortes d' artifices ; celui où les plus honnêtes gens sont forcés de recourir, est de s' établir auprès des uns par les autres, et de faire adroitement entendre qu' ils ont la confiance d' une princesse, ou de l' accès auprès de plusieurs personnes de qualité, pour avoir entrée chez un ministre.

Il faut ajouter à ce qui a été dit, que les hommes ne sont pas seulement faux lors qu' ils assurent qu' ils aiment leurs amis d' une amitié

p73

sincere, ou qu' ils feignent d' aimer ceux qu' ils n' aiment pas ; ils le sont encore quand ils veulent faire croire qu' ils ont quantité d' amis : ce que je dis parce qu' il y a une espece de gens qui étant soufferts dans le grand monde, et n' y étant ni aimés ni considerés, se vantent pourtant d' avoir un fort grand nombre d' amis ; de sorte que toutes les fois qu' il meurt des personnes de la premiere qualité, ils ne manquent jamais de se montrer sensiblement touchés de leur mort, et de dire qu' ils ont fait une grande perte.

Avant que d' achever ce discours, il faut répondre à une objection qui paroît très-considerable. J' entens par là la preuve d' amitié que se donnerent Pylade et Oreste, Pythias et Damon lors qu' ils voulurent opiniâtrément mou-

rir l' un pour l' autre.

On ne veut pas affoiblir cette preuve, comme l' on pourroit, par l' incertitude de ces exemples, dont le premier n' est appuyé du témoignage d' aucun historien ; ni par leur rareté qui est si grande, qu' on ne rapporte que ces deux-là ; parce qu' on peut accorder qu' un homme s' est offert à mourir pour sauver son ami, et même qu' il est mort effectivement pour luy, sans se départir de la creance qu' on a qu' il n' est point d' amitié pure et véritable ; car l' on soutient que quoy qu' il paroisse qu' il donne sa vie pour conserver celle de son ami, il est certain pourtant qu' il meurt pour sa propre gloire, c' est à dire pour acquerir une sorte de gloire qu' il trouve d' autant plus charmante qu' elle est très-rare et très-singulière. " il y a des gens, dit Aristote, qui aiment mieux faire une belle et grande action, que de faire une infinité d' actions ordinaires, tels que sont ceux qui meurent pour leurs amis. " si l' on a de la peine à concevoir comment un

p74

homme peut souffrir la mort et consentir à sa propre destruction pour l' amour de soy-même, l' on n' a qu' à songer à ceux qui se sont tuez afin de passer dans la posterité pour des hommes forts et capables d' une grande resolution : l' on n' a aussi qu' à faire reflexion que la difficulté que nous avons d' entendre cela, vient de ce que nous raisonnons d' un homme malade de même que s' il étoit sain : car l' ambition étant une des plus violentes maladies de l' homme, nous devons comprendre qu' elle peut changer assez son état et dépraver assez son goût, pour luy faire mieux aimer la gloire immortelle qui suit une grande action, que de jouir d' une longue vie. C' est par cette même regle que nous devons juger de cette preuve d' amitié si grande et si peu commune que Socrate donna à Alcibiade, lors qu' il luy ceda l' honneur de la victoire qu' il remporta dans la Macedoine ; et l' on peut croire avec fondement que Socrate vit fort bien que la gloire à laquelle il renonçoit pour la laisser à Alcibiade, revenoit à luy avec plus d' éclat, et que son coeur delicatement ambitieux goûteroit bien mieux celle que merite une belle action qui n' a point d' exemple, que celle qu' on acquiert par le gain d' un combat et d' une ba-

taille.

Reconnoissons donc avec Aristote que toutes nos amitiés doivent être rapportées à notre amour-propre comme à leur vray principe, qu' il entre dans toutes, et que toute la difference qu' il y a entre les amitiés ordinaires et celles des honnêtes gens, c' est qu' il est délié et caché dans celles-cy, au lieu qu' il est visible et grossier dans les autres. Reconnoissons encore et avouons de bonne foy que lors même que nous nous resolvons à rendre quelque service à notre meilleur ami, il nous vient

p75

dans la pensée, que dans une occasion que nous prévoyons, nous aurons affaire de luy, ou qu' il aura encore plus de soin de nous desennuyer et de nous tenir compagnie. Confessons, dis-je, que ces motifs et beaucoup d' autres semblables se presentent à nôtre esprit, et qu' il en entre toujourns quelqu' un dans tous les projets et toutes les resolutions que nous faisons d' obliger ceux que nous aimons. Après avoir tâché d' éclaircir cette matiere, comme on a fait, s' il se trouve des personnes qui se flattent assez pour croire que leurs sentimens sont plus purs que ceux des autres hommes, et que leurs amitiés sont exemptes de toutes sortes de pretentions ; on les supplie de faire reflexion sur les accidens qui arrivent à la plupart des gens dans le cours de la vie humaine, et de considerer qu' ils ne prouvent que trop qu' il n' y a point d' amis sincerés et veritables ; nos disgraces et nos besoins ne les rendent pas infidelles, ils ne font que nous découvrir ce qu' ils sont, et nous apprenons par nos fâcheuses experiences, avec combien de raison Socrate disoit, " qu' un homme n' est jamais si empêché que lors qu' il faut qu' il fasse le conte de ses amis. "

la seule amitié veritable, solide et infaillible n' est autre chose que la charité par laquelle deux personnes s' unissent pour s' entr' aider à servir Dieu, et à procurer sa gloire. Il est vray que si Ciceron croit qu' il est fort peu d' amitiés humaines pures de tout interêt, on peut dire avec beaucoup plus de raison, qu' il y a encore moins d' amitiés chrétiennes, et que veritablement elles sont si rares qu' à peine en voit-on une en chaque siecle. Je dis veritablement parceque dans l' imagination de ceux

qui font profession de piété, elles sont assez ordinaires, la plupart d'entr'eux se persuadant

p76

trop facilement que leurs amitiés sont fondées sur la vertu, lors qu'elles ne le sont que sur la nature, et qu'elles naissent de certains rapports ou agrémens humains. à dire les choses comme elles sont, nous serons bien étonnés lorsque le jour du seigneur viendra, et que sa lumière perçant la nuit et les tenebres des coeurs, ainsi que parle S Paul, decouvrira les secrettes racines des amitiés que l'on croit si saintes, sur lesquelles on a si peu de scrupules et qu'on entretient dans un si profond repos. " les cieux, dit l'écriture, qui nous paroissent si nets et si lumineux, ne sont pas purs aux yeux de Dieu, et il trouve des taches dans les étoiles. " ce qui doit faire craindre que dans les amitiés les plus vertueuses on ne cherche des consolations et des satisfactions humaines, c'est que ceux qui sont regardés en ce temps-icy par tout le monde comme des saints, ont fort peu d'amis, de correspondances et de commerces, et qu'ils ne peuvent approuver dans les plus gens de bien les liaisons particulieres qu'ils ont avec les femmes ; croyant qu'un homme qui s'attache à une femme et qui luy dévouë ses soins, quelque réglé qu'il soit dans ses moeurs, doit justement craindre que son attachement ne soit quelque secrette ambition ; si cette femme est bien faite, que ce ne soit un amour inconnu du nombre de ceux qui se nourrissent de soins et de confiance. Si l'on voyoit ce qui est caché dans les replis du coeur, on trouveroit dans celui des plus sages et des plus pieûx, des sentimens dont l'on auroit lieu d'être bien plus surpris. On y verroit un grand nombre d'amours tournés en amitié ; d'autres en zele du bien des ames ; d'autres couverts du pretexte de parenté ; on y verroit des amours mêlés d'ambition, et

p77

beaucoup d'autres sortes d'amours qu'on feroit connoître, s'il étoit bien seant de trai-

ter et d' approfondir ce sujet.

CHAPITRE 5 LA CONFIANCE

Qui ôteroit à l' homme tous les biens que luy fait son imagination, et ne luy laisseroit que ceux dont il jouit effectivement, le rendroit la plupart du temps miserable, ou du moins il diminueroit considerablement sa felicité. Si l' on doute de cette verité, l' on n' a qu' à le suivre dans tout le cours de sa vie, l' on trouvera qu' il est souvent chagrin au milieu des richesses et des grandeurs, qui sont les biens qu' il souhaite avec tant de passion, et qu' il se procure avec tant de peine ; et que ce sont ses opinions et ses visions qui font son bonheur et qui causent toutes ses joyes.

Quelle plus grande preuve en peut-on desirer que celle qu' on tire d' une espece de gens qu' on voit à la cour, qui se glorifient de ce qu' ils ont la confiance des princes, des ministres et de tous ceux qui font figure dans le grand monde, et qui sont ravis toutes les fois qu' ils pensent que des personnes de ce rang et de cette importance les ont démêlés parmi une infinité d' autres, et les ont choisis pour être les dépositaires de leurs secrets et de tout ce qu' ils ont de plus precieux ? Car cette confiance ne leur plaît et ne leur enfle le coeur que parce qu' ils la regardent comme une preuve incontestable de leur merite, et comme une marque de l' amitié et de l' estime qu' on a pour eux. Cependant il est certain que les grands qui se

p78

confient à eux n' ont aucun dessein de les obliger par leur confiance, et que la foiblesse, le plaisir, la vanité et la necessité sont les causes veritables de la confiance qu' on prend en eux.

La necessité est la cause visible des grandes confiances dont ceux à qui l' on se fie se sentent si honorés. Ainsi c' est avec bien peu de sujet qu' un homme se tient heureux et se vante de ce qu' une princesse qui étoit sur le point d' être arrêtée, s' est refugiée en sa maison de campagne, et luy a confié sa vie et sa liberté, et de ce que sortant du royaume elle luy a

donné en garde ses pierreries ; puisqu' il est clair qu' en tout cela elle n' a rien fait par le dessein de luy plaire ou de luy faire honneur ; qu' elle n' est allée chez luy que parce qu' elle ne s' est pas crüe en sûreté dans la maison d' un autre ; qu' elle ne luy a laissé ses pierreries que par la crainte d' être volée en chemin ; et que tout ce qu' elle a fait n' a été que pour son propre intérêt et par pure nécessité.

La vanité est la seconde cause de la confiance. Un ministre fait chercher par tout son principal confident, dès qu' il est arrivé il s' enferme avec luy pour luy apprendre les nouveaux progres qu' il a faits dans l' esprit du roy, et la grande mortification qu' un de ses concurrens a reçüe : celui-cy sent une joye qui luy penetre le coeur, parce qu' il croit que l' amitié que le ministre a pour luy, a causé l' impatience qu' il a euë de luy faire cette confiance privilegiée. Cependant le ministre n' a témoigné de l' empressement que par la hâte qu' il a euë de se vanter qu' il étoit bien en cour, et il ne s' en est vanté en particulier que parce qu' il a vû que sa reputation et ses affaires en souffriroient s' il s' en vantoit en public. Il en est de même des confidences des

p79

intrigues secrettes du cabinet ; car ceux à qui on les fait s' en estiment d' avantage et se regardent comme des hommes introduits aux mysteres de la cour, pendant que le ministre qui les leur fait savoir ne songe qu' à leur faire admirer son habileté.

Le plaisir est la cause des confidences qu' on fait des aventures agreables ; car ceux qui les font ne les rappellent dans leur memoire et ne les racontent à leurs amis, que pour regôûter le plaisir qu' elles leur ont donné ; l' attrait de ce plaisir est même si grand que les femmes, qui craignent si fort qu' on découvre leurs commerces secrets, cherchent avec soin quelque personne fidelle en qui elles puissent se confier, afin de pouvoir leur rendre conte de tout ce qui se passe dans le cours de leurs galanteries, et de sentir plus d' une fois ce qu' elles trouvent de satisfaisant dans cette frivole occupation.

La foiblesse est la cause la plus ordinaire de la confiance ; car à l' exception de quelques personnes qui ont la force de garder les secrets

qu' on leur a déposés, tous les autres ressemblent à ces vaisseaux fêlés dont la liqueur s'écoule à mesure qu' on les remplit.

Voilà les causes particulieres de la confiance ; les generales sont la crainte de s' ennuyer, l' attrait de la nouveauté, et la pente naturelle qu' on a à se communiquer. Ces causes disposent tellement les hommes à s' ouvrir et à se confier, que les plus petites occasions qu' ils en ont, sont des pieges presque inevitables à ceux mêmes qui sont les plus sages et les plus retenus. De telle sorte qu' un voyage de peu de jours, un petit séjour à la campagne avec des personnes qu' ils y ont rencontrées, ont le pouvoir de les faire parler, et un si grand pouvoir, qu' ils paroissent n' avoir plus celui

p80

de gouverner leur langue ; c' est pourquoy l' homme du monde le plus froid et le plus ferme n' est pas à l' épreuve d' un long voyage lors qu' il le fait avec des gens raisonnables, et qui montrent avoir de la discretion. Car quel moyen que deux hommes de merite fassent deux cens lieües ensemble sans parler d' autre chose que du temps et du déreglement des saisons, et sans qu' ils essayent d' abreger la longueur du chemin par des entretiens agreables, et en est-il qui le soient davantage que ceux dont les affaires les plus importantes et les aventures les plus secrettes font le sujet ?

Il faut même prendre garde que dans les voyages il y a quelques causes étrangères qui se joignent à l' inclination que nous avons à nous répandre au dehors, et que le grand air et l' exercice qu' on fait en faisant chemin, éveillent les esprits et nous disposent à la communication.

L' attrait de la nouveauté dont le pouvoir n' est pas concevable, fait que les personnes qui ne se sont jamais vûës s' ouvrent bien-tôt l' une à l' autre, et se parlent avec confiance, sur tout quand elles se rencontrent dans un lieu où elles sont inutiles. S' il se trouve qu' elles ayent fort souhaitté de se connoître sur la reputation de leurs bonnes qualités ; l' ambition d' acquerir reciproquement leur estime, fait que leur confiance s' établit alors avec beaucoup plus de facilité et de promptitude, et qu' elle va aussi loin qu' elle peut aller.

Il y a des aventures qui font croître la con-

fiance et l' on éprouve que lorsque le hazard assemble dans un lieu éloigné de celui de leur séjour ordinaire des gens qui avoient été longtemps séparés, ils se parlent beaucoup plus confidemment que s' ils avoient toujours demeuré ensemble.

p81

Il y a une sorte de confiance dont la cause est purement étrangere, et à laquelle ceux mêmes qui se confient n' ont point de part ; mais pour en donner l' idée, il faut faire observer qu' il y a une espece de gens qui ont le talent de faire parler les autres ; ce talent est singulier, et il suffit pour introduire un homme à la cour et le mettre bien avec les personnes les plus qualifiées. Mais ceux qui l' ont et qui se trouvent dépourvûs de tous les autres ont bien des peines et des fatigues, et sont exposés à bien des rebuts ; car comme ils n' ont point les qualitez agreables, et qu' ils ne peuvent pas meriter l' estime et gagner la bienveillance des personnes de condition à qui ils font la cour, ils sont forcés d' avoir de grandes assiduités et d' user de toute sorte de biais, d' adresses et d' artifices pour s' insinuer dans leur confiance. C' est pourquoy au lieu que les personnes qui plaisent se contentent de temps en temps de visiter les grands ; ceux cy sont toujours chez eux, les suivent et les observent, et ils attendent souvent toute la journée pour profiter de tous les momens où ils les trouvent seuls ; c' est en ce temps-là qu' ils se presentent et qu' ils font tout ce qu' ils peuvent par leur contenance et par leurs mines pour obliger les grands à parler à eux ; et c' est en cela que consiste le premier acte de la comedie qu' ils jouënt, après lequel ils commencent divers discours generaux pour les mettre en train de parler. Mais si les grands n' entrent en pas un de ces discours, c' est alors qu' ils entament les sujets où ils sçavent que ces grands prennent interêt ; c' est alors que s' approchant d' eux ils leur disent d' une voix basse, qu' ils ont appris par une voye très-secrete qu' un ministre qui ne leur est pas favorable, n' est pas si bien à la cour, qu' un marêchal de

p82

France, leur ennemi déclaré, ne commandera point d'armée, ou quelque autre semblable nouvelle qui touche et qui pique leurs sentimens ; ce qui fait qu'enfin ils rompent le silence, qu'ils s'ouvrent peu à peu et disent plus qu'ils ne veulent dire.

On a cherché soigneusement toutes les causes des confiances dont le monde fait ses mystères, pour faire voir le peu de sujet qu'on a de les estimer, et que ceux qui ont celle des grands seigneurs et des personnes qui sont le plus avant dans la cour et dans les affaires, n'en ont aucun d'en prendre un air grave, de se redresser et de se regarder comme des gens importants ; car, ainsi qu'on a dit, ce n'est pas pour faire quelque chose qui leur soit agréable, ou pour rendre justice à leur mérite, que les grands leur découvrent leurs plus secrettes pensées et qu'ils n'ont rien de réservé pour eux ; c'est pour se décharger le coeur des chagrins et des joyes qu'ils ont, qu'il leur est impossible de retenir : de sorte qu'ils ne font cas de la fidélité que par le besoin qu'ils en ont, et qu'ils sont bien aises de trouver des personnes en qui ils prennent une entière sûreté, comme ils sont bien aises d'avoir des coffres forts où ils puissent enfermer leur argent.

Il est si certain qu'on traite bien ceux sur la fidélité desquels on se repose par le besoin qu'on en a, qu'on n'a jamais plus de considération pour eux que lors qu'on a plus d'intérêt de s'assurer de leur fidélité. C'est pourquoy il n'est point de confidens que les hommes ménagent avec tant de soin, que ceux qui peuvent devenir leurs accusateurs et nuire à leur réputation et à leurs affaires. Cela se voit en ce que les mauvais sujets qui ont conspiré contre l'état, ont toute leur vie de grands égards

p83

pour ceux à qui ils ont été forcés de découvrir leurs desseins, et qu'ils en traitent beaucoup mieux les domestiques dont ils se sont servis pour donner des rendez-vous, et qui ont été témoins de leurs conférences secrettes.

Si les causes des confidences les font mésestimer, ce qui leur sert de sujet les rend encore plus méprisables. Car qu'est-ce qu'on dit avec tant de précaution, et après avoir recom-

mandé le secret, que des choses vaines, que le monde appelle des affaires ? Qu' est-ce que les gens les mieux informés ont tant d' impatience de faire savoir à leurs intimes amis ? Qu' il y a eu depuis peu une nouvelle broüillerie entre deux ministres qui ont été toujours opposés ; qu' un homme de la cour qui s' attend à avoir une belle charge dans la maison du roy, sera bien surpris quand il saura que le roy s' est expliqué en faveur d' un autre ; qu' on a découvert une intrigue d' une femme qu' on croyoit precieuse et extrêmement réservée. Est-il rien de si frivole que ces nouvelles, et qui soit si peu propre à contenter l' esprit, je ne dis pas d' un chrétien, mais d' un homme tant soit peu solide ? " les hommes pervers, disoit David, m' ont raconté leurs fables ; " mais, seigneur, le plaisir qu' on prend à les écouter n' égale point celuy qu' il y a à mediter en ta loy.

Mais si les confidences qu' on fait ordinairement doivent être blamées, parce qu' elles sont vaines et dangereuses ; que doit-on penser et que doit-on dire des fausses confidences que se font ceux qui sont dans les intrigues de la

p84

cour, pour découvrir reciproquement leurs desseins, ou pour les cacher ; pour se donner les uns aux autres des deffiances de leurs plus fideles amis, et dans lesquelles ils n' ont point d' autre but que de se tromper ?

Les seules confidences louables sont celles où rejettant toutes les bagatelles, nous nous entretenons de ce qui est utile à nôtre salut ; et où au lieu de nous moquer et de nous réjouir des fautes et des deffauts des autres, nous reconnoissons humblement les nôtres, et cherchons les moyens de nous en corriger.

CHAPITRE 6 LA COMPLAISANCE

Ceux qui considerent les personnes complaisantes, comme si elles sembloient s' oublier elles-mêmes afin de s' appliquer et de se tourner incessamment à ce que veulent les autres, produisent la complaisance comme un puissant argument qui fait voir la fausseté de cette maxime, que l' amour-propre est l' auteur

de toutes les vertus purement humaines ; car, disent-ils, comment la complaisance peut-elle être produite par l' amour-propre, elle qui naît de sa destruction, et qui est, pour le dire ainsi, bâtie de ses ruines ? Mais si on veut la considerer attentivement, on trouvera qu' encore que la complaisance paroisse si opposée aux inclinations de l' amour-propre, qu' il semble qu' elle le sacrifie à toute heure ; elle le sert néanmoins très-fidelement, et luy est beaucoup plus utile que les plus grands talens et les qualités les plus excellentes. Il est vray que c' est une qualité très-commune et très-medio-cre, mais qui pourtant est très-propre à faire

p85

reüssir les desseins des plus ambitieux. C' est une tromperie très-souvent grossiere, mais qui est toujours agreable. C' est un piege que tout le monde aperçoit, dans lequel les gens les plus fins et les plus déliés ne laissent pas de donner : de sorte que l' on pourroit dire à la complaisance ce que le Maréchal D' Ancre disoit à un de ses flatteurs : (...).

La complaisance qu' on témoigne aux grands en ne s' opposant jamais à leurs volontés, et en les suivant sans aucune peine, est une flatterie d' actions bien plus delicate et plus agreable que celle des paroles : car ceux qui se conforment à tout ce qu' ils veulent, semblent leur dire sans cesse qu' ils ont raison en tout ce qu' ils font. Cette sorte de complaisance fait avec le temps de fort grands effets ; ce qui vient de ce qu' elle semble être d' intelligence avec l' amour-propre, et comprendre mieux que les autres ses veritables intentions, qui sont qu' on luy plaise en tout et incessamment.

Il y a une complaisance habile et anticipée ; je l' appelle ainsi, parce que par elle l' on approuve le sentiment de ceux à qui l' on veut plaire avant qu' ils l' ayent déclaré. Elle ne se rencontre que dans des personnes qui ont veilli à la cour et qui ont l' esprit penetrant et juste ; car la penetration et la justesse de leur esprit, jointe à leur experience, leur fait connoître pour l' ordinaire à quoy incline un prince, un favori, un premier ministre dans les occasions et les affaires qui se presentent, et leur fait prévoir et deviner le parti auquel il s' arrêtera. Ce qu' ils n' ont pas plutôt penetré qu' ils proposent adroitement au ministre qui

leur demande conseil, le parti qu' ils voyent
bien qu' il va prendre ; ce qui luy plaît incom-
parablement plus que toutes les loüanges

p86

qu' on luy donne après qu' il a dit son avis. Cette
complaisance éclairée est d' un si grand prix et
d' une si grande utilité, que lors qu' elle est
dans sa dernière perfection, elle suffit elle seule
pour faire un courtisan parfait et pour porter sa
fortune plus haut que ses esperances et ses sou-
hairs.

Il y a une complaisance générale fort dé-
plaisante, qui fait que ceux qui l' ont, ap-
prouvent toutes sortes de gens, et excusent
les procédés et les actions les moins excusa-
bles. Ces sortes de complaisans se signalent
quand ils parlent de leurs amis ; car ils ne veu-
lent jamais demeurer d' accord qu' ils ayent au-
cun deffaut, et ils les deffendent opiniâtrément
lors qu' ils ont un tort visible. Quelques-uns
d' entr' eux portent même leur complaisance
jusques à cet excez, qu' ils ne peuvent souffrir
qu' un ministre ou un grand seigneur qu' ils
estiment, manque d' aucune qualité, non pas
même de celles qui loin d' être nécessaires à
un grand homme, quelquefois ne sont pas
bien seantes. L' on a vû autrefois à la cour un
de ces complaisans très-honnête homme, mais
qui étoit si plein d' admiration pour un prince
dont la valeur égale celle des plus anciens et
de plus fameux capitaines, qu' il ne pouvoit
souffrir qu' on dît que ce prince n' avoit pas
une belle voix, qualité fort peu propre à re-
lever un prince et un grand capitaine, et qui
est du nombre de celles qui peuvent luy faire
tort, sur tout quand il les fait trop valoir.

" n' es-tu point honteux de chanter si bien,
disoit Philippe à Alexandre ? "

il y a une complaisance lâche et criminelle,
par laquelle certains hommes corrompus sont
tellement dévoués à leurs amis et aux person-
nes de qui ils dependent, qu' ils trouvent bon tout
ce qu' ils font, et sont toujours disposez à faire

p87

tout ce qu' ils veulent : avec cette difference

neanmoins que quelques-uns d' eux executent les volontés injustes de leurs amis, de leurs maîtres et de leurs superieurs, parce qu' ils n' ont pas la force de leur resister ; au lieu que les autres s' éfforcent d' eux-mêmes à faire toute sorte de vexations, de violences et d' injustices, et sacrifient leur honneur et leur conscience aux passions de ceux qui leur peuvent faire du bien, et de qui ils esperent en recevoir.

Il y a une complaisance gênante et importune qu' on voit en certaines gens qui s' étant attachés à un grand seigneur, le suivent comme leur ombre, et l' épient sans cesse pour savoir ce qu' il veut faire, afin de ne luy laisser la liberté de faire quoy que ce soit, non pas même de prendre un livre qui est sous sa main, et d' y chercher un endroit qu' il a phantaisie de chercher et de trouver luy-même. C' est à dire qu' ils veulent que les objets de leur complaisance soient sans action et sans mouvement comme des idoles, croyant que pour se rendre agreable il n' est point de meilleur moyen que d' incommoder.

Il y a une honnête espece de complaisans qui gardent leur dignité et qui n' ont pas toujours de la complaisance, ce qui vient quelquefois de ce que leur coeur n' étant pas entièrement asservi, ne peut consentir qu' ils se rabaisent, et qu' en toutes occasions ils se contraignent et trahissent leurs sentimens ; mais cela vient beaucoup plus souvent de ce que leur habileté leur fait voir que la complaisance perd d' ordinaire tout son merite, ou ne fait plus de si grands effets, aussi-tôt qu' elle est découverte, et qu' il est impossible qu' elle ne le soit si elle paroît toujours.

Il y a une autre espece de complaisans tout-

p88

à-fait opposés à ceux qu' on vient de représenter, qui font mille bassesses pour faire leur cour, qui se chargent des plus petites commissions que les ministres leur donnent, et font souvent chez eux l' office des valets et des domestiques. Cette complaisance qui ne devoit attirer que du mépris à ceux qu' elle avillit de la sorte, ne leur est pourtant pas toujours inutile ; car quoy qu' ils soient mesestimés des ministres et des favoris, ils ne laissent pas d' en recevoir des graces ; elles sont

cependant moindres que celles qu' ils en obtiendroient, si les ministres et les favoris n' étoient assurés que quelque conduite qu' ils tiennent à leur égard et quelque traitement qu' ils leur fassent, ils ne les sauroient perdre.

Il est aisé de voir par tout ce qui a été dit, que l' intérêt est l' ame de la complaisance, et qu' il dispose de l' homme si absolument, que quelque fier et orgueilleux qu' il soit, il en fait quand il luy plaît un adorateur et un vil esclave de tous ceux qui sont en fortune. Il est vray qu' il est la cause la plus ordinaire de la complaisance, mais qu' il n' est pas l' unique ; car il y a des gens complaisans qui n' ont point d' autre pretention que d' êtres soufferts ou d' être aimés dans la société, et d' autres qui ne le sont que pour suivre leur pente et leur inclination naturelle. Cette dernière espece de complaisance est la plus sûre et la plus égale ; les autres changent par le changement qui arrive dans leur objet, ou parce qu' on change d' inclination. Celuy qui flechissoit le genou devant un favori, dès qu' il le voit disgracié n' en fait plus de cas et le traite comme un autre homme. Celle qui s' étudioit à plaire aux personnes qui composoient la société dont elle étoit, les laisse là, et ne les connoît plus dès que l' attrait de la nouveauté la fait passer

p89

à un autre. Il n' y a que ceux qui ont l' humeur complaisante qui sont toujours complaisans. Toutes les complaisances humaines sont sans mérite, ou vitieuses dans leur principe ; il n' y a que la complaisance chrétienne qui soit vertueuse et qui serve à l' égard de Dieu. En premier lieu parce que c' est par le mouvement de la charité que les chrétiens s' opposent à la pente presque invincible qu' ils ont à faire leur volonté, pour agir selon le sens et le goût des autres. En second lieu, parce que dans toutes les marques qu' ils se donnent mutuellement de leur complaisance, il n' y en a jamais aucune qui soit tant soit peu contraire à la loy de Dieu.

CHAPITRE 7 LA CIVILITE

La juridiction de la justice est tellement

bornée, que quoy qu' elle soit souveraine et qu' elle se fasse redouter par les supplices qu' elle prepare à ceux qui osent violer ses loix, il s' en faut bien néanmoins qu' elle intimide tous les méchans, et qu' elle empêche tous les dereglemens des hommes ; puisque les crimes qui se cachent dans le coeur, et ceux qui ne viennent point à sa connoissance échappent à ses rigueurs, et qu' il y a un million de fautes que l' on commet tous les jours, dont les loix ne sont point blessées. La vertu a une juridiction bien plus étendue ; car outre que les mauvais desseins ne sont pas plutôt conçus dans l' ame, qu' elle les punit par les remors de la conscience ; elle regle generalement toutes les actions exterieures de l' homme, en sorte

p90

qu' elle n' en souffre aucune qui soit tant-soit-peu contraire aux ordres de la raison. Aussi voyons-nous que la vertu parfaite ne se contente pas de donner à l' homme la connoissance et le sentiment de ce qu' il est obligé de faire pour vivre regulierement en particulier, elle luy apprend aussi ce qu' il doit faire à l' égard des autres ; elle luy fait même connoître non seulement les obligations principales qu' il a contractées par le lien de la société, comme sont celles de garder les regles de la justice dans les commerces ; mais encore celles qu' on croit le moins importantes, telles que sont les obligations qu' ont ceux qui vivent ensemble de s' honorer les uns les autres, et de se donner mutuellement des marques de leur estime. C' est à la pratique de ces devoirs que nous porte la vertu sous le nom de civilité ; il est vray que la vertu chrétienne nous y porte par des motifs bien plus solides et plus relevés que ne sont ceux que la vertu humaine nous propose ; car elle nous fait considerer que puisque Dieu a destiné les hommes à vivre en société, et qu' il les a assemblés luy-même, il veut qu' ils respectent le lien qui les unit par son ordre, et qu' ils évitent avec un extrême soin tous les sujets qui ont accoustumé de le rompre ; c' est pourquoy il recommande à tous les hommes si expressément en tant d' endroits de son ecriture, de conserver la paix entr' eux, de ne se faire aucune peine les uns aux autres, de se souffrir, de s' aimer, et d' être prêts à se

faire des honneurs et des civilités sans attendre qu' on leur en ait fait ; car les manquemens qu' ils font contre ces préceptes sont les sources les plus ordinaires des refroidissemens, des éloignemens, des haines et des querelles.

p91

La raison de cela est que les hommes par leur amour-propre veulent qu' on les aime et qu' on ne les choque jamais, et qu' ils trouvent insupportable par leur orgueil qu' on les méprise ou qu' on les neglige ; de sorte que lors qu' on ne les visite point, qu' on a peine à les saluër, et qu' on parle d' eux avec peu d' estime, ils s' aigrissent contre ceux qui ne les ménagent point et qui les traittent avec mépris ou indifferen-
ce. Or cette aigreur se changeant ordinairement en aversion, les éloigne et les desunit. Touchant les motifs qu' ont ceux qui s' acquittent des devoirs de la civilité par des vûës purement humaines ; celui de la plupart des gens de condition, n' est qu' une envie qu' ils ont de passer pour des personnes qui ont reçu une éducation honnête, qui ont du monde et qui sont polies. C' est pourquoy ils s' informent avec tant de curiosité de la naissance et des qualités de tous ceux qui sont tant soit peu connus, afin de ne se pas méprendre et de leur faire à tous des honnêtetés proportionnées à leur condition et à leur merite. Dans le reste des hommes la civilité est quelquefois une crainte qu' ils ont d' être regardés comme des hommes sauvages ou grossiers et incapables de discipline ; mais c' est beaucoup plus souvent la crainte du préjudice que causent les incivilités ; car comme on gagne le coeur de ceux avec qui l' on vit, en leur témoignant qu' on les considere ; on les offense aussi et on les irrite par le peu de cas qu' on en fait. De là vient que l' on voit tant d' hommes déréglés dans leurs moeurs, injustes et infidelles, qui sont pourtant très-exacts à pratiquer la civilité, parce qu' ils voyent bien qu' on pèche contr' elle moins impunément que lors qu' on fait quelque chose de contraire à la temperance, à la fidelité et à la justice. Car

p92

comme de toutes les offences qu' on fait à l' homme le mépris est celle qu' il sent le plus vivement, il conçoit, ainsi qu' il a été dit, une si forte aversion contre ceux qui ne luy rendent point les honneurs que la coutume veut qu' on rende à tout le monde, qu' il ne luy est pas possible d' avoir pour eux des sentimens favorables ; de sorte que lors qu' ils sont forcés de leur donner des louanges que personne ne leur refuse, ils y joignent toujours la marque maligne de leurs défauts.

Il y a des personnes vaines qui font tout ce que la civilité prescrit en toutes occasions, et à l' égard de toutes sortes de gens, afin que le monde coure en foule chez eux dans les aventures qui leur arrivent.

La vanité a encore quelque part à la civilité des femmes ; car elles sont ravies d' être obligées de s' aller réjoûir avec leurs amies et leurs amis, des prospérités qui leur sont arrivées, dans l' esperance qu' elles ont de trouver une grande compagnie chez eux, et qu' elles pourront y faire montre de leur beauté, de la richesse de leurs habits et de leur ajustement.

Enfin la coûtume et l' inutilité dans laquelle on vit, contribuent beaucoup à la civilité de la plupart des hommes. L' inutilité, parce que ne sachant que faire, ils sont bien aises d' avoir des visites à rendre pour passer quelques heures sans s' ennuyer. La coutume, parce qu' elle entraîne presque tout le monde, et qu' une infinité de gens vont où leur devoir les appelle, non pour faire ce que la raison leur ordonne, mais pour aller où les autres vont.

Il est aisé de conclure de ce discours, que ces personnes civiles, honnêtes et soigneuses, qu' on trouve si obligeantes, qu' on loue, et

p93

dont tout le monde est si satisfait, ne songent qu' à elles-mêmes dans tout ce qu' il semble qu' elles font pour obliger les autres : et qu' ainsi la civilité qui n' a point d' autres principes que ceux qui font agir les hommes du monde, est une vertu trompeuse.

CHAPITRE 8 LA VERTU OFFICIEUSE

" je ne puis souffrir, dit Zenon, ces philosophes qui mettent un essein de vertu dans l' ame ; car puisqu' on ne partage point la bonne disposition du corps pour en faire plusieurs santés, pourquoy faire plusieurs vertus de la bonne disposition de l' ame ? "

ce philosophe eût donc été bien plus offensé, s' il eût connu toutes les vertus que l' intérêt a faites, et s' il eût observé que dans toutes les familles nombreuses, et sur tout dans celles des grands seigneurs, il y a de certaines personnes qui pratiquent une vertu d' une espece toute particuliere, qu' on peut appeller la vertu officieuse : car ils ne se soucient apparemment d' avoir part à leur confiance, et semblent n' être auprès d' eux que pour rendre de bons offices à tous leurs domestiques, que pour excuser leurs fautes, couvrir leurs deffauts, et faire valoir leurs services et leurs bonnes qualités.

Quoique ces personnes qui possèdent les bonnes graces des grands, paroissent ne vouloir faire autre usage de leur faveur que de la rendre utile à leurs domestiques ; ils ont néanmoins trois grandes et secrettes pretentions. La premiere est d' étouffer l' envie qui s' atta-

p94

che toûjours à ceux qui sont en prosperité, ce qui est un projet fort vain et fort peu solide : car rien n' est si difficile que de guerir ceux qui sont tourmentés de cette passion et tout ce qu' on peut faire est de les empêcher de murmurer et de nuire ouvertement. La raison de cela vient de ce que toutes les elevations font naître, allument et irritent l' envie, et que quand elle est irritée, quelque prudente, modeste et obligeante que soit la conduite des favoris, elle n' est pas capable de l' apaiser.

Leur seconde pretention est, qu' on leur rende ce qu' ils prêtent aux autres et que tous les domestiques s' accordent à dire du bien d' eux comme ils en disent de tous les domestiques : ce qui est encore une pretention fort peu judicieuse, et qui vient manifestement du peu de connoissance qu' ils ont des inclinations de l' homme ; car il a une malignité naturelle qu' on ne sçauroit luy arrâcher du coeur, et qui

fait qu' on ne le peut jamais disposer à être véritablement favorable à ceux qui le traitent bien. Si les hommes sont si opposés les uns aux autres, que vainement nous nous efforçons d' en engager un seulement à entrer sincèrement dans nos intérêts ; par quel art un homme qui est bien dans l' esprit d' un prince, peut-il mettre tous ses domestiques en cette situation, qu' ils conspirent tous à l' y maintenir ? Ils parleront à son avantage en presence du monde et devant lui ; mais comme ils sont secretement offensés de la preference que le prince en fait, luy seront-ils toujours fidelles, sur tout lors qu' ils verront jour à s' y établir eux-mêmes à son préjudice ? C' est de quoy il n' est pas possible de s' assurer. Mais la principale et la plus ordinaire pretention de ces hommes officieux, est d' obliger

p95

les domestiques (à qui ils ne se sont point lassés de procurer des graces) à les servir avec une ardeur égale dans les occasions où il s' agira de leur établissement ; car ceux qui ont l' oreille et la faveur des princes et des grands seigneurs, leur font le plus souvent proposer par d' autres ce qu' ils souhaitent, pour les faire sonder et découvrir quelles sont leurs dispositions, ou parce que la pudeur fait qu' on parle pour ses propres interêts avec timidité : or cette derniere pretention est aussi frivole que les autres, et ils n' éprouvent que trop qu' ils se sont abusés lors qu' ils ont conté sur la reconnoissance des hommes ; car lors qu' il se presente une occasion où ils esperent tirer la recompense de tous leurs bons offices, ils voyent qu' on les dessert, qu' on ne les sert point du tout ; ou qu' on les sert par maniere d' acquit et avec mollesse. C' est alors qu' ils font des plaintes ameres, et des reproches outrageux à ceux qui leur ont manqué si honteusement ; mais pendant qu' ils leur reprochent leur ingratitude et leur infidelité, il ne prennent pas garde qu' ils se trahissent eux-mêmes, et qu' ils font voir qu' ils n' ont pas l' inclination bien-faisante ; car ceux qui ont l' inclination véritablement bien faisante, trouvent leur recompense et leur satisfaction dans les soins qu' ils prennent des autres, et ne songent jamais à profiter de tous les biens qu' ils font.

Il n'y a que les vrais chrétiens qui souhaitent sincèrement les avantages de leur prochain, et qui embrassent purement pour l'amour de luy les occasions de luy rendre service, parce que la charité qui regne dans leur coeur leur ôte les mauvaises inclinations que nous avons héritées d'Adam, et que Dieu crée en eux un coeur nouveau et leur donne

p96

des inclinations nouvelles, qui les portent à faire tous les plaisirs qu'ils peuvent aux autres sans retour vers eux-mêmes.

CHAPITRE 9 LA DEBONNAIRETE

Si l'on veut être convaincu qu'il n'est point d'invention si admirable que celle de la parole, l'on n'a qu'à penser que nos âmes étant dans nos corps comme dans des prisons où elles sont enfermées séparément, elles seroient éternellement condamnées à n'avoir entre elles aucun commerce, si Dieu n'avoit fait la langue, et la bouche propres à former la parole, et ne leur avoit donné le moyen d'avoir communication ensemble. Car la parole est une image sensible des sentimens et des mouvemens spirituels de l'âme, et elle n'a pas plutôt frappé nos oreilles qu'elle fait sortir, pour ainsi dire, de nôtre esprit nos pensées, nos desirs et nos intentions, et les fait passer dans l'esprit des autres : de sorte que nôtre langue est nôtre commun interprete, et que nos corps qui devoient empêcher le commerce de nos âmes, contribuent eux mêmes à l'établir et à l'entretenir.

Il est vray que les hommes ont beaucoup contribué à perfectionner cette invention merveilleuse ; car ils ont sù diversifier et articuler leur voix en tant de manieres, que de ses divers sons et de ses divers accens ils en ont fait une infinité de mots propres à exprimer les conceptions de nôtre esprit et ses dispositions différentes ; ce qu'on trouvera digne d'admiration, si l'on considère combien il y a

p97

de langues vivantes, et combien il y en a qu' on ne parle plus, et dont on n' a connoissance que par les livres, qui toutes ont leurs mots particuliers et leurs particulieres expressions.

Mais outre que cette grande varieté de mots que les hommes ont inventés ne leur suffit pas pour se faire entendre ; puisque nous sommes si souvent empêchés à faire connoître ce que nous pensons et ce que nous sentons ; l' on voit que dans le soin qu' ils ont pris d' attacher chaque mot à une seule idée ils en ont laissé beaucoup qui presentent tout à la fois plusieurs idées à nôtre esprit, et qui les marquent même confusément.

Le mot de debonnaire est de ce nombre ; car au lieu de nous donner l' idée d' une qualité particuliere, et de nous faire comprendre que c' est une bonne ou mauvaise qualité, il nous fait concevoir en même temps un homme doux et clement, toûjours porté à faire du bien et incapable de faire du mal à qui que ce soit au monde ; et un homme facile, foible et si endurant que sa patience excessive donne l' audace à ses ennemis de luy ôter son bien, et le mépriser et de luy faire toutes sortes d' injures ; de sorte que lors qu' on appelle quelqu' un debonnaire, l' on ne fait si on luy donne ce nom pour le louer ou pour le blâmer.

Pour donner donc une connoissance exacte de la debonnaireté, il nous faut, selon l' avis et le langage d' un prophete, separer ce qu' elle a de precieux de ce qu' elle a de vil et de méprisable, et examiner l' un et l' autre à part. C' est ce que nous allons faire presentement.

Nous honorons les chrétiens qui se sont dépouillés de leurs biens et qui ont souffert

p98

les plus grands outrages plutôt que d' abandonner la foy, et nous avons au contraire une idée basse des gens debonnaires qui endurent qu' on leur retienne ou qu' on leur usurpe une terre qui leur appartient, qu' on ne fasse aucun cas d' eux et qu' on les foule aux piés. Pourquoi cela ? Si ce n' est parce que nous considérons ceux-cy comme des personnes foibles et pusillanimes qui n' ont ni la force ni l' industrie

de se deffendre et de se faire faire raison ; au lieu que nous regardons les autres comme des athletes et comme des hommes que la vertu du Saint Esprit animoit.

Il faut donc reconnoître qu' encore que les gens debonnaires imitent les moeurs des plus parfaits chrétiens, et que de même qu' eux ils ne trouvent pas mauvais qu' on leur fasse des affronts et qu' on leur ôte ce qu' ils possèdent, ils sont néanmoins mesestimés avec justice, et que par consequent il y a une partie de la debonnaireté qui est vile et méprisable.

C' est aussi ce manque de vigueur et cette espece d' insensibilité que nos historiens blâment d' un commun accord en Loüis Le Debonnaire, et qu' ils marquent comme la cause de ce grand nombre de guerres qu' il eut à soutenir durant le cours de son regne : car on n' eut pas plutôt aperçu que cet empereur se laissoit mesurer, et qu' on l' offensoit impunément, que les princes du sang exciterent mille troubles dans ses etats, et que les rois et princes voisins firent des projets et des entreprises contre luy, dont les succez furent bien étranges, puisqu' ils le firent dégrader solennellement et enfermer dans un monastere.

Voilà ce que la debonnaireté a de mauvais.

Voyons maintenant si ce qu' elle a de bon est veritablement bon, et si la bonté qui fait que les hommes debonnaires ne sauroient donner

p99

du chagrin à personne, et qu' ils sont toûjours disposés à faire tous les plaisirs et à accorder toutes les graces qu' on leur demande, est une bonté qui merite d' être estimée.

Il faut avoüer d' abord que la plupart des debonnaires agissent naturellement, et que leur debonnaireté est sincere : car comme les debonnaires doivent l' être toûjours ; s' ils ne l' étoient pas effectivement, et s' il leur falloit jouer la comedie pour le paroître, personne ne se voudroit condamner à faire toute sa vie ce personnage. En effet il n' est pas de ceux qui pratiquent la debonnaireté comme de ceux qui se piquent d' amitié, de gravité et de beaucoup d' autres vertus ; ce n' est que quand les hommes graves se montrent en public, qu' ils se redressent et qu' ils composent leurs visages ; dès qu' ils sont en leur particulier ils ne se donnent plus cette gêne. Les amis les

plus parfaits ne sont pas amis de tout le monde, et ne sont pas obligés à donner des témoignages d'amitié à ceux qui les payent d'ingratitude ; mais il n'y a ni temps ni raison, ni prétexte, qui dispense de la debonnaireté, et on ne l'exerce jamais plus à propos que lorsqu'on a de justes sujets de ne la point exercer.

La seconde preuve que la debonnaireté dont nous parlons n'est pas feinte et étudiée, se tire du naturel de l'homme qui est si sensible, si impatient et si vindicatif, qu'il se fait violence toutes les fois qu'étant maltraité il prend le party de la bonté, de la douceur et de la souffrance. Or comme son naturel est roide et rebelle, il est impossible qu'on puisse toujours le plier et le tourner où l'on veut ; c'est pourquoy il est visible que ceux qui ont une bonté, une douceur et une patience à

p100

toute épreuve, ne sont pas des gens contraints et qui affectent d'être debonnaires.

La debonnaireté est donc presque toujours sincère, mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit vertueuse ; " car, ainsi que dit Aristote, pour être vertueux il faut faire le bien par choix, et ne le pas faire seulement parce qu'on y est entraîné par ses inclinations naturelles. " d'ailleurs ce sont les vices du temperament qui en font souvent les vertus ; de sorte que comme la froideur excessive du temperament est quelquefois la cause principale, pour ne pas dire l'unique, de l'honnêteté des femmes ; de même, la mollesse de la complexion des personnes debonnaires fait elle seule leur debonnaireté.

J'ay dit que la debonnaireté est ordinairement sincère, parce qu'elle ne l'est pas toujours, et qu'il y a des personnes en qui elle est concertée ; car il y a des gens qui voyant qu'ils ont tant de deffauts et de choses desagréables, qu'on a peine à les supporter et qu'on les tourmente sans cesse, font profession d'être debonnaires, pour se délivrer des tourmens et des persecutions qu'on leur fait.

Il y en a d'autres qui sont d'une espece un peu plus relevée, qui n'ont point de deffauts qui attirent le mépris ; mais qui n'ayant aucun talent qui puisse les faire considerer, prennent la debonnaireté comme un office qui leur

donne quelque rang dans la société où ils sont.

Les rois qui ne se sentent pas assez vaillans pour acquérir de la réputation par les armes, ni assez habiles pour être estimés par le gouvernement de leurs états ; s' étudient à se montrer debonnaires, pour se faire approuver au moins par une qualité estimée du vulgaire ; quelques-uns d' entr' eux usent de douceur et

p101

d' indulgence envers leurs sujets, par le seul dessein de leur être agréables et de gagner leur affection. Enfin ceux qui succèdent à des princes durs et cruels, sont doux et debonnaires, afin que les peuples se trouvent heureux d' être sous leur domination, et qu' ils benissent leur regne.

La debonnaireté humaine est donc une fausse vertu, ou une pauvre qualité qui ne se rencontre que dans des sujets aussi pauvres et aussi méprisables qu' elle. Mais elle change bien de nature dans les chrétiens ; puisque c' est-en eux une vertu éminente, " et qu' elle n' est autre chose que la charité parfaite, qui renferme, dit S Paul, la bonté, la douceur et la patience. " aussi voyons-nous que ceux qui sont remplis de cette vertu celeste, sont toujours prêts à rendre tous les offices qu' on leur demande, qu' ils répondent avec douceur à ceux qui leur parlent avec colere, et que quelque traitement qu' on leur fasse, ils ne se piquent et ne s' aigrissent jamais.

CHAPITRE 10 LA CLEMENCE

" la mort, dit Aristote, est le plus terrible de tous les maux, parce qu' elle détruit la vie, et qu' en la détruisant elle sappe le fondement de tous les biens de l' homme, et ruine entièrement sa félicité. " les stoïques et les epicuriens trouvent ce sentiment pitoyable, et ils ne peuvent comprendre comment l' on peut mettre au rang des maux ce qui les fait tous cesser et ce qui est le port et l' azile des misérables. Platon encherit sur eux : la mort, dit-il, n' a garde d' être un mal ; " car

l' homme (c' est ainsi qu' il appelle l' ame) étant dans le corps comme un pilote dans un vaisseau, quel dommage luy arrive-t' il quand il s' en separe ? D' ailleurs comment la mort peut-elle être funeste à l' homme, elle qui est la source unique de son bonheur, puisqu' il n' en peut jouir tandis qu' il est retenu dans les liens du corps ? " si l' on veut savoir de luy quel est le mal qu' on doit le plus redouter, il répond qu' il n' en est point de plus redoutable que l' ignorance : " car, dit-il, l' ignorance est un mal qui fait que l' homme abuse de tous ses biens, non seulement des étrangers, tels que sont les honneurs, les richesses et la puissance ; mais aussi des biens interieurs, c' est à dire de son industrie, de sa force et de sa douceur ; en sorte que par elle son industrie devient un lâche artifice, sa douceur une mollesse, et sa force une ferocité. L' ignorance étant donc, ajoute ce philosophe, la corruption de toutes ses bonnes qualités, on peut l' appeller avec justice la mort de l' ame. " car comme la vie de l' ame consiste à agir avec lumiere et intelligence, il est visible que quand l' ignorance l' aveugle, elle la met dans l' impuissance de se conduire et de regler ses propres mouvemens et les actions exterieures de l' homme selon les ordres de la raison ; c' est à dire qu' elle empêche l' homme de vivre par consequent de la vie qui luy est propre.

Si l' ignorance est si prejudiciable aux hommes privés qui ne sont chargés que de leur conduite particuliere, quels dommages épouvantables doit-elle causer lorsqu' elle se rencontre en la personne des souverains ? Et à quel desordre, à quelle confusion et à quelle visible ruine sont exposés les royaumes et les empires lors qu' ils sont gouvernés par des rois

privés d' entendement et incapables de se conduire eux mêmes ? Malheur, dit le S E-sprit, au royaume qui a un enfant pour roy, c' est à dire, de qui le roy, de même qu' un enfant, est dépourvû de sens et de connoissance. Et à dire vray, l' audace du jeune Phaëton qui entreprit de conduire le chariot du so-

leil par des routes élevées et inconnues, est une image fidelle de celle d' un prince qui n' étant point instruit des maximes d' un gouvernement legitime, ose prendre les rênes d' une grande monarchie : car quel but se peut-il proposer s' il ignore que l' éminence de son rang n' empêche pas qu' il ne soit obligé de travailler de tout son pouvoir à rendre heureux les peuples assujettis à sa domination, et que l' accomplissement de ce devoir est la principale fonction de la dignité royale ? Et s' il connoît cette obligation importante, par quels moyens procurera-t' il à ses sujets la felicité, s' il ne sçait pas qu' elle naît necessairement de la tranquillité publique, et s' il n' ajoûte à ces connoissances cette solide persuasion, que la justice qui établit et maintient l' ordre par tout, peut elle seule causer cette tranquillité publique ? Si un prince se trouve privé de ces lumieres, ne sera-t' il pas toûjours errant et incertain, et n' est-il pas indubitable qu' il prendra pour regles de sa conduite le hazard ou l' inspiration d' autrui, ou (ce qui est plus vraisemblable) ses inclinations naturelles ? De sorte que si son naturel est severe, il exercera sur ses sujets en tout temps et en tous lieux une justice rigoureuse ; et s' il est doux, il voudra toûjours pardonner et ne pourra se resoudre à punir aucune sorte de crime. Ce dernier inconvenient est d' autant plus considerable qu' il est appercu de fort peu de gens ; car d' un côté un prince qui est doux naturellement, se per-

p104

suade aisément que sa douceur est une veritable et vertueuse clemence, et il est confirmé dans son opinion par les loüanges empoisonnées de ses flatteurs ; et de l' autre, tous ceux à qui le prince a sauvé la vie, tous leurs proches et tous leurs amis ne manquent jamais à prendre pour une grande vertu la bonté qui l' a disposé à la leur accorder, et ils ne se soucient gueres si l' impunité des crimes est contraire à la justice, et si elle blesse le bien public.

C' est donc la reconnoissance, ou pour mieux dire, la joye qu' on a d' avoir reçû du prince un si grand bienfait, qui est la principale cause de l' estime qu' on a conçûe de sa clemence. Car quel moyen qu' un homme qui étant proche de la mort, s' en voit sou-

dainement garanti par une grace inespérée,
puisse regarder comme une vertu ordinaire,
la clemence qui a été la source de la grace
qu' il a reçue ?

L' horreur qu' on a de la cruauté contribué
encore beaucoup à nous faire aimer la cle-
mence et à nous en donner une grande idée ;
car comme on ne peut s' empêcher d' avoir de
l' aversion pour Sylla et pour Neron, quand
on represente toutes les horribles inhumani-
tés que le premier fit dans Rome, et que l' au-
tre fit mourir sa mere, sa femme et son pre-
cepteur ; de même il est malaisé de ne pas con-
cevoir de l' amour pour Titus, quand on ra-
pelle dans sa memoire la protestation qu' il fai-
soit aux dieux dans Jerusalem, qu' il étoit in-
nocent de tout le sang qui avoit été répandu
à la prise de cette ville ; et lors qu' on pense
à la clemence dont ce prince usa envers son
frere ; car après avoir découvert qu' il avoit
conjuré contre sa vie, il luy continua les mê-
mes honneurs, luy laissa la même part qu' il

p105

luy avoit donnée à l' administration de l' em-
pire ; et le pria, la larme à l' oeil, de luy ac-
corder son amitié. Mais pour bien connoître
la clemence il ne faut pas considerer le lustre
que luy donne la cruauté, ni la regarder com-
me elle est dans la pensée et dans le sentiment
de ceux à qui elle est favorable, ni en juger
par ce qu' elle paroît : car elle est du nombre
des vertus brillantes ; il faut voir ce qu' elle est
en elle-même, et bien peser les raisons qui
font justement douter que ce soit une ver-
tu.

La premiere raison est que les princes, dont
les historiens relevent la clemence par leurs
éloges, ne l' ont pratiquée qu' en certaines oc-
casions, ou tout au plus durant quelque temps
de leur regne. Or la vertu est égale, son re-
gne dans l' homme n' est pas un regne de peu
de jours et moins encore de quelques heures.
" et comme cinq ou six beaux jours ne font
pas le printemps, et qu' il en faut un nom-
bre considerable ; de même, dit Aristote,
il faut une longue suite d' actions de vertu
pour faire un homme vertueux. " c' est cet-
te égalité qui est le caractere de la vertu, et
c' est pourtant cette égalité qu' on ne voit point
dans la clemence de Jules Cesar, d' Auguste

et d' Alexandre, pas un d' eux n' ayant été clement avec perseverance, c' est à dire dans toutes les occasions où la raison veut qu' on le soit ; c' est ce qui est visible dans la conduite d' Alexandre : car lorsqu' il soumit la province des cosséens, pourquoy ne se pas contenter de punir ceux qui luy avoient fait quelque resistance, et pourquoy ne pas pardonner aux femmes et aux enfans, et les passer tous au fil de l' épée ? Il en est de même de Jules Cesar et d' Auguste, l' un et l' autre ayant été cruels en plusieurs rencontres où ils devoient user de clemence.

p106

La seconde preuve qui fait voir encore plus clairement la fausseté de la clemence humaine, se tire de ce qu' on la trouve jointe à la cruauté dans les mêmes personnes que nous avons alleguées : ce qui est un argument invincible, que faisant des actions de clemence ils n' en avoient point les inclinations et les sentimens ; et qu' ils n' avoient pas dans l' ame cette bonté qui fait qu' on penche toujours à la douceur et à l' indulgence ; car cette sorte de bonté n' est pas compatible avec la severité et la rigueur de la cruauté. Celle de Cesar paroît par le meurtre d' un grand nombre de preteurs et de consuls romains qu' il fit mourir en Afrique, et par celuy de Cosconius et de Galba que ses soldats assassinerent au milieu de Rome par son ordre ou de son consentement. Celle d' Auguste, par l' horrible boucherie qu' il fit de près de trois cens senateurs et de deux mille chevaliers. Celle d' Alexandre par la mort de Clitus, de Calisthene, de Philotas, de Phradate, d' Orsine et de Parmenion ; et par le massacre indigne de ces fidelles et braves indiens qu' on appelloit à la defense des villes libres, et qui sur la foy d' un traité, sortant d' une ville qu' ils avoient deffenduë, furent assassinés par luy et par ses troupes. Quel moyen donc de trouver la vertu de la clemence dans ces ames cruelles et sanguinaires ?

Quoy, dira quelqu' un, les actes inhumains que firent ces hommes si renommés sont-ils des preuves infaillibles qu' ils n' avoient jamais été clemens ? Ne pouvoient-ils pas l' avoir été, et être devenus cruels ? Ce langage est celuy de Plutarque, de Quinte-Curce et de la plu-

part des historiens, qui après avoir attribué certaines vertus à ceux dont ils décrivent l'histoire, sur quelques actions apparemment ver-

p107

tueuses, lorsqu' ils les trouvent en suite sujets aux vices opposés aux vertus dont ils les ont loués, se persuadent et disent que ces vices venoient du changement de leurs moeurs, et qu' ils ne leur étoient pas naturels. Si je connois mon sentiment pour quelque chose, je dirois que c' est une erreur de croire qu' il y ait des hommes qui étant naturellement doux, deviennent cruels ; et d' autres qui étant nés cruels, deviennent doux et humains, parce que nos inclinations sont si attachées à la constitution de nôtre être, qu' il est aussi peu possible de les changer que de changer de constitution : il est vrai que nôtre temperament change en quelque maniere, et que quand le sang est refroidi l' on n' est pas pour l' ordinaire, aussi bouillant qu' on l' étoit dans l' ardeur de la jeunesse ; mais que ce changement en apporte assez à nos inclinations pour les détruire entièrement, et que la froideur du sang éteigne nos passions dominantes, c' est ce que je n' ay jamais vû ; et tout au contraire j' ay veu plusieurs personnes qui à l' âge de quatre-vingts ans étoient les uns coleres et violens, les autres menteurs, artificieux et malins comme ils l' étoient à vingt-cinq et à trente ; j' ay même observé qu' encore que la crainte d' être tourné en ridicule soit si puissante sur tous les hommes qui ont du sens et du sentiment, on ne laisse pas neanmoins de voir des gens d' esprit qui dans un âge fort avancé et où l' on se trouve dépourvû de tous les moyens de plaire, ne peuvent s' empêcher d' avoir des galanteries. En un mot, il me semble qu' il n' y a ny âge, ny exhortation, ny promesses, ny menaces, ny châtement qui puissent corriger nos mauvaises inclinations, quand elles sont naturelles ; et elles résistent à tout, excepté au maître de la nature.

p108

Ce qui persuade le contraire est la croyance où l' on est, que les inclinations qui sont lassées, ou suspendues, ou rebutées, sont des inclinations détruites. C' est par cette erreur qu' il y en a qui prennent la lassitude de la cruauté pour une vraie clemence. " Auguste, dit Seneque, après tant de proscriptions et de meurtres, donna la vie à Cinna, il fit cette action de clemence afin qu' on le crût

clement un homme qui se laisse d' être cruel. " d' autres s' imaginent qu' un homme qui quitte la cour est gueri de l' ambition, quoi- qu' il ne la quitte que parce qu' il y a reçü mille rebuts et qu' il n' a point vû de jour pour s' y avancer. D' autres enfin loüent de liberalité un homme qui fait de grandes dépenses, parce qu' ils ne savent pas que son avarice est retenüe et suspendüe en luy par sa vanité.

Ce qui trompe encore bien des gens est, qu' ils se persuadent qu' un homme n' a plus la même inclination dès qu' ils voyent que son inclination n' a plus le même objet : ce qui vient de ce qu' ils ne prennent pas garde, que c' est, par exemple, la passion du plaisir qui fait qu' - un certain temps on n' en prend qu' aux jeux d' exercice ; qu' ensuite on aime le jeu, et qu' après cela l' on ne trouve de divertissement qu' à la chasse. Il arrive même souvent qu' une même passion fait des effets contraires, puisque l' avarice fait qu' on s' adonne au jeu et qu' on s' en retire.

Outre ces causes de la fausse opinion qu' on a que les hommes changent, et que de doux ils deviennent cruels, il y en a une beaucoup plus considerable, qui est que la plupart des gens ne reconnoissent pour cruauté que cette cruauté naturelle qui fait ces monstres toûjours alterés du sang humain, tels qu' étoient Hero-

p109

des, Neron et Domitien ; et qu' ils ne s' aperçoivent pas que l' ambition est fiere et cruelle, et que les hommes qui sont possedés de cette furie sont toûjours prêts à commettre toutes sortes d' excez et de violences contre tous ceux qu' ils regardent comme des obstacles à leurs desseins ; de sorte que quelque doux que soit le naturel d' un ambitieux, dès qu' il a conçu le desir de rendre son nom celebre à jamais, quoy que coûte la gloire immortelle qu' il se propose, et qu' il faille pour l' acquerir mettre tout à feu et à sang, et exterminer des nations entieres ; il fait toutes ces inhumanités sans aucune peine.

C' est pourquoy les conquerans, et ceux même qui sont doués d' une bonté singuliere, comme l' étoient Alexandre et Jules Cesar, ne font pas difficulté d' employer le fer et le poison pour faire perir les gens de merite ou de

qualité qui leur font ombrage. Les historiens n'ont pourtant pas droit de dire, comme ils font, que puisqu'Alexandre et César faisoient des actions si cruelles et si opposées à la douceur de leur naturel, c'étoit une preuve que leurs mœurs et leurs inclinations naturelles étoient changées, parce que dans le temps même qu'ils se montraient les plus cruels, ils faisoient des actions de clemence : et que d'ailleurs celles qu'Auguste fit sur la fin de son règne ne prouvent pas, comme on l'a dit, que son humeur qui avoit été jusques là cruelle, fût véritablement adoucie.

Si l'on veut juger d'eux raisonnablement, et sçavoir à quel principe on doit rapporter la différence de leur conduite, il faut rassembler toutes les actions de leur vie ; car elles nous feront voir que c'étoient des gens qui brûloient d'ambition d'acquérir une réputation extraordinaire, ou de parvenir à la domination ;

p110

et qu'ils étoient tellement maîtrisés par l'intérêt de leur ambition, qu'ils faisoient tout ce qu'il exigeoit d'eux. Quand il vouloit qu'ils pardonnassent à leurs plus grands ennemis ; quelque cruels qu'ils fussent naturellement, ils leur pardonnoient sans peine ; et quand il vouloit qu'ils égorgéassent leurs meilleurs amis, quelque doux et humain que fût leur naturel, ils les égorgéaient avec une égale facilité. Ainsi ils étoient cruels dans le même temps qu'ils faisoient grace, parce qu'ils étoient prêts de faire mourir ceux à qui ils la faisoient, si le bien de leurs affaires l'eût demandé. D'où il est aisé de conclure que la clemence d'Alexandre, d'Auguste et de César, qu'on loue si extraordinairement, n'étoit qu'une politique. L'on n'en peut pas douter, si l'on considère que les premières démarches qu'Alexandre fit en Asie étoient humaines et généreuses, parce qu'alors il avoit besoin de cette adresse pour se faire aimer des principaux officiers de son armée et des personnes de condition qui l'avoient suivi, et que c'étoit en même temps un piège qu'il tendoit aux peuples dont il vouloit se rendre le maître ; et qu'au contraire, les dernières furent rigoureuses et inhumaines, par la défiance et la jalousie qu'il eut de ses plus fidèles serviteurs et de ses meilleurs amis, qu'il fit mourir avec tant d'ingratitude

et de cruauté. Auguste et Cesar eurent une conduite toute semblable : car Auguste ne se montra clement les dernieres années de sa vie, que pour essayer si la clemence luy reüssiroit mieux que la cruauté, et si elle seroit capable d' adoucir la haine qu' on avoit de sa tyrannie. Pour Cesar, chacun sçait qu' au même temps qu' il recevoit avec tant de bonté et d' honnêteté Ciceron et les autres personnes considerables qui donnoient du lustre à son parti, il

p111

releguoit ou faisoit mourir tous ceux qui ne fléchissoient pas le genou devant luy, et n' imploroient pas sa misericorde avec des soûmissions basses et messéantes. Plutarque rapporte que Sylla en usoit de même, et que lors qu' il fit massacrer sept mille citoyens romains, il conserva soigneusement tous ceux qui luy étoient dévoués. Cet auteur ajoûte que cet homme inhumain n' avoit aucun égard à la qualité des crimes, et qu' il pardonnoit les forfaits à ceux qui luy étoient favorables, ou qu' il esperoit de gagner, et punissoit de mort les fautes les plus legeres de ceux qui n' étoient pas dans ses interêts.

Telle étoit la disposition des conquerans, des usurpateurs et generalement de tous les tyrans ; ils étoient tantôt doux, tantôt cruels, quelquefois doux et cruels ; ils employoient les vices et les vertus, et mettoient en usage tout ce qui pouvoit servir à l' établissement de leur tyrannie.

La clemence dont Neron donna tant de marques à son avenement à l' empire, fut l' effet d' une politique très-fine et très-singuliere ; car il sçut si parfaitement l' art de contraindre et de cacher son naturel farouche et barbare, et paroître doux et clement, que durant les cinq premieres années de son regne, ses sujets ne pouvoient se lasser de loüer sa douceur et son indulgence, et qu' il se glorifioit justement que dans tout ce temps-là, il n' avoit pas été repandu une seule goutte de sang dans toute l' étenduë de son empire. Domitien l' imita dans sa clemence, pour se déborder en suite comme luy dans toutes sortes de cruautés : c' est pourquoy un excellent auteur l' appe une portion de Neron. En effet, la clemence de ces deux tyrans fut feinte et concertée, et même artificieuse et maligne ; et

l' on peut dire que c' étoit une ruse semblable à celle de ces méchantes bêtes qui souffrent qu' on les approche, et qu' on les manie, pour pouvoir plus facilement devorer les gens.

La clemence des rois dont le gouvernement n' est pas tyrannique, est aussi quelquefois une politique et un moyen dont ils se servent pour gagner les coeurs de leurs sujets, et sur tout celuy des grands seigneurs qui ont des qualités à se faire craindre ; car ils esperent de les empêcher par ce moyen de faire à la cour des cabales contre leur service, de troubler leurs etats par des partis et des ligues, et de conspirer contre leur personne ; ce qu' ils esperent avec assez d' apparence de raison, puisqu' on ne conçoit pas ordinairement des desseins si perfides et si noirs contre un roy qu' on aime.

La bonne humeur où l' on trouve les souverains est assez souvent cause de leur clemence, soit que leur bonne humeur vienne de la disposition de leur corps, ou des bonnes nouvelles qu' ils ont reçues, ou de quelque secrète satisfaction de leurs desirs et de leurs passions : car toutes les fois qu' on est tout-à-fait content on a inclination à contenter les autres, et à leur accorder ce qu' ils souhaitent et ce qu' ils demandent avec ardeur.

Il y a des occasions où la clemence des rois n' est qu' une vaine ostentation de leur puissance souveraine ; car comme rien ne flatte tant l' orgueil de l' homme que l' élévation, rien aussi ne plaît tant à sa vanité que ce qui la luy rend presente et qui la fait voir aux autres. Or la clemence montre que les souverains sont au dessus des loix, et qu' ils ont le pouvoir non seulement d' ôter, mais aussi de donner la vie.

Lorsque la clemence est ordinaire à un

prince ; bien loin d' être une vertu, elle est en luy l' extinction de toutes les vertus royales : c' est même une qualité si dommageable aux etats, qu' elle est presque toûjours cause de leur ruine. C' est une ignorance de l' utilité et de la nécessité de la justice, sans laquelle,

" dit S Augustin, les republiques et les empires sont de grandes sociétés de brigans. C' est une bonté fausse et mal entenduë, c' est une douceur cruelle et une vicieuse indifférence pour l' ordre et pour le repos public. " telle étoit la clemence que Titus affecta de faire paroître après qu' il eut obtenu l' empire ; et la connoissance qu' on a qu' il fut nommé l' amour et les delices du genre humain, ne nous doit pas empêcher de blâmer le serment qu' il fit de ne jamais faire mourir personne, comme un serment par lequel il s' engagea à la face des dieux d' être le protecteur des voleurs et des homicides, d' autoriser toutes sortes d' entreprises et d' attentats, et de laisser renverser et perir l' empire. Quant à celui que Nerva fit au milieu du senat lors qu' il y fut reçu, qu' il ne souffriroit jamais que l' on condamnât à mort aucun sénateur de quelque crime dont il fût trouvé coupable ; ce ne fut qu' un lâche compliment qu' il fit aux sénateurs, qu' ils desapprouverent eux-mêmes, et qui donna occasion à un consul romain de dire ces excellentes paroles : " c' est un grand malheur de vivre sous un prince qui foule ses sujets et qui les traite comme des esclaves ; mais c' en est un plus grand sans comparaison, de vivre sous un prince qui leur donne une pleine licence et qui laisse toutes choses à l' abandon. " si nous voulons rechercher la véritable cause de la clemence de ces deux empereurs, nous trouverons que ce n' étoit qu' une crainte secrète

p114

qu' ils avoient d' être détruits par les factions des grands, ou massacrés par le peuple, comme l' avoient été presque tous leurs predecesseurs. Car Vitellius, Othon, Galba, Neron et Calligula, qui avoient precedé Titus, avoient peri de cette maniere ; et Nerva montant sur le trône l' avoit trouvé ensanglanté du meurtre de Domiitien. L' on en demeurera d' accord, principalement à l' égard de Titus, si l' on fait reflexion que sa douceur ne luy étoit pas naturelle, et que son consulat fut si cruel, qu' on disoit publiquement que s' il succedoit à l' empire, ce seroit un second Neron.

La clemence des souverains a plusieurs causes étrangères. La premiere est le pouvoir

qu' on a sur leurs esprits, car l' on n' en voit presque point qui ne s' attachent d' inclination à quelque personne qui leur agrée, ou qui ne trouvent quelqu' un qui ait de l' ascendant sur eux ; de sorte que par l' envie de favoriser ceux qu' ils aiment, ils sont toujours disposés à ne leur rien refuser.

L' adresse est une seconde cause de la clemence des souverains, qui n' est gueres moins puissante que la premiere ; ce qui vient de ce que parmi les grands privileges qui font envier leur condition, ils ont ce malheur, qu' encore que dans la distribution des graces, des charges et des emplois, ils paroissent être les maîtres, il s' en faut bien qu' ils ne le soient toujours ; car dès qu' il s' agit de donner un gouvernement ou de faire grace, un roy est attaqué et pressé par tous ceux qui ont part à sa faveur et à sa confiance, et n' a que luy pour se deffendre ; ainsi comment peut-il resister à tant de personnes habiles et concertées ? Que peut-il faire quand on le prend par toutes sortes de biais, et qu' on luy tourne une

p115

même chose en tant de manieres ? Est-il en son pouvoir de ne se pas rendre ? Cela n' est pas possible, du moins ordinairement ; c' est pourquoy le premier soin d' un courtisan qui a quelque affaire, est d' engager tous les ministres à le servir.

L' importunité est la troisième cause de la clemence des souverains, et elle leur arrache quelquefois l' abolition des crimes qu' ils ne veulent point du tout accorder. Un pere desolé se jette aux pieds du roy et conjure sa bonté de se laisser toucher à ses larmes, et de pardonner à son fils unique qui s' est battu en duel. Il est rebutté, mais il ne se rebute point ; au contraire, il se presente à toute heure, et même aux heures où le roy souhaite le plus d' être en liberté. Enfin le roy se resout à faire ce qu' il desire, non qu' il soit fléchi, mais pour se délivrer d' un homme qui l' importune ; car les hommes, et particulièrement les rois, veulent être toujours à leur aise, et jouir d' un repos qui ne soit troublé par quoi que ce soit.

Toutes les fausses clemences qu' on a représentées n' empêchent pourtant pas qu' il n' y en ait une veritable, et que cette clemence ne

soit le plus grand ornement des rois : mais afin de la rendre reconnoissable, il faut marquer son caractere, et faire voir les raisons sur lesquelles elle est fondée.

Quoique la propre fonction de la clemence soit de remettre entierement les peines qu' on a meritées, ou d' en adoucir la rigueur, et qu' ainsi tous ceux qui sont en autorité et qui ont la puissance de punir, puissent en quelque maniere être appellés clemens ; neanmoins comme les peres et les precepteurs ne peuvent ordonner que ces sortes de peines qu' on appelle des châtimens ; que ceux qui ont le

p116

pouvoir d' ôter la vie, comme les juges n' ont pas celuy d' empêcher les effets de leurs jugemens, et qu' il n' y a que les souverains qui puissent sauver la vie à ceux que la justice a condamnés à la mort ; tout le monde s' accorde à dire que la clemence est la vertu des rois. " la fortune disoit Ciceron à Cesar, ne pouvoit rien faire de plus grand pour toy, que de te rendre maître de la vie des hommes ; et la douceur de ton naturel ne sçauroit t' inspirer rien de meilleur que la volonté d' user de ce pouvoir à leur soulagement. De sorte qu' on peut dire que c' est proprement la clemence qui est le dernier refuge des criminels. Comme les loix sont sourdes, dures et inexorables, la condition de l' homme, dit Tite-Live, seroit extrêmement malheureuse, si étant aussi fragile qu' il est, il ne pouvoit éviter leur rigueur que par sa seule innocence. "

c' est cette foiblesse de l' homme qui est le premier fondement de la clemence des rois ; car dans les occasions qui le touchent vivement et qui le surprennent, quand par exemple, un homme voit tuer son frere devant ses yeux, cette veüe émeut si fort ses sentimens naturels, qu' il court comme un furieux après les meurtriers, quoy qu' il soit vraisemblable qu' il sera tué, ou que s' il tué il se mettra dans un visible danger d' être pris et de mourir sur un échaffaut. C' est aussi ce que considere un prince clement ; car comme il est toûjours disposé à prêter l' oreille à tout ce qui peut excuser les crimes, il reçoit volontiers celle qu' on luy allegue, qu' un homme n' a commis un homicide que pour venger la mort de son fre-

re, qu' il n' a pas eu le temps de consulter la raison en cette rencontre, et que les mouvemens de la nature l' ont emporté.

p117

Les crimes qu' on a commis par un pur malheur sont le second fondement de la clemence des souverains. Ce qui justifie l' indulgence dont on use envers ceux qui en sont coupables, c' est que si on juge les crimes que l' on commet volontairement, dignes de pardon, parce que la force des sentimens naturels a entraîné la volonté à les faire ; on doit pardonner à plus forte raison ceux qu' un homme commet contre son intention, comme fut celui de ce gentilhomme françois qui pensant tirer sur un sanglier, tua son proche parent et son meilleur amy.

La justice est le troisième fondement de la clemence des rois ; car ils l' exercent justement en faveur de ces sortes de criminels dont les crimes sont moindres que les services qu' ils ont rendus à l' etat ; ils peuvent même avoir égard aux services de leurs ancêtres, les supplices n' étant pas ordonnés, ainsi que Platon l' a remarqué, pour remedier aux actions criminelles, puisque toute la severité des loix et toute la puissance des souverains ne sçauroient empêcher qu' elles n' ayent été faites, et que dans les condamnations qui vont à la mort, la justice ne peut pas se proposer la correction de ceux qu' on execute. Aussi les legislatureurs n' ont-ils eu d' autre but, lors qu' ils ont réglé des peines pour la punition des crimes, que de procurer le bien public ; c' est à dire d' intimider les méchans et d' empêcher que les bons ne soient corrompus par leur mauvais exemple. Ainsi comme l' interêt public rend la cruauté des loix legitime, et fait que tout le monde approuve qu' on roüe les scelerats ; ce même interêt public fait trouver équitable que la clemence des souverains sauve d' une mort ignominieuse, ceux qui se sont signalés en quelque grande occasion pour la deffence

p118

de leur couronne, et qui ont beaucoup plus

servi l' état qu' ils ne luy ont causé de préjudice par le crime qu' ils ont commis, et par le mauvais exemple qu' ils ont donné.

L' obligation qu' ont les souverains de faire voir qu' ils ont un cœur de père pour leurs sujets, afin de s' attirer leur affection et de les disposer à leur obéir avec plaisir et avec promptitude, est le quatrième fondement de la clemence vertueuse : car si un roy faisoit punir généralement tous les criminels, l' on auroit juste raison de croire que ce n' est point par la severité des loix, mais par celle de son naturel qu' il fait executer sur eux les ordres de la justice. C' est pourquoy il est à propos qu' il leur fasse connoître qu' il leur donneroit en toutes occasions des preuves de sa bonté et de sa clemence, si le bien public le pouvoit souffrir. Et c' est en ce sens là que l' écriture dit, " que la clemence affermit le trône royal. "

la clemence de Theodose Le Grand avoit quelque chose de bien singulier ; car il punissoit sa colere par la clemence, et ne manquoit jamais d' en user envers ceux contre qui il s' étoit fâché jusques à s' emporter ; de sorte qu' on obtenoit toujours le pardon des offenses qu' on luy avoit faites, pourvû qu' on eût l' adresse de l' irriter.

Quant au caractère de la vraie clemence, celui qui la fait connoître et distinguer de la fausse, " c' est, dit Cicéron, que la vraie clemence s' accorde avec la justice, au lieu que la clemence vicieuse en est l' entière destruction. Un prince sage, disent les stoïciens, ne doit point avoir cette pitié effeminée qui ne peut souffrir qu' on punisse les crimes, et il doit pour l' ordinaire préférer les rigueurs salutaires des loix à la douceur que luy inspire la bonté de son naturel. "

p119

mais parce que les vertus morales ne sont que des vertus imparfaites, et qu' elles ne peuvent être parfaites et accomplies si on ne les pratique par des motifs divins et surnaturels ; il ne faut pas que les rois qui veulent être vertueusement clemens, se renferment dans les considerations qui font agir ordinairement les princes sages et raisonnables ; il faut qu' ils s' élèvent plus haut, et que dans toutes les actions de clemence qu' ils font, ils se propo-

sent d'imiter Dieu qui a fait non seulement paroître, mais éclater la sienne dans le rachat des hommes qu' il a délivrés des supplices éternels qui leur étoient préparés.

CHAPITRE 11 LA DOUCEUR

L' on pourroit dire des vertus humaines ce que l' on dit des hommes ; qu' il semble qu' elles ayent leur bonne et leur mauvaise étoile : car il y a des vertus qui sont extraordinairement honorées et qui réussissent merveilleusement dans le monde, et d' autres qu' on estime peu et qu' on met à peine au rang des vertus. L' on voit en effet que la generosité, la clemence et la magnanimité, et quelques autres vertus semblables, sont non seulement les sujets de l' admiration des peuples, mais aussi des éloges des personnes les plus éclairées et les plus équitables : pendant que l' humilité et la douceur sont des vertus inconnuës, et que leur destin est comme celuy de ces fleurs qui sont cachées sous l' herbe : car comme ces fleurs, quoy qu' elles ne soient pas étalées, ne laissent pas d' être fort aimables et fort utiles ; de même, quoi que ces vertus ne paroissent

p120

point, elles ne laissent pas d' être precieuses et dignes d' être estimées.

Pour en être persuadé, l' on n' a qu' à se donner la peine d' examiner qu' elle est la fonction de la douceur, et la comparer à celle de la clemence, avec qui la douceur a quelque rapport, et l' on verra qu' à la verité la clemence est une vertu d' un plus grand éclat, mais que la douceur a beaucoup plus de merite. Ce qui le prouve c' est que les rois ne sont sensibles à la plupart des crimes que par leur devoir, et que leur clemence n' ayant point à combattre leurs sentimens, ils ne font aucun effort sur eux-mêmes pour pardonner ; au lieu que la douceur a affaire aux bouillans mouvemens de la colere, qui s' élevent dans un homme vivement offensé en son honneur, ou injustement choqué dans ses interêts. Cette raison donne à la douceur un merveilleux avantage sur la clemence ; et elle fait voir en même temps qu' on ne peut raisonnablement pre-

ferer aucune vertu à celle qui a le pouvoir de dompter une passion aussi violente que la colere.

" Aristote affoiblit le merite de la douceur ; car il luy retranche une partie de son employ, et soutient que celui de cette vertu n' est pas de détruire absolument la colere mais seulement de la moderer. Ce qui luy a donné cette persuasion est qu' il croit que la colere est naturelle à l' homme, d' où il conclut qu' elle luy est utile, puisque la nature ne fait rien inutilement. Ainsi il assure qu' elle luy sert comme d' un aiguillon qui l' éveille et luy fait entreprendre avec ardeur les actions grandes et magnanimes. Il dit encore, que la colere fait le courage des vaillans et la vehemence des orateurs, et qu' elle a part à la gloire de Demosthene de même qu' à celle de Themistocle ; mais,

p121

ajoute ce philosophe, la colere n' est pas seulement utile à l' homme, elle est encore absolument necessaire ; car elle est en luy comme le ministre de la raison, dont elle execute ardemment les ordres, et qu' elle porte efficacement à s' acquiter de ses principaux devoirs. D' ailleurs elle prête ses forces à l' homme pour surmonter les obstacles qu' il rencontre dans la poursuite des biens dont il a besoin pour sa conservation, et repousser les injures que luy veulent faire ceux qui s' efforcent de le détruire. Aussi, dit-il, cette passion ne deshonne personne, pourvû que ses émotions soient proportionnées au sujet qu' on a de s' émouvoir, et qu' elle garde dans ses vengeances les regles de la justice ; au contraire, tout le monde blâme ceux qui ne sont point touchés des offenses qu' on leur fait, et l' on met un homme insensible aux rang des insensés, qui n' ont ni connoissance ni sentiment, et qui traittent le bien et le mal de même maniere. Enfin, dit-il, la colere est fondée sur la raison, et elle naît du sentiment du mal qu' on nous fait avec injustice. C' est pourquoy pendant que la volupté, que rien ne peut justifier, parce qu' elle vient de l' intemperance, entre secrettement dans le coeur de l' homme pour le surprendre, la colere naît en luy avec éclat, et luy demande ouvertement la punition des injures ;

ce qui fait voir qu' elle n' est point honteuse de paroître, et par consequent qu' elle n' est point mauvaise. " voilà l' opinion d' Aristote, suivant laquelle un homme doux est celui qui s' agrit et qui se met en colere, et suivant laquelle aussi un homme qui ne s' émeut de rien est un lâche et un insensé. Comme les philosophes les plus solides et

p122

les plus raisonnables ont combattu cette opinion il sera facile de la détruire, et de montrer que la colere n' est point naturelle à l' homme, qu' elle est mauvaise en elle-même et en ses effets, et que bien loin de servir la raison dans l' execution de ses ordres, elle ne fait que les embarasser, les precipiter et les trahir.

Pour voir si la colere est naturelle à l' homme, il faut faire le portrait de cette passion furieuse et l' opposer à celui de l' homme. Commençons par celui-cy, et afin qu' il luy ressemble parfaitement, representons-le tel qu' il est sorti des mains de la nature, et tel que les philosophes et les poëtes l' ont représenté dans ces descriptions admirables qu' ils ont faites du siecle d' or. " car les opinions des uns et les fictions des autres ne sont pas, dit Lactance, des imaginations, mais des images des moeurs des premiers hommes, et des crayons de l' état de leur innocence. Les premiers hommes, disent-ils, étoient veritables dans leurs paroles, fidelles dans leurs promesses, et équitables dans leurs procedés ; ils suivoient la justice en tout, non par la crainte des loix, mais par leurs propres inclinations : (...).

Ils se regardoient commes freres, et se voyant étroitement liés à une même nature, ils avoient un tendre amour les uns pour les autres, et noûrissoient leur amour des offices mutuels qu' ils se rendoient.

Ils ne separoient point leurs champs et leurs vignes, et ne fermoient point leurs jardins ; ils ne s' approprioient pas les dons et les bienfaits du ciel, et ne regardoient

p123

point comme leurs biens particuliers ceux que la nature leur avoit donnés en commun.

Ils étoient doux, humains et bienfaisans, et ce qu' ils avoient amassé par leur travail et ménagé par leur industrie, ils le faisoient aussi-tôt passer aux autres par leurs largesses : de sorte qu' il sembloit que le lait qu' ils tiroient de leurs brebis, et le vin qu' ils recueilloient, formoient des rivieres, qui sortant de leurs maisons, prenoient leur cours vers celles de leurs voisins. "

voilà la peinture de l' état naturel de l' homme. Voicy celle de la colere.

" la colere est une envie impatiente de se venger ; c' est un desir ardent et opiniâtre de nuire. Elle ne demande que des armes, elle ne se plaît qu' au sang, et court impetueusement à la ruine d' autrui. Dès qu' elle a pris son cours elle ne peut plus être arrêtée ni par la bien-seance, ni par le souvenir des bienfaits, ni par la force de l' amitié, ni par les sentimens de la nature ; mais étant sourde aux remontrances de la raison, et ne pouvant plus discerner ni verité ni justice, elle est uniquement attentive à satisfaire sa rage, dans laquelle elle confond souvent les innocens avec les coupables, et souvent s' enveloppe elle-même dans la ruine des autres. "

p124

ce portrait de la colere est si fidelle, qu' Aristote la peint luy-même d' une maniere presque semblable. " la colere, dit-il, écoute la raison ; mais elle l' écoute comme ces valets étourdis qui ne se donnent point la patience d' entendre leur maître, et qui executent leurs commandemens avant que de les avoir compris. Elle ressemble encore aux chiens qui aboyent aux amis et aux ennemis indifferemment aussi-tôt qu' on frappe à la porte. " ces comparaisons sont justes, et chacun éprouve que désque la raison fait envisager à cette passion fougueuse l' outrage ou le mépris que l' homme a reçu, elle court aux armes sans attendre que la raison ait prononcé sur la qualité de l' injure et de la vengeance.

L' on voit par la difference extrême de ces

deux portraits, combien la colere est opposée à la nature de l' homme, puis qu' il est porté par toutes ses inclinations au soulagement et à l' avantage de ceux qui luy sont semblables, et que la colere ne respire que leur dommage et leur destruction. En verité si l' on ne veut assurer que l' homme n' est pas homme, l' on ne peut dire qu' un vice si inhumain et si pernicieux luy est naturel. L' on en sera pleinement éclairci, si l' on fait reflexion que la vertu qui guerit toutes les maladies de l' ame et la remet dans son état naturel, luy donne un extrême éloignement de faire mal à qui que ce soit. " le dessein de nuire, dit Platon, n' est pas compatible avec un homme de bien, or c' est le propre de la colere de vouloir nuire ; donc la colere est incompatible avec un homme de bien. De plus dit encore ce philosophe, la colere se réjouit de

p125

la peine d' autrui, dont un homme de bien s' afflige. " à quoy l' on peut ajoûter ce que dit S Thomas, que Dieu ne se plaît point à voir souffrir les damnés, et qu' il ne se plaît qu' en l' ordre de sa justice, qui les punit, et qui a réglé leurs peines. Outre cela il est certain que la vertu ne rend pas seulement l' homme incapable de faire mal à personne, mais qu' elle le dispose aussi à supporter celui qu' on luy fait ; et pour ne laisser rien à dire sur ce sujet, il faut faire remarquer que le sage (tel qu' Aristote et les autres philosophes le representent) ne croit jamais recevoir d' injure, ni être obligé par consequent à se venger. Les peripateticiens se plaignent de ce que les stoïciens les accusent injustement de protéger la colere, puisqu' ils ne prennent la defense que de celle qui suit les ordres de la raison, qui ne s' allume que quand il faut, et qu' autant qu' il faut, et qui dans la reparation des injures ne viole jamais les loix de l' équité. Mais ils se plaignent déraisonnablement et se justifient mal de ce qu' on leur impute ; car s' il y a une colere qui ne s' élève dans l' homme que par les ordres de la raison ; s' il y a une colere qui ne pretende dans le mal qu' elle fait, que la correction et l' utilité du prochain, elle n' a que le nom de colere, elle n' a point sa nature, dont le propre caractere est de ne point écouter la raison, de luy resister, et de faire

son plaisir de la peine qu' un homme offensé fait souffrir à celui qui luy a fait injure.

Mais ce n' est plus, dira quelqu' un, un sentiment tel qu' il naît dans l' appetit irascible, aveugle, violent et forcené, et qui pour les moindres offenses se porte aux dernières extrémités ; il est maintenant éclairé, adouci et réglé par la raison, et ne demande autre cho-

p126

se à un homme qu' on a maltraité, si non qu' il prenne une vengeance équitable de l' outrage qu' il a reçu. Je répons que si le mouvement par lequel on fait du mal à quelqu' un, a pour but son profit particulier (qui est le but qu' on se propose dans les châtimens) ou l' avantage public, qui doit être celui des ministres de la justice, il est humain, juste et raisonnable ; mais s' il tend à luy nuire, si c' est un desir de se venger et de trouver sa satisfaction dans la peine qu' on luy fait endurer c' est un mouvement malin, cruel, brutal et qui ne convient point à l' homme. " or telle est la colere par la propre confession d' Aristote ; car il la définit : un ressentiment vif et pressant du mal qu' on nous a fait, qui ne peut être apaisé et satisfait que par le plaisir de la vengeance. " de sorte qu' on peut affoiblir la colere tant qu' on voudra, elle sera toujours maligne tandis qu' elle sera colere ; ce sera un desir de vengeance et un sentiment qui fait sa joye du mal d' autruy.

Ayant montré que la colere est mauvaise de sa nature, il est facile de faire voir qu' elle l' est encore dans ses effets, et de faire observer que ceux qu' elle possède s' en ressentent les premiers, et qu' il semble d' abord que c' est contre eux que se tourne toute leur fureur : car elle n' est pas plutôt allumée dans leur sein, qu' elle éclate sur leur visage, qu' elle le trouble et l' altere en un instant, qu' elle l' enflamme et le fait palir d' un moment à l' autre, qu' elle y fait voir un regard furieux, un air fier, menaçant et farouche, en un mot tous les signes naturels de l' alienation de l' esprit ; aussi est-elle appellée une courte phrenesie par les anciens. Nous sommes effectivement fous, disoit Philemon, autant de fois que nous sommes en colere.

Je ne represente point le desordre qu' elle met dans les discours de ceux qu' elle maîtrise ; je me contente de dire que les gens les plus sages et les plus sensés, aussi-tôt qu' ils se laissent emporter à cette passion, disent beaucoup de choses contraires au bon sens et à la bienséance. Cela est si vray, qu' Homere (qui est jaloux que son heros garde sa dignité, et qu' il ne fasse et ne dise rien qui la blesse) ne peut néanmoins s' empêcher, lors qu' il represente Achille en colere, de luy faire injurier Agamemnon d' une maniere fort messeante et indigne non seulement d' un heros, mais d' un homme qui ne seroit que mediocrement honnête homme.

Sans nous arrêter davantage à l' exterieur d' un homme enflammé de colere ; considerons l' état effroyable où cette passion le met interieurement, la violence qui le transporte, le nombre des pensées qui luy offusquent l' esprit, et la diversité des desseins et des desirs qui l' embarrassent ; il est aisé de voir par ce qui se passe dans son ame et par la fureur de ses divers mouvemens (que Plutarque appelle ses convulsions) qu' elle est effectivement égarée et hors de son assiete naturelle. C' ést pourquoy il est mal aisé de comprendre comment Aristote peut assurer " que la volupté est bien plus dangereuse que la colere, à cause, dit-il, que la colere laisse prononcer la raison et reçoit ses ordres, quoy qu' elle les execute aveuglement, au lieu que la volupté s' insinüe dans le coeur et le tourne à elle sans attendre que la raison dise son avis. " si l' on osoit dire son sentiment, on diroit que c' est justement tout le contraire, et qu' il semble qu' il n' ait pas bien connu la nature des mouvemens de ces deux passions ; car il est sensible que la colere est soudaine et emportée, et que

la volupté est moins violente et precipitée : que la colere ne laisse point du tout agir la raison, au lieu que la volupté la laisse deliberer et juger, quoy qu' elle travaille à corrompre ses jugemens.

Il ne reste presentement qu' à montrer que la colere n' est point utile, et que bien loin de

pouvoir être le ministre de la raison, ainsi que dit Aristote, elle n' est capable que de brouiller et de trahir ses ordres.

L' opinion des peripateticiens, des epicuriens, et généralement de tous les philosophes qui assurent que la colere est utile, vient de celle qu' ils ont, que la colere est comme une tutrice que la nature a donnée à l' homme, qui veille à la conservation de tous ses droits communs, et particuliers, et luy inspire le desir et la force de les deffendre ; " car disent-ils, cette passion agissante, forte et courageuse le met en état de repousser les injures qu' il reçoit de ses ennemis, et luy met les armes à la main pour secourir ses amis, ses proches et sa patrie ; elle aide aussi merveilleusement les peres et ceux qui sont chargez de l' éducation des enfans à corriger leurs defauts, et les juges à punir les crimes ; enfin sans elle l' homme abandonneroit ses plus importants devoirs et seroit toûjours inutile à luy-même et aux autres. " ce sont la leurs plus considerables raisons.

On n' a garde de nier que la colere n' aide l' homme à s' aquiter de ses principales obligations, puisque l' experience fait voir que les passions sont ordinairement les principes des actions vertueuses que l' homme fait par ses seuls efforts, et que c' est là l' unique fondement sur lequel roule tout cet ouvrage. On dit seulement que ce n' est pas avoir observé la nature de la colere que de soutenir qu' elle est

p129

propre à servir la raison dans les vengeances particulieres, dans la punition des crimes, dans les châtimens des domestiques et des enfans, et dans les actions magnanimes ; car ce que la colere a de commun avec les autres passions, est de prévenir les ordres de la raison et d' obscurcir sa lumiere ; mais ce qu' elle a de particulier est d' être beaucoup plus impetueuse et plus violente, et de ne pouvoir se contenir elle-même. Cela est visible dans les vengeances particulieres où l' homme voulant se faire justice à soy-même, la viole toûjours monstrueusement, effaçant un petit mépris par le sang de celui qui luy est si proche par la nature, et quelquefois par son propre sang ; et c' est par cette raison que Dieu s' est reservé la vengeance, et que la sagesse des loix ne commet la repara-

tion des injures qu' à ceux qui ne les ont point reçues.

Quant à la punition des crimes, qui se fait par l' ordre de la justice, qui ne sçait que la plus grande loüange qu' on puisse donner aux juges, est d' être aussi tranquilles que les loix ?

" un juge, dit Seneque, doit paroître dans son tribunal avec un visage tel qu' on se figure que seroit celuy de la loy, si elle en avoit un, calme et tout à fait exempt des émotions de la haine et de la colere. " et à dire le vray, comment cette passion cruelle pourroit-elle trouver place dans le coeur d' un vray magistrat, puisque lors même qu' il fait mourir un scelerat par les supplices les plus cruels, il n' a contre sa personne aucun mouve-

p130

ment de haine, que la douceur est dans son ame pendant que la severité est dans ses arrêts, et que bien loin de satisfaire son animosité en le punissant, il luy donne, aussi bien qu' au public, une preuve de son amour ? Car que peut-il faire de plus avantageux pour le public que de luy ôter un particulier capable de le corrompre par son mauvais exemple ? " et quel plus grand bien, dit Seneque, peut-il faire à un scelerat, dont la vie a été si préjudiciable, que de rendre sa mort utile, et faire cesser ses forfaits, ausquels luy-même ne pouvoit plus mettre fin ? "

il en est de même des châtimens des domestiques et des enfans, où la colere nous empêche le plus souvent de garder aucune mesure, et qu' il nous est impossible d' executer nous mêmes sans qu' il nous en reste quelque sujet de repentir : c' est pourquoy il est bon de remettre la punition de leurs fautes à un temps éloigné de celuy où ils ont failly. " je te châtierois, disoit Socrate à son valet, si je n' étois en colere. " Platon ayant les verges à la main pour foueter le sien, s' arrêta soudainement, parce qu' il se sentoit émû ; et Speusippe qui entra par hazard dans sa chambre et le trouva dans cette posture, luy ayant demandé qu' est-ce qu' il faisoit ? " je me châtie, dit-il, moy-même, et je punis l' animosité avec laquelle j' allois punir un de mes domestiques, en luy refusant la satisfaction qu' elle veut avoir. Nous n' avons garde de suivre

ces avis salutaires et ces exemples ; " si nous differions nos corrections nous n' en ferions aucune ; ce qui fait voir que nous ne châtions pas nos enfans et nos domestiques pour leur utilité, mais pour venger les offenses qu' ils nous font, les uns par leurs désobeïssances, les autres parce qu' ils ne nous servent pas selon

p131

nôtre gré. " au moins ne peut-on desavoüer, dit Theophraste, que la colere ne soit utile à un homme de bien pour l' exciter à crier contre les méchans ; de sorte, répond Seneque, que plus il sera homme de bien et plus il sera emporté, et sa fougue croîtra avec sa vertu ; il sera même contraint, dit Plutarque, de s' emporter contre ceux qui s' emportent ; et de tomber dans la faute qu' il reprendra. " mais, ajoûte Seneque, que peut haïr un homme vertueux dans les personnes vicieuses et déréglées ? Est-ce la pente qu' ils ont au mal et leur honteuse fragilité ? Si cela est, il faut qu' il s' irrite contre luy-même, puisqu' il partage avec eux l' infirmité humaine ; s' il ne la reconnoît pas en luy, il est aveugle ; et s' il ne la blâme que dans les autres, il est injuste. Outre cela, quelque vertueux que soit un homme, il sçait bien qu' il est pour l' ordinaire estimé meilleur qu' il n' est, et que le temoignage public luy est bien plus favorable que celuy de sa conscience ; il sçait bien qu' il est sujet à mille foiblesses, et comment peut-il donc regarder avec indignation les chutes des autres et les juger rigoureusement, luy qui a besoin de leur indulgence ? Il est donc clair que la disposition du sage à l' égard des mechans n' est pas une disposition aigre et altiere qui le porte à leur reprocher leur mauvaise vie, mais une disposition douce et charitable par laquelle il a pitié d' eux et prend soin de les corriger. " l' esprit de la sagesse est doux, selon l' oracle de l' ecriture et il n' est point de plus grand témoignage de bonté, dit Aristote, que celuy qu' on donne à un homme qu' on aide à recouvrer la vertu. "

la derniere raison qu' Aristote apporte pour prouve que la colere est utile, est que son ar-

p132

deur a part à toutes les actions guerrieres. à quoy l' on répond, que si un grand capitaine a besoin d' être animé de cette passion pour prévoir les desseins des ennemis, pour mettre son armée en bataille, donner les ordres, combattre, et se trouver luy-même dans la mêlée ; on peut conclure qu' il faut être emporté pour être vaillant, et être hors de soy pour conduire une entreprise perilleuse. Cependant nous ne pouvons nous lasser d' admirer un general d' armée qui se possede dans les combats et à qui la tête ne tourne jamais, même dans les occasions surprenantes. L' on éprouve aussi que la vaillance non seulement des officiers mais des simples soldats est plus sûre et plus égale en ceux en qui elle est moins bouillante et moins precipitée. " c' est pourquoy, dit Plutarque, les lacedomoniens avant la bataille faisoient jouer sur des flutes des airs doux et languissans pour ôter aux soldats toute émotion de colere. " enfin si l' on veut jetter les yeux sur les peuples barbares qui n' ont point d' autre courage que je ne sçay quelle fureur naturelle, l' on ne trouvera pas qu' ils aillent de sang froid au combat, mais que si-tôt qu' ils sont frappez de l' image de l' injure qu' ils ont receuë ou de celle qu' ils apprehendent de recevoir, ils s' élancent vers les ennemis au travers des traits et du feu, sans ordre et sans precaution : aussi quelques robustes que soient leurs corps, et avec quelque patience qu' ils souffrent les rigueurs des saisons et les fatigues de la guerre, et quelque furieuses que soient leurs attaques, ils ne laissent pas d' être surmontez par des peuples délicats et amollis par le luxe et par les plaisirs. L' histoire apprend cela, et chacun sçait de quelle maniere les romains traitterent les cimbres, énormes dans leur taille, terribles

p133

dans leur aspect, qui avoient déjà passé les Alpes au nombre de trois cens mille pour aller saccager Rome, et ravager l' Italie, et les grandes et sanglantes victoires que Marius remporta sur eux. Si la fureur naturelle de ces hommes farouches n' est point propre à faire de vrais vaillans, comment peut-on croire que la colere qui n' est gueres moins aveugle, ardente, et impetueuse soit l' ame de la vail-

lance ?

Mais d' où vient donc que les poètes appellent le (...) un noble et genereux courroux, et que tout le monde prend la colere pour la vaillance ? Cela vient de ce que la colere a des qualitez qui ressemblent à celles de la valeur. Qu' elle est precipitée, ce qui la fait croire active ; qu' elle est opiniâtre, ce qui la fait passer pour ferme ; qu' elle est bruyante et terrible, ce qui la rend redoutable ; qu' elle est audacieuse, ce qui la fait croire courageuse. " le vulgaire, dit Seneque, prend ceux qui sont enflammez de colere pour des gens braves et courageux. "

il y a une seconde cause de cette méprise, c' est que la vehemence de la colere est prise presque par tout le monde pour la veritable force de l' ame ; cependant il est certain qu' elle est une preuve démonstrative de sa foiblesse ; car cette passion se formant dans l' ame comme un orage, l' enleve et la pousse impetueusement : et quoy qu' alors l' ame agisse en apparence avec beaucoup d' ardeur et de force, elle est en effet violemment entraînée. Ce que je dis se découvre encore plus manifestement en ce que la colere se rend plus aisément maitresse des femmes que des hommes, des malades que des sains, des vieux que des jeunes, des hommes heureux et amollis par les delices, que des malheureux endurcis par les persecutions et par les adversités.

p134

On a dé la peine à répondre à ce que disent les peripateticiens : que la colere sert à l' éloquence ; parce que rien ne paroît dit avec moins de fondement, et l' on ne comprend pas qu' on dise serieusement qu' on ne peut parler avec force si l' on ne parle avec colere. " néanmoins pour satisfaire à tout, il faut répondre avec Ciceron, qu' il suffit que l' orateur paroisse émû de colere, et qu' il n' est pas necessaire qu' il le soit effectivement ; qu' il est même si peu necessaire qu' il le soit, qu' il seroit dangereux qu' il le fût ; puisque la perfection de l' éloquence, ainsi que dit Quintilien, consiste à dire tout ce qu' il faut, et à ne dire precisément que ce qu' il faut ; et que la colere ne dit jamais ce qu' il faut, et dit toujours ce qu' il ne faut pas. " aussi Caius Gracchus grand orateur (mais qui s' é-

chauffoit si fort en parlant, qu' il se brouilloit quelquefois et prenoit un ton extraordinaire) avoit toujours derriere luy un de ses domestiques qui luy faisoit reprendre un ton moderé, par le moyen d' un instrument avec lequel on apprenoit autrefois à élever peu à peu la voix et à entonner les notes de la musique.

On répond en second lieu, qu' il y a une très-grande difference entre la vehemence de l' oraison et celle de la colere. La premiere n' est autre chose que la force de la raison fortement exprimée par les paroles et par un ton de voix et des gestes convenables, et cette vehemence ne manque jamais de faire impression et de persuader. La seconde emporte l' orateur, le trouble, l' égare, déregle son geste et son action, et faisant passer son desordre dans l' esprit de ses auditeurs, le brouille et le confond ; elle a même un desagrement qui n' est pas propre à les rendre favorables.

p135

Si l' on veut voir l' écueil où Aristote a fait un si grand naufrage, il nous le découvre luy-même lors qu' il dit : " qu' il faut regarder les passions comme les armes de la vertu ; et lors qu' il dit encore : que nous nous devons servir de la colere comme d' un soldat, et ne jamais souffrir qu' elle commande en nous et qu' elle y fasse l' office d' un capitaine. " car il est visible que ce philosophe a cru qu' on pouvoit manier la colere comme une épée qu' on prend, qu' on laisse, qu' on pousse, qu' on retient et qu' on retire comme l' on veut ; ce qui est une très-grande erreur, puisqu' il n' est point de personne, quelque grossiere qu' elle soit, qui n' aperçoive que si les passions sont des armes, ce sont des armes qui combattent elles seules, dit Seneque, qui n' attendent pas qu' on les remuë, et dont on peut dire que l' homme est si peu le maître, que ce sont elles au contraire qui ont l' homme en leur disposition. Quant à ce qu' il dit, qu' il faut que la raison prenne la conduite de la colere, il suppose donc que la raison est separée de la colere, qu' elle considere ses mouvemens en repos et en sureté, et qu' elles ont chacune leur siege à part ; au lieu qu' elles sont toutes deux dans l' ame ; ce qui fait que désque la colere est allumée, elle emporte l' ame et éteint en elle la

lumiere de la raison ; ainsi tout ce que la raison peut faire est d' employer toute son industrie à l' empêcher de naître, parce que si elle souffre que la colere s' élève, elle se met dans un danger évident de recevoir la loy de cette passion puissante et imperieuse.

Il est donc certain que la raison ne sçauroit faire un bon usage de la colere, parce que le propre effet de la colere est d' ôter à l' homme l' usage de la raison ; que cette passion est trop aveugle et trop violente pour pouvoir être con-

p136

duite, et que le desir de nuire et de se venger est inseparable de sa nature. Il n' en est pas de même du zele qui anime les vrais chrétiens, auquel les saints peres ont donné quelquefois le nom de colere, quoi qu' il naisse de l' appetit sensitif, comme il y est produit par l' amour de Dieu, au service duquel il est juste que toutes les puissances de l' ame soient employées ; quelque fort et ardent qu' il soit, sa force et son ardeur suivent toujours les ordres de la raison. Un predicateur zelé crie contre les pecheurs avec vehemence, mais il n' est point animé contre eux, et son coeur est exempt de toute aigreur pendant qu' il les blâme et qu' il leur reproche leurs vices par ses paroles : au contraire, dès qu' on est en colere l' on reprend et l' on punit avec animosité ; et dans le même temps qu' on s' acquitte de ces obligations de charité, on la blesse presque toujours. " c' est pourquoy, dit S August les philosophes les plus clairvoyans, et dont les opinions approchent le plus de la verité, croient que la colere est absolument mauvaise, à cause, disent-ils, que les moindres émotions sont malignes et déréglées, et qu' elle nous fait pécher contre la raison lors même que nous faisons ce que la raison ordonne. L' on doit avoir la même opinion de toutes les passions humaines, ajoute ce saint docteur, elles ressemblent à l' amour-propre qui leur donne la naissance ; elles sont ardentes, desordonnées et vicieuses comme luy ; au lieu que les craintes, les joyes, les tristesses et les autres passions des chrétiens qui naissent de la charité sont paisibles, douces, sages et moderées. "

si les passions qui s' élèvent de nôtre fonds sont si contraires à la raison, qu' il est impossi-

ble que la raison puisse se servir d'elles ; il est

p137

aisé de conclure que la fonction de la douceur n'est pas de réduire la colère à ce point de médiocrité marqué par Aristote, où aussi-tôt qu'elle est réduite, elle devient vertueuse ; mais de résister à tous ses mouvements et de l'éteindre de sorte que rien ne puisse la rallumer. C'est pourquoi l'on ne sauroit donner trop de louanges à la douceur, ni avoir trop d'admiration pour elle, si celle que certaines personnes témoignent dans tous leurs procédés étoit une vertu véritable, et si elle leur ôtoit effectivement l'aigreur et l'amertume de la colère, qu'elle ne leur ôte, qu'en apparence, comme je prétens le faire voir.

Si l'on avoit une véritable idée de l'état de l'homme, et si l'on savoit qu'il est possédé d'un amour aveugle et violent de luy-même, et que cet amour le rend fougueux, farouche et inhumain ; la connoissance qu'on en auroit, épargneroit la peine de montrer que la douceur n'est pas une vertu véritable, puisque personne n'étant trompé par la douceur apparente d'un homme qui ne s'empporte presque jamais, tout le monde jugeroit de luy comme l'on juge d'un lion qu'on ne laisse pas de croire furieux et cruel, quoy qu'on voye qu'il est souple et obéissant et qu'il ne fait aucun mal à celui qui le gouverne ; et bien loin de prononcer, comme on fait, que cet homme est doux et paisible, l'on se contenteroit de dire qu'il est apprivoisé.

Mais qu'est-ce qui a le pouvoir d'apprivoiser l'homme ? C'est le plus ordinairement le bien qu'on luy fait, ou celui qu'il a espérance de recevoir. Ce qui le prouve c'est que les favoris des rois et des princes, et tous les domestiques qui sont particulièrement aimés de leurs maîtres, souffrent leurs mauvaises humeurs, et quelque-fois même leurs rebuts avec une

p138

douceur extrême ; et ce qui prouve que cette douceur n'est qu'une violence qu'ils font à leurs inclinations naturelles, c'est que dans le même-

-temps qu' ils se montrent si doux à ceux de qui dépend toute leur fortune, ils se déchaînent contre tous les autres, et sont comme le lion dont nous avons apporté l' exemple, qui ne quitte sa ferocité que pour son gouverneur, parce qu' il le nourrit.

Cette douceur vient encore assez souvent de la crainte de la confusion ; car l' orgueil qui donne à l' homme un desir continuel de se rendre maître des autres, fait qu' il est extrêmement honteux toutes les fois qu' on le voit transporté de colere, et qu' il paroît qu' il n' est point maître de luy-même.

La douceur n' est quelque-fois qu' une vanité, et un desir ambitieux de triompher d' une passion violente qui triomphe de la plupart des hommes. Cette sorte de vanité se trouve dans les magistrats, dans les philosophes, et en tous ceux qui se piquent de moderation et qui veulent passer pour sages.

La douceur en certaines personnes est une envie de se faire aimer de tout le monde, et particulièrement de ceux avec qui elles sont en société ; car il y a des vertus, comme la vaillance, la generosité et la magnanimité, qui nous donnent entrée dans l' esprit des hommes et nous établissent dans leur estime ; et d' autres comme la bonté et la douceur, qui nous ouvrent leur coeur et nous attirent leur amitié.

L' amour de la paix et du repos oblige beaucoup de gens engagés dans le mariage, à contraindre leur naturel ardent et impatient, et à imiter les moeurs et les manieres des personnes douces et moderées, parce qu' ils ne voyent point de meilleur moyen pour conserver la

p139

paix dans leurs familles que d' y contribuer tout ce qu' ils peuvent de leur côté, et d' instruire leurs femmes, leurs enfans et leurs domestiques par leur exemple.

La douceur dans la dispute est un secret desir de vaincre ceux contre qui nous disputons ; c' est un effet de l' experience que nous avons que la chaleur des contestations trouble le jugement, ce qui fait que nous nous empêchons de nous échauffer, afin que nous possédant parfaitement nous soyons en état de nous expliquer avec netteté et avec force, et que nos opinions puissent prévaloir. Il en est de

même de la douceur qu' on fait paroître dans les négociations ; car c' est une moderation qu' - on ne regarde que pour en prendre avantage sur ceux avec qui on négocie ; c' est une froideur habile pareille à celle que certains braves conservent dans les duels, avec laquelle ils prennent le temps de porter des coups mortels, ou de passer sur leurs adversaires. Le seigneur Contarini, ambassadeur en France, ajoûtoit à cette froideur une indifférence apparente, jusques là qu' ayant passé quelquefois tout le temps de la conference sans dire un mot de l' affaire pour laquelle il étoit venu, il en parloit lors qu' on l' accompagnoit, comme s' il l' eût oubliée, et négocioit en descendant les degrés. Le Comte Duc D' Olivarez se servoit d' un stratagème opposé à celui de la douceur étudiée ; car il essayoit par des coleres feintes et concertées, de troubler et de mettre en desordre celui avec qui il traitoit. La douceur des souverains (qui pouvant punir sur le champ par l' exil ou par la prison, ceux qui sortent du respect qui leur est dû, supportent sans s' émouvoir leur indiscretion et leur insolence,) n' est en eux, lors qu' ils sont habiles, qu' une douceur politique. Telle étoit

p140

celle de Philippe de Macedoine, qui souffroit qu' on médît de luy jusques dans son palais, et tenant entre ses mains Arcadion (qui l' avoit décrié dans toute la Grece) bien loin de le faire mourir, comme il en étoit pressé par ses courtisans, le traitta avec humanité et le chargea de presens ; de sorte qu' Arcadion alla publier par tout ses louanges : ce qui étant rapporté à Philippe par ces mêmes courtisans qui l' avoient sollicité de faire châtier sa temerité, il leur dit : " ne voyez vous pas que je suis un excellent medecin de la médisance ? " Auguste aussi ne voulut jamais faire rechercher les auteurs des billets remplis d' injures et de calomnies contre luy qu' on sema dans le senat ; et Tibere l' en ayant blâmé, il luy répondit : " tu opines comme un jeune homme, laisse leur dire du mal de moy, c' est assez que je les aye mis en état de ne m' en pouvoir faire. " outre ces douceurs que j' ay représentées, il y a encore une douceur vertueuse, parce que ceux qui sont doux naturellement le sont tou-

jours ; au lieu que ceux qui le sont par étude sont quelquefois emportés par la violence de la colere. Mais on ne prend pas garde que la douceur naturelle n' empêche pas que ceux qui l' ont ne soient sensibles aux injures, qu' ils ne conçoivent de l' aversion contre ceux qui les fachent, et qu' ils ne desirent de se venger ; de sorte qu' ils ont l' aigreur et la malignité de la colere quoy qu' ils n' en ayent pas les emportemens. Cela se voit manifestement en ce que les personnes qui ont la complexion froide et humide, et dont la bile ne s' allume jamais, ne laissent pas avec toute leur froideur, de dire des paroles très-piquantes à ceux qui les offensent ou qui leur déplaisent, et de prendre de grandes vengeances de ceux de qui ils

p141

ont reçu quelque déplaisir. Ainsi tout ce que peut faire la douceur naturelle est que l' extérieur de l' homme demeure toujours paisible.

La seule douceur chrétienne a le privilege de calmer et d' adoucir le coeur de ceux qu' on a outragés ; elle empêche même que la colere et la vengeance ne s' y élèvent ; ce qui met une difference considerable entre la douceur et la patience ; car un homme patient fait de grands efforts pour supporter sans murmure les injures qu' on luy fait ; mais celuy qui pratique la douceur selon les regles de l' evangile, n' en fait aucun ; il ne croit pas même qu' on luy fasse aucun tort quand on le persecute, et il est persuadé qu' étant pécheur il est digne des traitemens les plus rudes et les plus rigoureux qu' on luy sauroit faire : de sorte qu' on peut dire que la douceur est la perfection de la patience.

Pour entendre comment la douceur fait ces admirables effets dans l' ame, il faut rechercher les causes de la colere. " Plutarque, qui a connu parfaitement cette passion, dit qu' elle tire son origine de l' orgueil et de l' amour propre ; " l' orgueil luy donne sa fierté, son enflûte et l' impetuosité de ses mouvemens ; et l' amour propre luy fournit un million de sujets qui la font naître et qui la nourrissent : l' orgueil cause ces sortes de coleres qui sont rares, mais cruelles, implacables et sanguinaires ; celles que l' amour propre allume font moins malignes et s' appaisent plus aisément,

mais elles sont plus importunes et plus frequentes. " il y a, dit Seneque, une delicate espece de colere, qui vient d' une humeur extraordinairement difficile. " or quoique cette humeur difficile soit en quelques uns un effet de temperament, elle vient en d' au-

p142

tres, ainsi que Plutarque l' a observé, de l' amour propre, douillet et mignard : car comme il luy faut une infinité de commodités, comme il veut beaucoup de soins et d' égards, il est fort mal-aisé de le satisfaire ; ce qui fait qu' il a incessamment sujet de se plaindre et de se fâcher.

Il faut donc que la vertu qui combat et qui détruit entierement la colere, attaque et détruisse nôtre orgueil et nôtre amour propre. Or c' est ce que fait la douceur chrétienne, parce qu' elle est l' effet de l' humilité, non pas de cette humilité qui ne consiste que dans des mines et des contenance modestes, et qui n' est qu' une hypocrisie et un mensonge continuel : mais de l' humilité du coeur, ainsi que Notre-Seigneur l' appelle : car cette humilité fait que les chrétiens se reconnoissant pécheurs, sont tellement convaincus que le mépris leur est dû, que quand on les fouleroit aux piés, ils ne croiroient pas avoir sujet de se plaindre. Elle les dispose encore à souffrir de bon coeur la privation non seulement de tous les aises et de toutes les commodités, mais aussi des choses necessaires à la conservation de la vie. Ainssi quoy qu' il leur arrive de desagreable et d' incommode, ils sont contents de tout.

CHAPITRE 12 L'INDULGENCE

Aristote repond Socrate, ou, pour mieux dire, Platon, de ce qu' il dit que les vertus sont des sciences et des prudences. Si ce philosophe trouve mauvais que Platon donne ces noms aux vertus, il le blâme pour un su-

p143

jet bien léger ; et s' il croit que ce grand homme ait pensé que les vertus ne sont que de pures speculations et des connoissances oisives, il luy fait une fort grande injustice.

Quoy qu' il en soit, il est certain que lorsque Platon appelle les vertus des sciences et des prudences, il ne veut dire que ce que dit S Thomas : " que la droite raison est la source de toutes les vertus et de toutes les actions vertueuses ; et que tandis qu' elle éclaire et qu' elle conduit l' homme, il est bon et fait toujours bien, et qu' il s' égare et se déregle aussi-tôt que cette lumiere interieure s' éclipse en luy, ou qu' elle se trouble. " cette verité est constante parmi tous ceux qui raisonnent solidement : car encore qu' il semble que la plupart de ceux qui péchent agissent contre leur propre persuasion, et qu' ils abandonnent le parti qu' ils approuvent ; néanmoins si l' on regarde la chose de près, l' on trouvera qu' il n' est rien de si faux, et qu' il est au contraire très-vray que l' homme suit dans tous les partis qu' il prend, ses approbations presentes ; que la raison est un oracle qu' il consulte incessamment, et qu' il regle toutes ses actions et toute sa conduite par ses réponses ; de sorte que pendant que sa raison se conserve en luy pure et saine, et qu' elle luy montre nettement et fortement le bien qu' il doit suivre, il l' embrasse toujours infailliblement ; mais il luy prête aussi une obeïssance égale, lorsque s' étant laissé corrompre par les passions, elle vient à decider, par exemple, qu' il doit s' abandonner aux plaisirs des sens, et qu' il trouvera sa felicité dans leur jouïssance.

Si l' on demande d' où vient que l' homme ne peut rien faire que ce que la raison luy ordonne, et qu' il la suit lors même qu' elle est

p144

aveuglée par quelque passion ? Je répons que cela vient de la force naturelle de la raison, et de ce qu' étant établie dans l' homme pour le conduire, elle a reçu avec la charge de sa conduite le pouvoir de se faire obeïr promptement et ponctuellement.

Ce que nous avons dit fait voir avec combien de justesse et de solidité Platon appelle les vertus des sciences et des prudences, et combien profondes et veritables sont les maxi-

mes qu' on trouve si souvent repetées dans ses écrits : " que la science fait tous les biens ? Que l' ignorance fait tous les maux ; que le prudent est toûjours bon, et que l' ignorant est toûjours méchant ; que celui qui ne connoît pas ce qu' il fait, ne peut que s' égarer ; et que celui qui sçait ce qu' il fait, ne peut qu' agir droitement. " car ce grand homme ne veut dire autre chose par ces maximes, si ce n' est que pendant que la droite raison gouverne l' homme, il se conduit bien ; or c' est la science qui fait la droite raison, donc c' est la science qui est la regle, et le principe de toutes les bonnes actions, et qui fait toutes les vertus de l' homme.

Cette opinion de Platon, quelque singuliere qu' elle paroisse, est pourtant generalement approuvée de tous les philosophes, et même d' Aristote. Voici comme il parle : " il n' est pas possible que l' homme s' empêche de faire un bien que la raison luy fait connoître, pendant qu' elle demeure convaincuë que c' est un bien. Si l' on m' oppose qu' il y a beaucoup de gens éclairés qui ne laissent pas de pécher et d' agir contre leur propre conviction ? Je répons que ces gens-là sçavent en general qu' il n' est pas honnête, par exemple, d' être voluptueux, mais qu' en particulier, et dans le moment qu' ils suivent les

p145

attraits de la volupté, ils ne font aucun usage de leur science, que même ils ne peuvent en faire aucun, et que la science est en eux comme en ceux qui dorment, et comme elle est en ceux qui sont yvres ou phrenetiques : car la vehemence des passions a le pouvoir d' alterer le corps et de troubler la raison aussi bien que le vin et les fievres les plus ardentés. "

ces paroles d' Aristote font voir que le péché commence par une espece d' enyvrement ; que l' homme perd le jugement avant que de le commettre, et qu' il ne tomberoit jamais dans le péché, s' il ne tomboit auparavant dans l' erreur. Il ne doit pas néanmoins prétendre que cette sorte d' erreur l' excuse et le justifie ; et c' est fort ridiculement que les hege-siaques maintenoient qu' il falloit pardonner tous les crimes, parce que lorsque les hommes les font, les nuages des passions, disoient-ils,

les empêchent d' en apercevoir la difformité : car les nuages des passions ne se forment pas tout à coup, et l' homme qui voit et qui sent qu' ils s' élèvent en luy, est inexcusable de les laisser croître et grossir au point qu' ils soient capables de l' aveugler. Les erreurs qui naissent des troubles des passions ne sont donc pas inévitables, et ne doivent pas être mises au rang de ces erreurs innocentes, telle que fut celle de Cephale qui tua sa femme au travers des buissons, pensant tuer un sanglier ; puisqu' elles sont les effets d' une négligence coupable, et qu' elles sont autant d' aveuglemens volontaires. " tant s' en faut, dit Aristote, qu' il faille excuser les crimes qu' elles causent, qu' il faut punir doublement ceux qui les ont commis, et parce qu' ils les ont commis, et parce qu' ils se sont mis en état de les commettre. "

p146

mais si après ce qu' on a dit il se trouve encore quelqu' un qui doute que la science ait part à la production des vertus, et des actions vertueuses, il n' est point pour le convaincre de plus infallible moyen que de luy faire considérer l' indulgence, puisque la science est manifestement le principe et l' ame de cette aimable vertu. En effet, à mesure que nos connoissances augmentent nous devenons plus doux et plus indulgens, les fautes et les deffauts de ceux avec qui nous vivons nous font moins de peine, et nous comprenons bien que si nôtre lumiere arrivoit à sa perfection, nous pourrions parvenir à une espece d' insensibilité à l' égard des offenses qu' on nous fait, même à l' égard de celles qui nous causent de plus grands chagrins.

Ce qui fait que l' indulgence est parfaite lors qu' elle se rencontre dans un homme extraordinairement éclairé, est que la grandeur de sa lumiere luy fait penetrer les causes les plus cachées des fautes et des emportemens des hommes, et luy fait trouver des excuses pour une infinité d' actions qui luy ont autrefois paru très-offensantes et très-mauvaises. Il voit, par exemple, qu' il s' est piqué de ce qu' on luy a dit en quelques occasions des paroles qu' il a regardées comme des paroles de mépris, pour n' avoir pas connu l' intention ou le peu de sens des personnes qui les ont dites : et que

souvent il a attribué à la malice ce qu' on a fait contre luy par hazard et sans aucun dessein.

Quant aux deffauts du corps, il croiroit blesser l' équité, s' il les reprochoit à ceux qui les ont, et s' il leur imputoit les fautes de la nature. Il traite également les deffauts de l' esprit ; et comme il n' est point offensé de l' aveuglement du corps il ne l' est point aussi

p147

de la stupidité, qu' il considere comme l' aveuglement de l' ame.

Mais les personnes intelligentes ne comprennent pas seulement qu' ils ne doivent pas être choqués des imperfections et des deffauts naturels des autres, ils sont encore convaincus qu' ils doivent supporter sans chagrin les sujets veritables qu' on leur donne de se fâcher, tels que sont les blessures que font à leur reputation les envieux et les méchants qui medisent d' eux : car quoique ces blessures soient infiniment sensibles, neanmoins l' homme qui a acquis la perfection de l' indulgence, n' en est pas touché, et il les regarde, ainsi que faisoit Socrate, comme les effets d' une mauvaise éducation dont on n' est point coupable, d' une legereté qui ne fâche qui que ce soit, ou d' une malignité naturelle et insurmontable. Il voit d' un oeil aussi tranquille les oppositions de ceux qu' il trouve en son chemin ; il se met en leur place, il entre dans leurs interêts, dans leurs sentimens, et même dans leurs imaginations ; et il decouvre qu' ils ne le traversent que par les étroites liaisons d' interêt et d' amitié qu' ils ont avec ses concurrens, ou par le ressentiment de quelque injure qu' ils croient avoir reçue de luy.

L' indulgence chrétienne est incomparablement plus excellente que l' indulgence humaine ; aussi les vües qui la font naître sont-elles plus élevées ; car la foy fait voir à l' homme qu' il est obligé de souffrir en autrui ce que Dieu y souffre, et qu' il doit imiter sa douceur et sa patience. Elle luy fait aussi regarder ceux qui s' opposent à ses desseins, comme les instrumens de sa justice, et même comme les ministres de sa bonté ; puisque lors même qu' ils empêchent le succez de ses desirs, ils travaillent le plus souvent à son avantage.

Quant à l' indulgence humaine, il seroit mal-aisé de trouver une vertu plus fausse, plus politique et plus interessée, puisqu' elle n' est en nous qu' une crainte de perdre ceux qui nous offensent par leur indiscretion, ou par leur humeur violente, parce qu' ils nous servent dans nos affaires, ou que par l' agrément de leur esprit ils contribüent à nôtre divertissement. On les supporte encore pour ne pas perdre le merite des services qu' on leur a rendus, ou par la peur qu' on a de passer pour querelleur et pour delicat.

L' indulgence humaine est aussi quelquefois une poltronerie habile, qui fait que certaines personnes excusent ou dissimulent ce qu' on leur dit de fâcheux, pour n' être pas obligés d' en tirer raison.

C' est enfin une liberté qu' on veut avoir d' abuser des autres, et qu' on ne peut prendre si l' on ne donne aux autres la liberté d' abuser de nous.

Ce qu' on a dit montre que l' indulgence humaine n' est pas une vertu sincere ; mais ce qui le prouve invinciblement ; c' est que ceux qui la pratiquent, quelque doux et endurans qu' ils paroissent, sont choqués interieurement de tous les procedés et de tous les discours piquans ; qu' ils ont une peine extrême à cacher leurs impatiences et leurs chagrins ; et qu' ils les feroient éclater s' ils n' étoient retenus par les considerations qu' on a marquées. Au contraire les chrétiens sont veritablement indulgens, parce qu' ils ont dans le coeur la même douceur qu' ils témoignent dans leur procedé, et que la charité dont ils sont remplis, les dispose si bien pour les autres, que quoy qu' on leur fasse, ils ne s' offensent jamais de rien.

CHAPITRE 13 L'AFFABILITE

La bassesse de la fortune fait tant de confusion à l' orgueil humain, qu' il n' est rien que l' homme n' imagine et qu' il ne fasse pour se tirer de l' avilissement où elle le met. C' est

pourquoy nous voyons que ceux dont la naissance est obscure, tâchent de s' élever par les charges et les emplois, ou qu' ils usent de toute sorte d' adresse pour avoir quelque part à la faveur et à la confiance des grands, afin qu' on les considere, et que n' ayant point de grandeur propre, ils soient agrandis par une grandeur étrangere. Voilà ce qui fait aller le monde en foule aux palais des princes, quoique l' erreur qui les flatte les persuade qu' on les recherche, et que c' est à eux qu' on fait la cour.

Mais comme l' élévation des personnes du premier rang les rend inaccessibles aux ambitieux qui sont d' une condition mediocre, et que ceux-cy n' osent et ne peuvent aller à eux, étant retenus par leur timidité et par leur respect, ils reçoivent un plaisir sensible et un soulagement extrême lorsque les grands qu' ils n' osent aborder, font quelques pas vers eux et leur rendent leur abord facile.

La vertu qui porte les princes et les grands seigneurs à être bons, humains et honnêtes, et qui regle si bien leur civilité qu' elle s' accorde avec leur dignité ; cette vertu, dis-je, qu' on appelle affabilité, est l' attrait le plus puissant qu' ils sçauroient employer pour gagner la bienveillance de tout le monde, sur tout quand ils la possèdent en perfection ; car alors ils ne donnent pas seulement libre accez à ceux

p150

qui vont leur demander leur protection ; mais ils préviennent aussi leurs prieres et leur épargnent la pudeur qu' on a toutes les fois qu' on est obligé d' en faire ; ils entrent même dans les interêts des gens, et les excitent à penser à tout ce qui peut les accommoder.

Il est vray que l' affabilité est un charme ; à la force duquel il est difficile de resister ; mais il est vray aussi que l' usage qu' on en fait, montre que ce n' est pas une véritable vertu ; car les grands qui la pratiquent le plus innocemment, ou pour mieux dire, le moins criminellement, ne la pratiquent que pour le faste, c' est à dire pour avoir une grande cour, qu' ils regardent comme une marque pompeuse de la grandeur de leur credit ou de leur naissance.

Je dis que l' espece d' affabilité la moins mauvaise est celle de ces grands seigneurs qui ne

s' étudient à attirer le monde chez eux, que pour satisfaire leur vanité, parce que la plupart d' entr' eux font servir cette vertu aux projets de leur ambition ; et ceux-cy, quelque affables et civils qu' ils se montrent à l' égard de toute la cour, ils le sont encore beaucoup plus à l' égard des personnes qui y sont en crédit, et qui peuvent leur être utiles à obtenir les plus grands emplois et les premières charges où ils prétendent s' élever.

Mais l' affabilité n' est pas seulement vaine et ambitieuse, elle est encore artificieuse et maligne. Telle étoit l' affabilité d' Absalon. " ce jeune prince, dit l' écriture, parloit à tous ceux qui entroient dans le palais de son père, et leur demandoit d' où ils étoient, qu' elles affaires les amenoient ; et quand il les avoit entendus, il louoit la justice de leur cause, leur offroit son intercession et par ces démonstrations de bonté il travailloit à les gagner et à les séduire. "

p151

cet exemple ne nous fait pas seulement apercevoir la malignité de cette vertu artificieuse, il nous fait remarquer aussi qu' elle est particulièrement dévouée aux desseins des usurpateurs et des factieux, et que c' est principalement dans les chefs de party qu' elle se rencontre : car outre que ce n' est que par la grandeur de leurs soins qu' ils peuvent conserver leurs amis et leurs partisans, qui sont d' ordinaire tentés et souvent ébranlés par les efforts que fait sur eux le party contraire ; il leur est impossible de réussir que par la faveur publique. De sorte qu' il faut qu' ils ménagent tout le monde, que leurs portes demeurent toujours ouvertes ; que toutes sortes de gens soient reçûs civilement chez eux ; et qu' après avoir passé la nuit à s' assurer de leurs amis par toutes sortes de moyens, ils employent le jour à caresser de misérables boute-feux qui se sont accredités et rendus considérables parmy les peuples ; et c' est ce qui a fait dire à Pindare : que la vie des chefs de party étoit une fatigue honorable.

L' affabilité des personnes de qualité qui n' ont aucun mérite, est une bassesse d' ame et une incapacité de tenir leur rang.

L' affabilité vertueuse vient de la charité et de l' humilité, et ne se rencontre par conse-

quent que dans un prince véritablement chrétien. Car pendant que l'orgueil de sa condition le porte à mépriser le reste des hommes, l'humilité luy donne des sentimens si bas de luy-même, qu'il n'a point de peine à recevoir avec un visage ouvert ceux qu'il sait luy être semblables par la nature, et qu'il croit beaucoup plus vertueux que luy. La charité contribué aussi à le rendre affable, parce qu'elle inspire à tous les chrétiens un si grand desir de servir leur prochain, qu'ils en embras-

p152

sent toutes les occasions avec joye, et le cherchent avec tant d'empressement, qu'ils vont toujours au devant de tout ce qu'il peut souhaiter.

CHAPITRE 14 LA FACILITE

Quoy qu'il y ait une infinité de parties qui entrent dans la composition de l'homme ; que son corps soit formé de beaucoup de membres et qu'il y ait dans son ame un grand nombre de facultés, l'on peut dire néanmoins que la plupart de ses parties sont en luy comme si elles ne luy appartenoient pas, puisqu'il peut subsister et être défini sans elles. Cette vérité est sensible en ceux qui pour n'avoir que la moitié du corps, ou pour être privés des sens extérieurs, n'en sont pas moins hommes : mais elle paroît plus évidemment en ce qu'encore que le propre de l'homme soit de penser, l'on ne peut pourtant designer un homme et le faire connoître par ses pensées ; parce que celles qui se présentent à son esprit, sont souvent contraires à ses mœurs et à ses inclinations naturelles, et qu'elles sont en luy malgré luy ; il n'y a que ses desirs et sa volonté qui soient proprement à luy ; c'est pourquoy ce n'est que dans sa volonté qu'on le trouve ; de sorte que l'on peut dire avec S Augustin, que l'homme n'est que sa volonté.

L'homme étant donc renfermé dans sa volonté, il ne faut pas être surpris s'il a un amour si tendre, si fort et si violent pour elle ; car ce seroit s'étonner de ce que l'homme s'aime soy même : et il ne faut pas l'être aussi,

s' il s' opiniâtre quelquefois à la poursuite des biens les plus petits et les plus legers, puisque c' est la satisfaction de sa volonté qui est la source et la mesure de son bonheur, et qu' il trouve toûjours une douceur délicieuse dans la jouissance des moindres choses, pourvû que par leur possession il contente de grands desirs. Je ne sens la souveraineté, disoit Denis Le Tyran, que par le plaisir que j' ay de faire ma volonté.

L' on conclut de ce qu' on vient de dire, que la facilité qu' ont quelques personnes complaisantes à renoncer à leur volonté, et à se tourner presque toûjours aux desirs des autres, est une vertu d' une force extraordinaire, puisqu' elle donne à l' homme celle de vaincre à toute heure sa volonté. Mais pour prouver la fausseté de cette vertu, il ne faut qu' employer les effets qu' on luy attribuë, et faire considerer que la grace de Jesus-Christ (dont le pouvoir surpasse si fort celuy de la vertu humaine) a bien de la peine à rendre l' homme maître de ses desirs, et qu' à quelque degré de sainteté qu' il parvienne, il ne l' est jamais si absolument qu' il ne trouve toûjours beaucoup de resistance en luy-même.

C' est pourquoy il est aisé de connoître que la facilité est une vertu trompeuse, et de découvrir que ces gens (qui sont accommodans, qui ne dédisent jamais leurs amis de rien, et qui lors même qu' ils se sont déclarés vouloir quelque chose, dès qu' on leur resiste tant-soit peu, se rangent si promptement à l' avis des autres) quoy qu' ils paroissent n' avoir point de volonté, ne manquent pourtant jamais à faire la leur. Car si l' on y prend bien garde, ce sont des gens qui sacrifient ce qu' ils souhaitent le moins à ce qu' ils souhaitent le plus, et qui ne font tout ce que l' on veut, que pour ob-

tenir ce qu' ils veulent. Un homme fait partie d' une société composée d' un grand nombre de personnes agréables, et qui font une grande figure dans le monde ; la douceur qu' il trouve dans cette société, et la gloire qui luy revient d' y être souffert, l' obligent à faire tout ce qu' il peut pour s' y conserver : il voit qu' il n' a

pas assez d' esprit et de merite pour y primer, que peut il faire de mieux que de suivre les mouvemens de ceux qu' il ne peut maîtriser ? Un gentil-homme qui s' est insinué dans les bonnes graces d' un prince, voit que pour établir ses affaires il n' a point d' autre moyen que de le ménager ; il sçait que ce prince est difficile, délicat et si absolu dans tout ce qu' il veut, qu' il ne peut souffrir qu' on le contredise : il se resout d' avoir pour luy une aveugle complaisance, et il en use de cette maniere, parce qu' il ne trouve point de meilleure voye pour réüssir.

C' est l' interêt (qui ouvre l' esprit aux hommes, et leur donne tant d' adresse et d' industrie) c' est l' interêt, dis-je, qui leur a fait apercevoir que l' homme est si fortement attaché à toutes ses volontés, qu' on luy déplaît mortellement dès qu' on s' y oppose ; et que de là vient cette generale aversion qu' on a pour les esprits contredisans, pour ces fleaux de la conversation et de la vie civile, à qui il suffit, dit Martial, de connoître que quelqu' un a un dessein, ou qu' il est d' un avis, pour en avoir un contraire.

D' où il leur a été aisé de conclure que puisque l' homme s' offense si fort quand on desaprouve ses pensées et ses desseins, on le ravit sans doute lors qu' on luy témoigne d' une maniere qui paroît sincere, qu' on entre effecti-

p155

vement dans tous ses sentimens ; et c' est ce qui fait qu' il y a des gens qui s' étudient à être commodes, et qui se piquent d' avoir une grande facilité à se conformer aux goûts et aux inclinations des autres.

La facilité de ceux qui n' ont gueres d' esprit, ou qui n' en ont point du tout, est bien différente de celle des personnes intelligentes, qui agissent de dessein et qui ont des vûës ; car leur facilité n' est que la mollesse de leur complexion, ou une foiblesse qui fait qu' ils se laissent entraîner à tous ceux qui ont plus de lumiere et de force qu' eux. Elle vient aussi de ce que leur esprit ne leur fournit aucune raison pour ne pas vouloir, ni aucune invention pour ne pas faire ce que les autres veulent : elle vient enfin de l' état de leur volonté qui est endormie ; car au lieu que les personnes vives et agissantes, ont toujours quelque

nouvelle envie : celles-cy au contraire n' ont envie de rien, et n' ont par consequent aucune peine à faire tout ce qu' on veut ; cette espece de facilité n' est qu' un defaut de lumiere et de vigueur, c' est le moyen de parvenir des foibles et des stupides, et le party que prennent ceux qui n' ont ni la science, ni la force de resister.

La facilité de rompre sa volonté en toutes rencontres, et de n' avoir repugnance à rien de tout ce qui choque le plus nos inclinations, lors qu' elle est sincere et veritable, n' est pas seulement une vertu, c' est l' assemblage de plusieurs vertus rares et excellentes ; c' est le comble et la perfection de la pieté chrétienne ; aussi ne se trouve-t' elle que dans ces hommes bienheureux qui ont travaillé toute leur vie à se dompter, à détruire leur amour-propre, et à mourir à eux-mêmes ; et c' est d' eux seuls qu' on peut dire veritablement qu' ils n' ont point

p156

de volonté. Dans les vertueux du siecle, la facilité, ainsi que nous avons dit, n' est qu' une vertu trompeuse ; car pendant qu' ils semblent ne faire rien pour eux, et n' avoir point d' autre desir que de s' accommoder aux desirs des autres, ils vont à leurs fins et songent à satisfaire leurs passions.

CHAPITRE 15 LA PITIE

La vie de l' homme est sujette à tant de sortes de maux, d' infortunes et de traverses qu' il seroit presque toujours consumé d' ennuis et de déplaisirs, si personne n' étoit sensible à ses peines et ne prenoit soin de les adoucir. Mais la providence a pourvû à son soulagement d' une maniere admirable par les differentes liaisons qu' elle a établies entre les hommes ; car ces liaisons les engagent à s' interesser à ce qui les touche, et à s' assister mutuellement. C' est par cette raison que cette sage providence en fait naître plusieurs d' un même sang, afin que le bien qu' ils sont capables de faire, se communique à leurs proches préferablement aux étrangers ; comme le suc qui entretient la vie d' un arbre, se distribue plutôt aux branches qui sortent immediatement du tronc,

qu' à celles qui en sont éloignées. Outre cela elle met en certaines personnes un si grand rapport de goûts et de sentimens, qu' ils se lient d' amitié dès qu' ils se connoissent, et contractent par leur union une obligation mutuelle de prendre part à leurs peines, et de s' entr' aider dans tous leurs besoins. Mais comme la proximité du sang ne s' étend qu' à un petit nombre de personnes, et que l' amitié est en-

p157

core plus limitée, la plupart des miserables seroient abandonnés, si la même providence n' eût trouvé le secret de les joindre aux plus heureux par la nature qui leur est commune ; car il n' est pas possible qu' étant unis naturellement, ceux-cy ne ressentent les maux des autres, et que les ressentant ils ne fassent ce qui est en leur pouvoir pour les secourir.

C' est là le privilege de la pitié. Ceux qu' elle attendrit, ne se bornent pas à donner secours aux personnes qu' ils aiment et à celles qui leur appartiennent ; ils tendent les mains aux personnes qui leur sont les plus indifferentes, et même à celles qui n' en usent pas bien à leur égard et qui leur sont contraires ; et c' est d' elle seule qu' on peut dire que c' est une ressource pour tous les malheureux. C' est pourquoy l' on auroit raison de louer extraordinairement la pitié, si ceux qui font du bien aux pauvres, et qui consolent les affligés, leur rendoient ces charitables offices en vûë de Dieu, et pour accomplir sa loy qui nous ordonne de les leur rendre. Mais nôtre amour-propre qui corrompt tous les biens que nous faisons, ne nous fait sentir les maux de nôtre prochain, et ne nous inspire le desir de les soulager que pour l' amour de nous-mêmes, ainsi que nous allons le faire entendre.

Peu de gens s' appliquent à bien connoître la nature de l' amour propre, quoy que ce soit une des plus utiles connoissances que l' on scauroit acquerir, puisque sans elle on ne peut distinguer les fausses vertus des vertus veritables. Tout ce que j' en puis dire, sans m' éloigner de la matiere que je traite, est que l' amour propre a une étenduë étonnante ; car tous ceux qu' il possede, s' inquiètent pour les sujets qui les touchent de près et pour ceux où ils n' ont presque point d' interêt ; ils crai-

gnent les accidens dont ils sont menacez et ceux qui ne doivent pas leur arriver vray-semblablement ; et au lieu de se contenter d'apporter des remedes à leurs maux presens, ils songent sans cesse à prendre des precautions contre les disgraces et les malheurs à venir.

Ces dispositions qui sont celles d'un homme plein de l'amour de soy-même, nous font comprendre quel est le principe de ceux qui agissent par le mouvement d'une pitié purement humaine, et nous font voir que lors qu'ils ouvrent leur bourse pour subvenir à la nécessité d'un homme qui est tombé dans la pauvreté, ou qu'ils sauvent de la prison un debiteur poursuivi par ses creanciers, ou qu'ils se montrent officieux et secourables à un de leurs voisins qu'ils voyent accablé de douleurs et de maladies, ou qu'ils essayent de donner quelque consolation à un pere et à une mere desolez de la mort de leur fils unique ; quoy que leurs actions nous persuadent qu'ils ont une veritable compassion des afflictions et des miseres de leur prochain, ce sont des gens qui n'ont pitié que d'eux-mêmes, qui se servent, s'assistent et se soulagent en la personne des autres, et qui esseyent leurs larmes dans les yeux de leurs proches et de leurs amis. Ce sont des gens qui voyant que par l'inconstance des choses humaines, les plus riches sont en peu de temps appauvris par les mauvaises affaires qui leur surviennent, que les plus robustes et les plus sains lors qu'ils y pensent le moins sont attaquez de maladies longues et incurables, et que les plus heureux deviennent souvent les objets de la haine de la fortune, prennent tous les soins qu'ils peuvent des malheureux, afin qu'on prenne les mêmes soins d'eux s'ils viennent à manquer de bien, s'ils tombent

malades, et si leur fortune vient à changer ; de sorte qu'ils previennent tous leurs besoins, et se donnent par avance tous les secours qu'ils peuvent s'imaginer ; ainsi la pitié est un sentiment interessé ; c'est une prévoyance habile, et on peut l'appeller fort proprement la providence de l'amour propre.

Les larmes que Cesar versa lorsque Theodore luy presenta la tête de Pompée, font voir clairement cette verité, puisqu' il est évident qu' il pleura à la vûë de ce spectacle, par les reflexions qu' il fit que la fortune qui avoit trahi Pompée ne luy seroit pas plus fidelle, et que le nombre et la continuation des faveurs qu' il recevoit d' elle, luy devoient être un presage certain de son inconstance : car s' il eût pleuré la fin déplorable de Pompée par quelque reste d' amitié qu' il eût conservée pour luy, n' eût-il pas eu une vraye horreur de l' assassinat de ce grand homme, et n' eût-il pas fait punir l' assassin qu' il avoit entre ses mains ? Mais comment pouvoit-il être véritablement affligé d' une mort qui l' avoit délivré d' un ennemy si puissant, et qui luy avoit assuré l' empire ? " en verité c' est mal connoître le coeur de l' homme, dit Q Curce, que d' en attendre de la compassion, et de s' imaginer que les infortunes des autres le touchent assez pour luy tirer des larmes des yeux. "

l' idée que j' ay conçue de la pitié est toute à fait conforme à la definition qu' Aristote en a donnée : " la pitié, dit-il, est une douleur que nous sentons des disgraces et des afflictions qui arrivent aux autres, dans la creance que nous avons qu' elles pourront quelque jour nous arriver à nous-mêmes. " si quelqu' un veut être convaincu que c' est cette creance qui fait naître en nous la pitié, il n' a

p160

qu' à observer qu' on la trouve très-rarement en ceux qui sont comblés de biens et d' honneurs, et dont le bonheur est si affermi, que rien n' est capable de le détruire ; et en ces sortes de malheureux qui sont si accablés de miseres, qu' il ne leur reste plus rien à craindre.

Il y a donc un juste sujet de s' étonner qu' on regarde la pitié comme une qualité vertueuse ; mais on en aura beaucoup plus, si l' on considere qu' elle n' a rien d' estimable ni dans les causes qui la produisent, ni dans les sujets où elle se rencontre ordinairement.

La pitié en elle même n' est qu' un amollissement de l' ame, que la vertu travaille incessamment à fortifier ; aussi est-ce principalement à cause de la pitié que Platon condamne

la comedie : " on y represente, dit-il, des aventures tragiques, et on y fait voir des heros plaintifs et qui pleurent leurs infortunes pour émouvoir la pitié des spectateurs ; et l' on ne prend pas garde qu' étant ainsi amolis, ils en sont bien plus disposés à se laisser abattre par les afflictions : ne devoit-on pas au contraire leur proposer des exemples propres à leur affermir l' ame, et faire voir sur le theatre de grands hommes qui soutiennent les pertes et les disgraces avec une grande égalité et avec constance ? " il est vray qu' Aristote, n' est pas de son avis, et qu' il croit que la comedie doit être une imitation et une peinture forte et naturelle des passions, afin de faire craindre aux hommes de s' y abandonner. Remede bien singulier, étrange entreprise, de vouloir guerir les passions par les passions ! Quant aux causes qui produisent la pitié, il y en a deux principales. La premiere est, ainsi qu' il a été dit, un amour excessif de soy-

p161

même, qui fait que l' homme portant sa vûë sur tout le cours de sa vie, cherche des remedes pour tous les accidens où il peut tomber.

La seconde cause de la pitié est ce mélange d' humeurs où la pituite prédomine ; car les personnes humides sont plus disposées que les autres à recevoir les impressions des objets, et elles pleurent d' autant plus aisement qu' elles trouvent du soulagement à verser des larmes. De là vient que ceux qui sont de ce temperament, ne sont pas toujours également sensibles, et qu' il y a des temps et des heures du jour où ils le sont fort peu, selon que la pituite domine plus ou moins en eux ; ce qui fait qu' on ne peut compter sur les assistances que donnent au prochain ceux qui ne l' assistent que par une pure compassion naturelle.

Les sujets les plus susceptibles de pitié sont les vieillards, les femmes et les enfans, qui sont tous des sujets foibles et faciles à émouvoir. Les vieillards, parce que leur corps et leur esprit sont affoiblis par l' âge : les enfans, parce qu' ils agissent par l' impression que font en eux les objets qui frappent les sens, et les femmes à cause que leur sexe les éloigne des emplois qui éveillent et qui exercent le cou-

rage, et que d' ailleurs elles sont dépourvües des connoissances qui fortifient l' esprit ; de sorte que dans les accidens qui leur arrivent, elles se trouvent sans force et sans resolution ; c' est par cette raison qu' elles plaignent extraordinairement tous ceux qu' elles voyent dans la souffrance, et qu' elles voudroient, dit Senèque, briser tous les fers et ouvrir toutes les prisons.

Ainsi quoy qu' on aime les personnes tendres, et que tout le monde soit prevenu en faveur de la pitié, il faut bien se garder de la

p162

prendre pour un sentiment vertueux, il faut la regarder comme une veritable passion, ainsi qu' elle l' est par le consentement de tous les philosophes. Il est vray qu' Aristote la met au rang des passions qu' il appelle utiles et necessaires ; car comme il croit que toutes les belles actions et toutes les belles choses doivent leur naissance à l' ambition, et que cette passion de s' immortaliser a fait les heros, et tous ces grands hommes qui se sont rendus celebres par les arts et par les sciences ; que la colere anime les vaillans et a part à tous les exploits guerriers ; que la crainte fait prévoir les maux, et qu' elle est la mere de la prudence : il pense de même que la pitié nous excite à pourvoir aux besoins des pauvres, et nous fait faire en bien des rencontres beaucoup d' actions de liberalité.

Ciceron ne peut goûter cette opinion, et se mocque avec beaucoup de raison de ce qu' Aristote a cru qu' un homme ne peut être charitable s' il n' est amolli par la pitié. " l' homme, dit-il, seroit bien-malheureux, si pour soulager les miserables, il falloit qu' il le fût luy-même ; s' il falloit qu' il eût l' ame émûe et troublée pour les secourir dans leur indigence ; et s' il ne pouvoit, dit Senèque, consoler un affligé sans être abattu, triste et languissant comme luy. "

mais n' est-ce pas la pitié qui est la cause la plus ordinaire de la charité qu' on exerce envers le prochain ; il n' est rien de plus certain, répond Ciceron ; mais il n' est pas question de sçavoir de quelle maniere on fait les actions qui sont de soy bonnes et vertueuses ; il s' agit d' établir comment elles doivent être faites, et d' éclaircir quelle est la disposition du sage lors

qu' il assiste ceux qui sont en nécessité ? Or cette disposition du sage est telle, qu' il fait le

p163

bien par les ordres tranquilles de la raison, et n' attend pas pour le faire qu' il y soit excité par les passions : de sorte que plus il croît en sagesse et moins il a besoin d' être ému de compassion pour secourir les pauvres, parce qu' il luy suffit pour faire les actions de charité, qu' elles luy soient prescrites par la raison. Cette disposition du sage vient de ce qu' à mesure qu' il s' avance dans la vertu, il devient plus semblable à Dieu, qui sans être touché des peines de ceux qui souffrent, les en délivre par les seuls ordres de sa sagesse ; " ce qui donne quelque soupçon, dit S Augustin, que la pitié est une foiblesse et une infirmité de nôtre nature, c' est que les anges bien-heureux preservent un homme du naufrage, sans que le danger où ils le voyent leur fasse ressentir aucun mouvement de compassion. Et c' est pour cette raison que Seneque dit, que le sage doit être toujours charitable, mais qu' il ne doit jamais être foible. "

si l' on veut sçavoir d' où vient qu' on a tant d' inclination pour les personnes qui sont sensibles aux maux des autres, et pourquoy la pitié a trouvé place parmy les qualités les plus estimées ? Je répons qu' on a conçu une opinion avantageuse de la pitié par la même raison qui persuada aux babyloniens que Belus étoit un dieu ; car comme ils eurent cette creance et luy rendirent les honneurs divins, parce qu' ils voyoient que sa statuë étoit un azile pour tous les criminels ; de même le vulgaire voyant que la pitié est le refuge des misérables, l' a regardée et honorée comme une qualité divine. Par où l' on voit que l' intérêt ne fait pas seulement toutes les fausses vertus, mais qu' il est encore l' auteur de l' estime qu' on a pour elles.

p164

On approuve aussi la pitié par l' extrême aversion qu' on a pour la dureté, qui est une qua-

lité étrange et tout-à-fait opposée à la nature de l' homme, parce qu' elle étouffe en luy tous les sentimens humains, et qu' il semble qu' elle ferme son coeur à tous les autres hommes, en le rendant insensible à leurs afflictions et à leurs miseres. L' on peut même dire que puisque la dureté est un vice qui empêche les hommes de compatir mutuellement à leurs déplaisirs ; c' est une chose louable de sentir des maux ausquels on est obligé de remedier : mais il faut s' arrêter là ; car si l' on fait un pas plus avant, et qu' on tire cette consequence, que la pitié qu' on n' a des autres que pour l' amour de soy même, est pourtant une qualité vertueuse, l' on commence à s' égarer, parce que les sentimens que la vertu inspire, sont paisibles, uniformes, et purs de tout interêt, et que la compassion naturelle est un sentiment inquiet, inégal et interessé ; aussi est-ce une chose bien differente d' être touché de pitié, et d' être attendri par la charité. La charité rétablit le pouvoir de la raison dans l' homme ; la pitié l' affoiblit ; la charité luy fait toujours sentir et soulager en la maniere qu' il peut les maux de tous les hommes, amis, ennemis, domestiques, étrangers, et même de ceux qui sont absens ; la pitié ne le porte à les assister qu' autant qu' il y est excité par les objets presens. La charité regarde Dieu dans le prochain, et est sensible aux besoins de l' ame ; la pitié n' est touchée que des disgraces et des malheurs temporels. Cependant il faut avoüer quoi que la pitié ne soit en elle-même qu' un affoiblissement de l' ame, et que ses motifs ne soient pas louables ; qu' elle ne laisse pas d' être estimable par ses effets : car il se fait une infinité de biens dans le monde qui ne se feroient pas sans elle.

p165

Aussi lorsque j' ay découvert ses deffauts, mon intention n' a pas été de la condamner absolument, et de blâmer les assistances qu' on donne au prochain par son mouvement ; puisqu' il faut approuver toutes les bonnes actions par quelque principe imparfait qu' elles soient produites ; je n' ay donc point eu d' autre dessein que de détromper les hommes qui croient qu' ils sont vertueusement tendres et charitables, toutes les fois que par leur seule compassion naturelle, ils retirent des pauvres dans leurs maisons, ou qu' ils payent la rançon de

quelque captif ; et leur faire prendre garde qu' - on n' est vertueux que lors qu' on agit par une disposition vertueuse, suivant cet oracle d' Aristote : " celui-là n' est point vertueux, quelques grandes actions de vertu qu' il fasse, s' il ne les fait en vuë de la vertu. "

s' il y a des chrétiens, comme il y en a sans doute un grand nombre, qui ne sentent point en eux cette disposition vertueuse ; il faut leur parler et les exhorter en cette maniere : si tous les hommes qui appartiennent à Dieu, ne vous sont pas assez chers par ce titre, pour être affligés de leurs maux et pour les trouver dignes de vos soupirs ; suivés du moins les sentimens de la nature, qui vous liant à tous les autres hommes, vous obligent à prendre part à leurs peines ; et faites par un mouvement de pitié ce que vous ne pouvés faire encore pour l' amour de Dieu et par charité.

CHAPITRE 16 DOULEUR DE LA MORT DES

p166

La douleur que nous ressentons de la perte de nos proches et des personnes que nous avons long-temps et cherement aimées, fait dans nôtre ame des impressions si différentes et si contraires, qu' elles semblent être les effets de plusieurs passions. Car cette espece de douleur a des douceurs qui nous flatent et des vivacités qui nous penetrent, et après qu' elle a amolli nôtre ame par ses tendresses, elle l' emporte soudainement par ses violences. Qui ne croiroit que les hommes se voyant attaqués par une passion si forte et si redoutable, ramassent toutes leurs forces pour se mettre en état de luy resister ? Mais qui pourroit s' imaginer qu' il y en ait plusieurs qui au lieu de se fortifier contre la douleur, s' abandonnent à elle ; qui même font gloire de s' y abandonner, et qui dans les tristes aventures qui leur arrivent, se piquent d' être affligés et de sentir tout ce que la douleur a de tendre, de vif et de violent ?

Ces sortes de gens sont faux en toutes manieres ; car outre qu' ils se font un honneur d' être abbattus par l' affliction (ce qui ne peut rendre personne recommandable) et qu' ils re-

presentent d' ordinaire leur douleur plus grande qu' ils ne la sentent, ils trompent souvent les autres quand ils disent qu' ils regrettent les morts, et se trompent encore plus souvent eux-mêmes lors qu' ils croient les regretter.

Il ne faut pas employer beaucoup de raisons pour prouver que ce ne sont pas les morts

p167

qu' on plaint, lors même qu' on est véritablement touché de leur perte : il faut prier seulement les personnes éclairées de se consulter elles-mêmes, de sonder leur ame, et de tâcher de découvrir les causes secrettes de leur douleur ; elles appercevront bien-tôt, je m' assure, que ce n' est pas la mort de leurs amis, mais ce qu' elles perdent par leur mort, qui les fait pleurer ; et que le même intérêt qui fait qu' elles s' affligent de ce que la grêle a ravagé leurs champs et leurs vignes, et de ce que le feu a brûlé la plus belle de leurs maisons, fait qu' elles ne peuvent se consoler de la mort d' un homme dont l' amitié leur étoit agréable, ou honorable, ou utile. Un grand seigneur nous soutenoit dans le monde, un ministre combloit nôtre maison de biens ; un homme, par l' agrément de sa personne et par la fidélité de son amitié, faisoit le bonheur de nôtre vie ; nous les perdons et nous pleurons non pas leur perte, mais celle de nos plaisirs et de nos avantages ; il me semble que cela peut être aperçu très-facilement. L' on a bien plus de peine à comprendre qu' on tire vanité de l' affliction ; cependant il y a des personnes qui se montrent outrées de douleur lors que leurs amis meurent, pour se faire remarquer et se distinguer des autres. Il y a une autre espece de gens qui affectent d' être tendres et sensibles à la perte de leurs amis, afin qu' on soit tendre pour eux et qu' on prenne part à leurs déplaisirs. Enfin les larmes qui coulent de la source la plus basse, sont celles que la foiblesse fait répandre aux femmes en toutes sortes de rencontres : car outre que les larmes sont leur éloquence dans leurs affaires, et leur force dans leurs besoins, il semble qu' elles sont gagnées pour pleurer tous les accidens de la vie, même dans des sujets qui leur sont indifferens,

pourvû qu' elles en soient témoins. Il est vray que leurs larmes tarissent bien-tôt, au moins ordinairement ; ce que je dis, parce qu' il y a des heroïnes d' affliction, qui à la mort de leurs maris forment le dessein de rendre leur douleur immortelle, afin de se signaler ; elles prennent encore cette resolution pour faire entendre au monde que leurs maris étoient infiniment aimables, et qu' elles en étoient aimées uniquement, et pour donner une grande idée du bonheur qu' elles ont perdu : mais la cause la plus ordinaire de la grandeur et de la durée de leur douleur, est qu' elles se voyent déchûes du rang qu' elles tenoient et de la consideration où elles étoient.

L' imitation, l' ostentation et l' interêt sont les plus grandes et les plus generales sources des larmes. L' imitation fait que la plupart des gens pleurent dans les occasions douloureuses et affligeantes, parce que les hommes ont une inclination naturelle à se copier les uns les autres, qui les porte à faire incessamment tout ce qu' ils voyent faire ; et comme depuis leur enfance ils ont toujours vû qu' on est touché de la mort des proches et des amis jusques à verser des larmes, ils pleurent et soupirent quand ils les perdent par ce même esprit d' imitation qui fait qu' ils chantent et qu' ils dansent quand leurs parens ou leurs enfans se marient. " l' exemple nous conduit, dit Seneque, au lieu que la raison nous devrait conduire ; et nous faisons ce qu' on fait, et non pas ce que nous devons faire. "

l' ostentation a une part très-considerable à l' affliction des femmes ambitieuses dont nous avons parlé ; car elles se mettent dans l' esprit qu' il est beau d' égaler la durée de leur deuil à celle de leur vie, et choisissent cette triste et fatigante voye pour acquerir de la reputa-

tion. " etrange maniere de s' établir dans le monde, dit Seneque, que de s' établir par les abbatemens et les foiblesses de la douleur ! La montre de la douleur, ajoûte ce philosophe, est plus grande que la douleur ; rien n' est si rare que de voir des hommes affligés pour eux-mêmes ; rien de

si commun que d' en voir d' affligés pour les autres, qui prennent leur tête à deux mains, qui se tourmentent et qui invoquent la mort comme seule capable de finir leurs peines, et dont néanmoins la douleur s' apaise et devient muette aussi-tôt qu' elle n' a plus de témoins. " j' ay vû autrefois une femme à la cour, qui dans un effroyable accident dont elle fut soudainement frappée, étant à l' instant visitée de tout le monde, en sorte que sa chambre étoit toute pleine, pleura, se plaignit et cria d' une voix si éclatante et d' une maniere si tendre qu' elle faisoit fendre le coeur ; le mien en étoit tout transi, mais il ne le fut pas long-temps ; car le monde ne fut pas plutôt sorti, qu' elle me dit avec un visage fort reposé : je vous prie faites ouvrir les fenêtres, il fait bien chaud, et m' entretenit en suite sur tout autre sujet que celui de son affliction. Comme j' étois surpris de ce changement, son portier la vint avertir qu' une princesse la venoit voir, ce qu' elle n' eut pas plutôt entendu, qu' elle se jeta sur son lit et recommença ses cris, même elle les redoubla par la consideration particuliere qu' elle avoit pour cette grande princesse.

Enfin l' intérêt est la véritable cause de toutes les afflictions grandes, vives et sensibles ; celles-cy sont différentes en toutes manieres des douleurs d' imitation et d' ostentation, sur tout en ce que dans les douleurs d' imitation et d' ostentation l' on l' efforce de paroître tou-

p170

ché beaucoup plus qu' on ne l' est effectivement ; au lieu que dans les afflictions causées par l' intérêt, ce qu' on témoigne est toujours au dessous de ce que l' on sent.

Quelque différentes pourtant que soient ces trois especes d' affliction, elles ont ce rapport entre elles, qu' elles sont toutes fausses et trompeuses ; car ceux qui s' affligent par imitation et par ostentation trompent les autres, et ceux qui sont affligés pour leur propre intérêt, se trompent eux-mêmes, puisque croyant plaindre leurs bienfaiteurs, ils plaignent l' état où ils sont réduits par la mort de leurs bienfaiteurs.

Si l' on ne peut s' affliger sans tromper les autres, ou sans se tromper soy-même, la douleur et la vertu, dira quelqu' un, sont donc in-

compatibles ; et il ne sera jamais permis à un homme sage de sentir le moindre déplaisir, quelque grande perte qu' il fasse : de sorte qu' il verra d' un oeil sec mourir sa femme qui luy a toujours été très chere, qui étoit tendrement attachée à luy, et avec laquelle il passoit doucement sa vie ?

Je répons que le sentiment de la douleur n' est point contraire à la vertu, et qu' il n' est pas moins ridicule de dire qu' un homme vertueux qui perd sa femme, ne doit point sentir cette séparation, que d' assurer qu' il ne doit pas sentir le mal qu' on luy fait quand on luy coupe une jambe. Aussi est-ce une verité si constante parmy les philosophes, que le sage est sensible comme les autres hommes, que c' est sans fondement qu' on impute aux stoïciens de vouloir que leur sage soit insensible, comme on le montreroit, si c' étoit icy le lieu de le faire voir.

Je dis en second lieu que les douleurs d' imitation et d' ostentation sont indignes d' un

p171

homme vertueux et d' un honnête homme, parce qu' un homme veritablement honnête et vertueux n' est ni foible, ni vain, et qu' il craint souverainement d' imposer aux autres. " qu' on voye tomber des larmes de nos yeux, dit Seneque, lors que l' excès de nôtre douleur nous les fait répandre, à la bonne heure ; mais ne nous excitons jamais à pleurer. " Madame La Duchesse De Montauzier, l' honneur de son sexe et l' ornement de nôtre siecle, regardoit la sincerité comme la marque des grandes ames, et la pratiquoit religieusement en toutes ses paroles et en toutes ses actions. " je croirois, disoit-elle, trahir mes amis, si leur temoignant la part que je prends à leurs déplaisirs, je laissois sortir mes larmes quand il est en mon pouvoir de les retenir. "

je dis en troisiéme lieu ; qu' il est honteux à un honnête homme veritablement affligé de la mort de son ami, de ne pas connoître que sa douleur vient de ce que cette mort luy ôte toute la douceur qu' il goûtoit dans la vie ; que Zenon ne veut point que le sage ait ces sortes d' aveuglemens, et qu' il ne le croit pas moins obligé d' avoir de saines opinions, que d' avoir des sentimens honnêtes et vertueux. Si un hom-

me sent que son intérêt est la véritable cause de son affliction, il doit l'avouer et ne pas s'efforcer de faire croire que c'est par un pur sentiment d'amitié qu'il est affligé.

Que peut-on recueillir de tout ce discours, sinon qu'il n'est rien de si vrai que ce que dit l'écriture, qu'on ne sauroit faire rien de bon de l'affliction, dont toutes les personnes qui pleurent amèrement la mort de leurs proches et de leurs amis, espèrent tirer de l'utilité ; qu'au contraire la douleur qu'elles témoignent, leur est nuisible ; car si elles ne sont point tou-

p172

chées, elles blessent la sincérité en le voulant paroître, et si elles le sont, l'abattement de leur ame et de leur visage n'est propre qu'à faire voir l'attachement qu'elles ont à leurs intérêts : car pourquoy est-ce qu'une femme qui se voit privée de son mary, rejette toutes les consolations qu'on luy veut donner ? Pourquoy est-ce qu'elle se pique de faire voir que la raison et le temps, qui adoucissent les afflictions ordinaires, ne peuvent rien sur la sienne, si ce n'est parce qu'elle a perdu les satisfactions et les honneurs dont elle jouissoit ? Pourquoy est ce que rien n'est capable de guerir la profonde playe que la mort d'un prince a faite dans l'ame d'un homme qu'il aimoit, et qu'il obligeoit tous les jours par de nouveaux bienfaits et de nouvelles marques de confiance ? N'est-ce pas à cause qu'on ne fait plus de luy le même cas qu'on faisoit lors qu'on le voyoit estimé et caressé par ce prince ? Comment peut-on donc pretendre que l'affliction, que S Paul appelle la tristesse du monde, passe pour un sentiment loüable, puisqu'elle n'est qu'une preuve de l'amour que nous avons pour les choses vaines et passageres, dont nous sommes privés par la mort de nos amis et de nos bienfaiteurs ; et que c'est cet amour qui fait que nous avons tant de peine à en supporter la privation ?

Il n'y a que la tristesse des chrétiens qu'on doive estimer et qui soit véritablement vertueuse, parce qu'il n'y a qu'eux qui sachent le bon usage des larmes, et qui comprennent qu'elles doivent être employées à deplorer l'état d'une ame abandonnée de Dieu. " tu pleures un corps dont l'ame est separée, dit S Augustin, et une ame dont Dieu s'est se-

paré ne te fait point pleurer. " ils croient aussi qu' ils peuvent être sensibles à la perte de

p173

leurs amis, parce qu' ils ne donnent ce nom qu' à ceux que l' ecriture appelle des amis solides et veritables ; et qu' ils ne les plaignent point à cause qu' ils se plaisoient en leur compagnie, ou qu' ils en recevoient des secours considerables dans leurs besoins, ce qui est tout ce que les hommes du monde aiment en leurs amis ; mais à cause que leurs amis leur donnoient des conseils et des instructions utiles à leur salut.

CHAPITRE 17 LA BONTE

" la nature de Dieu, dit Seneque, est si excellente, si riche et si precieuse, que quoy qu' il soit seigneur de toutes les creatures, que tous les tresors du monde luy appartiennent, et qu' il soit grand dans l' estime des hommes ; l' on ne comprend néanmoins dans sa definition ni sa gloire, ni ses richesses, et on ne le definit que par les biens qui sont en luy et par ses seules perfections. " il n' en est pas de même de l' homme, on ne le définit pas seulement par sa justice, par sa sagesse, par sa vaillance et par ses autres vertus ; on renferme encore dans sa definition tout ce qui l' environne, et on y fait entrer sa naissance, ses richesses, sa puissance, ses emplois et ses dignités. Ce qui est encore plus surprenant, c' est qu' on le concoit et qu' on le represente beaucoup plus, par ce qu' il est par rapport aux autres, que par ce qu' il est en luy-même, et qu' on ne conte presque pour rien ses defauts particuliers, pourvû qu' il soit utile ou agreable au public. De là vient que ceux qui sont bons, tendres, affectifs et offi-

p174

cieux, quelque déréglés qu' ils soient dans leurs moeurs, quelque frivoles et peu sensés qu' ils se montrent dans leurs conduite, et quelque injustes qu' on les éprouve lors qu' il s' agit de leurs

interêts, ne laissent pas de réussir dans le monde : et de là vient aussi qu' il n' est point de qualité plus généralement approuvée que la bonté. Toutes les personnes qui sont dans le commerce du monde, et principalement celles qui sont engagées à la cour, la relevent sans cesse par leurs louanges ; la foy et la probité leur paroissent auprès d' elle des qualités oisives et ordinaires, et il semble par leurs exagerations qu' il n' y ait qu' elle qui soit mise au rang des vertus. à dire le vray, aussi-tôt qu' on la considere, on confesse qu' on ne luy peut refuser ce rang : car si les vertus tirent leur origine de Dieu, comme la foy nous l' enseigne, et comme la raison nous le persuade, personne ne peut douter que la bonté ne soit du nombre des vertus, puis qu' il n' y en a aucune en qui les traits et le caractere de la nature divine soient plus visibles. En effet de toutes les perfections de Dieu, la bonté étant celle qui le fait mieux connoître et qui en donne une plus haute idée, car c' est par la plenitude de cette bonté qu' il a été obligé de se répandre au dehors, ainsi qu' il a fait dans la creation du monde, et de se communiquer en mille manieres en produisant cette admirable varieté d' etres si differens ; comme sa bonté, dis-je, est pure, et que dans tous les biens qu' il fait, il n' a aucun retour vers luy, et n' a point d' autre dessein que d' enrichir toutes les creatures ; l' homme de même est doucement forcé par sa bonté à sortir de luy-même pour rendre service aux autres, et procurer leurs avantages avec application et avec ardeur. Outre cela elle porte à faire une infinité de biens ; de sorte qu' il est

p175

toûjours prêt à secourir toutes sortes de gens et en toutes sortes de rencontres. Enfin elle le fait agir d' une maniere si noble et si genereuse, qu' il ne peut souffrir qu' aucun de ses interêts, ni même les sollicitations et les prieres, ayent la moindre part à tous les biens qu' il fait ; aussi voyons-nous que ceux qui ont cette inclination bien-faisante, sont si occupés des affaires des autres, qu' ils semblent avoir oublié les leurs et ne se pas soucier d' eux-mêmes ; car ils se donnent tout entiers non seulement à leurs amis, mais aux personnes indifferentes : ils préviennent tous les besoins et tous les desirs, et cherchent les plus secrettes occasions

de bienfaire.

L' on ne doit pas être surpris, de la maniere que les hommes sont disposés, qu' ils ayent crû si facilement que la bonté est une veritable vertu, et qu' ils l' ayent placée parmy les plus excellentes : car le jugement qu' ils font des vertus est plus ou moins favorable, selon qu' elles leur sont plus ou moins utiles : or il n' en est point dont ils retirent de plus grands avantages que de la bonté. En second lieu la plupart d' entr' eux prennent pour des actions desinteressées toutes celles qu' on n' a pas faites pour de l' argent, parce qu' ils ne sçavent pas qu' il y a autant de sortes d' interêts qu' il y a de passions differentes, et qu' Alexandre qui courut tant de pais et de dangers par l' interêt de la gloire, étoit incomparablement plus interessé qu' un marchand qui se met souvent sur mer et s' expose aux perils d' une longue navigation pour enrichir sa famille. Il y en a enfin qui sont dans cette erreur grossiere, qu' il y a de belles passions, au nombre desquelles ils rangent l' ambition ; et qui s' imaginent que les grands exploits de guerre qu' on ne fait que pour acquerir de la gloire, qui sont des actions

p176

vaines et corrompuës, sont des actions saines et vertueuses.

Comment donc se pourroit-il faire qu' ils n' eussent pas bonne opinion de ceux qu' ils voyent continuellement dévoués aux autres, puisqu' ils sont tout accoutumés à ne se pas informer par quel motif on fait les actions qui sont à leur avantage, et qu' il y en a une infinité qui croient qu' un homme vain qui n' est officieux que pour avoir l' approbation publique, agit par un motif innocent, et même par un motif vertueux ?

Outre ces raisons il y en a deux qui contribuent fort à faire estimer la bonté. La première, est que sans la bonté l' homme seroit sans amitié pour ses proches, sans pitié pour les miserables, et sans humanité pour les étrangers ; ce qui fait voir que la bonté est l' ame des vertus qui sont les plus estimées. La seconde est que la bonté paroît tout-à-fait opposée à l' amour propre, et que tout ce que l' homme fait par son mouvement, semble le justifier des accusations ordinaires qu' on luy fait, qu' il rapporte tout à son utilité.

Il ne faut donc pas employer le temps à blâmer la credulité des hommes qui se laissent tromper aux apparences de la bonté ; il vaut beaucoup mieux leur donner moyen de se desabuser, et les aider à découvrir la fausseté de cette vertu. Cela ne leur sera pas difficile, s' ils se representent le veritable état de l' homme, et s' ils se mettent bien dans l' esprit que quoy qu' il paroisse, voicy comme il est effectivement à l' égard des autres ; il ne peut souffrir leurs bonnes qualités ni naturelles, ni acquises, ni corporelles, ni spirituelles ; si les autres ont de grands talens ou des vertus éclatantes, il leur porte envie, il est jaloux de leur gloire, il est chagrin de leur prospérité,

p177

et tout cela jusqu' à faire son malheur du bonheur d' autrui. Voilà ce qu' il est à l' égard des autres, voicy comme il est à son égard, il est si plein de l' amour de luy-même, qu' il luy est impossible d' aimer les autres ; il donne néanmoins divers témoignages d' amitié à quelques personnes, et entretient commerce avec elles, pour tirer divers avantages de leur commerce, comme les marchands caressent et ménagent ceux avec qui ils trafiquent. Mais ce n' est pas tout, il faut encore ajouter un trait à la peinture de l' homme, sans lequel ce n' est qu' imparfaitement qu' on le fait connoître ; il faut donc faire bien entendre que non seulement il ne fait cas, et n' a soin des autres qu' à proportion de ce qu' ils contribuent à sa gloire ou à son plaisir, ou qu' ils peuvent le servir dans ses intérêts ; mais encore qu' il est leur implacable ennemi dès qu' ils font mine des s' opposer à ce qu' il desire, et que la violence de son amour propre est si grande qu' il est toujours disposé à les rendre miserables et à les détruire, s' il ne peut parvenir au comble de ses souhaits que par leur infortune et par leur destruction.

Cela étant, comment-peut-on concevoir qu' il veuille sincerement faire du bien aux autres ; luy qui leur envie leur taille, leur bonne mine, leur vigueur, leur santé, leur mérite, leur opulence et leur prospérité ? Et comment peut-il contribuer à l' accroissement, je ne dis pas des personnes qui luy sont indifférentes, mais de celles qui luy sont proches, luy qui comme un grand arbre attire naturel-

lement tout le suc à luy, et n' est propre qu' à faire secher les arbres voisins.

Ne faut-il par croire au contraire, qu' encore que ceux qui font profession d' être bons, semblent sortir d' eux-mêmes lors qu' ils em-

p178

ployent leur temps, leurs pas et leurs soins à faire réüssir les affaires des autres, neanmoins ils tiennent toûjours à eux, et comme des arbres, n' en sortent que pour s' accroître, pour s' étendre et pour s' élever ; de sorte qu' on peut dire que la bonté est une maniere de prestige dont l' homme se sert pour paroître toûjours ailleurs, quoy qu' il demeure toûjours chez soy.

Il est donc clair que la bonté est une fausse vertu, et qu' elle est même beaucoup plus fausse que la plupart des autres vertus humaines ; parce que ceux qui se piquent de bonté et qui affectent d' en donner des preuves dans toutes les rencontres qui se presentent, ont ordinairement de grandes pretentions. Il y en a de plusieurs especes, mais on en voit à la cour deux particulieres. La premiere est celle de ces personnes extraordinairement ambitieuses, qui ayant fait de grands plans de fortune, s' offrent à tous ceux à qui ils peuvent rendre quelque service, et se donnent, ou, pour mieux dire, se prêtent à tout le monde, afin que tout le monde s' empresse de les servir, et qu' ils puissent obtenir la charge ou la place qu' ils souhaitent, lors qu' elle viendra à vquer et que le roy la voudra remplir. La seconde espece est celle de ces gens de qualité qui se trouvent comblés de biens et d' honneurs, et à qui il ne reste rien à desirer pour être parfaitement contens et heureux, que d' acquerir l' approbation publique ; de sorte qu' ils s' étudient à obliger tous ceux dont on leur recommande les interêts et tous ceux qu' ils voyent embarassés dans de fâcheuses affaires, afin de se faire estimer et aimer de tout le monde. Cette pretention de se faire estimer et aimer de tout le monde, est une ambition qui n' est gueres moindre que celle

p179

de se vouloir élever aux plus grandes charges, parce que c' est une envie de regner dans tous les esprits et dans tous les coeurs ; c' est pourquoy ceux qui pratiquent la bonté dans ces deux vûës sont extraordinairement faux et interessés.

Je dis qu' ils sont extraordinairement faux, parce qu' aussi-tôt que nos interêts se mêlent dans nos vertus, ils les alterent de la même maniere que l' alliage de cuivre falsifie la monnoye ; et de là vient que comme les pieces fausses ne le sont pas toutes également, et que celles où il entre une plus grande quantité de cuivre le sont bien plus que les autres, de même plus les interêts qui font entreprendre les actions de vertu sont grands, et plus les vertus dont on fait les actions sont fausses.

Il n' y a que les chrétiens qui soient bons véritablement et d' une maniere tout-à-fait désinteressée ; aussi leur bonté est-elle l' image de la bonté de Dieu. Car comme Dieu conserve le monde et pourvoit aux besoins de toutes les creatures sans qu' il luy en revienne aucun avantage ; de même les véritables chrétiens ne profitent point des services qu' ils rendent et des secours qu' ils donnent ; et ils ne prétendent autre chose dans tous les biens qu' ils font, que de témoigner à Dieu qu' ils ont une extrême reconnoissance de ceux qu' ils reçoivent tous les jours de sa divine majesté.

Je ne puis finir ce discours sans faire remarquer, qu' un grand nombre de personnes polies et raisonnables, se louënt d' avoir de la bonté et d' avoir du bon sens, comme s' ils se partageoient modestement, et prenoient pour eux des qualités mediocres. Cependant ces deux qualités sont si grandes, qu' elles suffisent pour faire un fort honnête homme, et même un homme excellent.

CHAPITRE 18 LA GENEROSITE

p180

Les mots ont ce rapport avec les traits du visage, que comme il ne suffit pas que les traits du visage soient beaux, et qu' il faut encore qu' ils soient dans leur situation naturel-

le : de même, ce n' est pas assez que les mots soient élégans et polis, ils sont choquants s' ils ne sont dans la place où ils doivent être. Le mot de generosité est fort propre à faire entendre ce que je dis, il est du bel usage, il plaît à l' oreille, et les hommes y ont attaché une grande idée ; cependant on ne le peut souffrir quand il est employé comme il l' est par beaucoup de gens, et sur tout par ceux qui n' ayant pas été élevés à la cour, pretendent pourtant parler avec plus de politesse que le vulgaire ; car l' on observe qu' ils donnent ce nom presque à toutes les actions et à toutes les vertus éclatantes et extraordinaires ; au lieu qu' il est proprement établi pour signifier cette vertu magnanime qui triomphe de la vengeance, lors qu' il est en nôtre pouvoir de la satisfaire, et qui nous fait bien user de tous les avantages que nous avons sur ceux qui se déclarent contre nous en toutes occasions, et qui n' épargnent rien pour nous nuire. Si l' on considere les vertus de la maniere qu' elles sont rangées dans nôtre estime, l' on trouvera que nous préferons toutes les vertus que nous ne pouvons pratiquer sans faire une grande violence à nos sentimens, à celles que nous pratiquons facilement, en suivant nos inclinations naturelles. C' est pourquoy la vaillance, qui fait que l' homme s' expose à de continuels dangers, et qu' il surmonte la resi-

p181

stance de la nature, est tout autrement estimée que la bonté, l' hospitalité et l' humanité, où il se porte de luy-même, et dont il fait toutes les actions sans faire le moindre effort.

C' est par cette raison qu' on a placé la generosité parmy les vertus les plus excellentes ; car il n' en est point qui demande une plus grande force d' ame, et qui trouve en nous plus de repugnance et plus d' obstacles à vaincre. Car quel pouvoir doit avoir sur soy un grand capitaine qui ayant remporté la victoire, et pris prisonner un ennemi fier et insolent qui l' avoit souvent défié et irrité en mille rencontres ; le traite neanmoins avec toute la civilité possible et avec la derniere honnêteté ? Ne faut-il pas aussi être bien maître de ses sentimens pour faire grace à ceux qui nous ont fait consumer la meilleure

partie de nôtre bien par leurs chicanes et par leurs vexations, lors qu' ils viennent à perdre avec dépens les procez qu' ils nous ont injustement intentés, et qu' il ne tient qu' à nous de les ruiner ? Enfin il faut avoüer qu' on a besoin d' une grande force pour pardonner à un homme qui nous a fait un sanglant affront, lorsque sa mauvaise fortune le livre entre nos mains, et qu' il nous est facile de nous venger. Ce qui relève le pouvoir de la generosité dans toutes ces rencontres, est qu' outre que le plaisir de la vengeance est si grand et si doux, qu' il est très-difficile à l' homme de ne s' y pas laisser emporter, la victoire, et généralement tous les avantages qu' il obtient contre ceux qui ont osé s' en prendre à luy, enflent si fort son coeur, qu' il a une peine extrême à le gouverner.

On ne peut nier que la force de la generosité ne soit extraordinaire : mais il ne s' en-

p182

suit pas que ce soit une force vertueuse. " car il y a, dit S Augustin, deux genres d' hommes forts qui partagent tous les hommes ; les uns sont forts par la vehemence de la cupidité ; et les autres, c' est à dire les chrétiens, par la grandeur de la charité. " il n' y a rien que ceux-cy n' entreprennent et ne fassent pour l' amour de Dieu ; il n' y a rien que les autres n' osent et ne soient capables d' executer pour l' amour d' eux-mêmes et pour satisfaire leurs passions ; c' est d' elles qu' ils tirent toutes leurs forces, et c' est l' ambition qui leur donne celle de surmonter la vengeance : car quelque doux que soit le plaisir de se venger, un ambitieux qui aime l' éclat, trouve la gloire qu' il acquiert par un procedé genereux beaucoup plus douce que la vengeance ; la raison même se joint à son ambition, et luy fait voir que la vengeance, quelque agréable qu' elle soit, n' est qu' un sentiment passager ; au lieu que la reputation qu' il acquiert par une seule action est un bien durable.

La generosité des ministres et de tous ceux qui sont en autorité, vient de leur interêt ; c' est pourquoy dès qu' ils apprennent qu' un homme de merite ou de qualité qui n' est pas de leurs amis, a une mauvaise affaire, ils se pressent de l' en tirer, afin de le gagner et de l' attacher à eux. C' est par cette même politi-

que qu' ils procurent quelquefois à ceux qui ont été leurs plus grands ennemis, de plus grandes graces qu' à leurs amis les plus zelés et les plus fidelles.

Nôtre malignité naturelle est la cause la plus ordinaire de nôtre generosité : car les services que nous rendons à ceux qui ont traversé nos desseins, sont autant de charbons de feu que nous amassons sur leur tête ; c' est à dire que nous ne leur faisons du bien qu' afin qu' ils ayent

p183

de la confusion de nous avoir fait du mal, et pour les rendre coupables s' ils contiennent à nous en faire. L' esprit de vengeance entre même dans cette malignité, et l' on songe que si un homme dont on ne s' est vengé que par des bienfaits, vient à manquer aux obligations qu' il nous a, il se deshonorera, et nous vengera beaucoup mieux que nous ne saurions nous venger nous-mêmes. " que le coeur de l' homme est méchant ! Et qui pourra le connoître ? Dit l' ecriture. "

la generosité dont les vainqueurs usent envers les vaincus est vaine ou politique, et l' on a sujet de s' étonner de ce que les historiens mettent les traitemens favorables qu' Alexandre fit à la mere, à la femme et aux filles de Darius, au nombre des actions veritablement genereuses ; car outre que leur sexe et leur qualité le mettoit dans une espece de necessité de les bien traiter ; et qu' il ne pouvoit sans se flêtrir en user d' une autre maniere, il aimoit si éperdument la gloire, que son coeur n' étant pas content de celle qu' il avoit acquise par ses victoires, il songeoit incessamment à l' augmenter par l' honnêteté de ses procedés ; d' ailleurs il adoucissoit autant qu' il pouvoit les malheurs de ces princesses captives, pour empêcher qu' elles ne conçussent de la haine contre celui qui en étoit l' auteur. Il visoit encore à se rendre favorables jusqu' à un certain point, les sentimens de Darius et de toute la famille royale, et à les mettre dans cette disposition qu' ils crussent, que si leur mauvais destin leur ôtoit l' éclat de leur premiere fortune, et les assujettissoit à son empire, ils ne pouvoient tomber en de meilleures mains. L' on voit qu' Alexandre fit l' effet qu' il prétendoit par la priere que Darius fit aux dieux, que si leur courroux arrachoit à sa maison la couronne de

Perse, ils la missent sur la tête d' Alexandre et en recompensassent la vertu d' un roy si bon et si genereux. On le voit encore par ce que luy dit la reyne Sisigambis : " ton empire, luy dit-elle, est si doux que le souvenir de ma felicité passée ne me rend pas insupportable l' état de ma fortune presente. "

ce ne fut pas aussi pour venger la mort de Darius, et par la haine de la trahison, qu' il fit punir si rigoureusement l' attentat horrible du traître Bessus, puisque cette perfidie, quelque execrable qu' elle fût, avoit mis Alexandre en possession du plus grand empire du monde. Ce fut donc par honneur et par interêt qu' il vengea la mort de Darius, mais principalement par interest ; car il fit mourir Bessus d' une mort cruelle, pour remedier aux frequentes conspirations que les grands de sa cour faisoient contre luy. Aussi Darius luy avoit-il mandé quelques momens avant que d' expirer, qu' il ne luy seroit pas moins utile que glorieux de poursuivre la vengeance de l' execrable parricide de Bessus ; qu' il devoit cet exemple au monde, et que c' étoit la cause commune de tous les rois.

L' on peut encore moins donner le nom de generosité à ce qu' il fit, lorsque poussant sa victoire et faisant une diligence incroyable pour trouver Darius en vie, il le rencontra étendu sur son chariot ; car dès qu' il vit qu' il étoit mort, il couvrit son corps de son manteau, et pleura amerement l' infortune de ce grand roy qui avoit fait une fin si peu sortable à sa gloire. Ce ne fut aucun sentiment de generosité qui luy fit répandre des larmes et plaindre la mauvaise destinée de son ennemi, parce que Darius n' étoit point son ennemi ; c' étoit Alexandre qui étoit le sien et qui envahissoit son empire. Ce fut donc Alexandre

qui fut luy-même le vrai sujet de ses larmes, et qui se considerant en la personne de Darius, se vit abandonné des siens, assassiné par ses meilleurs amis, et accablé de tous les malheurs

qui ont accoutumé de suivre les grandes prospérités.

Parmy ces sortes de gens qui appellent genereux tous les sentimens où il paroît quelque grandeur d' ame, tels que sont ceux qui nous font mépriser l' argent et les vains honneurs, il y en a en qui cette generosité est outrée : car voyant que presque tout le monde suit la faveur, et que d' ordinaire on fait la cour aux ministres, non seulement avec assiduité, mais d' une maniere basse et messeante, ils prennent une conduite tout-à-fait opposée ; ils font profession de ne les point voir, de ne leur rien demander, et de ne leur jamais faire parler pour eux. Si un premier ministre les traite bien en quelque rencontre, ou leur fait dire, pour les attirer, qu' il a pour eux une estime toute particuliere, au lieu de répondre à ces honnêtetés, ils en deviennent plus fiers ; ils taxent même incessamment tous les courtisans de bassesse d' ame, sans vouloir faire cartier à ceux qui n' ayant aucune part aux corruptions de la cour, vivent bien avec les ministres pour se conserver dans leurs charges, ou par une ambition ordinaire de s' élever.

La conduite de ces faux genereux n' est qu' - une vaine affectation et un mépris apparent de la faveur, qui vient du dépit secret qu' ils ont de ce qu' ils ne voyent point de jour à s' introduire à la cour, soit que les places qu' ils souhaitteroient soient remplies, ou qu' ils croient que ceux qui sont bien auprès du roy, ne leur sont point favorables. Ce qui donne cette opinion, est qu' ils sont tous insensibles aux

p186

marques d' estime que les ministres leur donnent, tandis qu' ils jugent que les honneurs et les caresses qu' ils en reçoivent, ne tendent qu' à les asservir ; au lieu que pas un d' eux ne se fait prier dès qu' un premier ministre et un favory luy offre tout de bon son amitié et sa confiance. La singularité de leur procedé prouve encore qu' il ne part d' aucun principe vertueux : car la vertu n' affecte aucune conduite ni ne renonce à aucune, mais elle suit toujours toutes celles qui luy sont prescrites par les loix de la bien-seance et de la raison. D' ailleurs il faut tenir pour constant que toute singularité (quelque bon air qu' on s' efforce de luy donner afin

d' en tirer quelque avantage ;) vient du dérèglement de l' esprit, ou de quelque desir ambitieux ou interessé qui est caché dans le coeur.

Comme il n' y a que les chrétiens qui ayent un amour sincere pour ceux qui les haïssent, qui les persecutent, qui leur enlevent leurs biens, et qui déchirent leur reputation par des calomnies, il n' y a qu' eux aussi qui soient veritablement et vertueusement genereux : leur generosité est même une preuve de l' excellence du christianisme qui nous a enseigné à rendre le bien pour le mal, et à imiter Dieu qui fait luire le soleil sur les justes et sur les injustes, et conserve la vie de ses ennemis avec tant de bonté.

CHAPITRE 19 LA POLITESSE

La plupart des gens reduisent la politesse au seul langage, et ne luy donnent d' autre employ que de choisir, de placer et d' assem-

p187

bler les mots. Cependant il est certain qu' on peut avoir des façons de faire fort choquantes, être grossier et un veritable pedant, et sçavoir parfaitement la langue. La politesse a des fonctions bien plus relevées, sur tout celles qu' elle a à l' égard de l' ame ; car c' est là où elle rend les pensées, les goûts et les sentimens honnêtes et délicats, et d' où elle fait rejallir cette délicatesse et cette honnêteté sur les actions, sur les procedés et sur tout l' exterieur de l' homme ; aussi n' est-ce qu' à la cour, où toutes choses sont dans le degré de perfection, qu' on voit des gens polis de cette maniere, qui ne font et qui ne disent jamais rien qu' on puisse desapprouver et qui puisse faire la moindre peine.

Mais ceux qui joignent à une excellente éducation une grande connoissance du monde, ne se contentent pas d' être polis pour eux-mêmes, et leur soin ne se borne pas à regler toutes leurs paroles et toutes leurs actions de telle façon qu' il n' y en ait aucune dont on puisse être choqué ; ils voyent qu' afin de réüssir il est encore necessaire d' être poli pour les autres, et qu' il faut étudier leurs goûts et leurs senti-

mens pour sçavoir de quelle maniere on doit leur parler et se conduire à leur égard pour leur agréer.

Ils ne s' arrêtent pas là, et comme ils pene-trent le coeur de l' homme, et qu' ils sçavent qu' il est beaucoup moins touché de ce qui flatte ses sentimens que de ce qui sert à ses inter-ests, non seulement ils prennent toutes les occasions de servir les autres, comme font les personnes officieuses ; mais ils accompagnent aussi tous les services qu' ils rendent, de tout ce qu' ils peuvent imaginer de plus obligeant et de plus capable de plaire ; parce qu' ils cro-yent avec raison qu' il en est des offices et des

p188

services comme des diamans, dont le prix est en eux mesmes, mais dont l' agrément dépend de la maniere qu' ils sont mis en oeuvre.

Il ne faut donc pas s' étonner si ceux qui ont atteint la perfection de la politesse dont nous venons de donner l' idée, sont si fort au gré de la cour, et si bien reçus dans toutes les compagnies. La rareté de cette espece de gens contribuë mesme beaucoup à augmenter leur prix ; car si l' on considere comment la plupart des hommes sont faits, que pour les engager à nous servir dans les affaires qui nous sont de la derniere importance, il faut prendre toutes sortes de biais avec eux ; qu' après les avoir priés instamment il faut leur renouveler souvent les prieres qu' on leur a faites ; qu' ils vous remettent d' un jour à l' autre pour executer ce qu' ils ont promis, et qu' ils ne le font enfin que par maniere d' acquit : il ne se peut qu' on ne soit ravi de trouver des gens qui n' apprennent pas qu' on a des affaires, qui semblent le deviner, qui les embrassent d' abord comme les leurs propres, et les suivent jusqu' à ce qu' elles soient terminées à l' avantage de leurs amis.

Mais quelques loüanges qu' on donne à cette sorte de politesse, et quoy qu' on soit persuadé qu' il n' est rien de si rare et de si digne d' être estimé, il est facile de prouver que ce n' est pas une qualité vertueuse : premierement parce que ceux qu' elle met le plus en vogue, bien loin de faire profession d' avoir de la pieté, sans laquelle il n' y a point de vertus veritables, sont des gens qu' on voit le plus avant dans les intrigues de la cour, et qui agissent

le plus par l' esprit du monde ; quelques-uns même d' entr' eux ont les moeurs très-déreglées, et n' ont ni foy ni probité ; ce que nous sommes toujours disposés à leur pardonner pourvû qu' ils nous servent.

p189

En second lieu on ne trouve cette politesse qu' en des personnes qui ont infiniment de l' esprit, et qui sont par consequent capables de voir tous les effets que doit faire un grand plaisir fait à propos, promptement et de bonne grace, qui voyent qu' on perd le fruit de tous les services qu' on rend dès qu' on les fait attendre, ou qu' on les rend sans ardeur et empressement ; et que ce n' est pas l' obligation, mais la maniere d' obliger qui est le véritable lien qui attache les gens à nos intérêts.

En troisième lieu ceux qui excellent en l' art d' obliger, ne font tout ce qu' ils sçavent faire qu' aux yeux des plus intelligens, qui peuvent remarquer et estimer ce qu' il y a de rare et de singulier dans leurs procedés.

Enfin ils cherchent principalement les occasions de servir les personnes qui sont considérées à la cour par leur merite, par leur qualité ou par leur fortune ; et c' est alors qu' ils n' épargnent ni soin, ni peine, et que leurs offices et leurs services se trouvent assortis de tout ce qui peut les relever et les rendre plus agreables.

Toutes ces marques font voir que leur politesse n' est pas une qualité vertueuse, et qu' il ne faut pas que nous nous laissions si fort ébloûir aux merveilles qu' ils font pour le seivice de leurs amis que nous ne soyons plus en état d' apercevoir que les services qu' ils rendent avec tant de chaleur, de diligence, de fidelité et d' exactitude, sont autant d' exemples et de leçons qu' ils donnent de la maniere prompte, exacte et parfaite dont ils veulent être servis. Si l' on en doute, l' on n' a qu' à se remettre en memoire les plaintes qu' ils font des personnes qui leur ayant obligation, les abandonnent dans leurs besoins, et les chagrins qu' ils té-

p190

moignent contre leurs amis, qui s' étant chargés de leurs affaires, les negligent et les sollicitent comme des gens qui ne se soucient point de l' événement.

Il n' y a que les seuls chrétiens en qui cette espece de politesse soit une vertu, et qui possèdent toutes les qualités qu' on luy attribüe : car ils ont une si grande consideration pour leur prochain, qu' ils apportent toutes sortes de précautions, afin qu' il ne puisse se blesser d' aucune de leurs actions ni d' aucune de leurs paroles ; ils ont pour luy toute la complaisance possible, et ils entrent dans tous ses intérêts avec une affection si sincere et si cordiale, qu' il est visible que dans tout ce qu' ils font pour luy, ils ne se recherchent jamais eux-mêmes, de sorte que l' on peut dire que la charité, qui est le principe de la conduite qu' ils tiennent à l' égard du prochain, est elle seule une politesse et une honnesteté véritable, et que de tous les hommes il n' y a que les chrétiens qui soient véritablement polis et honnestes gens.

CHAPITRE 20 LE DESINTERESSEMENT

Quand on cherche avec quelque soin d' où vient que l' homme a une si grande pente à la fausseté, et qu' il travaille incessamment à se déguiser aux autres, on trouve que l' orgueil en est la véritable cause ; et que l' homme qui en est si plein, a tant de dépit de se voir avare, injuste, infidele, malin et emporté, que ne pouvant souffrir qu' on le croye tel qu' il est, il se prête non seulement des sentimens honnêtes, mais aussi de beaux et de

p191

grands sentimens ; et tâche de faire croire aux autres qu' il est équitable, sincere, bon, liberal, genereux, et qu' il a toutes les qualités qui le peuvent faire estimer.

C' est là la vraie raison qui a rendu l' homme si faux : mais il faut avoüer qu' il a porté sa fausseté au comble de l' impudence lors qu' il a osé dire qu' il est desinteressé : car on est si fort convaincu qu' il ne sçauroit former aucun dessein, ni faire aucune action où il n' ait en

vuë quelque chose qui le regarde, qu' on a sujet de trouver étrange qu' il y ait des gens qui se mettent en tête de persuader aux autres qu' ils vivent sans souci d' acquérir ni honneur, ni bien, et qu' ils ont un parfait desintressement. L' on en voit pourtant à la cour plusieurs qui s' attribuent cette qualité, et qui font si bien que leurs amis, et en suite beaucoup de personnes croient qu' ils l' ont effectivement ; de sorte qu' ils deviennent en peu de temps non seulement l' admiration des peuples, mais aussi des hommes les plus habiles et les plus éclairés ; et à dire le vray, il est pardonnable à la curiosité humaine d' être touchée d' un si rare et si grand spectacle, puisque rien n' est si propre à la satisfaire que de voir des hommes entierement exempts des défauts attachés à la condition humaine ; des hommes, dis je, qui ne veulent tirer aucun profit de tous leurs commerces, et qui sont sans aucune pretention dans les plus grandes intrigues.

Mais si on a de l' indulgence pour les simples qui se laissent surprendre à des acteurs qui imposent à tout le monde, on n' en doit point avoir pour ces excellens acteurs qui se montrent desintressez ; car ils sçavent que c' est un personnage qu' ils empruntent, et qu' ils joüent la comedie.

p192

Pour connoître qu' ils ne sont pas du nombre de ceux qui trompent les autres, parce qu' ils sont trompés eux-mêmes ; et que ce sont des gens déliés qui jugent que rien ne leur sçauroit être plus utile pour arriver à leurs fins, que d' être crus desintressés, il ne faut que se souvenir des stratagèmes avec lesquels quelques-uns d' entr' eux ayant essayé toutes les fatigues et tous les perils d' un parti, et refusé constamment d' être compris dans un traité, font habilement charger le meilleur de leurs amis de l' accommodement, après avoir exigé de luy qu' il en rompra toutes les mesures, s' il ne peut obtenir pour eux des sommes ou des charges considerables. L' on n' a qu' à songer aux mauvais pretextes que d' autres prennent pour couvrir leur intérêt, quand ils disent que pour eux ils ne vouloient rien, mais que tous ceux de leur parti ayant eu des gouvernemens ou de grandes gratifica-

tions, leur honneur en souffriroit s' ils recevoient un traitement different. L' on n' a enfin qu' à considerer les tours de souplesse que font les autres lors qu' ils se font contraindre par leurs amis, ou commander par la cour d' accepter un employ qu' ils ont toûjours secrettement souhaitté. Je passe sous silence un grand nombre de subtilités et de finesses dont ils se servent encore : il est même à propos de ne pas achever leur peinture, pour ne pas donner lieu aux applications qu' on a coutume de faire ; il faut se contenter de l' avoir ébauchée, et qu' en l' état où elle est, tout le monde y puisse reconnoître les faux desinteressés, quoy qu' elle ne represente aucun d' eux en particulier. Tout ce qu' on pourroit ajoûter à ce qui a été dit, est que quelque soin que les gens desinteressés prennent pour se faire un beau dehors, et de quelque maniere qu' ils se dégui-

p193

sent, il en est de leur apparition comme de celles des mauvais anges, qui se transfigurent en anges de lumiere, mais qu' à la fin on découvre par quelque endroit.

Venons maintenant aux raisons qui les obligent de se mettre sur le pié de gens desinteressés. La premiere c' est l' envie de faire croire qu' ils ont l' ame belle, et de donner une grande idée d' eux-mêmes ; car l' orgueil qui excite continuellement les hommes à se faire valoir, presse ceux qui ont de bonnes qualités à les exposer en vûë, et à faire croire qu' ils en ont d' extraordinaires, parmy lesquelles il n' y en a point de plus belle et de plus rare que d' avoir un grand desinterressement.

La seconde raison, c' est que le desinterressement est la voye la plus honnête qu' ils peuvent prendre pour menager leurs interêts. Or cette voye est d' autant meilleure qu' elle est singuliere ; car la singularité sert merueilleusement à les mettre en credit ; c' est pourquoy ceux qui arrivent à la cour avec de grands desseins de s' y élever, étalent cette fausse vertu, et font comme les nouveaux operateurs qui ont toûjours le plus excellent Theriaque, ou quelque remede dont on n' avoit jamais oüi parler.

La troisième raison, c' est la connoissance qu' ils ont de l' aversion qu' on a pour les personnes interessées, pour ces personnes qui vivent dans la société des hommes avec aussi

peu de souci des autres que s' ils étoient nés uniquement pour eux-mêmes, qui ne prennent jamais feu dans les affaires les plus importantes de leurs amis, et sont insensibles aux plus pressans besoins de leurs proches. Car comme l' on voit que tout le monde leur rend justice, qu' on est détaché d' eux comme ils sont détachés des autres ; que personne ne s' interesse à leur avancement, et qu' ils sont abandonnés

p194

dans toutes les malheureuses rencontres qui leur arrivent ; cette experience fait que certains hommes ambitieux ne voyant rien qui soit plus avantageux pour leur reputation et pour leurs affaires, que de passer pour des gens qui sont au dessus de leurs interests, s' étudient à donner cette impression d' eux à toutes les personnes qui les approchent.

Mais puisque c' est une verité connue que tous les hommes generalement sont si attachés à leurs interêts, qu' il leur est aussi peu possible d' y renoncer, que de se défaire de leur nature ; comment ces gens qui se vantent d' être desinteressés, trouvent ils creance dans l' esprit du monde ?

C' est parce que la plupart ne sont instruits de cette verité que parce qu' ils voyent qu' on en est persuadé, et qu' ils ne le sont point par une profonde connoissance des inclinations et du naturel de l' homme. C' est pourquoy ils sont facilement abusés par ceux qui paroissent desinteressés : cela vient aussi de l' adresse qu' ont ceux-cy de faire quelques actions de desinteressement devant des hommes autorisés, et dont le témoignage suffit pour établir une opinion dans le monde : car ils sçavent qu' à la cour et dans toutes les societés particulieres, il y a des gens qui dominent sur les esprits, et dont les sentimens sont la regle des pensées et des sentimens des autres. Cela vient enfin de ce qu' il est si beau et si rare d' être desinteressé, que l' envie qu' on a de voir des gens qui le soient veritablement, nous aide à croire qu' il y en a.

Qu' est-ce donc que le desinteressement ?

C' est l' interêt qui a changé de nom afin de n' être pas connu, et qui ne paroît pas sous sa figure naturelle, de peur d' exciter l' aversion des hommes. C' est un chemin contraire à ce-

luy qu' on tient ordinairement, par lequel les plus fins et les plus deliés parviennent à ce qu' ils desirent. C' est le dernier stratagème de l' ambition. C' est la plus effrontée de toutes les impostures de l' homme. " si quelqu' un t' assure, dit Platon, qu' il a rencontré un homme qui a des vertus sublimes et singulieres, dis luy qu' il est une dupe, et qu' il est tombé entre les mains de quelque grand imposteur. "

et à parler sincerement, comment peut-on se laisser persuader sans une honteuse credulité, que des gens qui sont à la cour, qui ont des liaisons avec tous ceux qui y font figure, qui sont tantôt ennemis et tantôt amis des ministres, y soient avec aussi peu de dessein et de desir de s' y avancer, que ceux qui s' en sont éloignés et qui vivent dans la retraite ? N' est-il pas plus raisonnable de croire que le coeur de l' homme étant double et né à la dissimulation, il se trouve des ambitieux qui sçavent si bien cacher l' interêt de leur ambition, qu' ils ne le laissent pas même entrevoir à ceux qui leur sont les plus affidés ? Il n' y a que les chrétiens qui puissent être veritablement desinteressés, parce que la grace de Jesus-Christ, qui les tire de l' esclavage des passions, leur ôte en même temps l' attachement qu' ils ont à leurs interêts. Tous les autres hommes quittent un interêt pour un autre, et ne font que tourner tout autour de leurs interêts.

CHAPITRE 21 L'HUMILITE

Comme il y a des masques si fins et si naturels qu' on a de la peine à les distinguer des visages, et de si grossiers qu' on les connoît aisément : il y a aussi des vertus si bien contrefaites qu' on les prend toûjours pour les veritables, et d' autres dont tout le monde est capable de connoître la fausseté. Lors qu' on voit un homme sur l' échaffaut, qui attend la mort avec fermeté, et qui aime mieux la souff-

frir que de charger par ses dépositions son ami intime ; il faudroit pour affoiblir une preuve d' amitié qui paroît aussi convainquante, avoir sondé son coeur, et avoir decouvert que l' amitié a beaucoup moins de part à l' action qu' il fait que la vanité. Mais quand on voit des gens vains dans leurs équipages et fiers dans leurs procedés, qui prennent toûjours les dernieres places, et montrent en toutes occasions qu' ils ont de bas sentimens d' eux-mêmes, il ne faut pas être fort penetrant pour appercevoir qu' ils n' ont qu' une feinte modestie et une fausse humilité.

L' on peut dire que c' est dans le sein de la cour que cette fausse vertu a pris naissance ; car c' est elle seule qui fait voir cette espece de gens qui sont confus et offensés des loüanges qu' on leur donne, qui parlent d' eux avec peu d' estime, et qui ayant une peine extrême à recevoir les honneurs qui leur sont dûs, en font aux autres plus qu' ils ne sont obligés d' en faire. Cela vient de ce que c' est proprement à la cour que la fortune enflame l' ambition par la montre de ses plus grandes faveurs ; car l' ambition enflamée fait que les courtisans y

p197

prennent tous les jours de nouvelles formes, et jouënt toutes sortes de personnages pour les obtenir ou les enlever. Ailleurs elle ne dispense que de petites graces ; c' est pourquoy l' on observe que les hommes sont plus naturels dans les provinces, qu' ils n' y contraignent pas tant leurs inclinations, et s' étudient moins à contrefaire les vertus et à en inventer de nouvelles.

Pour découvrir la fausseté de cette vertu, il faut considerer que l' orgueil est si absolument le maître de l' homme, qu' il est le principe de tous ses mouvemens interieurs et de toutes ses actions. L' on remarque même, non sans étonnement, qu' il est également cause de ses agitations et de son repos, et qu' après avoir excité des seditions dans son ame, il les calme soudainement comme par une puissance miraculeuse. Car lorsque la délicatesse rend l' homme sensible à une injure, l' orgueil fait qu' à l' instant sa colere s' allume, et qu' il court aux armes pour contenter son ressentiment ; et dès que ses emportemens et ses fougues le deshonnorent, l' orgueil l' appaise soudainement

et le remet dans sa première assiette : de sorte que la définition qu' Aristote donne de la nature convient parfaitement à l' orgueil, puisque c' est luy qui est le véritable principe du mouvement et du repos de l' homme.

Il faut aussi remarquer que l' orgueil est humainement invincible, et qu' il n' est point de condition basse qui le rabaisse, ni d' aventure honteuse qui l' humilie, ni de puissance qui le soumette ; de sorte qu' un orgueilleux peut bien être foulé aux pieds, mais non pas être domté.

Si donc l' orgueil gouverne et maîtrise l' homme, et s' il le met dans cet état qu' il ne peut jamais être soumis, comme chacun l' apprend

p198

par son expérience ; il est aisé de conclure que lorsque l' homme se méprise et se blâme, ses paroles trahissent ses sentimens ; que toutes les fois qu' il s' abaisse devant les autres, c' est pour s' élever au dessus d' eux ; et qu' il ne feroit jamais des actions si contraires à son naturel fier et orgueilleux, s' il ne comprenoit que rien n' est si propre à le relever que ses abaissemens volontaires.

Il y a plusieurs marques qui font connoître que l' humilité des faux humbles, n' est qu' une dissimulation. La première, c' est qu' au même temps qu' ils semblent n' avoir que du mépris pour eux-mêmes, ils observent continuellement la manière dont on procède avec eux ; ils exigent rigoureusement qu' on leur rende ce qu' on leur doit, et se vengent des moindres injures qu' on leur a faites. C' est pourquoy le Guarini dit qu' il n' est point de calme plus decevant que celui des visages des courtisans, puisque dans le temps qu' on les voit doux et reposés, une parole, un geste a le pouvoir d' en troubler la sérénité, et d' y faire paroître en un moment des alterations extraordinaires.

La seconde marque est, qu' il y en a qui sont souples à l' égard des personnes utiles à leurs intérêts et fiers à l' égard des autres. Sylla, dit Plutarque, s' humilioit devant ceux dont il avoit affaire, et se faisoit adorer par ceux qui avoient affaire de luy.

La troisième est, que ceux d' entr' eux qui prennent si volontiers les dernières places dans les assemblées, n' en usent de cette sorte qu' à

l' égard des personnes au dessus desquelles ils pourroient être assis sans contestation ; qu' ils sont jaloux de conserver leur rang avec leurs

p199

égaux, et qu' ils ont bien de la peine à se soumettre à ceux dont la condition est plus relevée que la leur.

La quatrième est, que parmy les faux humbles, qui vont jusqu' à dire d' eux-mesmes les choses les plus capables de les faire mesestimer ; qui avoüent qu' ils font des fautes et qu' ils ont des défauts et des inclinations mauvaises : il n' y en a aucun qui fasse cet aveu pour se corriger, ils ne le font tous que pour se décharger d' une partie du blâme qu' on leur donne, et pour diminuer la honte qu' ils en doivent avoir. Et c' est par cette adresse que certaines femmes avoüent qu' elles ont des galanteries, afin de les avoir avec plus de liberté et moins de confusion. Pour les défauts, il n' y en a pas un qui s' accuse d' en avoir d' essentiels, comme de n' avoir point d' honneur et de probité, et d' être menteur et fourbe ; on s' accuse seulement d' être prompt, negligent, paresseux, et d' avoir de semblables défauts qui ne flétrissent point la reputation. Il en est de même des fautes, on reconnoît qu' on a fait celles où tombent les plus parfaits, d' avoir fait une réponse forte et de s' être emporté mal à propos en quelque occasion ; mais personne ne confesse qu' il a volé ou qu' il a trahi son amy ; il faut mesme prendre garde que ce sont les personnes qui ont le plus d' esprit qui font ces aveus avec moins de peine, parce qu' ils comprennent mieux que les autres, qu' il est beaucoup moins honteux d' avoüer qu' on fait des fautes que tout le monde commet, que d' être assez vain pour ne vouloir jamais reconnoître qu' on a failli.

Toutes les marques que je viens de donner confirment cet oracle de l' écriture : il y a une espece d' hommes qui s' humilient méchamment et trompeusement ; elles confir-

p200

ment encore ce que dit S Augustin, que la

fausse humilité est un grand orgueil. Ces marques font voir aussi que l'humilité des gens du monde n'est qu'un artifice grossier dont ils se servent pour en être d'autant plus estimés qu'ils témoignent par leurs paroles, et par leurs actions faire peu de cas d'eux-mêmes ; de sorte que leur humilité n'est qu'un orgueil déguisé et une hypocrisie visible.

" la vraie humilité, dit S Augustin, est une vertu si particulière aux chrétiens, que les philosophes payens ne l'ont pas même connue. J'ay lû, dit ce pere, de grandes vérités dans les livres des platoniciens, mais ces livres ne nous apprennent point la science de cette humble piété qui ne se rencontre que dans le christianisme " : car l'orgueil fermoit leur esprit aux lumieres qui découvrent l'homme à luy même, et ne les portoit qu'à la pratique des vertus éclatantes et propres à établir leur reputation. Les seuls chrétiens ont le privilège de s'abaisser sincèrement devant Dieu par la connoissance du neant d'où l'homme a été tiré, et par celle de l'état misérable où le peché l'a réduit. Mais afin que l'homme pût concevoir des sentimens si contraires à ses dispositions fieres et orgueilleuses, il a falu, dit S Augustin, que Dieu soit descendu du ciel pour l'obliger à descendre de sa vanité, et qu'il ait trouvé dans les trésors de sa sagesse infinie le secret de se revêtir de nôtre humanité, et de mourir ignominieusement pour guerir l'enflure de nôtre orgueil par une profonde humiliation.

C'est pourquoy l'on a sujet de s'étonner de l'aveuglement de Plutarque, qui loüe comme une grande action d'humilité, celle que Thalés fit lors qu'il refusa le trepié d'or que l'oracle avoit ajugé au plus sage : car ce philosophe

p201

ayant travaillé toute sa vie à meriter qu'on luy donnât ce nom, n'avoit garde de laisser échapper une si belle occasion de faire voir qu'il en étoit digne ; puis qu'étant sage dans l'estime de tout le monde, il témoignoit par le refus du trepié d'or, qu'il ne l'étoit pas dans la sienne ; il ne pouvoit pas même prendre un autre parti sans passer pour presumptueux, après que Bias, à qui on l'avoit offert auparavant, ne l'avoit pas voulu accepter. Il est donc visible que la conduite de ce philosophe

fut celle d' un homme finement glorieux, qui faisant semblant de ne se pas croire sage, en vouloit acquerir la reputation.

L' humilité des chrétiens qui s' accusent de plusieurs defauts qu' on sçait bien qu' ils n' ont pas, et qu' ils ne croient pas avoir, est une fausse humilité, puis qu' ainsi que nous l' apprend le saint concile de trente, la vraie humilité n' est jamais contraire à la verité. Elle ne consiste pas aussi seulement dans l' aveu que l' homme fait, qu' il tient son être et tous ses biens naturels et surnaturels de la pure bonté de Dieu : pour être veritablement humble, il faut qu' il confesse encore qu' il a l' esprit plein d' erreurs, que ses inclinations sont toutes dépravées, et que n' étant par sa nature qu' un neant devant Dieu, il est devenu par sa desobeïssance un neant opposé à Dieu et armé contre son souverain, ainsi qu' un s. Docteur l' appelle.

CHAPITRE 22 LA LIBERALITE

Le plaisir n' est pas seulement cause du déreglement de la plupart des actions des

p202

hommes ; il est aussi la source la plus ordinaire de leurs erreurs : car comme nôtre esprit et nos sens suivent son attrait d' une ardeur égale, et que nôtre esprit est toûjours appliqué à chercher tout ce qui est propre à luy donner quelque satisfaction : de là vient que nous sommes disposés à trouver les choses qui le contentent beaucoup plus belles qu' elles ne sont, et que lors même qu' elles sont fausses, pourvû qu' elles luy plaisent, nous ne manquons jamais de juger qu' elles sont veritables.

En effet, c' est parce que l' esprit humain travaille continuellement à se faire de beaux et de grands spectacles, qu' il croit qu' il y a des heros qui ont des qualités divines ; qu' il y a des hommes qui par la force de leur raison triomphent de la douleur, de la volupté, de la colere et de la vengeance ; et qu' il y en a d' autres qui ont les sentimens si nobles, qu' ils se portent d' eux-mêmes à faire toutes les actions des vertus les plus éclatantes.

Il ne faut donc pas être surpris si tout le monde conçoit si facilement de l'estime pour la libéralité, qui est du nombre de celles qui brillent le plus ; et si on la croit non seulement une vertu sincère ; mais aussi une vertu rare et tout-à-fait extraordinaire. L'on en est si persuadé et l'on a tant d'amour et d'admiration pour ceux qui font du bruit dans le monde par leurs présents et par leurs largesses, qu'il semble qu'à la cour l'on fasse des vœux publics pour leur élévation, pourvu qu'ils soient habiles, qu'ils connaissent les libéralités qui plaisent et qui obligent, et qu'ils prennent le temps de les faire aux yeux de qui il leur est utile d'être estimés. Les princes et toutes les personnes de condition tirent aussi de grands avantages de la libéralité, puisqu'el-

p203

les les distingue de ceux de leur rang, et que par leurs bienfaits ils s'attachent les plus honnêtes gens et s'attirent la bienveillance de tout le monde. L'avarice lui donne encore beaucoup de lustre, et ce vice qui rend un si grand nombre d'hommes si vils et si méprisables, ne contribue pas peu à faire estimer ceux qui ont les inclinations nobles et généreuses, et qui ne font pas de l'argent que pour le plaisir qu'ils ont de le distribuer.

Si les grands seigneurs et tous ceux généralement qui sont en réputation d'avoir l'humeur libérale, étoient effectivement tels que la renommée les représente, si leurs grands biens ne leur étoient agréables, que parce qu'ils en peuvent faire part à leurs amis, et qu'ils ont moyen de gratifier les gens de mérite ; et s'ils embrassoient indifféremment toutes les occasions de faire du bien, en sorte qu'on pût dire d'eux :

et le bien qui les cherche en même temps les fuit :

l'on ne pourroit sans une extrême injustice refuser de leur donner de grandes louanges. Mais on verra qu'ils sont bien différents de ce que l'on croit, si l'on s'en rapporte au témoignage de ces personnes sensées et solides, qui sans s'arrêter aux opinions publiques, veulent avoir une connaissance particulière des mœurs des hommes, et qui ne se contentant pas de les voir un certain temps, les suivent et les considèrent de près : car ces personnes ainsi

instruites et informées assurent, que ces gens dont on publie la libéralité sont au desespoir quand il faut faire la plus petite dépense chez eux, lors même qu'ils font des profusions à la vûe du monde ; qu'ils refusent les choses nécessaires à leurs proches en même temps qu'ils donnent les superflus aux autres ; et qu'ils re-

p204

tiennent les gages et les appointemens de leurs domestiques, pendant qu'ils regalent les étrangers.

C'est là la plus forte preuve qu'on puisse apporter pour montrer que la libéralité qui rend tant de personnes recommandables, n'est qu'une fausse vertu : et la force de cette preuve consiste en ce que le caractère d'une vertu véritable, est qu'elle doit s'accorder avec toutes les autres vertus. Or la libéralité de ceux dont la bourse est toujours ouverte à leurs amis, et qui se piquent de n'avoir rien à eux, est visiblement contraire à la justice ; puisqu'on sçait bien que pendant qu'ils font si volontiers des présens et qu'ils ne laissent échapper aucune occasion de faire de la dépense, ils ne songent pas seulement à acquitter leurs dettes, et qu'ils donnent souvent aux uns ce qu'ils ont emprunté, et qu'ils ont même quelquefois dérobé aux autres. Cette même preuve fait apercevoir que l'esprit qui les anime, est un esprit de vanité, qui fait qu'ils trouvent toujours de l'argent pour paroître, et qu'ils n'en trouvent jamais pour récompenser un domestique qui a vieilli dans leur maison, ni pour payer un marchand qui leur a fourni son bien, ou un créancier dont ils ont causé la ruine.

Ces hommes célèbres par leurs libéralités ne sont donc que des violateurs honnêtes de l'équité. Il y en a de deux sortes : les premiers sont ceux qui se ruinent eux-mêmes par leurs profusions, et qui ôtent à leurs enfans ce qu'ils donnent à des personnes étrangères. Les seconds sont les seigneurs de terres et les gouverneurs de province, qui tirent du public les moyens d'enrichir quelques particuliers ; et les chefs de party qui pour gratifier leurs amis et avoir de quoy acheter la faveur

p205

des peuples, depouillent de leurs biens ceux qui ne sont pas dans leurs intérêts. Mais quoy qu' ils se ressemblent tous en ce qu' ils blessent la justice qu' ils se doivent à eux-mesmes, ou celle qu' ils doivent garder à l' égard des autres ; neanmoins les motifs qu' ils ont dans leurs largesses sont differens ; car il y en a dont la liberalité est purement vaine, et cette espece de liberalité est la plus ordinaire ; d' autres dont la liberalité est vaine et politique ; telle étoit la liberalité d' Alexandre, qui pour encherir sur les presens que Taxile roy des Indes luy avoit faits, luy fit un festin magnifique, au milieu duquel il luy porta une santé de mille talens, c' est à dire de six cens mille écus, qu' il luy fit délivrer sur l' heure ; et d' autres dont les profusions sont purement politiques, comme étoient celles de Cesar, qui tenoit table ouverte, avoit un grand nombre de domestiques, et prenoit soin de divertir le peuple romain par des jeux publics, dont il faisoit la dépense, pour l' obliger à luy accorder les premieres charges de la republique, qui furent les premiers degrés par où il s' éleva à la domination. Celles de Scipion étoient à peu près semblables, ainsi qu' il paroît par les reproches que luy en fit Caton le censeur : " tu consumes, luy dit-il, jusqu' aux deniers publics pour faire des dons immenses aux soldats et aux officiers, afin de leur gagner le coeur et de te rendre maître de ton armée ; et tu ne prens pas garde que tu en ruines la discipline, que tu corromps les moeurs des chefs et des soldats, et que tu es cause que leur vigueur se relâche et qu' ils s' amollissent par le luxe et par la bonne chere. "

la seconde preuve de la fausseté de la liberalité est, qu' aussi-tôt que l' homme se propo-

p206

se de faire quelque dépense pour paroître honorable, son avarice s' oppose à sa vanité et la combat de toute sa force ; et quoy que ce combat soit caché dans son coeur, on le découvre neanmoins par les effets qu' il produit : car l' on voit tous les jours qu' un grand seigneur qui a reçû chez luy des gens de sa qualité, après avoir ordonné qu' il ne manque rien à un souper, qu' il soit propre, poli, délicat

et magnifique, contant le lendemain avec son maître d' hôtel, luy conteste le prix de toutes ses viandes, et témoigne par ses emportemens, par ses peines, et quelquefois par ses repentirs, qu' il n' a été splendide que parce que son ambition l' a emporté sur son avarice, et qu' un homme liberal est, à le bien définir, le martyr de sa vanité.

L' affectation est la troisième preuve que la liberalité n' est pas une vertu sincere. Cette affectation est visible dans les deux exemples que je vais apporter. L' on a connu un grand seigneur de la vieille cour, qui jouant et faisant une grande perte, quitta soudainement le jeu : et comme on croyoit qu' il se retiroit pour sauver le reste de son argent qui étoit assez considerable, il le donna froidement à ceux qui fournissoient les cartes, et remplit toute la compagnie d' admiration. L' on a vû aussi en ce siecle un gouverneur de province, dont le train égaloit celuy des souverains, qui faisoit faire un nombre prodigieux d' habits et ne les mettoit pour l' ordinaire qu' un jour, après quoy il les donnoit aux gentils-hommes qui luy faisoient la cour, ou à ses domestiques ; ce qui le faisoit passer dans son gouvernement et dans toute la France, pour l' homme du monde le plus genereux et le plus liberal.

La quatrième preuve est, que ceux qui sont

p207

estîmés par leur liberalité, mettent en vûë toutes celles qu' ils font ; de telle sorte qu' ils ont bien de la peine à dérober le moindre de leurs bien-faits à la connoissance du monde. De là vient qu' ils sont plus ou moins liberaux, selon que les occasions qu' ils ont de l' être, sont plus ou moins éclatantes, et qu' ils ne le sont point du tout dans celles qui sont obscures, et lors qu' ils n' ont point de dignes témoins de leurs liberalités.

Le jeu est la cinquième preuve que l' homme n' est pas véritablement liberal ; car dès que l' ardeur du jeu l' a déconcerté et l' a mis dans l' impuissance d' user de cet art avec lequel il cache ordinairement ses defauts et ses inclinations vitieuses ; aussi-tôt que l' espoir du gain l' allume si fort, (...), et le rend si peu maître de ses sentimens, s' il est en fortune ; aussi-tôt qu' il sent dans le fond

de son coeur une joye qui paroît même sur son visage, et s' il perd, qu' il souffre la perte avec un chagrin extrême ; on reconnoit que ce même homme qui semble jeter son argent par ses profusions, se le fait arracher au jeu avec violence, et montre qu' il estime et aime effectivement le bien qu' il se pique de mépriser.

La sixième preuve est, que les personnes qui passent pour liberales, n' observent jamais les ordres de la raison dans la distribution de leurs dons ; car ils les font souvent à des gens qui ne les meritent pas, ou qui n' en sont pas les plus dignes ; ils n' ont aucun soin de les proportionner à la qualité des besoins, et même ils en gratifient ceux qui sont riches, et laissent là ceux à qui une petite liberalité faite à propos feroit des biens incroyables. Cette marque de la fausse liberalité est très-considerable ;

p208

comme au contraire, c' est une des marques certaines qu' un homme est veritablement liberal, s' il y a de l' ordre et de l' équité dans ses liberalités ; s' il choisit par preference des sujets où le merite et la vertu se trouvent joints à la mauvaise fortune, et s' il donne de l' argent à des veuves chargées d' une famille nombreuse, ou à des gens dont toutes les terres sont saisies pour des sommes fort mediocres, afin qu' ils puissent satisfaire leurs creanciers.

L' on prouve en dernier lieu que l' homme n' est pas liberal, parce qu' il n' y en a aucun qui ne soit avare ; et la raison en est, que toutes les passions sont en quelque degré dans le coeur de l' homme, et que l' avarice par consequent y a sa place comme les autres ; et quoy qu' elle ne paroisse pas également dans tous les hommes, elle se montre néanmoins en tous et en tout temps, du moins en quelques rencontres. On voit outre cela que l' avarice est la passion dominante presque de tous ceux qui sont avancés en âge ; car comme leurs besoins augmentent tous les jours avec leurs infirmités, et que l' experience leur a appris qu' on peut perdre par une infinité de voyes le bien qu' on croit le plus assuré, ils se plaignent tous, et il n' est sorte de moyen dont ils ne s' avisent pour épargner. Ainsi après que l' amour, l' ambition, l' envie, la jalousie, la haine et la vengeance

ont tyrannisé l' homme, l' avarice vient le tourmenter à son tour, et conclure sa miserable vie. Cette passion qui le rabaisse si fort, est la dernière agitation qui trouble son repos, et qui luy fait voir enfin que s' il ne le cherche en Dieu, il n' en doit esperer que dans le tombeau.

Ce qui a été dit dans ce discours, donne l' intelligence de ce mot admirable du

p209

grand Platon, qui dit que la vertu des hommes n' est qu' un échange ; car cette définition convient parfaitement à la liberalité, puisque celle qu' on exerce le plus ordinairement, n' est qu' un échange de l' argent avec la gloire ; que c' est même souvent un échange de l' argent avec l' argent, comme on le voit en ces personnes qui prodiguent le leur à la vuë des princes et des ministres, pour les obliger honnêtement à le leur rendre en pensions, en charges ou en emplois ; puis qu' en ces hommes souverainement ambitieux, qui achètent les suffrages des peuples pour parvenir à l' empire, c' est un échange de l' argent avec la domination, et la liberalité des amans qui consomment leur bien en presens et en autres folles dépenses, est un échange de l' argent avec la satisfaction qu' ils souhaitent.

La liberalité chrétienne est elle seule une véritable liberalité et une vertu sincere : car les chrétiens tirent d' un fond innocent tous les presens et tous les biens qu' ils font, et ne donnent jamais aux uns ce qu' ils doivent ou qu' ils ont ôté aux autres. Comme ils ne font rien par ostentation, ils cachent leurs dons avec un soin extraordinaire, et gardent en tous les regles de la charité, de la justice et de la prudence. Ce qui rend leur liberalité véritablement vertueuse, est qu' ils sont dans leur coeur tels qu' ils paroissent dans leurs actions ; c' est à dire qu' ils n' ont aucune attache au bien, parce que la grace de Jesus Christ a le pouvoir elle seule de leur en inspirer le mépris et de guerir l' avarice.

CHAPITRE 23 LA MAGNIFICENCE

Il n' y a rien qui flatte tant la vanité de l' homme que ses projets ; cependant il est certain que tous ceux qu' il forme, se tournent contre luy-même ; que les plans des ambitieux attaquent leur repos ; que ceux des avarés les condamnent à des soucis qui les rongent toute leur vie ; et que les desseins de ceux qui font bâtir de superbes palais et qui veulent avoir des trains magnifiques, découvrent leur petitesse, et leur indigence. Car n' est-il pas vray qu' il faut que l' homme se sente bien petit et bien peu de chose, et qu' il ne se croye gueres relevé par ses bonnes qualités pour vouloir élever de grands bâtimens, avoir des pages et des carosses, afin d' ajoûter tout cela à ce qu' il est, et de s' agrandir par cet artifice.

La magnificence n' est donc qu' un sentiment orgueilleux et un desespoir de ne voir en nous-mêmes rien de grand et de magnifique, qui nous fait recourir aux beaux ameublemens, aux tapisseries rehaussées d' or et de soye, par la même adresse avec laquelle les femmes extraordinairement petites prennent du liege pour en paroître plus grandes.

Cependant Aristote fait de cette visible vanité une vertu sublime et infiniment plus excellente que la liberalité ; car il croit qu' il en est de la magnificence à l' égard de la liberalité, comme de la vaillance à l' égard de la hardiesse ; et que comme la hardiesse surmonte les craintes qui nous ébranlent, pendant que la vaillance triomphe de celles qui ont accoutumé de nous abatre et de nous renverser, de même la liberalité nous porte à faire les dé-

penses mediocres et ordinaires malgré nôtre naturel avare ; mais qu' il n' y a que la magnificence qui nous en fasse faire d' immenses et d' extraordinaires, et qui nous fasse triompher entierement de l' avarice. Ce qui pourroit faire douter que la magnificence eût cet avantage sur la liberalité, c' est qu' on voit de grands seigneurs qui ayant beaucoup de facilité à faire de grandes dépenses en bâtimens et en équipages de chasse, sont épargnans et avarés au dessous de cinq cens écus, et qui ont une peine presque invincible à être liberaux, et

n' en ont point du tout à être magnifiques. Mais ce qu' on peut croire avec certitude, est qu' il n' y a point d' autre difference entre la magnificence et la liberalité des hommes du siecle, que celle qu' on trouve entre l' orgueil et la vanité. Car qu' est-ce que la magnificence des princes et des hommes riches et opulens ? Que sont ces palais où l' or, le marbre et le porphyre sont employés ? Que sont ces belles maisons de campagne où toutes les regles de la simmetrie sont observées ? Que sont ces grands parcs où l' on a enfermé des rivieres et des forêts, qu' une montre orgueilleuse de la grandeur de leur condition, ou de leurs richesses ? Si l' on en veut être entierement persuadé, l' on n' a qu' à faire reflexion que c' est dans le retranchement de ce faste et de ces excesses que consiste la modestie, et qu' on donne des louanges extraordinaires à tous ceux qui se voyant élevés en dignité, ou comblés de biens, pratiquent cette vertu et la font paroître dans leurs maisons bâties communement, dans leurs habits, dans leurs meubles et dans leur table. Comment donc peut-il être tombé dans l' esprit d' Aristote, qu' un homme qui consume la meilleure partie de son bien en des super-

p212

fluités vaines et vitieuses, est un homme non seulement louable, mais excellemment vertueux ? " comment peut-il dire, que le magnifique peut vertueusement bâtir des maisons superbes, pourvû que dans la dépense qu' il y fait, il se regle par le bien qu' il a, et que sa magnificence éclate dans des sujets durables, comme sont les colonnes de marbre, et non pas dans les fragiles, tels que sont les vitres d' une maison, et pourvû aussi qu' il n' imite pas les megariens, qui faisoient des banquets splendides aux comediens, et les recevoient dans leur ville avec tant de pompe, que le pavé des ruës par où ils passaient, étoit couvert de pourpre. " n' est-il pas évident que tous les inconveniens que ce philosophe veut qu' on évite, ne tendent qu' à sauver un homme du ridicule, et n' empêchent pas qu' il ne soit vain s' il met des sommes excessives en peintures, en dorures et en ameublemens ? N' est-il pas vray encore que si la magnificence n' a point d' autres bornes que cel-

le qu' Aristote luy a données, il n' est point de superfluités qu' on ne puisse justifier ; et que non seulement il n' eût pas desapprouvé, mais qu' il eût loué ces bâtimens prodigieux que Lucullus fit élever sur le rivage de la mer de Naples ; cette montagne percée à jour, suspenduë et soutenuë par une voute ; ces fossés larges et profonds où la mer entroit et par où elle environnoit cette maison magnifique ? N' est-il pas vray qu' il n' eût trouvé dans cette maison aucun excez blâmable, ni dans ce nombre infini de statuës et de tableaux dont elle étoit ornée ; ni dans cette quantité incroyable d' appartemens tous richement meublés ; ni dans la vaiselle d' or enrichie de pierreries, avec laquelle Lucullus étoit servi ? Cependant ces excez étoient si generalement blâmés dans Rome,

p213

que ses plus proches parens et ses meilleurs amis, et parmi eux Caton et Ciceron ne les pouvoient supporter, ils furent même longtemps le sujet des railleries publiques, et encore du temps d' Auguste ils étoient celuy de la satire.

Il ne faut donc pas attribuer à la bizarrerie et à la malignité des cyniques la guerre qu' ils déclarent au luxe, puisque cette guerre, bien loin de leur être particuliere, leur est commune avec les sages de tous les siecles, qui ont tous regardé la pompe des bâtimens et la curiosité des meubles et des habits comme une vanité, et même comme une puerilité.

" nous sommes de vrais enfans, disoit Ariston, les colomnes de marbre et les statuës nous donnent du plaisir de la même maniere que les coquilles les divertissent, de sorte qu' il n' y a point d' autre difference entr' eux et nous, si ce n' est que nos yeux et nos divertissemens nous coûtent beaucoup plus cher, et que nôtre enfance dure toute nôtre vie. " ce que je viens de dire fait voir combien il est mal aisé d' accorder l' opinion d' Aristote qui favorise le luxe si ouvertement avec la solidité d' un grand philosophe. " Aristote, dit S Thomas, exempte de peché ceux qui font des dépenses superfluës ; et

p214

moy je condamne comme mauvais tout ce qui est contraire aux regles de la raison. " mais si la raison saine condamne ceux qui mettent tout leur soin à se loger, à se meubler, et à s' habiller magnifiquement ; et si l' or, le marbre et les autres choses precieuses gemissent, ainsi que dit S Paul, de ce que l' homme les fait servir à sa vanité ; cette même raison luy fait connoître qu' il ne sçauroit rien faire de plus loüable que de les tirer de cette servitude pour les consacrer à Dieu, et les employer au bâtiment et à la décoration de ses temples, parce qu' alors ce n' est pas pour luy, mais pour Dieu qu' il est magnifique : c' est pourquoy rien n' étoit égal à la beauté, à la grandeur et à la structure du temple que le plus sage de tous les rois fit bâtir en l' honneur de Dieu ; et c' est pourquoy aussi nous voyons un si grand nombre de temples élevés par toute la terre à la gloire de Jesus-Christ, qui sont comme autant de monumens de la pieté et de la magnificence des rois chrétiens.

L' exemple de Judith et de la Reine Esther nous fait voir aussi qu' on fait un bon usage de la magnificence quand on s' en sert pour procurer la gloire Dieu : car Judith qui depuis son veuvage étoit vêtue d' une maniere convenable à son état, quitta ses habits de deuil, en prit de fort beaux et de fort magnifiques, afin de paroître avec plus d' éclat devant Holoferne, et d' exécuter avec plus de facilité le coup que Dieu avoit reservé à son bras. Et la reine Esther, qui appelloit la couronne l' enseigne de l' orgueil, qui ne la pouvoit souffrir, et qui avoit de la haine et de l' horreur pour elle, la mit néanmoins sur sa tête, et se presenta aussi au roy Assuerus parée et ajustée pour sauver ceux de sa nation.

p215

Nous apprenons encore par la conduite qu' ont tenuë les rois les plus pieux et les plus modestes, que les souverains peuvent faire des presens proportionnés à la grandeur de leur couronne, aux ambassadeurs des princes leurs alliés ; faire des festins splendides et somptueux, pour affermir et rendre plus solennels les traittés de paix qu' ils ont faits ; et recevoir avec magnificence les rois qui viennent

les visiter ou qui passent par leurs royaumes. C' est ainsi que S Loüis reçut l' empereur Frederic à Compiègne ; car il ordonna aux princes et à tous les grands de sa cour de s' habiller richément, et luy fit une entrée fort magnifique. " ce saint roy, dit Mezerai, étoit modeste et ennemi du luxe pour son particulier, mais pompeux et superbe dans les ceremonies publiques. " Charlemagne habillé pour l' ordinaire de même que ses sujets, étoit extraordinairement paré quand il donnoit audience aux ambassadeurs, et portoit une couronne d' or brillant de pierreries. Loüis Le Debonnaire en usoit de même. Le but que se proposoient ces princes religieux dans les occasions où ils paroisoient avec tant de pompe, étoit de donner une grande idée des forces et des richesses de leurs royaumes, afin que les autres rois craignissent de les attaquer, et pour assurer par là le repos des peuples que Dieu leur avoit commis. Voilà les emplois legitimes de la magnificence, hors lesquels l' on ne peut s' en servir sans en pervertir l' usage, et hors lesquels elle n' est qu' une vaine ostentation : car quoy qu' Aristote dise qu' un beau palais qu' un homme a bâti, est un ornement qui le pare, il est certain que quand tous les palais des rois seroient à luy, il n' en seroit ni plus grand ni plus magnifique ; que sa magnificence et sa

p216

gloire, ainsi que le S Esprit nous l' enseigne, doit être au dedans de luy, et qu' elle consiste dans l' assemblage de toutes les vertus dont son ame doit être ornée. Mais comme ceux qui excellent dans les arts et dans les sciences sont, sans emplois et sans dignités, des gens illustres ; de même les hommes en qui l' on voit une éminence de vertu qu' on ne trouve pas dans les autres hommes, sont magnifiques sans maisons, sans train et sans équipage, et on les revere par eux-mêmes avec beaucoup plus de respect que ceux que l' on voit accompagnés d' une longue suite de domestiques. Celui là seul, dit Epicure, est véritablement magnifique qui n' a besoin d' aucune magnificence.

CHAPITRE 24 LA JUSTICE

Les poètes ne peuvent se lasser d' exagerer l' audace des premiers hommes qui entreprirent de traverser les mers, et qui se contentant de mettre quelques aix fragiles entre la mort et eux, se firent des chemins et des passages au travers des abîmes.

Mais pour moy je trouve beaucoup plus audacieux ceux qui formerent les premiers le dessein de vivre en société, et je suis assuré que quiconque n' a point le dernier étonnement de cette entreprise, ne l' a jamais considérée, ou ne connoît point le naturel des hommes, qui bien loin d' avoir des qualités propres pour s' unir, ont toutes celles qu' il faut pour se persecuter, pour se déchirer et pour se détruire. En effet une grande assemblée d' hommes est une mer plus dangereuse,

p217

plus infidelle et plus orageuse que la mer même ; et quelque impetueux et differens que soient les vents, les passions humaines les surmontent en contrariété et en violence.

Encherissons sur ce que nous avons dit, et disons que les hommes étant devenus par leur vice, ce que les animaux les plus farouches et les plus cruels sont par leur nature, c' est avoir entrepris de civiliser les ours, les tygres et les lions, que d' avoir voulu assembler les hommes. Il y a même cette difference, que la cruauté des animaux passe avec leur fougue ; qu' ils se lancent sur les hommes par le mouvement d' un aveugle instinct, et qu' ils ne savent pas l' art de nuire ; au lieu que les hommes gardent long-temps leurs ressentimens, qu' ils tramant les assassinats et les particides afin de les executer avec sureté, et qu' ils sont ingenieux à se tendre des pieges les uns aux autres.

De pareilles vûës firent peut-être imaginer aux poètes que lorsque la société des hommes fut établie et qu' ils eurent formé leur première republique, la justice descendit du ciel pour empêcher qu' elle ne devint soudainement un theatre affreux de meurtres, d' assassinats et de brigandages ; c' est pourquoy ils la representent le glaive en main, dont elle menace les méchans, et avec lequel elle punit les mauvais citoyens et les voisins entreprenans et injustes.

Cela veut dire que la justice est une vertu celeste, soit qu' on la considere en la personne des princes et des juges qui la dispensent, ou dans le reste des hommes qui en font la regle de leurs actions ; soit, dis-je, qu' on la regarde dans les bons, qui l' aiment et la suivent de bon gré, ou dans les méchants, qui observent ses loix par force et par la seule crainte des

p218

supplices. Car la crainte de la justice est la sagesse des méchants, et la vertu de ceux qui n' en ont aucune.

C' est l' opinion que tous les hommes ont eüe de la justice. Ils ont crû qu' elle tiroit son origine du ciel, et les plus sages et les plus intelligens luy ont donné de fort grands éloges.

" la justice, disent les philosophes, est une vertu qui renferme toutes les autres. La justice, dit un pythagoricien, est une vertu divine qui sous des noms differens regle le monde et toutes les parties qui le composent ; car quand elle le maintient en ordre, on luy donne le nom de providence ; celui de loy, quand elle police les villes, les republicues et les royaumes ; et on l' appelle vertu, quand elle fait vivre l' homme avec discipline. Enfin, dit Saint Augustin, c' est la justice qui a le privilege elle seule de tenir l' homme assujeti à Dieu, et d' empêcher que son orgueil venant à s' élever, ne le tire de cette sujétion. "

il faut avoüer que ces éloges donnent une grande idée de cette vertu, et qu' on ne sçau-roit imaginer un spectacle plus agreable que de voir tous les hommes également jaloux, les uns de faire observer, et les autres de suivre les ordres de la justice par un amour sincere qu' ils auroient pour elle. Mais où voit-on cet amour sincere de la justice ? Le trouve-t' on dans les souverains qui ont eu le plus de soin de faire regner la justice dans leurs etats ? Quel étoit ce soin dans les empereurs payens, et quel est ce même soin dans les rois chrétiens qui ne se conduisent pas par les maximes et par l' esprit du christianisme, qu' un desir ardent de regner et une politique purement humaine ? Qu' est-ce autre chose en plusieurs d' entre-eux que leur fierté naturelle, qui ne

pouvant supporter ceux qui osent faire des partis, et leur déclarer la guerre, les porte à les faire punir avec la dernière sévérité ? N'est-ce point en d'autres l'amour de leur repos qui les rend diligents à étouffer les entreprises séditieuses, et exacts à faire exécuter la rigueur des loix contre les chefs des séditieux ? Il n'est pas même impossible qu'en quelques-uns, ce ne soit une envie d'être surnommés justes : car quoiqu'il y ait de l'amour des titres soit une passion bien frivole, on ne doit pas laisser de la conter parmi les passions humaines, parce que l'homme est vain et frivole à un point qu'on ne sauroit concevoir. Auguste en est une preuve, puisqu'il pleura de joie lorsque le sénat luy donna le nom de père de la patrie.

L'intégrité des magistrats est une affectation d'une réputation singulière, ou un désir de s'élever aux premières charges : car comme l'amour propre porte les hommes à faire servir leurs vices et leurs vertus à leurs intérêts, de là vient que les juges corrompus rendent la justice pour s'enrichir, et que les autres la rendent exactement pour être estimés de tout le monde, et afin que les rois et les ministres les considèrent comme des hommes propres à remplir les hautes charges.

L'équité des personnes privées qui ont une attention continuelle à ne jamais blesser aucun des intérêts de ceux avec qui ils vivent, est une crainte qu'ils ont qu'on ne leur fasse des injustices : car l'homme qui se voit engagé dans la société des hommes, y vit avec plus de souci et de tremblement que s'il étoit au milieu d'une forêt pleine de bêtes sauvages ; puisqu'il ne craint pas seulement pour sa vie, mais encore pour son bien, pour son repos et pour sa réputation. Outre cela les oppressions, les violences et les meurtres qu'il voit faire tous les jours, redou-

blent ses craintes ; ainsi songeant sans cesse aux moyens qui peuvent le garantir des accidents dont il se voit menacé, il n'en trouve point de meilleur que de garder toutes les loix de l'équité à l'égard des autres, croyant avec quelque raison, que celui qui se comporte envers les autres avec tant de circonspection qu'il

ne leur fait jamais aucun prejudice, les engage par leur propre reputation à bien vivre avec luy et à ne luy faire aucun tort. D'ailleurs l' on n' a pas le coeur de maltraiter un homme qui vit paisiblement et équitablement avec tout le monde. Enfin les hommes justes impriment un tel respect qu' on n' ose non plus toucher à leur bien ou à leur honneur, qu' aux vases precieux des temples.

Ainsi la justice des particuliers n' est qu' une adresse qui tend à mettre leur vie, leur bien et leur honneur à couvert des injures qu' on leur peut faire. " c' est pourquoy, dit Aristote, nous ne devons pas être precipités dans nos jugemens et prononcer legèrement comme nous faisons, que celuy qui fait des actions de justice est un homme juste. Les procedés droits et équitables nous trompent, dit Platon, parce que nous en tirons cette consequence, que ceux qui les ont aiment la justice, et ont de meilleures inclinations que les autres hommes, cependant ils sont cupides et violens comme eux, mais ils se contraignent et ne font mal à personne, afin qu' on ne leur en fasse aucun. "

la justice des philosophes n' étoit qu' un desir de se distinguer de tous les autres hommes par la droiture de leurs actions, et de faire voir qu' ils vivoient eux seuls selon les regles de la raison.

La justice des juifs qui n' agissoient que par

p221

l' esprit de la loy, étoit une crainte que Dieu ne retirât d' eux sa protection, qu' il ne les livrât à leurs ennemis, et qu' il ne rendît leurs vignes, leurs prez et leurs champs steriles.

Il n' y a donc point de justice parmy les hommes, puisqu' il n' y en a aucun qui la suive pour l' amour d' elle, et que dans les souverains qui l' établissent, dans les juges qui l' administrent et dans les particuliers qui la pratiquent, elle n' a point d' autre principe que l' intérêt et l' ambition ; puisque dans les philosophes ce n' étoit qu' une vanité, et dans les juifs les plus zelés, qu' une crainte servile et intéressée.

Ce n' est donc pas sans raison que les anciens poëtes, que Lactance appelle les premiers

sages du monde, se plaignoient que la justice étoit retournée au ciel, et qu' ils disoient avec des exclamations frequentes : (...) !
Car ils ne faisoient ces plaintes et ces exclamations que pour nous faire entendre qu' on ne voit plus cette vertu divine parmy les hommes. Les fables même nous apprennent cette verité : et celle de la courte durée du siecle d' or et du regne de Saturne, par lequel le regne de la foy et de la justice finit, nous marque assez clairement que la justice ne fut pas long tems sur la terre ; et que depuis qu' elle en fut bannie, ce n' est que par ambition ou par intérêt, ou par la crainte des loix que ceux qu' on appelle justes s' abstiennent de faire du mal aux autres. Cette verité nous est encore confirmée par les voeux et par les soupirs avec lesquels les patriarches conjurerent le ciel durant tant de siecles de s' ouvrir et d' envoyer le juste ; car ce juste est appelé la justice par les prophetes, parce qu' il est l' auteur de nôtre justice.

p222

C' est ce juste qui inspire l' amour de la justice aux chrétiens, qui leur découvre la beauté de cette vertu celeste qui attire à elle toutes les ames ; c' est à eux qu' il la rend plus douce que le miel le plus delicieux, et plus precieuse que tous les tresors du monde. Ce n' est que dans leur esprit qu' il fait luire cette lumiere divine qui leur fait connoître que sa volonté est la regle de leurs devoirs, et qu' on n' est juste qu' autant qu' on se conforme et qu' on se soumet à elle. Aussi n' y a-t' il que les seuls chrétiens qui soient veritablement justes devant Dieu et devant les hommes. " je veux que tout le monde sçache, dit Platon, que personne n' est juste par ses inclinations naturelles, et qu' on ne sçauroit aimer la justice, si l' on n' est particulierement assisté de Dieu. "

CHAPITRE 25 LA PROBITE, OU L'HONNE

l' Honestate, dit le Guarini, Altero Non è Che Un Arte Di Parre Honnesta. Le jugement que ce poëte fait de l' honnêteté des femmes est très-injuste ; car son intention n' est pas de blâ-

mer leur honnêteté, parce que c' est d' ordinaire par fierté et non par un motif vertueux et louable qu' elles la gardent, puis qu' il veut seulement parler de leur honnêteté extérieure : il est cependant très-faux que cette honnêteté ne soit qu' un art de paroître honnête, puis qu' on voit un grand nombre de femmes qui le sont effectivement : parmi lesquelles il y en a qui ont tant de pudeur, qu' il ne leur seroit pas possible de la blesser, quand même elles seroient assurées que leurs fautes ne devroient

p223

jamais venir à la connoissance du monde. Mais ce jugement seroit peut-être un peu mieux fondé si on l' appliquoit à la probité et à l' honnêteté des hommes : car il n' est pas moins rare de voir des gens également religieux à ne rien faire contre la probité quand ils agissent en secret, et quand ils ont des témoins de leurs actions ; que de trouver des hommes vaillans qui attaquent ou repoussent les ennemis la nuit avec autant de bravoure qu' ils feroient s' ils combattoient en plein jour aux yeux de leur general. Il est très-rare aussi de voir des hommes dont la probité soit si solide et si affermie que non seulement elle ne puisse point être ébranlée par les menaces, ni tentée par les promesses, mais qui soit encore capable de resister à toutes les forces des passions. Afin qu' on soit convaincu qu' il n' y en a point, il faut que chacun repasse dans son esprit toutes les actions de sa vie, et qu' il voye si aucun intérêt de haine, de vengeance, d' amour ou d' ambition, n' a jamais eu le pouvoir de luy faire blesser la foy et la probité ; s' il ne luy est jamais arrivé pour plaire à une femme dont il étoit idolâtre, de reveler un secret important qu' on luy avoit déposé ; si la crainte de tomber dans la disgrâce d' un favory, ne l' a jamais empêché de rendre témoignage à la vérité dans les occasions où il ne falloit que son témoignage pour sauver la reputation d' un homme calomnié ; enfin si la jalousie ne luy a pas fait diminuer le merite et la gloire d' une belle action que le meilleur de ses amis avoit faite dans un combat. Je m' assure que si l' on s' examine avec quelque soin, il n' y aura personne qui se trouve innocent, et qui ne reconnoisse qu' il a souvent manqué de probité, lors qu' il a pû

en manquer impunément et qu' il luy en est revenu de grands avantages.

Mais quand on supposeroit qu' il y a des gens dont la probité est incorruptible, il est visible que les motifs par lesquels on la pratique ne pourroient souffrir qu' on la contât parmy les qualités vertueuses, parce que ces motifs sont humains, et que le principal de tous est une ambition criminelle.

Pour faire entendre quelle est cette sorte d' ambition, il faut observer que la véritable inclination d' un homme que l' amour propre possède, seroit que son esprit dominât sur tous les esprits, que tout cedât à la force de son bras, et que tous les hommes généralement luy fussent soumis : mais comme il trouve en luy même et en tous les autres une infinité d' obstacles qui s' opposent à son desir, il le dissimule et le cache selon qu' il voit plus ou moins de jour à le satisfaire : et quand il n' en voit point du tout il se modere et se reduit à souhaiter d' avoir un rang considerable parmy ceux dont il ne peut se rendre le maître. De là vient que les grands songent sans cesse à s' agrandir davantage, et que quand ils y voyent de l' impossibilité, ils font du moins valoir la grandeur de leur naissance en toutes rencontres, et traitent le reste des hommes comme s' ils étoient d' une espece inferieure à la leur. De là vient que ceux qui n' ont point de naissance travaillent à l' envi de la fortune à établir par la vertu divers rangs parmy les hommes, et se placent au premier rang par la probité ; à quoy l' on consent avec d' autant plus de facilité, qu' on ne peut se passer de la probité dans la société des hommes, et qu' on l' aime à proportion de la haine qu' on a pour les trahisons.

Ceux qui observent exactement les loix de

la probité, ne voyent pas seulement que tout le monde s' accorde à les mettre au dessus des autres par le besoin qu' on a d' eux ; ils voyent encore que les gens d' honneur et de probité

sont fort rares ; que cette rareté fait que les personnes dont on souhaite le plus d' être considéré, les recherchent et veulent les avoir pour amis et pour confidens, et qu' elle est fort propre à leur conserver leur rang et leurs privilèges.

Ils voyent aussi qu' il n' est rien de si flétrissant et de si ignominieux qu' une friponnerie ou une trahison découverte, et que ceux qui les ont faites ne s' en relevent jamais.

Ils voyent outre cela, que quoyque les gens d' honneur ne reussissent pas si souvent dans le monde que les hommes corrompus et prostitués, il est certain neanmoins que le succès des friponneries et des trahisons n' est pas infailible ; qu' elles ne sont pas toujours recompensées, et que lors qu' elles le sont, ceux en faveur de qui on les fait, payent l' utilité que les trahisons leur apportent, et ont les traitres en abomination.

C' est de ces vûës qu' est formée la probité de ceux de qui on dit qu' ils ont l' ame belle.

L' intérêt fait la probité des ames basses et mercenaires, et elle n' est en eux qu' un desir d' acquérir du bien.

L' on objecte à ce qu' on vient de dire, que le principe de la probité des honnêtes gens est une ambition d' être illustres sans charge et sans dignité, et d' avoir un rang considerable parmi les hommes ; et l' on oppose qu' il y en a plusieurs qui font en secret des actions de foy et de probité ; d' où l' on conclut que c' est par probité qu' ils les font, et non par aucune envie d' être estimés et honorés des hommes. à quoy il faut répondre avec S Thomas, qu' il y

p226

a certaines personnes qui ont la complexion si heureuse, qu' ils se portent aux actions droites par la seule disposition de leur temperament.

Il faut répondre en second lieu que celui qui fait des actions de probité, quoy qu' il les dérobe à la connoissance de tout le monde, les fait par un desir veritable d' être approuvé.

Pour entendre cette maniere de paradoxe, il faut sçavoir que l' homme est si glorieux et si avide de louanges, que ses plus hautes connoissances et ses plus excellentes vertus ne luy plaisent qu' à proportion de l' estime et des louanges qu' elles luy attirent ; c' est pourquoy l' on peut dire que dans le coeur de tous ceux

qui ont des vertus extraordinaires, il y a une sorte d'ambition semblable à celle des conquérans, et que les uns et les autres visent d'une manière différente à la conquête du genre humain : les conquérans voulant soumettre tous les hommes à eux pour se rendre maîtres de leurs biens et de leur liberté, et ceux qui ont des vertus rares et singulières songeant à occuper la première place dans leur estime. Mais les philosophes qui furent les premiers en qui cette ambition parut, jugeant qu'il est impossible d'acquiescer l'approbation de tout le monde, parce que la plupart des hommes ont fort peu de discernement, et qu'ils sont capricieux et injustes, bornèrent la prétention du sage à se contenter d'être approuvé d'un petit nombre d'hommes judicieux, équitables et vertueux. Il est vrai qu'ayant ensuite observé qu'il est mal-aisé d'obtenir l'approbation de plusieurs personnes, par la grande diversité du goût des hommes, et que d'ordinaire leur goût a part à leurs jugemens ; ils crurent qu'il suffisoit au sage d'avoir un approbateur, pourvu que cet approbateur fût un homme éclairé et solide, et qu'il fût approuvé de tous

p227

les gens de bien. " un seul, dit Démocrite, vaut mieux que la multitude. Nous sommes bien plus flattés, disoit Épicure à un de ses amis, de l'estime que nous avons l'un pour l'autre, que nous ne le serions des acclamations populaires. "

ce parti sembla le meilleur aux philosophes jusques à ce que Sénèque, celui de tous qui a mieux connu ce qui est le plus propre à satisfaire l'orgueil de l'homme, prononça que le sage étant capable luy seul de juger du mérite des actions, étoit aussi luy seul un digne approbateur de luy-même, et qu'il n'avoit besoin d'aucune autre approbation. " le sage, dit-il, ne laisse pas d'être parfaitement content lors même qu'il n'a aucun témoin de ses actions ; car que peut-il souhaiter de mieux que de se rendre témoignage à luy-même, et d'être l'objet de son admiration ?

Ce qu'on vient de rapporter prouve clairement que celui qui fait des actions de probité à l'insçu du monde, les fait par un désir véritable d'être approuvé, puisque sa plus forte passion étant d'être approuvé de luy-même, il

recherche l' approbation qui luy est la plus precieuse, et qu' il prefere à tous les applaudissemens publics. " encore que la gloire ne consiste pas dans la loüange d' un homme seul, ainsi que dit Saluste, il y a pourtant certaines personnes, dit S Thomas, qui établissent la leur dans leur seule estime " : il est vray que ces personnes sont très-rares, et que lors qu' ils font des actions de probité en secret, ils ont d' ordinaire un espoir caché que quelque favorable hazard les fera connoître.

Ce n' est donc pas la probité, mais les loüanges qu' on donne à la probité que les hommes aiment : ce ne sont pas aussi les actions mau-

p228

vaises qui leur déplaisent, ce qui les fâche uniquement est qu' elles ruinent leur reputation. C' est pourquoy lorsqu' on les accuse d' avoir fait une action sale et contraire à la probité, quoy qu' ils sçachent en leur conscience qu' ils sont coupables, ils implorent le secours de tous leurs amis, et employent toutes sortes de voyes pour se justifier. " l' on voit assez de magistrats, dit Platon, qui vendent la justice, et reçoivent secrettement de l' argent ; mais où en trouvera-t' on un qui avoüe d' en avoir pris, et qui en étant accusé, souffre cette accusation avec patience ? "

confessons à la gloire de Dieu, qu' il fait luy seul les honnêtes gens, et qu' il n' y a que luy qui soit autheur de la probité veritable. Car unissant les hommes par le lien de la charité, il les met en tel état qu' il ne leur est pas possible de manquer de foy et de parole, et de ne pas s' acquitter de ce qu' ils se doivent il n' y a que la douceur et la force de ce lien qui puisse les retenir et les empêcher de se tromper et de se trahir. Le lien de l' amitié humaine est trop foible pour resister à la violence des passions ; et l' on ne voit que trop souvent des hommes ambitieux qui traversent sous main les desseins de leurs amis, et qui après leur avoir promis de les aider à obtenir un employ, font tous leurs efforts, et mettent en usage toutes sortes de ruses et d' artifices pour le leur enlever. " il n' est point de solide probité, dit Platon, que celle qui est jointe à la pieté et à la sainteté. La parfaite probité,

dit Aristote, est celle qu' on pratique dans la seule vûë des choses divines et éternelles. "

CHAPITRE 26 LA FIDELITE DES SUJETS

p229

que tes ouvrages sont magnifiques, seigneur ! S' écrioit un prophete dans les transports d' admiration que luy donnoit la vûë de tant de merveilles et de chefs d' oeuvres dont le monde est rempli, et dans le ravissement où il étoit de voir ce grand nombre de creatures, leur beauté, leur richesse, et les différentes qualités dont elles sont pourvûës. Mais leur magnificence n' étoit pas le seul sujet de son exclamation, ce qu' il ajoûte : (tu as fait toutes choses avec sagesse) fait voir qu' il étoit également ravi de l' ordre merveilleux que Dieu a mis entre elles. Car si après les avoir produites il ne les eût point arrangées, le monde qui devoit être un ouvrage parfait, et faire connoître par sa perfection celle de son auteur, n' eût été que desordre et confusion.

Si l' ordre, sans lequel le monde ne seroit qu' un cahos, paroît si beau et si admirable, le secret que la sagesse de Dieu trouva pour l' établir n' est pas moins digne d' être admiré. Car il fit les creatures d' une inégale perfection, pour rendre les moins parfaites dépendantes des plus excellentes, et donna à chacune une place convenable au degré de sa perfection. C' est pourquoy il plaça le soleil au haut des cieux, afin qu' il portât sa lumiere dans toutes les parties du monde, que sa chaleur vivifiante contribuât à la naissance, à l' accroissement et à la conservation des plantes, des animaux et des hommes, et que la terre se renouvelât tous les ans par ses influences.

p230

Dieu a tenu une semblable conduite à l' égard des hommes, il les a fait naître de différente condition ; il en a élevé quelques-uns

au dessus des autres, et a fait dépendre la conservation, le repos et le bonheur des hommes qu' il a assujétis, des soins continuels et de la vigilance de ceux qu' il a établis pour les gouverner. De sorte qu' on peut dire que comme le soleil est un oeil qui nous fait tout voir, et sans lequel nos yeux nous seroient absolument inutiles ; de même un roy est l' oeil de son royaume, et un oeil qui éclaire continuellement ses sujets, et sans la lumiere duquel ils ne sçauroient se conduire.

C' est cet ordre de la sagesse de Dieu qui soumet la multitude à un homme seul, que Platon ne se pouvoit se lasser de considerer, et qui luy faisoit souhaitter que comme Dieu est le seul gouverneur du monde, de même tous les hommes n' eussent qu' un roy. " le genre humain, disoit-il, ne sera jamais pleinement et parfaitement heureux que lors qu' il n' aura qu' un seul monarque pour le conduire. C' est alors que toutes les causes des guerres cesseront ; que l' intérêt, la jalousie et l' ambition n' armeront plus les souverains les uns contre les autres, et qu' on ne verra plus la terre couverte de leurs armées. C' est alors qu' on n' entendra plus les plaintes des peuples qui gemissent en tant de lieux sous la domination des tyrans qui leur ôtent leurs biens, qui les oppriment ; que les méchans, les perfides et les scelerats ne trouveront plus d' azyles dans les royaumes étrangers, et que tant de nations différentes ne feront qu' une seule famille que ce roy et ce pere unique aimera tendrement, et comblera de toutes sortes de biens. "

p231

mais Dieu ne s' est pas contenté d' attacher les sujets à leur souverain par l' intérêt qu' ils ont de demeurer dans leur obeïssance ; comme il connoît l' aveuglement et l' inconstance des hommes, il a vû que ce lien n' étoit pas assez fort ; c' est pourquoy il les a engagés par la conscience à subir leur joug, et a fait de l' obligation de se soumettre aux rois un devoir de religion ; il a même si clairement expliqué ce devoir en tant de lieux de l' ecriture, qu' il est visible qu' il a eu dessein d' ôter tous les pretextes dont on peut se servir pour le violer, y ayant sur tout déclaré que ni les mauvaises qualités qui

peuvent se rencontrer en la personne des souverains, ni la dureté de leur gouvernement ne dispensent jamais les sujets de la fidélité qu'ils leur doivent. Cette déclaration étoit absolument nécessaire, parce que la fidélité qui les lie à leurs princes légitimes, étant la cause unique de la tranquillité des royaumes et des empires, si Dieu leur eût laissé la liberté de se tirer de la sujétion des rois en quelques rencontres, il eût exposé le gouvernement des rois à l'injustice et à la temerité des jugemens d'un chacun, et leurs états à de nouvelles révolutions : et s'il n'eût mis au rang de ses loix l'obligation d'obéir aux rois, ils eussent pu s'assurer difficilement de la fidélité de leurs sujets, parce que les hommes changent souvent de disposition, par leur légèreté, naturelle, et par les divers intérêts qui sont si puissans sur eux, qu'ils ne peuvent pas répondre d'eux-mêmes. Cette fidélité ainsi expliquée est une obligation que Dieu nous impose que nul intérêt ne doit affaiblir, à laquelle on ne peut manquer sous aucun prétexte que ce soit, et dont aucune autorité ne peut dispenser.

Les politiques demandent, comment se doi-

p232

vent conduire les sujets lorsque les rois violent dans leurs traités les loix fondamentales de la monarchie. Par exemple, quel parti devoient prendre les François, si François I se fût opiniâtre à vouloir exécuter le traité qu'il avoit fait à Madrid, par lequel il s'étoit engagé à céder la Bourgogne à Charles V. Un des plus sçavans et des plus consommés politiques de nôtre siècle répond, " que dans ces rencontres la première démarche des sujets doit être d'essayer de détourner le roy de son dessein par les supplications et les remontrances. Si le roy n'y a point d'égard, que peuvent faire les sujets, dit-il, sinon recevoir ses commandemens et ses ordres sans les mettre en exécution ? C'est ainsi qu'en userent les François à l'égard de François I. Puis il ajoûte, s'il arrivoit, comme il n'est pas impossible, qu'il entreprît d'avoir par force ce qu'il n'auroit pu obtenir à l'amiable, et d'entraîner ceux qui n'auroient pas voulu suivre ; que feront-ils en une si étrange conjoncture ? Donneront-ils les mains à la

violence qui les va accabler, ou les leveront-ils pour la repousser ? Auquel des deux partis se rangeront-ils, de la soumission, ou de la résistance ; d' être deserteurs du bien de l' état, ou de faire la guerre, non pas au prince, car cela n' est jamais permis ; mais contre la volonté du prince ? Toutes ces choses certes étant des précipices dans l' un desquels il faut nécessairement tomber, et la malignité de la constellation qui regnera ne pouvant être adoucie par aucun moyen, que peuvent-ils faire que d' avoir recours à la force, et d' appeler à leur secours le premier droit de nature, qui est celui de la conservation ? Que peuvent-ils faire que de n' agir pas en sujets aux choses où le prince

p233

n' agit pas en souverain, et qui ne sont pas enfermées dans les devoirs de la sujettion ni dans les droits de la souveraineté ? " la resolution de ce cas donnée par un homme si solide et si éclairé, me fait penser que les chrétiens sont à l' égard de la raison humaine ce que les payens étoient à l' égard des oracles de leurs faux dieux. Ces oracles avoient beau les tromper et les jouer par l' obscurité et l' ambiguïté de leurs réponses, ils ne pouvoient s' en desabuser : de même, quelque expérience qu' ayent les chrétiens que les décisions de la raison sont trompeuses ou incertaines, ils ne peuvent s' empêcher de la consulter, et rien n' est capable de leur ôter la confiance qu' ils ont en elle. Ce qui les rend extraordinairement blâmables, est que l' oracle du Saint Esprit, qui est le seul oracle infaillible, maudit l' homme qui se confie en luy-même, et qui fait sa force de sa foiblesse, c' est à dire qui s' appuye sur sa raison, et préfere les sentiers détournés et perilleux qu' elle luy découvre, au chemin seur, droit et uni que la loy de Dieu luy enseigne. Aussi voyons-nous que les hommes habiles sont toujours flottans, et partagés, et qu' ils ne sont jamais uniformes dans leurs resolutions ; pendant que l' homme simple qui met tout son appui en Dieu et se conduit par la foy, marche avec assurance. " la voye du seigneur, dit l' ecriture, est la force du simple. " il faut appliquer cela à nôtre sujet. Lorsque les rois ont cédé par leurs traités des villes importan-

tes ou quelque grande province, que font en ces occasions les gens qui presument d'eux-mêmes ? Ils se consomment et s'évaporent en vains raisonnemens ; ils disent que les sujets ont droit de s'opposer à de semblables traités, et qu'ils ne sont pas obligés d'agir en

p234

sujets aux choses où le prince n'agit pas en souverain ; ils mesurent l'étendue de la puissance royale, et celle de leurs devoirs, et les agrandissent et les accourcissent selon la diversité de leurs imaginations et de leurs pensées ; ils recherchent l'origine des droits des souverains, et travaillent à établir et à relever ceux que la nature nous donne. Que fait l'homme simple ? Il marche dans le chemin que la loi de Dieu luy marque ; elle luy ordonne d'obeïr au roy, il luy obeït ; on essaye de le tirer de ce chemin par des raisons specieuses ; on luy dit que le prince veut renverser une loi fondamentale de la monarchie, et qui est de la nature de celles qui sont entrées en la première constitution de l'état ; il ne croit pas avoir assez de capacité pour porter son jugement sur une matière si difficile ; il sçait seulement que la raison humaine nous trompe tous les jours, et que la loi de Dieu ne le peut tromper.

" l'homme sensé, dit l'écriture, se fie à la loi, et la loi luy est toujours fidelle. "

cette conduite du simple, c'est à dire du véritable homme de bien et du vray chrétien, n'est pas seulement la plus sûre en conscience ; mais aussi la plus juste et la plus raisonnable qu'on puisse prendre ; car comme les sujets ne sçavent pas au vray l'état des affaires, il leur est impossible de juger s'il est utile ou préjudiciable de détacher une province du corps de l'état ; et les connoissances générales qu'ils peuvent avoir sur de semblables matières, les portent toutes à l'obeïssance. Car ils sçavent qu'une province peut être donnée en échange pour une autre plus voisine et plus commode, ou cédée pour terminer ou pour prévenir une grande guerre ; ils sont aussi tous instruits qu'ils n'ont aucun droit de juger les actions de

p235

leurs souverains, et qu' ils ne peuvent blâmer leur gouvernement sans temerité. " il n' est pas permis aux sujets, dit Tacite, de condamner ce que font les rois, ni de rechercher les raisons cachées de leur conduite ; les dieux les ont rendus les arbitres des affaires et du destin des empires, et ne nous ont laissé que la gloire de leur obeir. " de plus les sujets ont-ils quelque droit qui soit blessé lorsque les souverains cedent une province ? L' etat leur appartient-il ? N' est-il pas le patrimoine de nos rois ? N' ont-ils pas acquis par le droit des armes la plupart des provinces qui le composent ? Quatre de nos premiers rois, principalement Clovis, ne conquirent-ils pas eux seuls la plus grande partie de la France ; n' est-ce pas par achats, par donations et par mariages que les autres provinces sont venues à la couronne ? Il est donc sans difficulté, du moins dans les royaumes hereditaires, que les rois peuvent aliener quelque partie de leurs etats ; et il faut toujours presumer qu' ils ne le font jamais que lors qu' ils y sont forcés par une inévitable nécessité, ou qu' ils y trouvent leurs avantages. Je dis que cela ne reçoit pas de difficulté dans les royaumes hereditaires, parce qu' il n' en est pas de même des électifs : car comme les peuples y créent leurs rois et se soumettent à eux volontairement, ils peuvent se donner à telles conditions et avec telles restrictions qu' ils veulent ; c' est pourquoy les obligations qui naissent des transactions passées entre les peuples et les rois électifs sont égales et reciproques ; et comme elles assujettissent les peuples aux souverains, elles soumettent aussi les souverains aux conditions que les peuples leur ont imposées.

L' opposition des françois au traité que

p236

Charles Vi fit avec Henry V roy d' Angleterre, et la guerre qu' ils firent pour en empêcher l' effet, sont des preuves qu' on allegue sans aucune apparence de raison, pour montrer que les sujets peuvent quelquefois s' opposer par la force aux volontés de leurs souverains. Car comment peut-on dire que les françois prirent les armes en cette occasion contre Charles Vi et quelle force peut-on

imaginer dans un traité qui fut fait dans le temps que ce prince avoit l' esprit troublé, et par lequel on ôtoit à son fils une couronne qui luy étoit acquise ? En un mot, l' ambition d' Henry V roy d' Angleterre, la vengeance du duc de Bourgogne et l' aversion de la reyne Isabelle De Baviere pour le dauphin, furent les causes veritables et uniques de ce traité. Ainsi il n' y eut jamais une guerre plus juste que celle des françois, puis qu' ils la firent à l' usurpateur du royaume, et qu' ils suivirent le parti de Charles Vii qui étoit non seulement successeur, mais aussi possesseur et maître du royaume, son pere étant mort civilement, et dans un état où il ne pouvoit traiter ni entendre parler d' aucune sorte d' affaires.

Quant à la resistance que les françois apportèrent à l' execution du traité de Madrid touchant la Bourgogne, il est visible qu' elle n' eût pas été jusques au bout ; que François I l' eût facilement surmontée s' il eût voulu, et même qu' il la fit naître pour avoir un pretexte de ne pas tenir un traité desavantageux, et qu' il n' avoit fait que pour sortir de prison ; il est visible qu' il vint d' Espagne avec la resolution de le rompre, et qu' il ne songeoit qu' à sauver les apparences, puis qu' aussi-tôt qu' il fut entré dans le royaume il convoqua les etats generaux à Angoulême, et qu' après avoir

p237

protesté, en pleine assemblée d' etat en presence de Lanoy (qui étoit l' homme de l' empereur) que de sa part il desiroit observer le traité ponctuellement, il se rendit dès qu' on luy representa qu' il n' étoit pas en son pouvoir de l' executer, dautant que par les loix fondamentales de la monarchie, les rois ne peuvent aliener aucun droit ni aucune piece de la couronne ; et qu' ayant reçu la monarchie entiere de ses ancêtres, il étoit obligé de la laisser entiere à ses successeurs. L' on en sera persuadé, si l' on songe que Charles Vi prince beaucoup moins fier, moins redouté et moins autorisé que François I se moqua d' une semblable opposition ; et que François I par le traité de Cambray, qui fut l' adoucissement de celui de Madrid, renonça à la souveraineté de Flandres et d' Artois, et aux droits qu' il avoit sur le duché de Milan et sur le royau-

me de Naples, contre les resolutions prises par les etats generaux, et contre les loix fondamentales de la monarchie. Il est vray que ces renoncemens doivent avoir quelque cause legitime, et que les rois feroient tort à leurs successeurs, s' ils retranchoient une province du corps de l' etat sans y être contrainsts, ou sans y trouver de grands avantages. Mais lors qu' ils ne consentent à ces retranchemens que par necessité, ou pour le bien et l' utilité du royaume, leurs successeurs n' ont aucun sujet de se plaindre d' eux ; et s' ils en ont, la plupart de nos rois auroient eu droit de se plaindre de leurs predecesseurs, particulierement les enfans de Henry li qui par le traité de château Cambresy, relâcha et rendit près de deux cens villes ou forteresses.

Il faut ajouter à cela qu' il est difficile de marquer ce point de grandeur dont parle l' au-

p238

teur qu' on a cité, où les etats étant parvenus, il n' est plus permis aux rois d' en retrancher aucune partie ; parce qu' il ne s' est jamais passé de temps considerable depuis l' établissement de la monarchie, que la France ne se soit accruë par les conquêtes de nos rois, ou n' ait diminué par celles de nos voisins. De plus, les rois de la premiere et seconde race luy ont très-souvent ôté sa grandeur, la partageant entre leurs enfans, et divisant le royaume en plusieurs royaumes. Enfin pour ne pas alleguer toutes les provinces qui ont été desunies de la couronne, il suffit de dire que la Bourgogne l' avoit été par le roy Henry, petit fils de Hugues Capet, en faveur de Robert son frere ; qu' elle y revint sous le roy Jean, qui la donna peu de temps après à Philippe Le Hardy son quatrième fils ; et qu' après la mort de Charles dernier Duc de Bourgogne, Louïs Xi s' en rendit le maître ; de sorte qu' il n' y avoit pas cinquante ans qu' elle étoit réunie à la couronne lorsque François I la voulut ceder.

Passons maintenant aux autres pretextes qu' on prend pour se dispenser de la fidelité qu' on doit aux souverains. La religion, la reformation de l' etat et les impôts dont on surcharge les peuples, sont ceux dont on se sert d' ordinaire pour les débaucher et les faire

entrer dans des factions et des liguees. Mais un fidelle sujet doit prendre garde de se laisser tromper par ces pretextes, et avoir toujours devant les yeux ce que dit Tacite, " que la liberte et le soulagement des peuples sont de beaux noms dont les factieux se servent pour les attirer à leur party. " il doit donc répondre à ceux qui luy disent qu' on est accablé de tailles et de subsides, que Dieu ne nous oblige pas seulement d' o-

p239

beir aux rois qui traitent leurs sujets doucement et humainement ; mais aussi à ceux qui ne les ménagent point, qui les foulent et qui abusent de leur puissance. à l' égard de la reformation de l' etat, il doit dire à ceux qui la font envisager aux personnes qui aiment le bien public, qu' il ne faut pas aller à l' ordre par le desordre, ni procurer la guerison d' un etat par un remede aussi violent et aussi dangereux que la guerre ; que ce remede cause de plus grands maux que celui dont on veut guerir, et que tous ceux qu' on a soufferts dans le cours de plusieurs années.

Le pretexte de la religion est le plus puissant de tous, et toutes les fois que les chefs de party sont habiles, et sçavent couvrir leur ambition de ce pretexte specieux, ils ne manquent jamais de faire des effets extraordinaires. C' est sous cette couverture qu' étoient cachés les grands plans et les projets ambitieux de la maison de Lorraine, lorsque le Duc De Guise fit cette ligue fameuse contre Henry lii et c' est pourquoy il s' accredita et s' étendit en si peu de temps. Aussi voyons-nous que le soin principal et continuel du Duc De Guise, et en suite du Duc Du Maine, fut d' imprimer dans l' esprit des peuples, par le moyen des religieux qui prêchent et qui gouvernent les consciences, que Henry lii favorisoit les huguenots sous main ; et afin qu' on n' en pût douter, ils reduisirent le roy en tel état, qu' il fut forcé de se lier avec le roy de Navarre, avec lequel il ne fut pas plutôt d' accord que le coup funeste de S Cloud arriva.

Le pretexte de la religion eut le pourvoir d' engager un nombre prodigieux de personnes de qualité et de gens de bien dans cette ligue, et d' allumer la guerre en France et en Allemagne dès la naissance des heresies de Luther

et de Calvin ; non seulement par l' industrie des grands, qui s' en servirent pour faire réussir leurs divers desseins, mais aussi par l' ignorance des principales maximes de nôtre religion, dont la plupart des chrétiens n' ont aucun soin de se faire instruire. En voicy une qui devoit être une regle perpetuelle de leur conduite : il ne faut jamais faire aucun mal, pour procurer aucun bien ni pour éviter aucun mal ; or se revolter contre son roy legitime, est un mal visible ; donc il ne faut jamais le commettre par l' esperance d' aucun bien, ni par la crainte d' aucun dommage ; et il faut toujours avoir devant les yeux que quelque grands que soient les malheurs où nous allons tomber, si nous demeurons fermes dans nôtre devoir, il sont tous au dessous de celuy de blesser nôtre conscience. Cette religieuse soumission à ceux que Dieu a établis sur nous, parut et se fit remarquer dans les chrétiens des quatre premiers siecles, qui ne se départirent jamais de l' obeïssance des empereurs payens, non pas même de ceux qui les persecutoient avec rage, qui ne songeoient qu' à les exterminer, et qui les faisoient mourir par d' effroyables supplices. Ce qui est merveilleux, est qu' il y en avoit plusieurs qui étoient domestiques de ces empereurs, quelques-uns qui avoient des charges considerables dans leur maison, et une si grande quantité qui prenoient parti dans leurs troupes, que dans les armées de Diocletien il y en avoit plus de trente mille. Ceux qui étoient domestiques des empereurs les servoient avec respect, affection et fidelité ; et ceux qui étoient dans leurs armées combatoient avec tant de zele pour la conservation de l' empire, que S Sebastien, un des capitaines de la garde de Diocletien, luy reprochant la cruauté avec laquel-

le il persecutoit les chrétiens : " tu l' exerces, luy dit-il, contre tes meilleurs serviteurs et contre des gens qui prient tous les jours pour ta prospérité et pour le salut de l' em-

pire. " S Romulus grand-maître de la maison de Trajan, fit un semblable reproche à cet empereur, lors qu' il cassa onze mille chrétiens et les relegua en Armenie, et il le blâma hardiment de ce qu' il se privoit des plus braves et des plus fidelles hommes de son armée.

Comme la formule du serment que les chrétiens prêtoient quand ils s' enrôloient n' est pas inutile à ce sujet, il est à propos de la rapporter icy en la même maniere qu' on la trouve dans Vegece : " nous nous obligeons au nom de Dieu, de Christ et du Saint Esprit, et de la majesté imperiale qu' il faut honorer après Dieu, d' être fidelles à l' empereur, d' obeir à ses ordres, de ne point quitter la milice, et de ne refuser pas de mourir toutes les fois qu' il le faudra pour le service de la republique. " cette formule de serment fut soufferte par tous les empereurs jusques au temps de Maximien Hercule, qui la changea, et ordonna que tous les officiers et tous les soldats de son armée jure-roient sur les autels des faux dieux, qu' ils combattroient en hommes de coeur contre les ennemis qui venoient s' opposer à son passage. Cet ordre ne fut pas plutôt parvenu à la legion thebaine, composée de six mille six cens soldats, qu' elle se separa du camp et s' en éloigna d' environ trois lieuës. L' empereur l' ayant sçu, l' envoya sommer de revenir et de se rejoindre au corps de l' armée ; mais S Maurice qui commandoit cette legion celebre, répondit à son envoyé, " que lui et ses compagnons étoient prêts de combattre et d' exposer

p242

leurs vies pour son service, mais qu' étant chrétiens ils ne reconnoissoient pour Dieu que le Dieu vivant, et ne pouvoient faire aucun acte de religion devant les idoles inanimées. " Maximien entendant cette réponse, commanda qu' on décimât toute la legion : mais cette décimation n' ayant point changé la resolution des chefs ni des soldats, il en ordonna une seconde qui fut aussi inutile ; de sorte qu' entrant en fureur il tourna contre eux le reste de ses troupes et les fit massacrer inhumainement. Gregoire De Tours écrit que la memoire de ces saints et genereux guerriers étoit honorée dans l' eglise

ancienne, et qu' il y avoit un grand concours de pelerins au lieu où ils avoient enduré la mort.

J' ay fait le portrait des chrétiens des premiers siecles de l' eglise, afin que les chrétiens de nôtre temps y voyent la condamnation de leurs sentimens et de leur conduite ; qu' ils apprennent que les françois qui firent la guerre à Henry liii parce qu' ils le croyoient huguenot, et qui s' opposerent en suite à Henry lv parce qu' il l' étoit effectivement, étoient criminels de leze-majesté divine et humaine ; et en un mot, qu' ils soient convaincus qu' il n' y a ni difference de religion, ni regne manifestement tyrannique, ni interêt, ni raison, ni pretexte qui puisse justifier la rebellion. " les sages, dit Tacite, supportent patiemment le regne des mauvais princes comme le cours des mauvaises constellations ; et ils regardent les vexations, les proscriptions, les empoisonnemens et les autres effets de

p243

leur cruauté, comme les sterilités, les pestes et les autres maladies causées par l' intemperie de l' air : il faut prier les dieux de nous donner des empereurs bons et équitables, mais il faut souffrir ceux qu' ils nous ont donnés, quels qu' ils puissent être. " cette obligation de ne se jamais soustraire à l' obeïssance des rois, est reconnuë par les huguenots les plus zelés pour leur religion, tel qu' étoit feu M De Gombaut, qui blâme les rochélois de ce qu' ils fermerent leurs portes au feu roy, et le contraignirent de mettre le siege devant leur ville. Il leur parle en cette maniere :

*mais il falloit ouvrir les portes à son roy,
et s' aider seulement des armes de la foy.*
la theologie payenne s' accorde aussi sur ce point avec la chrétienne, et met le violement de la foy que les sujets doivent garder à leur souverain, parmi les crimes que la justice des dieux punit dans les enfers.

" Dieu, dit Platon, qui a en soy le principe, les moyens et la fin des choses, condamne par ses justes arrêts ceux qui ne vivent pas humblement et paisiblement dans l' obeïssance, et qui par un orgueil insensé, se croyant capables de se conduire, secoüent le joug de leur souverain. "

mais Dieu ayant établi les rois pour procurer le bien public, et maintenir l'ordre parmi les hommes, n'a pas seulement défendu à leurs sujets de ne se jamais revolter contre eux, il leur a encore déclaré, que la personne des souverains est sacrée, et que quelque injustes, violens et cruels qu'ils soient, il n'est jamais permis d'attenter à leur vie : " ne touchés point à ceux qui sont consacrés à Dieu par leur onction, dit l'écriture ; et qui par

p244

consequent doivent être traités et réverés comme les choses saintes. Et afin qu'il ne manquât rien au respect qu'il veut que l'on rende aux rois, il nous apprend que leur honneur luy est cher, et qu'il ne veut pas qu'on le blesse même par la pensée : ne médis point du roy dans ton ame, dit l'ecclésiaste.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'église, instruite par le S Esprit, a un soin si particulier des rois, et si il paroît par le nombre des décrets qu'elle a faits à leur avantage, qu'elle employe son autorité à mettre à couvert leur personne et leur réputation. Les peres du concile de Constance foudroyent de leurs anathèmes la proposition execrable de Jean Petit, par laquelle il soumet le gouvernement des rois au jugement de leurs sujets, et expose leur personne à leurs attentats sacrilèges. Cette proposition que ce theologien, corrompu par le Duc De Bourgogne, osa avancer pour donner quelque couleur au noir assassinat que ce duc avoit commis contre Loüis Duc D'Orléans, frere unique de Charles VI fit tant d'horreur à tout le monde, que malgré la puissance du Duc De Bourgogne, pour lors regent du royaume, elle fut d'abord condamnée par l'université de Paris, et l'écrit qui la contenoit, brûlé devant l'église de nôtre-dame.

Un fameux concile d'Espagne excommunie ceux qui décrivent le gouvernement des rois et qui déchirent leur réputation par des libelles diffamatoires ; mais on seroit trop long si l'on rapportoit tout ce qu'on trouve dans l'écriture, dans les conciles et dans les ss. Peres sur ce sujet.

L'obeïssance que nous devons à Dieu et à son église, nous devoit sans doute obliger à avoir de la vénération pour les rois, à être inviolablement attachés à eux, et à exécuter

religieusement leurs ordres. Cependant où sont les chrétiens qui honorent Dieu en la personne des souverains, qui leur soient fidelles pour s'acquiescer d'une obligation de conscience, et qui obeïssent à leurs commandemens avec autant de diligence et d'exactitude que s'ils les avoient reçus de Dieu même ? Ne voit-on pas que la fidélité qu'on a pour les rois n'est en la plupart de ceux qui leur font la cour, que le desir et l'esperance de leurs bien-faits que le zele qu'ils ont pour le service du roy redouble quand ils en reçoivent la recompense ; qu'il s'affoiblit lors qu'ils sont traités avec mépris, et qu'il est entierement détruit dès qu'ils voyent jour à rendre leur fortune meilleure ? C'est pourquoy dans tous les mouvemens de la cour il y a tant de gens qui se jettent dans des partis, et tâchent de se mettre en état d'arracher par des traités, des gratifications et des charges qu'on leur a refusées, et qu'ils ont toujours crû mériter.

Qu'est-ce que cette fidélité en d'autres, que la crainte des peines et des supplices dont les rois punissent ceux qui osent la violer par des cabales et des factions contre leur service, ou par des conspirations contre leur personne ? Ce qui le prouve est, que les princes qui ont le plus d'aversion à répandre le sang humain, n'épargnent pas quelquefois celui des personnes les plus considerables de leur royaume, pour retenir les autres dans leur devoir par ces exemples de leur justice.

La fidélité des hommes capables et solides ne vient-elle pas de la connoissance qu'ils ont, qu'il n'est rien de si grand que le pouvoir des rois, et que la pensée de les détruire n'est pas seulement impie, mais insensée ? Car ils savent que les troupes que les rois entretiennent pour leur garde, forment elles seules un

corps d'armée qui est toujours sur pié, et qui allant fondre soudainement sur ceux qui font des partis et sur les seditieux qui travaillent à soulever les peuples, ne donne pas le temps à

ceux-cy de consommer leurs desseins, et aux autres de se preparer à faire la guerre. Ils savent encore que les rois dispensent toutes sortes de graces, les biens, les honneurs et les dignités, que tous les hommes recherchent ardemment ; et qu' ainsi ils ont toujours dans leurs mains des moyens infailibles pour faire revenir à leur obeïssance ceux qui s' en sont soustraits, beaucoup moins pour l' ordinaire par un esprit de rebellion, que pour accommoder leurs affaires. Ils savent enfin que la plupart des sujets qui se sont assez oubliés pour se mesurer avec leur souverain, ont fini malheureusement leur vie, ou vieilli dans une prison, ou passé le reste de leurs jours dans des païs étrangers avec leur famille. N' est-il pas encore facile d' apercevoir que les personnes riches qui sont contentes de leur état, et qui n' ont point d' autre passion que de goûter la douceur de la vie, n' ont qu' une fidelité interessée ? Car comme c' est proprement pour eux que la guerre est un fleau, au lieu qu' une infinité de gens la souhaitent pour acquerir de la gloire, ou pour se procurer d' autres avantages, ils ont un grand attachement pour le roy, parce qu' il veille continuellement sur le royaume, pour empêcher que les ennemis domestiques ou étrangers n' en puissent troubler la tranquillité, et ils le regardent comme le dieu tutelaire de leur repos et de leur bonheur.

Peut-on avoir une autre opinion de ceux qui étant domestiques des rois et ayant les premieres charges de leur maison, ne peuvent

p247

leur manquer de fidelité sans se perdre de reputation et ruiner leur fortune ? Et peut-on croire que leur fidelité soit pure et veritablement vertueuse ?

Quelle idée peut-on se former aussi de la fidelité de ces politiques consommés, qui dans le temps des guerres civiles, se retirent dans leurs gouvernemens pour attendre que la fortune se declare, et suivre le party qu' elle favorisera ; et qui en attendant tiennent une conduite assez habile pour faire craindre à la cour qu' ils ne se joignent aux factieux, et pour la forcer à leur offrir quelque grande charge ?

Enfin la fidelité des peuples est-elle autre

chose qu' une facilité qu' ils ont à demeurer dans l' état où ils se trouvent et où on les laisse ? Et comme ils n' ont pas moins de facilité à en sortir, pour peu qu' on les en sollicite, n' est-il pas vray qu' ils sont toujours également disposés à se tenir dans l' obeïssance, et à s' en tirer ; et que leur fidelité dépend purement des temps et des conjonctures ?

Reconnoissons donc que la fidelité de ceux qui en ont donné, et qui en donnent tous les jours de grandes preuves a des racines bien foibles, puisqu' elle ne tient qu' aux dispositions du coeur de l' homme, et qu' il en change toutes les fois qu' il change d' interêt et qu' il naît de nouvelles pensées dans son esprit. Car comment peut-on compter sur un homme de qualité vaillant et expérimenté au fait de la guerre, qui dans une guerre civile prend le parti du roy, dans la persuasion où il est que c' est le parti qui est d' ordinaire victorieux, et qu' il luy sera sans doute le plus utile ? Est-il impossible de luy faire voir, qu' il trouvera mieux son conte dans le parti contraire, et de le tenter en luy promettant qu' il en sera le chef ? D' ail-

p248

leurs la vengeance ou quelqu' autre passion ne peut-elle pas luy faire oublier son devoir ? Enfin combien y a-t' il de ressorts inconnus dans le coeur de l' homme, qui peuvent le remuer et luy faire changer d' assiette ?

Tout ce qu' on vient de dire, doit faire conclure que si nous voulons avoir une fidélité inviolable, une fidelité vertueuse, il faut que nous soyons attachés à nôtre prince legitime par le même lien qui nous attache à Dieu ; que nous respections les rois comme ses lieutenans et ses images vivantes, comme les ministres de sa justice et les organes de ses volontés.

CHAPITRE 27 LA FIDELITE DU SECRET

Il semble qu' on honore la fidelité comme la medecine, par le besoin qu' on en a. Comme celle-cy est absolument necessaire au corps, l' ame ne peut se passer de l' autre. Le coeur humain, dit un poëte italien, est un vaisseau trop petit pour pouvoïr contenir tout

ce qui luy vient du dehors et tout ce qui naît de luy-même : de sorte qu' il se répand par nécessité, et qu' on est bienheureux de trouver des hommes fidelles capables de recevoir ce qu' il ne peut retenir, et de le conserver avec soin.

Mais à dire le vray, ce n' est pas la petitesse du coeur humain qui met à si haut prix la fidélité ; c' est la condition de l' homme, que la nature a produit si imparfait, qu' il ne se suffit pas à luy-même. C' est pourquoy elle luy donne une si grande pente à la société. En effet il est si naturellement porté à se commu-

p249

niquer, qu' il ne seroit pas satisfait de son propre mérite, s' il n' eseroit de le faire connoître aux autres ; c' est cette esperance qui rend tous ses sentimens vivans et qui fait agir toutes ses inclinations ; c' est elle qui le rend beaucoup plus sensible à tout ce qui luy donne de la joye ; c' est elle enfin qui fait qu' il travaille avec tant de peine à l' acquisition des sciences ; et il n' auroit ni souci de devenir sçavant, ni plaisir de l' être, si sa science ne paroisoit.

L' homme donc pressé par cette forte inclination qu' il a à faire part aux autres de tout ce qu' il pense, de tout ce qu' il sent, de tout ce qu' il sçait et de tout ce qu' il veut faire, voit qu' il ne peut la contenter sans s' exposer à de visibles perils qui menacent son bonheur, son repos et ses interêts ; que l' infidélité des hommes est si grande et si generale, qu' il ne peut découvrir ses desseins sans faire naître des obstacles à leur execution, ni raconter ses aventures, qui interessent quelquefois la reputation de quelque personne considerable, sans flêtrir en même temps la sienne.

C' est ce qui fait qu' il cherche avec tant de soin des hommes discrets, secrets et fidelles, et qu' il est si aise d' en rencontrer ; mais c' est ce qui fait aussi que ceux qui se sentent de la fidélité, connoissant combien elle est commode et nécessaire, la font valoir autant qu' ils peuvent, et la rendent utile à leur reputation et à leur fortune. C' est pourquoy ils s' attachent principalement aux personnes qui ont du credit, ou qui sont d' une qualité relevée, et profitent de toutes les conjonctures qui peuvent les faire entrer dans leur confiance. On gagne celle des princes facilement, parce qu' outre que

leur oisiveté les met dans un besoin presque continuel de conversation, leur coeur est sensible et impatient, et leurs sentimens sont plus

p250

vifs et plus impetueux que ceux du reste des hommes. De sorte qu' ayant une peine extrême à les contenir, ce leur est un soulagement merveilleux de pouvoir les communiquer, et de conter aussi tout ce qu' ils viennent d' apprendre, à des gens qui n' abusent pas de leur confiance. C' est par cette raison qu' ils aiment ceux qui ont la reputation d' être surs, qu' ils les favorisent en toutes occasions, et qu' ils leur font des honneurs extraordinaires ; et c' est parce qu' ils éprouvent que les personnes sures gardent soigneusement tout ce qu' on leur dépose, qu' ils en font cas ; et non pas par une vraie estime qu' ils ayent de la fidélité.

Ils seroient excusables de ne pas estimer la fidélité, s' ils connoissoient ce qu' elle est par les motifs de ceux qu' on éprouve les plus fidelles ; et ils n' auroient pas tant de consideration pour leurs confidens, s' ils sçavoient qu' il n' y a rien de si rare que de trouver des hommes qui gardent le secret avec la dernière exactitude, et sans en donner connoissance à qui que ce soit sans exception ; ils auroient même de grandes défiances de quelques-uns d' eux, s' ils étoient instruits qu' il y a une espece de gens qui font trafic de secrets, comme il y a des marchands qui font trafic de perles. C' est une verité certaine, mais qui a besoin de quelque éclaircissement pour être entendu.

Tout le monde admire cette prodigieuse diversité de marchands qu' on voit dans toutes les grandes villes, et l' on ne peut assez s' étonner que le desir du gain ait mis dans le commerce, non seulement ce qui est nécessaire à la conservation et à la commodité de la vie, mais aussi ce qui sert au luxe et à la volupté. Mais il y a peu de gens qui prennent

p251

garde que tous les hommes sont des mar-

chands, qu' ils exposent tous quelque chose en vente, et mettent à profit, les uns la vaillance et la science militaire, afin d' être regardés durant leur vie comme les appuis de l' etat, et après leur mort comme de grands hommes ; les autres les arts et les professions, afin d' amasser du bien ; d' autres les sciences, pour rendre leur nom celebre ; ceux-cy l' esprit, pour être bien reçus dans toutes les compagnies ; et ceux-là leur sçavoir-faire, pour se mettre en credit à la cour, et y faire une grande figure. Mais sur quoy peuvent profiter ces sortes de gens qui n' ont aucune bonne qualité, qui n' ont point de profession ni d' esprit, ni de sçavoir faire, ni de science ? Sur les assiduités qu' ils ont auprès d' une personne puissante, qui les place enfin, ou leur fait donner quelque bon employ : sur l' accez qu' ils ont auprès d' une dame recherchée de tout le monde par la grandeur de son esprit, dont l' approbation leur tient lieu de merite : sur la confiance d' un prince, car ayant leurs secrets en leur disposition, ils les employent à contenter la curiosité d' une dame oisive, à reveiller son esprit, et la tirer de la langueur où elle tombe par son inutilité ; ou bien ils en obligent un homme qui est dans un poste considerable à la cour, et à qui il est agreable et utile de sçavoir tout ce qui se passe. Oüi, mais ces gens-là ne sont-ils pas bien-tôt découverts ? Non ; car ils ne disent les choses importantes qu' on leur a confiées qu' à des personnes qui ne leur peuvent manquer, et qu' après avoir bien pris toutes leurs précautions. En un mot, ce ne sont pas des gens foibles qui n' ayent pas la force de retenir ce qu' on leur a dit dans le dernier secret, ni des étourdis qui l' aillent reveler indifferemment à toute

p252

sorte de monde : ce sont des infideles judiciaires et de prudens dispensateurs des secrets.

S' il se trouve des hommes qui gardent les secrets avec tant de religion, qu' ils feroient scrupule de les découvrir à leurs plus intimes amis ; ils n' en usent de cette maniere que par des raisons qui regardent leurs interêts, dont la premiere est, que la fidelité est une voye honnête pour parvenir. Or quoyque tous les hommes soient interessés, comme ils ne le

sont pas de même maniere ; qu' il y en a de qui l' amour du bien est la passion dominante, et d' autres qui sont beaucoup plus touchés du desir d' être estimés et considerés, que de celui d' acquerir du bien : de là vient que ceux-cy ne voudroient pas s' en procurer par des prostitutions et par des bassesses, et qu' ils ne se servent que de moyens honnêtes pour s' établir.

La seconde raison est, que c' est une voye agreable, rien ne l' étant davantage à un homme vain que d' avoir part luy seul à la confiance d' un prince, et d' être d' ordinaire avec luy dans son cabinet pendant que la porte en est fermée à tout le reste du monde.

La troisième raison est, que c' est une voye assez assurée ; parce qu' il n' est pas possible qu' on ne contribuë à l' avancement d' un homme avec qui l' on se décharge le coeur de tout ce qui plaît et de tout ce qui afflige, et à qui l' on aura confié sa vie, son honneur et sa liberté.

La dernière raison est la crainte d' être mésestimé, et d' être privé de tous les avantages qu' on tire de la société : car ceux qui redisent les choses qu' on leur a le plus recommandées, et en qui il n' y a nulle sûreté, sont sur un

p253

méchant pié dans le monde et sans aucune satisfaction dans leur société.

C' est par ces considerations humaines que nous sommes secrets et fidelles, et non par l' amour et l' estime de la fidelité ; et encore moins par l' obeïssance que nous devons au commandement que Dieu nous a fait, de faire à autrui ce que nous voulons qu' il nous soit fait à nous-mêmes. C' est pourquoy la fidelité des sages du siecle n' est pas une véritable vertu, d' ailleurs l' exacte fidelité est très-rare, ainsi que nous l' avons dit, et qu' on le peut voir par les plaintes que les payens faisoient qu' il n' y avoit plus de fidelité parmi les hommes.

Il n' y a que le christianisme, qu' on peut justement regarder comme le renouvellement du premier âge du monde, qui y ait rétabli la foy et la loyauté. Elle reluisoit si fort dans les moeurs des premiers chrétiens, que dans le portrait que Plin second en fait à l' empereur Trajan, il marque la fidelité comme une

qualité qui les rendoit reconnoissables : " leur vie, dit-il, est très-innocente, ils s' acquittent de toutes leurs promesses, et rendent fidèlement les dépôts qu' on leur a confiés. "

CHAPITRE 28 LA RECONNOISSANCE

l' on admire ces excellens comediens qui sçavent si bien diversifier le ton de leur voix, leur geste et leur action, qu' ils font tout à la fois deux differens personnages. Mais l' on seroit bien plus surpris si l' on avoit découvert que l' intérêt jouë luy seul ce nombre infini

p254

de personnages qu' on voit sur le theatre du monde ; que c' est luy qui jouë le juge corrompu et le magistrat plein d' integrité, le modeste et le magnifique, l' avare et le liberal et qui se montrant sous la figure d' un homme qui demande conseil, paroît en même temps sous celle d' un bon ami qui le donne.

Si quelqu' un doute de cette verité, il n' a qu' à considerer de près un bien-facteur et un homme reconnoissant ; car il trouvera que quoy qu' il semble que le premier ne s' étudie qu' à faire les dons qu' il fait, d' une maniere pure et seulement pour satisfaire son inclination bien-faisante ; et que l' autre n' ait point de plus forte passion que de témoigner dans quelque bonne occasion combien il reconnoît les graces qu' il a reçuës, neanmoins il n' y a en eux ni generosité, ni reconnoissance, et que l' un et l' autre vont droit à leurs intérêts.

Pour en être assuré, il faut premierement examiner la conduite d' un bien-facteur, et voir comment aussi-tôt qu' il a quelque employ ou quelque charge à donner, il ne songe pas seulement à en gratifier quelqu' un, mais qu' il est encore soigneux que le present qu' il luy fait, ne manque d' aucune des circonstances qui peuvent en augmenter le prix et le rendre plus agreable. C' est pourquoy il jette les yeux sur un homme qui ne s' y attend point, qui ne luy a rendu aucun service, et en faveur duquel qui que ce soit ne luy a parlé.

Il est certain que cette conduite, à la bien examiner et à la regarder dans l' intention du bien-faiteur, bien loin d' être franche et gene-reuse, est fine et interessée ; que le bien-fai-teur a songé à ne pas perdre son bien-fait lors-qu' il l' a fait de si bonne grace, et que tous les

p255

soins qu' il a apportés pour rendre son procedé honnête, sont les liens avec lesquels il a pre-tendu attacher celui qu' il a obligé. C' est pour-quoy il y a lieu de s' étonner de ce que dit Se-neque : " que nous fouillons dans le secret des maisons de ceux à qui nous prétons nô-tre argent, pour sçavoir s' ils ont un fonds qui nous en puisse répondre, et que nous jet-tons nos bien-faits. " car les hommes les plus avarés ne prennent pas plus de suretés quand ils font un prêt, que nous en cherchons lorsque nous faisons un bien-fait ; puisque nous ne nous déterminons au choix de la personne, qu' après avoir longtemps pensé à la qualité des services que nous en pouvons tirer, après avoir vû qu' il nous est utile dans nos affaires, ou qu' il est propre à faire réüssir nos desseins se-crets. C' est par ces vûës que nous le préfe-rons à tous les autres qui se presentent à nô-tre esprit ; et c' est pour l' engager de telle sor-te qu' il ne nous puisse manquer, que nous a-avons tant de soin que les circonstances les plus obligeantes, dont nous pouvons nous aviser, accompagnent tous nos bien-faits.

Si l' on en veut être convaincu, l' on n' a qu' à considerer la surprise, la colere et le de-sespoir d' un homme à qui on a manqué de reconnoissance, ses chagrins secrets et ses plain-tes publiques contre celui qui en a ingrate-ment usé envers lui ; avec quelles noires cou-leurs il peint son ingratitude, comment il dé-chire sa reputation, et crie contre luy de mê-me que contre un homme qui l' a volé : car si dans le bien qu' il a fait, il n' a cherché que le plaisir de bien-faire, n' a-t' il pas eu ce plaisir ? Et s' il n' a pretendu tirer aucun avantage de ses bien-faits, pourquoy se fâche-t' il de ce qu' ils ne luy raportent rien ? Il doit donc confesser que son desespoir vient précisément

p256

de ce qu' il voit ses esperances trompées, et qu' il n' a pas recueilli le fruit qu' il s' étoit promis ; à moins qu' il ne soit assez simple pour croire qu' il hait l' ingratitude par elle même, et qu' il est si touché de la beauté de la vertu, qu' il ne peut souffrir la laideur du vice.

Il est aisé de conclure de là deux choses. La premiere que nous sommes bien faux et bien hypocrites, de vouloir faire croire que nous avons l' ame belle, que nous ne pretendons aucune recompense des graces que nous faisons, et que nous sommes assez payés par la satisfaction et la joye que nous sentons lorsque nous pouvons faire du bien aux autres. La seconde, qu' il n' y auroit point d' ingrats, si cette maxime de Seneque étoit veritable. Qu' on n' est obligé de reconnoître que les plaisirs qu' on nous a faits gratuitement.

Voyons maintenant quels sont les sentimens d' un homme reconnoissant, et quel est le principe secret de sa reconnoissance. Les premiers sentimens qui naissent dans le coeur d' un homme reconnoissant sont si tendres, si affectifs, et semblent si naturellement conçus pour son bien-faiteur, que l' homme méconnoissant s' y trompe souvent luy-même, et croit avoir pour son bienfaiteur une amitié non seulement sincere, mais cordiale. Cependant tout ce qu' il sent vient de son amour propre, qui fait qu' il sçait bon gré de tous les biens qu' il reçoit, à ceux qui en sont les auteurs, non pour l' amour d' eux, mais par la seule consideration de son interêt. Mais les sentimens qui succedent à ceux qu' on vient de représenter, leur sont bien contraires ; car celui qui a reçu de grands bien-faits, voit bien-tôt après que ce ne sont pas des dons, mais des prêts veritables qu' on luy a faits ; il commence à regar-

p257

der son bien-faiteur comme un creancier qui le presse, et toutes les obligations qu' il luy a, comme autant de chaînes dont il se trouve chargé. Cet état luy est si insupportable, que l' envie d' en sortir le dispose secrettement à se moquer de toutes ses obligations : et son ingratitude paroîtroit sans doute à la premiere rencontre, sans la crainte qu' il a de ruiner ses nouvelles pretentions.

C' est cette crainte, ou pour mieux dire, c' est l' esperance de quelque bien-fait plus considerable, qui luy donne des sentimens de reconnoissance, qui l' obligent à publier la generosité de son bien-faiteur, à le voir avec assiduité, et à montrer en toutes occasions qu' il luy est acquis d' une maniere toute particuliere. Si pendant qu' il tient cette conduite, quelque personne puissante luy fait luire l' espoir de quelque grand établissement, il tourne soudain et va droit où son interest l' appelle ; il garde neanmoins les dehors à l' egard de son bien-faiteur jusques à la fatale occasion où celuy-cy venant à se brouiller avec l' autre, il prend sans hesiter, le parti qui luy est le plus utile. C' est alors que son interêt se declare, et que son ingratitude sort du fond de son coeur et se fait voir aussi noire qu' elle est, malgré tous les soins qu' il prend de la couvrir d' un million de pretextes, et d' affoiblir tous les bien-faits qu' il a reçus.

L' on ne doit pas être surpris qu' un sentiment aussi lâche et aussi honteux prenne naissance dans le coeur de l' homme ; il y en naît de bien plus étranges, au moins si nous en croyons Aristote. Voicy comme il parle sur ce sujet : " la nature humaine, est si méchante que ceux qui doivent de grandes

p258

sommes, et ceux qui ont reçu des graces considerables souhaitent la mort de leurs bien-faiteurs et de leurs creanciers. "

ce que ce philosophe dit de la malignité de l' homme à l' egard du bien-faiteur qui l' a comblé de biens, ne paroîtra pas incroyable à ceux qui connoissent la grandeur de son orgueil, et qui sçavent que toutes les dépendances et tous les devoirs luy sont odieux ; il leur fera voir encore combien l' homme est éloigné de concevoir des sentimens d' une sincere et vertueuse reconnoissance, et leur fera comprendre que lors qu' il en témoigne à son bien-faiteur, il y est poussé par le desir et l' attente de quelque nouveau bien-fait.

Aristote en est si persuadé, qu' il assure que celui à qui l' on fait du bien, n' aime point son bien-faiteur, qu' il n' aime que les graces qu' il en reçoit et celles qu' il espere. C' est pourquoy l' on ne conçoit pas bien ce que Seneque a

pretendu, lors que par des livres entiers il a enseigné aux hommes l' art de bien placer leurs bien-faits, supposant que c' est le mauvais choix des sujets qui est cause luy seul qu' on trouve si peu de reconnoissance ; au lieu que cela vient de la corruption du coeur humain, qui est si ingrat et si injuste, qu' à moins de faire aimer la justice aux hommes, il est impossible de les rendre reconnoissans. " si tu n' inspires la vertu, dit Platon, à ceux que tu obliges, ils ne sçauroient être sensibles à tes bien-faits. "

mais encore que l' intérêt soit la cause principale de la reconnoissance, neanmoins comme elle n' est pas la seule, il est à propos de voir quelles sont les autres. La premiere qui se presente, est la crainte de la honte qui est attachée à l' ingratitude ; car depuis que les

p259

hommes se sont rendus juges souverains des actions humaines, ils ont déclaré beaucoup plus infames celles qui leur causent du prejudice ou qui les offensent, que celles qui blessent les loix de Dieu ; et parce qu' il n' est point de dépit pareil à celuy qu' ils ont lors qu' ils ne reçoivent pas de ceux qui leur ont les dernieres obligations, les services qu' ils en avoient attendus, et qu' ils se voyent frustrés de leurs esperances, ils se sont accordés à les regarder comme des gens indignes de vivre ; et les ingrats sont flétris, pendant que les sacrileges et les impies sont honorez.

Ces deux especes de reconnoissance, dont l' une vient de l' intérêt, et l' autre de la crainte de voir son honneur terni, sont les plus ordinaires. Celles qui viennent du faste et de la vanité ne le sont pas si fort, mais elles ne laissent pas d' être assez communes. L' on voit cette sorte de reconnoissance en ceux qui ayant été en faveur auprès des rois ou auprès des princes, prennent toutes sortes d' occasions pour raconter les bien-faits qu' ils en ont reçus, et en relevent les circonstances apparemment pour faire voir qu' ils en conservent le souvenir, mais en effet pour apprendre la consideration où ils ont été.

Il y a aussi des reconnoissances malignes, telles sont celles qu' on affecte de témoigner devant certaines personnes qu' on veut adroitement accuser ; on les exprime en cette manie-

re : j' ay des obligations infinies à ce prince, il m' a fait mille biens, mais le plus grand de tous, est qu' il a toujourns prévenu mes demandes. Ces reconnoissances ainsi temoignées devant les grands seigneurs à qui il faut arracher les graces sont pour l' ordinaire des accusations fines, et des reproches couverts que

p260

nous leur faisons ; ce sont aussi quelquefois des instructions que nous leur donnons pour nôtre profit, et non pas pour le leur.

Il y a encore des reconnoissances vicieuses et criminelles. Il faut mettre en ce rang les reconnoissances de ceux qui ayant une fausse idée de l' amitié, croient qu' elle leur donne droit, et même qu' elle leur impose l' obligation de violer les loix les plus équitables, d' épouser les querelles injustes de leurs amis, de les servir en duel et dans leurs vengeances, de les assister à faire des enlevemens, et de se jeter dans des intrigues et dans des partis contraires à leur devoir.

Il y a enfin des reconnoissances artificieuses que nous témoignons à ceux qui s' employent dans nos affaires, pour les obliger à les prendre à coeur. Il faut les faire connoître par un exemple. Il y avoit à la cour un homme de condition, qui ayant engagé un de ses amis à le servir dans une occasion où il s' agissoit d' établir sa maison, luy donnoit des assurances de sa reconnoissance plus ou moins grandes, à proportion des difficultés qui se presentoient ; de sorte que lors qu' il se voyoit fatigué des peines qu' il avoit prises, et dans l' apprehension des nouveaux obstacles qu' il falloit surmonter, il luy disoit : " je vous donne bien de la peine, mais songez combien vous m' obligez, et qu' il ne faut pas avoir le coeur bien fait, qu' il suffit de ne l' avoir pas mal fait pour être eternellement sensible à une obligation de cette nature. " ce qu' il recommençoit toutes les fois qu' il voyoit l' ardeur de son ami sur le point de se ralentir. Il n' est pas necessaire de rapporter icy en détail le reste de cette histoire, et de marquer que la pretention de cet homme de qualité ayant

p261

réussi, le service signalé qu' on luy rendit, fut bien-tôt effacé de sa memoire ; l' on se contente de dire que plus on étudie l' homme, et moins on comprend comment il peut se souffrir et vivre en paix avec luy-même. Tout ce qu' on peut dire est, que pendant qu' on remarque des vices dans ses vertus, il voit peut-être des vertus dans ses vices, et regarde dans que nous y blâmons comme une duplicité et une fourberie : ou bien il se peut faire que de même que le pan, il contemple toûjours ce qu' il a de plus beau, et qu' il ne porte jamais sa vûë sur ses injustices, ses infidelités et ses ingrattitudes. Il y a deux sortes d' ingrats comme il y a deux sortes de poltrons. Les premiers le sont au souverain dégradé, et tournent le dos aussitôt après les bien-faits reçus, sans qu' ils puissent être arrêtez par la crainte de l' infamie. Les autres se retirent peu à peu, et pour rendre leur fuite imperceptible, ils la tournent en retraite. L' on voit plus ordinairement les ingrats de la premiere espece dans les provinces, où les hommes sont plus naturels et les vices moins déguisez. Les ingrats de l' autre espece sont à la cour, où l' on sçait donner une face honnête aux procedés les plus mauvais et les plus blâmables. Il n' y a que les chrétiens qui connoissent et qui pratiquent la vraye et vertueuse reconnaissance. Car outre qu' ils sont veritablement touchez de la bonté de ceux qui leur font du bien, et qu' ils sont très-fideles à les servir toutes les fois qu' ils le peuvent, leur

p262

reconnaissance ne s' arrête pas aux bien-fauteurs visibles ; elle remonte jusques à Dieu qui est la premiere source de tous les biens, suivant ce qui leur est prescrit par ces paroles de l' e-vangile : " ne donnez le nom de pere à aucun homme sur la terre, le pere unique, et par consequent le bien-faiteur unique de tous les hommes, est dans les cieux. "

CHAPITRE 1 LA SAGESSE, OU LE POUVO

p1

Il n' est point de precepteur, quel-
que sage et capable qu' on se l' i-
magine, qui soit si propre à cor-
riger l' homme, que son orgueil.
C' est luy qui luy fait voir qu' il
blesse la dignité de sa nature, lors qu' il s' a-
bandonne à la volupté ; qu' il perd la raison
quand il se laisse emporter à la violence de la
colere ; et qu' il découvre la foiblesse de son a-
me toutes les fois qu' il se laisse abbatre à l' af-
fliction. Il semble même que l' orgueil ne se
contentant pas de le détourner de suivre les
mouvemens des passions qui le deshonorent,
luy inspire encore une secrette force qui les
empêche de s' élever, et rend certains hommes

p2

tellement maîtres de leurs sentimens, qu' il
n' est point d' aventures fâcheuses et surprenan-
tes qui puissent les émouvoir.
Aussi est-ce l' orgueil qui forma tous les sa-
ges du paganisme, ces sages pour qui tant de
siecles ont conservé de l' estime et de la vene-
ration, ces hommes qui paroissoient n' avoir
rien d' humain, et qui se possedoient tou-
jours si parfaitement, qu' aucuns procedés in-
considerés, ni aucuns accidens, ni aucunes
traverses ne pouvoient troubler leur tranquil-
lité.
Tel étoit Fabius Maximus. Que Minutius
mestre de camp de cavalerie dans son armée,
luy revolte ses troupes, qu' il ose décrier sa
conduite et parler ouvertement contre luy, il
ne s' en émeut point ; et quoy qu' il luy soit
aisé de le faire repentir sur le champ de sa
temerité et de son insolence, et qu' étant dic-
tateur, il ait le pouvoir de le faire mourir
sans observer aucune forme de justice ; au lieu
de le punir, il le traite avec douceur et hon-
nêteté. Que Metellus monte à la tribune aux
harangues, qu' il l' accuse de poltronnerie et de
trahison, et qu' il élève jusques au ciel le
combat que Minutius venoit de gagner ; il
prend la parole, et sans daigner répondre aux
chefs d' accusation qu' on a proposés contre

luy, s' adressant au peuple, il luy dit avec froideur et avec gravité : allons achever les sacrifices, afin que je puisse retourner promptement à l' armée, pour y châtier Minutius qui a donné le combat contre ma deffence. Enfin que le peuple seduit par les harangues seditieuses de Metellus, luy associe Minutius dans le commandement de l' armée, et donne à un jeune officier étourdi et presomptueux une puissance égale à la sienne, il regarde cette injustice comme si on l' avoit faite à un

p3

autre, et va rejoindre l' armée avec la même tranquillité que s' il la devoit commander tout seul.

C' est cette sagesse et ce pouvoir étonnant sur ses sentimens, qu' on admire dans ces grands capitaines, qui au milieu d' une bataille, voyant tuer leurs enfans à leurs côtés, n' en témoignent aucun regret, et continuent à donner les ordres.

Enfin c' est ce pouvoir sur soy qu' on regarde comme le caractere des heros, et de tous ceux qui brûlant d' envie d' être mis au rang des grands hommes, font voir par l' égalité de leur visage dans la bonne et la mauvaise fortune, que leur ame est toujours dans la même assiette.

La declaration que j' ay faite, que c' est l' orgueil qui donne aux heros l' empire qu' ils ont sur leurs sentimens, me dispense de l' obligation où je serois de montrer que leur retenue est une fausse sagesse. Tout ce que je dois ajoûter, est que ce n' est pas seulement l' orgueil, mais la grandeur de leur orgueil qui les rend maîtres d' eux-mêmes : car comme ils se voyent placés au rang des demi-dieux par l' excellence de leurs qualités et des actions qu' ils ont faites, ils sont jaloux de conserver leur rang, et de faire voir qu' ils ne sont pas dominés par les passions, de même que le commun des hommes. C' est pourquoy ils souffrent qu' on ose les choquer et les contredire, et même leur parler peu respectueusement, l' orgueil leur faisant craindre la honte de s' emporter, beaucoup plus que les injures qu' on leur fait ou qu' on leur peut faire. L' on entrera dans ce sentiment, si l' on fait reflexion que les heros ne sont insensibles qu' aux injures de ceux qui leur sont inferieurs, et que quand

ces demi-dieux sont offensés par des demi-

p4

dieux, ils s' allument et s' abandonnent à la colere comme les hommes.

Il faut remarquer encore que ce n' est pas sans sujet que j' ay dit au commencement de ce discours, qu' il semble que l' orgueil empêche que les mouvemens des passions ne s' élevent dans les grands hommes ; parce qu' à la verité il ne fait que les retenir et les renfermer dans l' ame. C' est pourquoy l' on est justement choqué de ce que Montagne assure que Socrate ne sentoit aucun mouvement de concupiscence. Voici comme il parle : " l' ame de Socrate, dit-il, est la plus parfaite qui soit venue à ma connoissance ; je ne puis concevoir en ce personnage aucun effort de vicieuse concupiscence ; je connois sa raison si puissante et si maîtresse chez luy, qu' elle n' eût jamais donné moyen à un appetit vicieux seulement de naître ; sa vertu élevée marche à son aise sans empêchement ni détournier. Il ajoûte en suite : ce n' est plus vertu penible en ce personnage c' est l' essence même de son ame, c' est son train naturel et ordinaire. "

je rapporte ses propres paroles, de peur qu' - on ne croye que je luy impute cette étrange opinion, et afin qu' on voye combien cet auteur étoit aveugle et peu instruit des verités de la religion chrétienne, puisqu' il represente un payen plus pur et plus parfait que n' ont été les apôtres. Car la foy nous apprend que pendant tout le temps qu' ils demeurèrent sur la terre ils se ressentirent de l' infirmité humaine, et que la grace de Jesus-Christ, toute èminente qu' elle étoit en eux, n' y détruisit jamais entierement la concupiscence. Mais pour faire voir que si Montagne se fût servi de ses propres lumieres, il ne fût jamais tombé dans cette erreur impie, il ne faut que

p5

rapporter ce qu' il dit ailleurs. " c' est quelque chose, dit-il, de ramener l' ame aux imaginations de la vertu ; c' est plus d' y join-

dre les effets. Toutefois cela n' est pas impossible ; mais de les joindre avec telle persévérance et constance, que d' en établir son train ordinaire ; certes en ces entreprises si éloignées de l' usage commun, il est quasi incroyable qu' on le puisse. Es vies de ces heros du temps passé il y a quelquefois des traits miraculeux, mais ils ne pouvoient être naturels ni ordinaires. "

ces contradictions sont assez ordinaires à Montagne, et j' en diray la raison quand l' occasion s' en offrira. Celle qui luy a fait attribuer une sagesse si parfaite à Socrate, est la complaisance qu' il avoit pour ses propres imaginations : car il est visible que la peinture qu' il en a faite n' est point tirée après le naturel, mais qu' elle est faite à plaisir ; et qu' après s' être formé une idée excellente de la vertu, il a cru qu' il falloit l' appliquer à quelque sujet, et qu' il n' en pouvoit trouver un plus propre que Socrate.

Il est donc certain que les heros, et tous ceux généralement qui se montrent modérés dans les occasions qui nous déconcertent, ressentent les mouvemens des passions ; mais ils font de secrets efforts pour les reprimer et les empêcher de paroître, afin qu' on les en croye exempts, et qu' on ne croye pas qu' ayant sçû vaincre les autres, ils n' ont pas le pouvoir de se vaincre eux-mêmes. Ainsi les grands hommes qui répondent doucement à ceux qui leur parlent avec inconsideration et avec audace, qui laissent médire d' eux, et qui ne s' offensent point de ce qu' on les traverse, sont des gens incomparablement plus fiers et plus orgueilleux que le reste des hommes ; ils sont

p6

même d' autant plus orgueilleux, qu' il est faux qu' ils soient insensibles : car comme ils sont judicieux et spirituels, qu' ils voyent tout ce qu' il y a de piquant dans les procédés injurieux, et qu' ils penetrent l' intention de ceux qui les fâchent, ils sentent vivement les offenses qu' on leur fait, et en ont de fort grands chagrins, qu' ils ne dissimulent, qu' afin de faire voir que rien ne les sçauroit toucher, et qu' ils sont au dessus des injures et des mépris.

Il est si vray qu' ils surmontent la colere par leur orgueil, qu' encore que Dieu ne recom-

mande rien tant à l' homme, que de tenir ses passions soumises, il ne laisse pas de déclarer qu' il réprouvera la sagesse des sages du monde et que cette sagesse est une folie devant ses yeux, parce qu' elle est vicieuse, et que c' est par la vertu et non pas par un vice aussi grand qu' est l' orgueil, qu' il veut qu' on détruise les passions.

Aussi cette sagesse humaine a-t-elle accoutumé de se démentir, ainsi qu' elle fit en Fabius Maximus : car on voit qu' il endura sans s' émouvoir, qu' on médît de luy dans son armée, et qu' en sa présence on le calomniât dans Rome ; parce que ces médisances et ces calomnies, n' ayant aucun fondement, n' étoient pas capables de le flétrir, et servoient au contraire à donner du lustre à sa renommée. Mais quand la gloire naissante de Scipion commença à obscurcir la sienne, cette diminution de sa gloire fut si insupportable à son orgueil, qu' il ne fut plus en son pouvoir de se modérer. C' est alors que ne pouvant cacher la jalousie qu' il avoit conçue contre ce jeune conquérant, il travailla de toute sa force à dissuader le peuple de luy donner le commandement de l' armée, afin d' arrêter le cours de ses tri-

p7

omphes. Ce fut alors qu' il parut bien différent de luy-même. Ce ne fut plus ce sage dictateur si grave dans ses discours et si mesuré dans toutes ses démarches ; ce fut un jeune homme ardent et emporté, qui courant les rues de Rome, parloit à toutes sortes de gens contre Scipion, sans se soucier de garder les loix de la bienséance. Par où l' on voit que l' orgueil qui avoit été la cause de sa sagesse, fut aussi celle de sa destruction.

Les chrétiens ne sont pas comme les payens ; de qui S Paul dit que voulant passer pour sages, ils ont fait voir qu' ils étoient fous et insensés. Car les chrétiens ne s' étudient pas à vaincre leurs passions et à paroître réglés et sages aux yeux du monde et à leurs propres yeux, afin que leur sagesse serve à entretenir leur orgueil ; ils croient que ce seroit vouloïr guerir les maladies de l' ame par la plus dangereuse de toutes ses maladies. Ils tâchent donc d' assujétir les passions, afin d' être parfaitement assujétis à Dieu, et que les puissances de leur ame ne faisant aucune resis-

tance en eux, puissent accomplir toutes ses loix sans aucune peine.

Si après qu' on aura lû ce discours, quelqu' un s' étonne qu' on ait toûjours eu et qu' on ait encore une si grande estime pour les sages du monde, il cessera sans doute de s' étonner s' il fait reflexion que le même orgueil qui contraint leurs passions et les fait paroître maîtres d' eux-mêmes, regne dans tous les hommes, et qu' il regle presque toûjours leurs jugemens. Or quelle merveille que des hommes orgueilleux admirent et goûtent ceux qui le sont souverainement ; qu' ils estiment l' insensibilité qu' on témoigne à ceux qui donnent sujet de s' émouvoir ; les reparties froides qu' on fait à ceux qui s' emportent, et tous les

p8

procedés où il paroît de la retenuë, qui viennent de la hauteur et de la fierté ?

CHAPITRE 2 LA REGULARITE, L'EXACTI

La regularité, l' exactitude et la ponctualité ressemblent à ces petits métiers obscurs qu' on exerce avec beaucoup de fatigue, et avec lesquels on a peine à gagner sa vie ; car un seul exploit de guerre suffit quelquefois pour faire connoître la valeur d' un homme, et le faire monter aux premieres charges ; il ne faut que quelques actions de liberalité pour en mettre un autre en reputation. Mais la regularité, l' exactitude et la ponctualité ne relevent et n' enrichissent personne ; et l' amour propre n' est jamais si contraint que lors qu' il se trouve dans des sujets qui n' ont que ces vertus en partage ; parce qu' ayant, comme il a, de vastes pretentions, il ne peut alors former que de petits desseins.

Mais si ces vertus n' ont aucun éclat lors qu' elles sont seules et dans des sujets fort peu remarquables, elles changent d' état, et deviennent considerables quand elles se trouvent jointes aux grandes vertus, ou qu' elles se rencontrent en la personne des princes et des ministres. Car est-il rien de plus beau que de voir un homme d' honneur, de foy et de probité, qui avec cela est très regulier à s' acquitter de tous les devoirs de la vie civile, et

très-exact et très-ponctuel à accomplir toutes ses paroles ? Et est-il rien de plus estimable que la régularité, l'exactitude et la ponctualité d'un prince et d'un ministre d'état, qui

p9

oubliant leur élévation, s'assujétissent à toutes les loix de la coutume comme les moindres hommes, et qui nonobstant leurs continuelles occupations et le nombre des affaires qui les partagent, font toujours, et à l'égard de toutes sortes de gens, tout ce qu'ils ont promis ?

L'éclat qui rejaillit sur ces vertus quand elles sont jointes aux principales, et l'avantage qu'elles ont lors qu'elles sont dans des sujets relevés, n'empêchent pas néanmoins que ce ne soient de fausses vertus ; et que ceux qui sont si exacts et si ponctuels, ne le soient pour l'amour d'eux-mêmes, et afin d'obliger les autres par leurs exemples à ne manquer en rien à leur égard. L'on doit en être persuadé par deux raisons, dont la première est, qu'ils font toujours remarquer leur ponctualité et leur exactitude ; comment ils se trouvent précisément à l'heure qu'on leur donne ; comment ils n'ont oublié aucune des circonstances de l'affaire dont on les a chargés quand ils l'ont recommandée, et plusieurs autres choses semblables. La seconde raison est, qu'ils ne peuvent supporter les plus petites fautes qu'on fait contre la ponctualité et contre l'exactitude dans les choses qui les regardent, et qu'ils font des reproches amers à ceux qui ont failli.

La ponctualité et l'exactitude des personnes du premier rang, et qui sont dans les grands emplois, vient de ce qu'ils voyent que ces vertus, qui d'ordinaire ne frappent point les yeux, étant en eux comme dans un lieu éminent, sont aperçues de tout le monde ; et qu'elles en sont d'autant plus estimées, qu'elles se trouvent rarement en des gens qui n'ont pas besoin des autres, et qui d'ailleurs sont accablés d'affaires. Ils employent aussi l'exac-

p10

titude et la ponctualité avec une science pareille à celle de ces belles femmes, qui par une envie extrême de plaire, mettent certains petits ornemens dont elles comprennent la force.

Ce n' est donc pas en ces honnêtes gens qui remplissent tous les devoirs de la vie civile, et qui ne donnent jamais à qui que ce soit aucun sujet de se plaindre, mais dans les vrais chrétiens que la regularité, l' exactitude et la ponctualité sont des vertus veritables ; parce que regardant Dieu dans le prochain, ce regard leur en fait prendre un extrême soin, et ne souffre point qu' ils manquent à son égard dans les moindres choses.

CHAPITRE 3 LA TEMPERANCE

Encore qu' Aristote crie contre Epicure, dans la persuasion où il est que ce philosophe met la felicité de l' homme dans les plaisirs des sens, avec quelque passion qu' on les aime, avec quelque ardeur qu' on les cherche, et avec quelque excès qu' on les prene. Quoy qu' il desapprouve une opinion qui avilit et rabaisse l' homme, il est néanmoins beaucoup plus choqué de celle des stoïciens qui condamnent tous les plaisirs, et ne croyent pas qu' on en puisse jouïr avec innocence : car les stoïciens les regardent comme les ennemis de la raison, à cause qu' ils nous en ôtent l' usage ; d' où ils concluent qu' ils sont contraires à la vertu, qui parmy eux n' est autre chose que le regne de la raison. C' est pourquoy ils les appellent de faux plaisirs, de douces agitations, et des emportemens agreables. L' on

p11

comprendra que ces noms leur sont justement donnés, si l' on considere que l' homme dans la jouïssance des voluptés, est si transporté qu' il est veritablement hors de luy-même ; et l' on avoüera qu' elles sont de courtes yvresses, et que la felicité des sens est incompatible avec la veritable felicité, qui est douce et paisible, et dans laquelle l' homme se possede parfaitement. Virgile ce poëte savant et mysterieux, place les voluptés à l' entrée des enfers, et les appelle les mauvaises joyes de l' ame. Sene-

que ne peut souffrir la profanition de ce mot, qu' il croit uniquement dévoué à la pure et tranquille satisfaction que la vertu fait goûter au sage. Il dit qu' il faut pardonner à la licence de la poésie, la liberté que Virgile prend de donner le nom de joye aux plaisirs des sens. Mais il faut luy pardonner à luy-même la rigueur de cette censure qui vient de l' attachement superstitieux qu' il a non seulement pour les sentimens, mais encore pour les paroles de Crysippe et de Zenon.

Aristote est offensé de l' opinion des stoïques, parce qu' il la regarde comme une conclusion d' un mauvais principe, et qu' il voit que les stoïciens ne trouvent les plaisirs criminels qu' à cause des passions qui les produisent, qu' ils soutiennent être mauvaises de leur nature. Et ce philosophe croit au contraire, que les passions ne doivent être blâmées que quand elles sont extrêmes ; et que même elles sont dignes de louange lorsque la vertu les a modérées. Il n' est pas necessaire de représenter icy avec combien de raison Ciceron et Seneque tournent en ridicule ce milieu des plaisirs et des passions où la vertu est si peu dignement placée. L' on se contente de dire qu' il est visible qu' Aristote s' est engagé dans cette opinion, parce qu' il a voulu résoudre par des rai-

p12

sonnemens une question qui se doit décider par l' experience. C' est elle qui apprend à tout le monde que les passions sont seditieuses et déréglées en quelque état qu' on les considère : car si on les considère dans leur naissance, les plus foibles de même que les plus violentes préviennent la raison, et n' attendent pas ses ordres pour s' élever. Or c' est un dérèglement manifeste, puisque c' est à la raison à donner le branle à toutes les puissances de l' ame, et que pas une ne doit se remuer que par sa direction ; si l' on examine ce qu' elles font dès qu' elles sont élevées, on voit qu' au lieu d' être souples et obeïssantes à la raison, elles luy sont rebelles, qu' elles la combattent et qu' elles luy ôtent la liberté de juger, ou corrompent ses jugemens. De plus, chaque passion après avoir aveuglé l' homme, l' asservit et l' attache à son propre objet ; d' où il arrive qu' au lieu de manger, par exemple, pour conserver sa vie et sa santé, ainsi que la raison l' ordon-

ne, il mange pour la volupté.

On peut facilement conclure de ce qu' on vient de dire, qu' encore qu' il y ait de grands espaces en deça des extrémités des passions, dans lesquels elles sont dans un degré mediocre ; néanmoins comme dans toute l' étendue de ces espaces elles ne laissent pas d' être des passions, elles ne laissent pas aussi de faire leurs mauvais effets dans l' homme, de troubler la raison, de luy résister, et de le porter, l' une à la poursuite des vains honneurs, l' autre à la vengeance, l' autre à la volupté, chacune selon le degré de son impetuosité et de sa turbulence ; de sorte qu' il n' y a point d' autre différence entre les passions, si ce n' est que les modérées ont moins de malignité que les violentes. Il n' y a personne qui n' éprouve cela, et qui ne voye qu' un homme moins

p13

avare qu' il n' a été, est toujours avare, et que les passions affoiblies ne sont pas des passions éteintes ; et il n' y a personne, qui ne voye aussi que celui qui mange pour le plaisir de manger, ne mange pas par raison et par nécessité, mais par la pente qu' il a à la volupté ; et que tandis qu' il n' agit pas par raison il n' est ni vertueux, ni raisonnable, ni homme.

On peut conclure encore que si la vertu n' a point d' autre employ que celui de diminuer les passions et d' en retrancher l' excès, tout ce qu' elle fait dans l' homme est de le rendre sagement emporté, sainement malade et vertueusement vicieux. Ce qui est un ridicule qu' on ne sçauroit éviter, si l' on ne confesse avec Platon que la vertu n' est pas la diminution, mais la destruction entière, ou pour parler comme cet auteur, la purification de toutes les passions : " car, dit-il, ceux qui nous ont appris les mystères, nous ont fait entendre que les âmes qui ne sont pas entièrement purgées vont aux enfers, et que celles qui le sont si parfaitement, qu' il ne leur reste aucun sentiment corporel, ni aucune affection terrestre, vont habiter avec les dieux. "

c' est cette définition admirable de la vertu, qui a obligé ce philosophe à définir celui qui vit selon les loix de la tempérance, d' une manière si différente de celle d' Aristote ; c' est elle qui luy fait dire que celui qui vit selon

les loix de la temperance, n' est point en partie esclave et en partie vainqueur de la volupté ; au lieu qu' Aristote dit, " que celuy qui suit les regles de la temperance tient un milieu entre la severité des stoïques qui rejettent les voluptés, et la mollesse des epicuriens qui s' y abandonent ; et qu' il ne se plonge pas dans les plaisirs, mais qu' il les prend

p14

tous avec quelque mesure, même ceux que la bienséance dérobe à la vuë. Et c' est par cette même raison que Platon nous enseigne, que la temperance ne nous porte jamais à jouïr des plaisirs des sens ; qu' au contraire elle nous en retire entierement et nous les fait mépriser. "

il paroît que cette idée de la temperance luy est d' autant plus convenable, que nous trouvons après nous être consultés, que nous avons de la repugnance à croire que la vertu qui est si pure, puisse s' accorder avec la brutalité qui se rencontre toûjours dans les plaisirs des sens, quelque regle qu' on y apporte ; et que l' office de la temperance soit de nous rendre modérément sensuels, et de nous marquer jusques où nous pouvons aller dans la volupté.

Mais quoy, ne peut-on pas goûter innocemment les plaisirs des sens ?

On répond que les hommes vertueux de même que les voluptueux, sont sensibles au plaisir qui accompagne les actions naturelles, et necessaires à la conservation generale de la nature, et à celle de tous les particuliers ; mais qu' ils y a cette difference entr' eux, que les voluptueux le cherchent, et que les vertueux le trouvent ; que ceux-cy usent de ce qui est agreable aux sens, et ne s' y arrêtent point ; et que les autres s' y reposent et en jouïssent. " je mange pour vivre, dit Socrate, les autres vivent pour manger. Il faut nourrir le corps, dit Ciceron, pour entretenir ses forces et pour nous maintenir en santé, et non pas pour suivre la pente que nous avons à la volupté ; et c' est une chose differente, dit S Augustin, de prendre ses repas avec la moderation d' un homme qui s' acquitte d' un devoir indispensable, et de

les prendre pour satisfaire l' inclination qu' on a au plaisir, et par sensualité. C' est cette sensualité, dit ce même pere, qui nous dresse continuellement des embuches dans le boire et le manger, et qui pour nous tromper, se couvre du voile et du pretexte de la necessité. C' est cette sensualité, dit Ciceron, que le sage discerne et aperçoit lors qu' elle se glisse dans ses actions, et qui le fait rougir toutes les fois qu' elle se prevaut de sa negligence. "

ce qu' on vient de dire fait voir que le but de la temperance est de combattre, et de détruire la passion qui asservit l' homme aux plaisirs des sens, qui tourne les inclinations de l' ame spirituelle et immortelle vers les objets perissables et materiels, et qui la rend terrestre et corporelle. Or comme cette passion est fort ancienne dans l' homme, puis qu' elle causa la desobeissance de nôtre premier pere, et qu' elle s' est tellement enracinée et fortifiée en luy, qu' elle l' a fait entierement pancher du côté des sens ; il faut que la temperance qui l' attaque soit une vertu bien puissante et bien extraordinaire ; et que de même que cette épée à laquelle S Paul compare la parole de Dieu, elle entre et penetre jusques dans les moëles et les jointures de l' homme, et y separe la partie spirituelle de l' animale.

C' est à dire que le plaisir sensible étant maître de l' homme, c' est à l' homme entier que la temperance a affaire lors qu' elle entreprend de le tirer de l' esclavage honteux de la volupté. Mais nous allons voir que la temperance humaine fait cet effet par des motifs si bas, et d' une maniere si imparfaite, que quelque belle que soit l' idée qu' on en conçoit, elle ne merite pas d' être mise au nombre des vertus sinceres et veritables.

Platon disoit que la vertu de son siecle étoit une fausse guerison des maladies de l' ame ; que ceux qui se piquoient d' être sages, se délivroient des plus apparentes par d' autres moins sensibles et moins connuës, et qu' ils surmontoient les passions par les passions. Ce que Platon disoit de la vertu en general, peut

être fort proprement appliqué à la tempérance : car ceux qui suivent ses règles avec le plus de sévérité, domptent la gourmandise et l'incontinence par l'amour de la vie, par l'envie de jouir d'une parfaite santé, et par l'avarice. Il semble même que ces trois passions gardent leur ordre naturel dans la production de la tempérance ; c'est pourquoi la passion de vivre long-temps y a la première et la principale part.

Bien que cette passion ne se fasse pas remarquer par des transports et par des emportemens, comme la colère et la vengeance, si est-ce qu'elle est la plus forte de toutes les passions de l'homme, et qu'elle fait apercevoir sa force en ce que la pauvreté, les douleurs cruelles et les plus grands malheurs n'ont pas le pouvoir de nous faire haïr la vie ; et que les animaux qui sont menacés de la perdre, la défendent avec vigueur et opiniâtreté contre les autres animaux et contre les hommes qui veulent la leur ôter.

Il ne faut donc pas s'étonner s'il se trouve des hommes sensés, qui voyant qu'une infinité de gens abrègent leurs jours par la bonne chère et par la débauche, font une forte résolution de résister à la pente qu'ils ont à la volupté : si quelques-uns d'entr'eux usent de grands régimes toute leur vie, et s'il y en a qui observent une abstinence si rigoureuse, qu'ils combattent tous les jours leur faim, et ne prennent pas la moitié de la nourriture qui leur seroit nécessaire.

p17

Le desir de passer la vie sans douleur, et de s'exempter de ces fréquentes incommodités qui la rendent désagréable ; est la seconde cause de la tempérance : car outre que la santé est un si grand bien que l'homme qui la possède est toujours content ; outre qu'elle le met en état de faire toutes sortes d'exercices et de prendre tous les divertissemens qu'il aime ; ce n'est pas vivre, c'est mourir tous les jours que de mener la vie languissante que mènent ceux qui sont sujets à la sciatique, à la goutte, ou à la gravelle. C'est pour éviter ces maux, ou pour les adoucir, que tant de personnes renonçant à leurs goûts et à leur plaisir, s'abstiennent du vin, et ne mangent jamais de ragoûts et de viandes salées et

épicées. Il en est de même de ceux qui ne hantent point les mauvais lieux, ils contraignent leurs inclinations déréglées, et s'empêchent d'y aller, de peur de prendre des maladies sales et douloureuses qui durent quelquefois toute leur vie, et leur donnent des repentirs et des chagrins mortels.

J'ay dit que les passions qui produisent la temperance gardent leur ordre naturel dans sa production ; parce que c'est de cette maniere qu'elles sont rangées. Le premier desir de l'homme est de vivre ; le second, de vivre doucement et heureusement ; le troisième, d'amasser du bien, non seulement pour se tirer de la necessité, mais aussi pour vivre avec commodité. Ainsi c'est l'avarice qui est la troisième cause de la temperance, elle fait même quelquefois elle seule une espece de sobriété et de continens : ce qui vient de ce que ceux qui sont possédés de cette passion, ont une grande apprehension de tomber dans la pauvreté, et une forte persuasion que l'argent est un ami infaillible, toujours prêt à nous

p18

assister dans tous nos besoins, et à nous consoler dans tous nos malheurs. C'est pourquoy ils cherchent toutes sortes de voyes pour s'enrichir ; et comme il n'en est point de plus assurée que l'épargne, et que c'est la seule qui est proprement en nôtre pouvoir, ils ne manquent jamais de s'en servir, et de retrancher les dépenses des festins et celles de la débauche, qui consomment le bien de la plupart des gens. " l'on découvre, dit Platon, que la temperance est une fausse vertu, par la sobriété des avarés, qui se privent du plaisir de la bonne chere, pour avoir celui d'augmenter leur bien. Ceux qui ont cette sorte de temperance quittent un plaisir pour en goûter un autre, leur temperance vient de leur intemperance. A-t-on jamais vû une si étrange vertu ? "

à ces causes generales de la temperance, l'on en peut joindre quelques particulieres, dont la principale est l'impuissance de manger beaucoup, que certaines personnes font passer pour sobriété, par cette même industrie avec laquelle l'homme fait quelquefois des vertus, des défauts de son esprit et de ceux de son temperament ; car comme ceux qui ne parlent

gueres par la sterilité de leur esprit, font entendre qu' ils sont sensés et judicieux ; de même ceux qui mangent peu à cause de la petitesse de leur estomac, ou de l' humidité de leur complexion, insinuent aux autres qu' ils savent se regler, et en prennent avantage sur ceux qui mangent plus qu' eux par le besoin qu' ils ont de plus de nourriture. L' on doit dire la même chose de ceux qui veulent qu' on attribuë leur continence au pouvoir qu' ils ont sur leurs inclinations, et à leur vertu, quoy qu' elle ne vienne que de l' extrême froideur de leur complexion. La sobriété des gens d' étu-

p19

de doit être rapportée au desir qu' ils ont de se conserver l' esprit libre, et d' empêcher que sa lumiere ne soit offusquée par les fumées et les vapeurs que l' estomac envoye au cerveau quand on a mangé excessivement. Pour ce qui est de leur temperance à l' égard des autres plaisirs des sens, elle vient de la diversion de leur ame, qui en est tout à fait desappliquée, parce qu' elle est tout occupée de la passion de sçavoir, et de faire des progrès considerables dans les sciences.

" il n' y a que la temperance chrétienne, dit S Thomas, qu' on doit placer parmi les veritables vertus ; parce qu' elle se propose une fin bien plus noble et plus relevée que n' étoit celle que se proposoit la temperance des philosophes. Comme ceux-cy n' avoient point d' autre lumiere pour se conduire que celle de la raison, ils s' abstenoiënt des plaisirs des sens pour conserver la santé, et pour en être plus propres à vaquer à l' étude et à la contemplation des choses naturelles : mais les chrétiens qui réglent leurs actions par la foy, châtiënt leurs corps et mortifient leurs sens et leurs passions, afin que la chair ne soit plus rebelle à l' esprit, et que l' un et l' autre soient obeïssans à la loy de Dieu. Un vray chrétien n' est donc pas modérément voluptueux, comme le sage d' Aristote, il fuit toutes les aises du corps, et est toûjours en garde, de peur d' être surpris par la volupté ; il ne nourrit pas son corps pour soutenir ses forces et sa vigueur, comme Ciceron ; il les affoiblit au contraire, afin qu' il soit plus souple et plus soumis à l' ame. Enfin il ne mange pas pour

vivre, comme Socrate ; mais il vit frugalement, pour avoir plus de facilité à bien vivre, et afin d' employer sa vie à louer Dieu,

p20

suivant ces paroles du prophete : nous qui vivons, benissons le seigneur. "

il ne sera pas inutile avant que de finir ce discours, que je represente icy l' étrange idée que Montagne nous donne de la temperance, et que je me serve de ses propres termes pour la représenter. " la temperance, dit-il, n' est pas le fleau, mais l' assaisonnement de la volupté. Eudoxe, qui la mit à si haut prix, et qui établit en elle le souverain bien, apprit à ses disciples le secret de la savourer dans sa plus gracieuse douceur par le moyen de la temperance. Pour moy je la retâte, je m' y arrête et je la jouïs au double des autres ; y a-t-il quelque volupté qui me chatoüille, je ne la laisse pas friponner aux sens, j' y associe mon ame, non pas pour s' y engager, mais pour s' y agréer, non pas pour s' y perdre, mais pour s' y trouver et pour s' y mirer dans ce prospere état, pour en peser et estimer le bonheur, et pour l' amplifier : car l' ame étant unie au corps, il faut entretenir entre ces deux parties une fraternelle correspondance, et je ne puis souffrir cette haute philosophie qui prêche que c' est une farouche alliance de marier le divin avec l' humain, le raisonnable avec le déraisonnable, l' honnête au deshonnête ; et que la volupté est une qualité brutale indigne que le sage la goûte. "

l' on ne sçait en verité si l' on doit être plus choqué de l' idée basse qu' il s' est formée de la temperance, de la fausseté de son raisonnement, ou de la complaisance qu' il témoigne avoir en son opinion. La bassesse de l' idée qu' il a de la temperance, paroît en ce que par cette idée il abaisse l' ame à la condition des corps, et qu' il veut qu' étant celeste, pure et spirituelle, elle ait les inclinations et les goûts

p21

d' un corps terrestre, impur et corrompu. L' on

aperçoit la fausseté de son raisonnement dans la conséquence qu' il tire, que l' ame étant unie au corps, il faut entretenir entr' eux une fraternelle correspondance, de telle sorte que l' ame ne soit pas seulement sensible aux plaisirs du corps, mais qu' elle y trouve aussi sa félicité. Car il devoit conclure au contraire, que puisque l' ame est unie au corps, elle doit le perfectionner, luy communiquer ses goûts, et le rendre pur et spirituel comme elle. Cette conclusion si raisonnable et si naturelle, luy eût fait comprendre que la temperance, bien loin d' être l' assaisonnement de la volupté, et de porter l' ame à la savourer, travaille continuellement à la preserver de la contagion du corps, et à la purger des affections terrestres qu' elle contracte dans le commerce qu' elle a avec luy, ainsi que Saint Thomas nous l' enseigne.

L' on ne dit rien de la complaisance qu' il a en son opinion, parce que tout le monde sçait que ses vûës et ses imaginations luy plaisent si fort, qu' il paroît toûjours en être charmé ; l' on est seulement étonné avec beaucoup de raison de ce qu' il l' attribué à Socrate et aux stoïciens : car on a fait voir quel est le sentiment de Socrate en exposant celui de Platon sur le sujet de la temperance ; et pour l' opinion des stoïciens, un seul passage de Seneque, que l' on va rapporter, suffit pour en instruire ceux qui la pourroient ignorer. " est-il un assemblage plus monstrueux, dit ce Philosophe, que celui de la vertu et de la volupté ? Et peut-on joindre l' honnêteté et la sainteté de l' une à la brutalité de l' autre ? "

l' opinion de Montagne n' est donc point l' opinion de Socrate et des stoïciens : mais c' est celle d' Aristote qui represente la disposition du

p22

sage à l' égard des plaisirs en cette maniere : " celui, dit-il, qui regle sa vie par les loix de la temperance, évite l' excez des plaisirs, mais il les prend tous ; il ne cherche point avec souci et inquietude les plus délicieux et les plus exquis, il attend ceux dont il doit jouir, sans impatience, et goûte les presents avec douceur et tranquillité. Le sobre, dit-il en un autre endroit, peut manger des viandes salées pour s' exciter à boire, et il ne fait rien de contraire aux regles de la

sobriété, pourvû qu' il ne ruine point sa santé. "

comme il n' est rien qui soit si important pour les moeurs que de suivre une doctrine saine, l' on a crû qu' il étoit à propos de faire remarquer combien celle de Montagne touchant la temperance est mauvaise et corrompuë, et combien sont dangereux les écrits d' un auteur qui enseigne aux hommes l' art de tirer des plaisirs sensibles tout le plaisir qui s' en peut tirer. Pour peu qu' on soit instruit des maximes de l' evangile, on sçait qu' elles nous éloignent de tout ce qui flatte les sens ; ce qui fait dire à Tertullien que les chrétiens ne connoissent point les plaisirs.

CHAPITRE 4 LA MODERATION

L' on a tort, ce me semble, de croire qu' il n' y a qu' une sorte de heros, et de n' en reconnoître point d' autres que ceux qui ont mérité d' être placés en ce rang par la grandeur et le nombre de leurs conquêtes. Il y a des vertus qui pour n' être pas si éclatantes que la valeur, ne laissent pas d' être excellen-

p23

tes ; de sorte qu' on fait une injustice visible à ceux qui les possèdent, de les traiter comme des gens qui n' ont que des vertus ordinaires ; l' on n' en fait pas moins à ceux qui ont un grand nombre de vertus, qui sont bons, humains, doux, justes et fideles, et qui le sont avec perseverance et égalité, parce qu' il n' y a rien de si rare, et que cette rareté les doit faire estimer souverainement. Ne pourroit-on pas même dire qu' il y a des heros en mal, comme il y a des heros en bien, puis-qu' on voit des gens avoir dessein de rendre leurs crimes et leurs forfaits illustres ; qui font des plans suivis et ordonnés, des grandes vengeances qu' ils veulent prendre, et des noirs attentats qu' ils veulent commettre, et qui les executent avec resolution, avec éclat et avec fermeté ?

Mais si ces especes differentes de heros ne sont pas du goût de tout le monde, du moins ne se trouvera-t-il personne qui ne confesse que l' on doit mettre en ce rang ces hommes

magnanimes, qui supportent avec constance les plus grandes calamités de la vie, et ceux qui dans une haute élévation de fortune, bien loin de se méconnoître ; se montrent si modérés, qu' ils paroissent avoir un empire absolu sur leurs sentimens. Cette dernière espece de héros est d' autant plus estimable que la première, qu' il est plus difficile de recevoir les faveurs et les caresses de la fortune sans s' en enorgueillir, que de ne point se laisser abatre par ses traverses, suivant cette sentence d' un philosophe stoïque : " la haine de la fortune est beaucoup moins à craindre que sa faveur. "

c' est ce qui donne une grande idée de la moderation, et qui fait voir l' avantage qu' elle

p24

a sur la temperance. Car tout le pouvoir de la temperance consiste à retenir la pente que les hommes ont aux plaisirs des sens, que l' ame ne goûte qu' à cause du corps auquel elle se trouve unie : au lieu que la moderation regle les joyes de l' esprit qui touchent l' ame par elle-même, et qui naissent de la possession des biens qu' elle regarde comme ses propres biens. Quelle doit être donc la puissance d' une vertu qui est comme le frein des propres plaisirs de l' ame ; qui empêche qu' elle ne s' emporte, qu' elle ne s' élève et qu' elle ne s' évapore lors qu' elle est émuë et agitée par une grande joye ; pendant que ceux qui n' ont pas la même moderation sont enivrés de leurs joyes, et en sont si peu les maîtres qu' elles paroissent malgré eux, et leur font faire des actions pueriles et messeantes ? " Agricola, dit Tacite, reçut de la sagesse le privilege le plus rare qu' elle puisse donner à l' homme : je veux dire celui de ne se point enfler de ses plus surprenantes prosperités, et de maîtriser sa fortune. C' est une sagesse admirable, dit Platon, de sçavoir contenir les ris immodérés et les joyes folles et emportées. Homere est insupportable, ajoute ce philosophe, de les attribuer aux dieux, et de nous dire que le marcher de Vulcain leur donna une si grande envie de rire, qu' il ne fut pas en leur pouvoir de le retenir. "

si la moderation de ceux que la prosperité n' enfle point, et dont elle ne change point les procedès, l' air et les manieres, étoit effecti-

vement ce qu' elle est en apparence, il est certain que ce seroit une vertu admirable. Mais nos joyes étant toûjours proportionnées à nos desirs, il est malaisé de croire que ceux qui se voyent seuls possesseurs de la faveur des rois, sentent mediocrement un bien qu' on croit si

p25

rare et si pretieux, qu' ils ont souhaitté avec passion, et recherché avec toute l' industrie et toute l' ardeur dont ils sont capables. Il est donc plus juste de penser que leur moderation n' est qu' une moderation politique, que c' est une sagesse habile, et un art avec lequel ils sçavent cacher leur joye et l' enfermer dans leur ame.

Mais pourquoy se donnent-ils cette gêne ? C' est parce que la joye qui naît de la possession des bonnes graces et de la confiance d' un roy, porte à l' insolence, et fait qu' un favori n' a plus les égards qu' on doit toûjours avoir ; qu' il se croit dispensé des loix de la civilité et de la coutume, et qu' il a une hardiesse à choquer, à offenser et à se venger, qui est tout extraordinaire. Mais le pire effet de cette sorte de joye est, qu' elle luy fait tourner la tête et l' aveugle si fort, qu' il vient enfin à abuser de la bonté que le roy luy témoigne, qu' il ne se ménage plus, et semble avoir entierement oublié l' état de sa premiere fortune.

Il est si visible que la crainte de tomber dans ces inconveniens, fait la moderation de ceux qui ne s' éblouissent point de leur faveur, qu' il est étrange qu' il y ait des gens qui la regardent comme une vertu fort rare, et qui puissent la considerer tant soit peu sans connoître sa fausseté : car il ne faut qu' ouvrir les yeux pour voir que ce n' est point par le mépris des richesses et des grandeurs que les favoris repriment leur joye et la fierté qu' elle inspire ; que c' est au contraire par le desir de les conserver, et pour ne pas décheoir de l' état heureux où ils se sont élevés. Il ne faut, dis-je, qu' ouvrir les yeux pour voir que c' est parce qu' ils sont instruits par une infinité d' exemples, que l' histoire fournit des favoris qui se sont perdus par leur insolence, qu' ils mettent toute leur appli-

p26

cation à se bien conduire ; qu' ils ne sortent jamais du respect, quelque bon traitement que le roy leur fasse, et que plus ils croissent en honneurs et en dignités, et plus ils ont de retenuë et de modestie.

Ils sont moderés en second lieu, pour en exciter moins l' envie qui s' attache à tous ceux qui sont en faveur, et fait à leur égard tous les effets de la haine. Ce qui vient de ce que les envieux voulant avoir tous les avantages, toutes les charges, tout le bonheur que les autres ont ; ils ne peuvent les souffrir, et les regardent comme les détenteurs de leur propre bien. Je dis que c' est pour exciter moins l' envie, parce que quelque circonspects qu' ils soient dans leurs procédés et dans leurs discours, quelque prompts et exacts à rendre les offices qu' - on leur demande, quoy qu' ils se familiarisent et traittent tout le monde d' égal, ils ne sauroient éviter tous ses traits.

Ils sont moderés en troisième lieu, de peur que les émotions de leur joye ne paroissent sur leur visage, et que cette passion vive et turbulente ne leur fasse dire ou faire, quelque chose qui les rabaisse et les fasse mesestimer.

Ils sont moderés en quatrième lieu, afin qu' on croye que quelque grande que soit leur élévation, leur ame est encore plus grande que leur fortune. Car pendant que l' homme qui voit sa petitesse, fait tout ce qu' il peut pour se relever par les charges et les emplois ; son orgueil luy persuade, et fait qu' il tâche de persuader aux autres que c' est de ses excellentes qualités qu' il tire son élévation, et non pas de sa grandeur étrangere.

Enfin l' on est moderé, et l' on ne se laisse point transporter à la joye, afin d' en goûter toute la douceur que ceux qui s' abandonnent

p27

à ses transports ne sçauroient goûter, parce que leur ame est comme hors d' elle-même. Cette sorte de moderation se voit plus ordinairement dans les premiers ministres, qui paroissent n' être point touchés des heureux succez des choses qu' ils ont le plus ardemment souhaitées, dans le temps qu' ils en sont ravis dans l' ame : ce qu' on découvre par la favorable disposition où les trouvent en ce temps-là, ceux

qui leur recommandent leurs intérêts. Car on éprouve qu' alors toutes les prieres leur semblent raisonnables, toutes les affaires faciles, et que les personnes fâcheuses et incommodés ne leur sont point desagréables.

dans ce contentement je rencontray Valere, et contre sa coutume il ne me put déplaire.

ce sont ces secrettes satisfactions des ministres qui achevent la plupart des affaires à la cour, pendant que les courtisans se sçavent bon gré de les avoir fait réüssir, et regardent les graces qu' ils reçoivent comme une justice qu' on leur rend, et comme un effet de leur adresse et de leur habileté.

La moderation des vainqueurs est un desir d' augmenter la gloire qu' ils ont acquise par la victoire, et de faire connoître que l' honnête homme est joint en eux au grand capitaine.

Cette ambition de faire voir qu' on est digne d' être estimé par tous les endroits par où l' on peut meriter de l' être, est visible dans tout ce que fit le Prince De Gales après la bataille de Poitiers : car l' ayant gagnée, et ayant pris le Roy Jean prisonnier, il alla au devant de luy, se prosterna à ses piés, puis le servit à table, et ne voulut jamais s' y mettre, quelque priere que luy en fit le roy, disant qu' il ne luy appartenoit pas d' être assis à table avec un si grand monarque. Il prit outre cela tous les soins possibles d' adoucir le chagrin du roy par les

p28

louanges délicates qu' il luy donnoit, et par l' adresse avec laquelle il luy representoit que les actions magnanimes qu' il avoit faites durant la bataille, devoient le consoler de l' avoir perduë. En verité rien n' est si facile que de consoler les autres quand on a le coeur content : rien n' est si facile que de donner des louanges qui nous reviennent, et de se rabaisser quand on se rabaisse sans peril, et que ce qu' on fait en se rabaissant nous releve.

Ce que fit Epaminondas le lendemain de la bataille de Leuctres prouve ce que j' ay dit, que la moderation qu' on admire dans les grands hommes n' est qu' un effort qu' ils font pour arrêter leur joye dans leur interieur, afin de paroître moderés. Ce fameux capitaine fâché de n' avoir pû contenir sa joye le jour qu' il remporta la victoire, parut le lende-

main mal propre et negligé, et avec un visage triste et pensif, luy qui d' ordinaire étoit proprement vêtu, et qui avoit le visage doux et riant. Et ce changement si soudain ayant obligé ses amis de luy demander quel malheur luy étoit arrivé ? Je fais penitence aujourd'hui, leur répondit-il, de ce que ma joye parut hier. C' est à dire qu' il étoit chagrin de ce que sa reputation de philosophe (car il se piquoit de l' être) avoit reçu quelque diminution en cette rencontre, et qu' il ne pouvoit se consoler que le disciple de Lisis, l' amy intime de Platon, et l' emulateur de Socrate, se fût montré aussi foible et aussi peu maître de ses sentimens que les moindres hommes. Voilà quelle est la moderation des sages du monde : ils craignent la confusion que leur font les emportemens des joyes mondaines, et les prejudices qu' ils causent ; cependant ils les sentent, ils les goûtent et les trouvent de-

p29

licieuses comme ceux qui les aiment et les cherchent le plus.

La moderation vertueuse est une insensibilité à toutes les joyes vaines et passageres ; elle naît du peu de cas qu' on fait des biens fragiles qui les produisent et ne se trouve que dans les veritables chrétiens. Ce sont ces hommes bien-heureux qui foulant aux piés les honneurs et les grandeurs du monde, bien loin de se réjoüir, s' affligent lors qu' on veut les y élever, non seulement par la connoissance qu' ils ont de l' instabilité des choses humaines, mais aussi parce que la foy leur en donne un fort grand dégoût, et les fait sans cesse aspirer aux biens solides et éternels. C' est pourquoy l' ecriture dit que le coeur des sages est le siege de la tristesse, et le coeur des fous celuy de la joye ; parce que ceux-cy trouvent leur felicité dans les prosperités temporelles ; au lieu que les autres les trouvent insipides et dangereuses, et n' y voyent que des sujets de craindre et de s' attrister.

CHAPITRE 5 LA MODESTIE DES HOMMES

L' on a raison de trouver la vanterie fort déplaisante, mais l' on se trompe de croire

qu' elle nous choque par elle-même. Nous luy pardonnerions facilement l' offense qu' elle nous feroit en nous choquant par elle-même, si elle ne nous en faisoit pas d' autres qui nous sont beaucoup plus sensibles, et si nous ne la trouvions mauvaise par nôtre amour propre et par nôtre vanité. En effet ce n' est pas le tort que se fait un homme en étalant ses belles qualités, qui nous déplaît, nous ne sommes pas

p30

assez charitables pour en être fâchés, et nous sommes au contraire assez malins pour nous réjouir de voir qu' il a ce honteux défaut, et assez orgueilleux pour nous enfler secrettement de nous en voir exempts. Ce qui nous blesse donc dans la vanterie, c' est de ce qu' elle est toute pour un autre, et qu' il n' y a rien qui revienne à nous ; car toutes les conversations où l' on ne dit rien qui touche nos passions ou qui flatte nôtre vanité, nous sont insupportables : et c' est de là que viennent ces distractions, ces langueurs et cette espece de pamoison où nous tombons, aussi-tôt que nous apercevons que celui qui nous entretient, prend le train de parler seulement de luy-même, et de ne rien dire pour nous. C' est pourquoy toutes les personnes intelligentes prennent un chemin tout contraire, et substituënt la flatterie à la vanterie ; de telle sorte qu' ils semblent s' oublier eux-mêmes pour ne dire à ceux avec qui ils conversent, que ce qui est selon leur goût ou à leur avantage.

Il y a une seconde raison, pour laquelle ceux qui se vantent nous font de la peine, et nous importunent ; c' est que par là un homme s' élève au dessus des autres, au lieu que par la modestie il semble se soumettre, et déclarer qu' il leur est inferieur, ainsi qu' Aristote l' a remarqué.

C' est ce bas sentiment que les hommes modestes témoignent avoir d' eux-mêmes, et par lequel ils paroissent se mettre au dessous de nous, qui nous charme et qui leur attire nôtre estime et nôtre amitié. C' est nôtre orgueil qui trouve la modestie si aimable, et qui fait que nous la rangeons parmy les vertus, sans nous soucier d' approfondir les causes qui la produisent, et sans éclaircir si c' est la vertu de la modestie que nous aimons dans les per-

sonnes modestes, ou la déference qu' ils paroissent avoir pour nous.

C' est pourquoy l' on voit tant de gens qui ayant cru sinceres et veritables un grand nombre de vertus, que l' homme a faites au gré de ses inclinations, sont étonnés quand on leur découvre que tout le prix de ces vertus est dans nôtre estime, et dans le bonheur qu' elles ont de nous agréer.

L' on ne doute donc pas qu' ils ne soient surpris, quand on leur fera toucher au doigt que la modestie, bien loin de naître d' une humble disposition de coeur dans les personnes modestes, comme elle devrait faire si elle étoit une veritable vertu, tire sa naissance de leur ambition et de leur orgueil.

Ce qui le prouve démonstrativement c' est, qu' il est évident que la vanterie est une vanité grossiere et visible, qui rend les hommes méprisables et ridicules, et que le mépris est si opposé à la nature de l' homme, qu' il n' y a rien qu' il ne fasse pour n' y pas tomber. De là vient que les hommes orgueilleux qui ont du sens et de la lumiere, étouffent sans cesse le desir qu' ils auroient de parler de leurs belles actions, de leur esprit, de leur sçavoir et de leurs talens ; et que bien loin de s' applaudir et de publier leurs loüanges, ils semblent souffrir avec peine qu' on leur en donne. Ils voyent de plus, qu' un homme qui se vante est peu poli et n' a gueres de monde, le propre office de la politesse étant de former un homme sur le modele des honnêtes gens, et son premier soin de luy faire éviter les défauts qu' ils desapprouvent le plus. Or un homme orgueilleux veut qu' on croye qu' il est poli, qu' il ne luy manque aucune des qualités qui peuvent luy faire meriter l' approbation des personnes les plus estimées. C' est pourquoy il évite avec

soin de parler avantageusement de luy, et de faire voir qu' il est sujet aux vices les plus ordinaires à ceux qui n' ont pas été élevés à la cour, et qui ont reçu une éducation grossiere. Enfin les hommes orgueilleux et intelligens voyent que celuy qui se loüe s' établit juge de luy-même, ce qui est une sorte d' in-

justice et d'aveuglement qui n'est point du goût de l'orgueil : car l'orgueil, tout aveugle et tout injuste qu'il est, veut qu'on croie qu'il est éclairé et juste. C'est donc l'orgueil qui leur fait craindre de passer pour des gens pleins et préoccupés d'eux-mêmes, jusqu'au point de s'imaginer qu'ils peuvent être les juges équitables de leur mérite. C'est l'orgueil qui les excite à étudier et à imiter les mœurs et les façons de faire des personnes les plus modestes, et qui est le principe caché de la modestie.

Dans les personnes extraordinairement habiles, la modestie est une vanterie fine, et une manière d'éloge qu'on fait de soi, qu'on exprime par le silence. Ce qu'on ne trouvera pas étrange si l'on songe que le silence fait souvent l'office de la parole, et fait même quelquefois de plus grands effets. Cela se voit dans la musique, où les longues poses et les suspensions, qu'un ancien appelle des silences placés et employés avec industrie, contribuent autant à l'harmonie que les chants les plus agréables et les plus beaux. Il y a donc des gens qui s'expliquent par le silence, et qui savent l'art de se louer en ne disant mot : et ce sont ceux qui venant de faire quelque belle et grande action, n'en parlent non plus dans les compagnies où ils se rencontrent, que s'ils l'avoient véritablement oubliée ; ils éloignent même tous les discours qui pourroient y faire songer, et dès que quelqu'un ouvre la bouche

p33

pour en parler, ils font semblant de ne le point entendre, et ne répondent rien à ce que l'on dit. Car le silence qu'ils gardent à l'égard des belles actions qu'ils ont faites, pendant qu'elles font un si grand bruit dans le monde, est un langage muet, par lequel ils se louent mille fois plus que les hommes vains ne se louent par les paroles ; c'est un silence concerté et pareil à celui dont les maîtres de musique font un usage si excellent, qu'il sert en même temps à faire remarquer la beauté des chants, et à l'augmenter.

Il faut observer sur tout, comme une chose qui rend les faux modestes reconnoissables, qu'ils se taisent quand tout le monde parle d'eux, et qu'ils jugent qu'il leur est inutile et qu'il leur seroit nuisible de se donner des lou-

anges ; mais qu' ils rompent le silence, et ne manquent gueres de mettre en vûë leurs belles actions et leurs bonnes qualités, lors qu' on les ignore et que personne ne les publie. Quel fruit peut-on recueillir de tout ce discours ? Un fruit très-considerable ; car il nous apprend à avoir une grande défiance des vertus humaines. Comment est il possible en effet de ne s' en point défier, puisque celles qu' on croit les plus sinceres et les plus veritables, sont si fausses et si trompeuses ; que la modestie, qui en apparence ne peut souffrir les loüanges, en est une secrette recherche et un orgueil habile, qui ôte à ceux qu' il possede, la vanité de la vanterie, parce que cette vanité est opposée au desir violent qui leur inspire d' acquérir l' estime des hommes les plus polis et les plus excellens ? Détrompons-nous donc de ces vertus que les hommes mettent en reputation parmi les hommes : et jettant les yeux sur les vrais chrétiens, dont Dieu a purifié le coeur par sa grace, considerons comment ils ne re-

p34

fusent point les loüanges pour s' en attirer de plus grandes, mais parce que ne voyant dans leur fond qu' erreur, dépravation et malignité, ils ne croient pas en meriter aucune ; et qu' ils sçavent d' ailleurs que puisque que le bien qu' ils font vient de Dieu, c' est à luy qu' ils sont obligés d' en donner la gloire. Considerons encore comment ils ne veulent point recevoir de loüanges, parce qu' ils méprisent ce bien si mince et si peu solide ; et qu' étant bien autrement éclairés que les philosophes aveugles, qui le croient assez pretieux pour pouvoir être la recompense de la vertu, ils souhaitent d' être approuvés de Dieu, et travaillent à se rendre dignes de la loüange qu' il donnera à ses élus au jour du jugement, par laquelle il rendra pleinement justice à leurs actions. L' exemple de ces hommes élevés, non dans les écoles du monde, qui exhorte ses sectateurs à poursuivre un vain titre d' honnêtes gens, ni dans les écoles payennes, où l' on apprend à pratiquer des vertus qui n' ont que l' homme pour principe, et qui n' ont pas Dieu pour fin ; mais dans celle de Jesus-Christ, qui enseigne à ses disciples à aimer Dieu, en quoy consiste le tout de l' homme, dit l' ecriture ; c' est à dire, en quoy consiste la vertu

et le bonheur de l' homme : l' exemple, dis-je, de ces hommes divins nous fera concevoir le desir d' être modestes d' une modestie véritablement vertueuse, de cette modestie qui naît de la conviction que nous avons qu' il n' y a rien de loüable en nous, et du peu de cas que nous faisons des loüanges des hommes, parce qu' elles sont vaines et qu' elles sont dispensées avec injustice et aveuglement.

CHAPITRE 6 LA MODESTIE DES FEMMES

p35

C' est avec beaucoup de justice qu' on met Montagne au rang des grands auteurs de ces derniers temps ; il produit beaucoup de luy-même ; son stile quoi qu' il ne soit pas pur, ne laisse pas d' être bon parce qu' il est propre et qu' il a une grande force : et quoy que son sçavoir ne soit pas toujours exact, il doit pourtant être estimé par son étenduë. Ce qu' on peut dire de luy, est que son esprit a été son piege ; car comme il l' avoit penetrant, vaste et au dessus du commun, il s' éloignoit souvent des opinions communes, sans examiner si elles étoient raisonnables ; et l' affectation d' en avoir de singulieres luy en a fait embrasser d' étranges. Celle qu' il a qu' il n' y a point de paroles sales, est de ce nombre, puis qu' elle blesse également la politesse et la raison : elle est même si contraire aux bonnes et honnêtes moeurs, qu' il sera très-utile de faire voir qu' elle vient d' une très-honteuse et très-grossiere ignorance.

Afin qu' on le puisse comprendre, il faut auparavant faire observer que dans les plaisirs des sens, il y a quelque chose de necessaire qu' on ne sçauroit accuser, et quelque chose de déréglé que tout le monde blâme. Ce que la nature y contribué précisément est droit et raisonnable, ce que les passions y mêlent est honteux et désordonné ; et quoy que la nature et la passion se joignent si étroitement dans la production des actions naturelles, qu' elles ne paroissent qu' un seul principe, il est néanmoins aisé de démêler leurs effets, et d' apercevoir dans ce que fait la nature, cette

ardeur précipitée des passions, qui fait qu' on s' acquitte de ses devoirs d' une manière messeante et déréglée. De là vient que les paroles qui signifient ces actions simplement et sans nous donner la vue de leur déreglement, et qui les marquent plutôt qu' elles ne les représentent, sont dans le commerce de tout le monde, et peuvent être proferées honnêtement : au lieu que celles qui sont employées à exprimer la dissolution de ces actions, causée par l' intemperance des inclinations vicieuses, ne sont que dans la bouche des personnes débordées et abandonnées à leurs plaisirs.

Comme donc rien ne seroit plus ridicule que de dire qu' il n' y a point de pensées sales, rien ne l' est davantage aussi que d' assurer qu' il n' y a point de paroles deshonnêtes, puisque les paroles de même que les pensées, sont les images des choses, et que la pensée est la parole intérieure et le langage secret avec lequel nous nous entretenons. " nous parlons, dit Platon, aux autres par la parole, et à nous-mêmes par la pensée. " s' il est indubitable et évident que les pensées qui nous représentent ce qu' il y a de deshonnête dans les actions des sens, sont des pensées sales, il est également clair et assuré que les paroles le sont aussi ; je dis celles qui ne sont en usage que parmi les voluptueux, et qu' ils n' ont inventées que pour ragoûter leurs sensualités par leurs entretiens, et pour allumer et irriter leur passion brutale.

" l' on prononce hardiment, dit Montagne, trahir et massacrer, et l' on n' oseroit nommer sans vergogne une action naturelle, nécessaire et juste. " qui luy a dit qu' on ne l' oseroit nommer ? Les physiciens, les medecins, les honnêtes femmes, les hommes les

plus saints la nomment, l' ecriture même la nomme ; mais c' est avec honnêteté, parce que les termes dont elle se sert font seulement entendre cette action, au lieu que les mots qui expriment le déreglement de cette action ne peuvent jamais être proferés qu' avec une juste honte. D' ailleurs, voilà sans mentir, une com-

paraison bien juste et bien honorable à Montagne : car qui ne voit que trahir et massacrer réveillent l' horreur naturelle que nous avons pour les crimes qu' ils signifient, et que ce sont des mots utiles et bienfaisans ? Et qui ne voit aussi que ceux que les hommes sensuels ont établis, nous remplissant l' esprit de l' image de la volupté, nous amollissent et nous corrompent ?

Mais parce que cette erreur vient de l' opinion effrontée des cyniques, qui assuroient qu' il n' y avoit rien dans les actions naturelles qui dût nous faire rougir, et qu' ainsi il étoit ridicule de les dérober à la vûë, il est bon de faire souvenir, que tout le monde s' est élevé contre cet infame paradoxe, et a eu horreur de la grossiereté de ces philosophes, qui ne distinguoient point la nature, de son vice et de sa dépravation. Les platoniciens et les stoïciens ont fort bien discerné ces deux choses, et quelques-uns d' entr' eux ont enseigné des remedes à leurs disciples, pour guerir de la volupté, et pour se deffendre de ses traits lors qu' elle se glisse dans les actions naturelles : car ce qui oblige l' homme à chercher l' obscurité pour faire ces actions, est qu' il y suit d' ordinaire les mouvemens de la volupté, et qu' il est honteux toutes les fois qu' il paroît qu' il est asservi à ses passions. Ainsi un avare a une extrême confusion quand on découvre l' apreté qu' il a pour le bien, et qu' on apprend qu' il s' enrichit par des gains sordides. Ainsi un hom-

p38

me qui s' est mis en colere devant des gens raisonnables, voudroit effacer de leur souvenir tout ce qu' il a fait et dit de violent et d' inconsideré.

Si l' on demande d' où vient que l' homme rougit des emportemens et de la violence des passions ? Je répons que c' est parce que cette violence l' entraîne et luy fait sentir qu' il est maitrisé ; ou pour parler plus proprement, cela vient de ce que la raison rougit en luy d' avoir perdu son empire, et de le voir usurpé par les sens. C' est ce que l' ecriture nous enseigne, lors qu' elle nous fait entendre que la nature humaine n' étoit point honteuse tandis qu' elle étoit innocente, et que nos premiers peres ne rougirent de se voir nus, que lors qu' ils apprirent par leur malheureuse experience, que

les sens s' étoient rendus maîtres de la raison.

Ce qui ferme la bouche aux cyniques et à Montagne, est qu' on rougit plus ou moins, selon qu' on a plus ou moins de raison : et lors qu' on n' a plus du tout de raison, ou qu' on n' en fait aucun usage, l' on n' a plus du tout de pudeur. Cela se voit en ce que les personnes plongées dans la volupté et tout-à-fait abruties, sont effrontées et impudentes.

Il faut maintenant rassembler tout ce qui a été dit, et le ranger de cette manière : les actions nécessaires à la conservation de la nature humaine sont honteuses et deshonnêtes par la brutalité qui s' y mêle ; donc les pensées qui appliquent nôtre esprit à cette brutalité, sont impures et deshonnêtes ; donc les paroles qui en donnent la pensée le sont aussi. Il y a donc des paroles sales et deshonnêtes.

La foy, de même que la raison, nous ap-

p39

prend cette vérité. " qu' on n' entende point nommer parmy vous aucune sorte d' impureté ; qu' on n' y entende point de paroles deshonnêtes, dit l' apôtre. " ce qu' il nous deffend pour plusieurs raisons. Premièrement, parce que celuy qui dit des paroles sales fait l' office du demon à l' égard des autres ; car le demon ne tente les hommes et ne les porte à l' impureté qu' en leur en donnant de fortes imaginations, et c' est ce que fait celuy qui dit des paroles sales. Secondement, afin qu' on garde la chasteté d' une manière parfaite, c' est à dire, qu' on soit chaste non seulement dans les actions, mais dans les paroles. En troisième lieu, afin que nos paroles et nos actions étant réglées par les loix de la modestie, édifient le prochain, et que nous l' excitions à la pratique de cette vertu par nos bons exemples. En dernier lieu, afin que Dieu soit glorifié de ce que par la force de sa grace, il fait naître l' amour de la modestie et de la pureté dans un coeur aussi gâté qu' est celuy de l' homme.

Voilà les motifs que se proposent les chrétiens qui gardent la modestie. Voyons presentement par quels principes agissent les personnes qui sont modestes selon le monde, a-

fin qu' on en puisse faire la comparaison, et juger si la modestie humaine est une vertu véritable.

Mais il faut montrer auparavant pourquoi l' on attribue particulièrement la modestie aux femmes, et pourquoi l' on dit qu' elle est leur partage.

Il n' en est pas des actions vertueuses comme des vertus, car pour avoir toutes les vertus, il suffit d' être pleinement et parfaitement disposé à faire tout ce que la raison et la loy de Dieu ordonnent ; et l' on n' a besoin pour

p40

cela que de sa volonté : au lieu qu' on ne peut faire toutes les actions vertueuses sans le secours de la nature et de la fortune. De là vient que quoique toutes les vertus soient communes à tous les hommes, il y en a pourtant quelques-unes, comme la magnificence et la libéralité, qui ne peuvent être exercées par ceux qui sont pauvres, ou qui n' ont qu' un bien médiocre ; et de là vient aussi qu' il y a des vertus qui sont propres aux hommes, et d' autres qui conviennent aux femmes, parce que la nature leur a donné des inclinations et des dispositions qui leur facilitent l' exercice de ces vertus. Ainsi pendant que l' ardeur du temperament rend les hommes hardis, et leur donne une extrême facilité à executer les actions guerrieres, la froideur de la complexion des femmes, et leur timidité naturelle, les aident merveilleusement à pratiquer l' honnêteté et la modestie.

Aussi est-ce cette froideur de temperament, qui est le principe le plus ordinaire de la retenue et de la modestie des femmes, parce qu' il n' est point de force pareille à celle des inclinations naturelles ; qu' on n' y résiste qu' en se faisant violence, et qu' on souffre et qu' on ne peut durer dans un état violent. Outre cela il n' est point de maniere d' agir qui soit plus douce et plus agreable que de suivre dans nos actions la pente que la nature nous donne ; et enfin il n' en est point qui soit plus commode.

La bonne éducation est le second principe de la modestie des femmes, car à peine les filles ont-elles l' usage de la raison, qu' on leur donne une vraie horreur pour les paroles et pour les actions deshonnêtes, et qu' on leur

fait remarquer que celles qui tiennent des discours et qui ont des façons de faire libres et

p41

immodestes, sont méprisées de tout le monde, et regardées comme des filles qui ont renoncé à la pudeur de leur sexe. Ces impressions qu'elles reçoivent dans leur premières et plus tendres années, bien loin de s'effacer avec le temps, sont comme des lettres qu'on grave sur l'écorce des jeunes arbres, qui croissent et se fortifient avec eux.

La crainte d'être flétries et d'avoir une mauvaise réputation, est le troisième principe de la modestie des femmes. Ce qu'on n'aura pas de peine à croire, si l'on fait réflexion que la réputation est un frein si puissant et si capable de retenir les femmes, que celles qui ont des galanteries usent de toute sorte d'artifice pour les ôter à la connoissance du monde, afin d'accorder leur réputation avec la satisfaction qu'elles trouvent dans ce commerce. Or il n'y a rien qui avilisse si fort et qui ruine tant la réputation, que d'avoir des mœurs assez dissoluës pour ne pas craindre de dire des paroles qui blessent ouvertement la pudeur. C'est pourquoy l'on ne doit pas être surpris si l'on voit un grand nombre de femmes qui se montrent infiniment éloignées de cette dépravation, de peur d'être mises au rang des femmes perduës et débauchées.

Il y en a même qui pour se mettre sur le pié de femmes pretieuses affectent une si grande modestie, qu'elles ne peuvent souffrir non seulement des paroles effrontées, mais même celles qui font entendre d'une manière délicate des choses tant soit peu contraires à l'honnêteté. Cette sorte de modestie se rencontre le plus ordinairement dans les personnes de qualité, et c'est une envie de faire voir qu'elles n'ont pas moins d'avantage sur les femmes de basse condition par la politesse et l'honnêteté de leurs mœurs, que par leur naissance.

p42

Dans celles qui sont galantes, c'est un desir d'engager ceux qui par l'éclat de leur mérite

ou de leur fortune, sont propres à satisfaire leur vanité : mais c' est une matiere sur laquelle il ne faut pas s' étendre.

La passion que les filles ont de se marier contribuë beaucoup à leur modestie. Cette passion est si forte, qu' elle les fait veiller continuellement sur elles-mêmes, pour rendre toutes leurs paroles et toutes leurs actions conformes aux regles les plus severes de la pudeur. Car comme l' état des filles est un état de sujétion, comme ce leur est une gêne insupportable de n' être point maitresses de leur conduite, et qu' elles esperent trouver dans le mariage le bonheur de l' independance, elles souhaitent de se marier avec une ardeur qui ne se peut concevoir. De sorte que leur modestie est une voye par laquelle elles insinuënt aux hommes qu' ils ne hazardent rien de les épouser, et une maniere de caution qu' elles donnent de leur vertu.

L' on a pris soin de marquer toutes les especes de modestie qui sont estimées dans le monde, afin qu' on voye qu' il n' y en a pas une de vertueuse. Car il est visible que la modestie des femmes qui sont naturellement modestes, est la vertu de leur temperament, et non pas la leur, puis qu' on n' est point vertueux quand on ne l' est que par une inclination aveugle, et que pour l' être veritablement il faut l' être par choix et par l' estime de la vertu. Il est visible aussi que la modestie qui vient de l' éducation, est l' effet d' une impression étrangere, et non d' aucun amour qu' on ait pour cette vertu. Il n' est pas moins facile d' apercevoir que l' affectation des actions et des manieres modestes, pour être mises au rang des femmes pretieuses, est une vanité ; et qu' être modeste pour

p43

secoüer le joug d' une mere, et pour s' établir par le mariage, c' est aimer son repos et sa liberté.

D' où il faut necessairement conclure, qu' il n' y a que la modestie des femmes chrétiennes qui soit une vertu veritable, parce qu' elles seules comprennent que la modestie des paroles est la chasteté de la langue, et que pour être tout à fait pures et honnêtes, il faut qu' elles le soient dans leurs entretiens. Elles n' ignorent pas aussi qu' elles le doivent être dans leurs actions, parce que les actions mo-

destes sont le caractere de l' honnêteté. Elles savent enfin qu' elles doivent observer la modestie en tout temps, en tout lieu et en toutes sortes de rencontres, pour donner un bon exemple, et afin que toutes leurs actions et toutes leurs paroles honorent Dieu.

Pourquoy donc employer inutilement sa vie, comme l' on fait en l' employant à l' acquisition des vertus humaines ? " la figure du monde passe, dit S Paul, et par consequent toute sa gloire et tous les autres avantages temporels, qui sont la recompense des vertus humaines, passent avec le monde. " cette seule consideration devoit nous faire concevoir un desir ardent d' acquerir des vertus qui nous élevent au ciel ; " et nous porter, dit S Gregoire, à nous corriger de nos vices pour plaire à Dieu ; et non point par l' estime que nous faisons de l' honneur du monde, et pour y passer pour honnêtes gens. "

CHAPITRE 7 L'HONNETETE DES FEMMES

p44

tout le monde abhorre en Phalaris, en Denys, en Herodes et en Neron les étranges effets de leur tyrannie. Mais peu de gens s' apperçoivent que l' amour propre a rendu tous les hommes de vrais tyrans, et que leur tyrannie, qui est cachée dans leur coeur, éclateroit par leurs cruautés, si l' impuissance ne retenoit leur ferocité et leur violence. Si l' on veut s' instruire de cette verité, l' on n' a qu' à considerer que la proximité n' empêche pas que pour un interest de bien, un homme ne trempe ses mains dans le sang de son propre frere, et qu' encore qu' on roüe les assassins et les scelerats, on ne laisse pas d' en voir tous les jours qui égorgent les innocens sur les chemins publics, souvent sans nécessité, et seulement pour contenter leur humeur cruelle. " nature, dit Montagne, a, ce crains-je, attaché à l' homme quelque instinct à l' inhumanité. " enfin les rigueurs que l' homme exerce contre les foibles, font voir à clair sa tyrannie ; car ces rigueurs doivent convaincre tout le monde qu' il ne luy manque que le

pouvoir de faire du mal ; de sorte que si quel-
qu'un trouve de la difficulté à croire qu'il soit
généralement vrai que le naturel de l'homme
est fier, farouche et inhumain, il n'a qu'à jet-
ter les yeux sur tous les endroits du monde, il
verra que les personnes riches et puissantes
oppriment par tout celles qui sont pauvres et
sans appui ; il verra que les hommes se pré-
valent par tout des avantages que leur sexe
leur donne sur celui des femmes ; qu'ils
les traitent avec tyrannie, et les font vi-

p45

vre sous des loix injustes et rigoureuses.
Y en a-t-il une qui le soit plus visiblement que
de les obliger, comme ils font, à garder elles
seules la foy du mariage, et d'établir en leur
faveur qu'eux seuls peuvent la violer. Est-il
un procédé plus déraisonnable, que de cou-
vrir les filles de confusion dès qu'elles font la
moindre action qui blesse l'honnêteté, et de
n'en estimer pas moins, et même d'en estimer
davantage les jeunes gens qui ont mille hon-
teux commerces ? Ainsi le joug du mariage
qui assujettit aux mêmes loix les femmes et les
maris, n'asservit plus que les femmes ; ainsi la
chasteté qui doit être commune à l'un et à
l'autre sexe, est devenue la vertu des femmes
et des filles, et c'est ce qui m'oblige à leur
attribuer particulièrement, et à parler de
l'honnêteté, comme si c'étoit une vertu qui
ne fût propre qu'à elles.

L'honnêteté des femmes n'est pas un art de
paraître honnêtes, ainsi que le dit un poète
italien ; elle ne consiste pas aussi dans cette
sévérité des femmes galantes, qui ayant suc-
combé à l'amour, ne souffrent jamais qu'il
sorte des bornes que les auteurs des romans
de ces derniers temps luy prescrivent ; parce
que cet amour, quelque retenu qu'on le sup-
pose, est une passion insensée, violente et
emportée, qui par conséquent ne peut-être
honnête, et que c'est s'être formé une étran-
ge idée de l'honnêteté, que d'avoir compris
qu'une fille transportée d'amour, qui n'a pas
de plus grand plaisir que de dire tout ce qu'elle
sent à celui qu'elle aime, qui luy donne
des rendez-vous, et luy écrit à toute heure
sur le sujet de sa passion, est une honnête fil-
le.

Les auteurs des romans ne seroient pas

tombés dans cette erreur, qu' on ne peut s' em-

p46

pêcher d' appeler grossiere, s' ils eussent fait attention à ce qui se passe dans les filles qu' ils proposent eux-mêmes comme des modèles de vertu et d' honnêteté ; s' ils eussent, dis-je, considéré la frayeur continuelle où elles sont qu' on ne vienne à découvrir leur amour honnête, et la honte qu' elles ont quand leur mere surprend les billets tendres qu' elles écrivent à leurs amans. Cette crainte et cette honte leur eussent fait conclure sans doute qu' un amour qu' on cache et dont on rougit, n' est ni innocent, ni honnête : car la crainte et la honte accompagnent toujourns le mal, et sont de vraies marques qui le font connoître.

Les auteurs des romans ont réussi dans l' entreprise qu' ils ont faite de persuader au monde que les femmes peuvent être galantes vertueusement et faire l' amour avec innocence ; parce que les hommes étant aussi dépravés qu' ils sont, ne manquent jamais d' approuver les opinions qui favorisent leurs passions et qui justifient les crimes. Ils ne sont pas néanmoins tellement préoccupés de l' opinion qu' on leur a donnée, que l' amour est une passion honneste, et leur préoccupation n' éteint pas si absolument leur lumiere naturelle, qu' ils ne puissent voir par eux-mêmes que dire que l' amour est une passion honneste, c' est assurer qu' il est honneste d' estre tourmenté par une furie, et de sentir tous les traits de la jalousie, de la rage et du desespoir.

L' on peut connoître encore, pour peu qu' on soit instruit de nôtre religion, que l' amour, bien loin d' estre innocent, est coupable du plus énorme de tous les crimes, puis qu' il ne peut posséder le coeur de l' homme sans le dérober à Dieu, et qu' empeschant les hommes d' aimer Dieu, il les empesche de luy

p47

rendre l' hommage, l' adoration et le service qu' il leur demande.
Il est donc clair que l' honnêteté n' est pas

seulement la regularité des actions exterieures, qu' elle est aussi la regle des pensées, des inclinations et des sentimens ; et que s' il y a une pudeur visible par laquelle on rougit de tout ce qu' on fait contre la bien-seance, il y a aussi une pudeur de l' ame, qui fait qu' elle a une honte secrette de toutes les pensées et de tous les sentimens qui s' élevent en elle contre les ordres de la raison. Par la premiere on montre qu' on craint de faire les actions qui offensent les yeux des hommes ; par la derniere, que Platon appelle une divine timidité, on ne veut rien souffrir au dedans de soy-mesme qui puisse déplaire à Dieu.

Il est clair, dis-je, que l' integrité du corps ne fait pas elle seule l' honnesteté ; que mesme cette integrité ne sert de rien quand l' ame est corrompué par une affection mauvaise, et que la vraye honnesteté est si peu compatible avec l' amour qu' on se figure honneste, qu' elle ne merite ce nom que lors qu' elle exclut l' amour.

C' est pourquoy ceux qui loüent la rigueur des femmes leur font des accusations, en pensant leur donner de grandes loüanges, puis qu' on n' appelle jamais cruelles que les femmes qui sont galantes, et que ce nom ne convient point du tout à celles qui sont vraiment honnestes, selon le portrait qu' en a fait M De Gombaut, fort different à la verité de celuy que les auteurs des romans en font, mais très-conforme à l' idée naturelle que tous les hommes en ont. Voicy ce portrait.

p48

*une secrette loy regle ses actions :
elle impose silence aux vaines passions
qui n' osent la nommer ni douce ni cruelle.*
l' on peut encherir sur cela, et dire qu' une femme veritablement honneste ne doit pas seulement imposer silence aux vaines passions, mais aussi les étouffer dès leur naissance, et mesme les empescher de naître, et inspirer à tous ceux qui la voyent des sentimens purs et respectueux. Car les honnestes femmes ne doivent pas estre gardées par leurs rigueurs comme les roses par leurs épines ; elles le doivent estre comme les choses saintes par la veneration qu' elles impriment, qui fait que les hommes les plus temeraires n' osent en approcher. Il faut encore qu' une femme veritable-

ment honneste fasse comprendre par sa conduite sage et naturelle, qu' elle est si peu tournée et si peu propre aux commerces des passions frivoles, qu' elle n' entend pas le langage de ces passions, ni les signes qui font l' office de ce langage.

C' est à ces traits qu' on reconnoit une femme vraiment honnête ; et ce sont ces mêmes traits qui nous font connoître combien infame est cette scene d' Amarillis admirée de tout le monde. Y a-t-il en effet rien qui soit plus contraire à la pudeur d' une fille qu' on représente honnête et vertueuse, que de luy faire dire qu' il est doux de pécher ; qu' elle porte envie au bonheur des bêtes qui suivent en liberté leurs inclinations ; que les loix de l' honnêteté sont rigoureuses et inhumaines, et qu' elle se fait la dernière violence pour refuser à son amant la satisfaction qu' il demande ? Tous ces sentimens ne sont-ils pas honteux, et n' est-il pas visible que c' est parce que les loix de l' honnêteté s' opposent à la passion qu' elle auroit de contenter son amant et de se contenter elle-

p49

-même, qu' elle les trouve cruelles, pendant qu' une honnête fille trouve les mêmes loix douces et aimables ?

La violence que se font les femmes qui aiment tendrement quand elles sont severes, paroît digne d' admiration aux auteurs des romans, parce qu' ils la prennent pour une force extraordinairement vertueuse. Ce qui les trompe et qui trompe presque tout le monde, est qu' on a égard à l' effet, et qu' on n' en a point du tout à la cause de cette violence. Je veux dire que l' on considère que la violence qu' elles font à leurs inclinations conserve leur honneur, et qu' on ne s' informe point de ce qui les rend si soigneuses de le garder, et d' où vient le pouvoir qu' elles ont sur elles-mêmes ? Il est impossible d' en chercher tant soit peu la cause sans voir clairement, que ce n' est pas l' amour de leur honneur qui fait qu' elles en sont si jalouses, mais l' envie d' être long-temps aimées : car elles voyent qu' elles ne le peuvent être qu' autant de temps qu' elles seront estimées, et que leur complaisance pour les desirs de leurs amans, quand ils vont trop loin, est la decadence de leur empire.

S' il y a des femmes non seulement irrepro-

chables dans leur conduite, mais si honnestes, que leurs pensées mesme les plus secrettes ne craignent point le jour, comme il faut avoüer qu' il y en a, si l' on est équitable, par où peut-on combattre leur vertu, et que peut-on dire contre une honnesteté qui ne souffre aucune foiblesse dans l' ame, ni aucun déreglement dans les actions exterieures ?

Le coeur humain est un grand mystère. Les pensées et les desirs s' élèvent sur sa surface, et peuvent estre apperçus. C' est pourquoy il n' y a personne qui ne sçache ce qu' il pense et ce qu' il desire, mais les motifs des pensées et des

p50

desirs sont cachés dans sa profondeur, qui n' est penetrée que des yeux de Dieu. C' est là que se tiennent ces conseils secrets que l' ecriture appelle les conseils des coeurs, à la difference de ceux où il est sensible que la raison delibere : " et c' est là d' où vient, dit Aristote, que nos vrayes intentions nous sont la plupart du temps inconnuës, et qu' encore que nous sçachions souvent ce que les hommes veulent, nous ne voyons jamais clair à leurs volontés. " de sorte qu' il en est du coeur humain comme des corps celestes : car comme leurs mouvemens sont apperçus de tout le monde, et que pourtant personne ne voit l' intelligence qui les fait mouvoir : de mesme tout le monde connoît que le coeur humain se remuë, et qu' il se porte tantôt vers un objet, tantôt vers un autre ; mais personne ne sçait quel est l' esprit qui le pousse. C' est neanmoins de la connoissance de ce principe caché de toutes les actions humaines, que dépend le jugement que nous en devons faire. Ce n' est pas assez, par exemple, pour juger si un homme est charitable, de sçavoir qu' il est touché de la misere d' une fille de qualité dont la maison a été ruinée, et qu' il pourvoit liberalement à ses besoins : il faut encore eclaircir quelle est son intention, et si les assistances qu' il luy donne ne sont pas des pieges qu' il tend à sa pudicité.

C' est par cette regle qu' il faut juger de l' honnesteté des femmes. Il ne faut pas se contenter de sçavoir que leurs moeurs et leurs sentimens sont honnestes ; l' on doit encore tâcher de découvrir ce qui les oblige à cette honnesteté, et établir auparavant quel est le mo-

tif qui les rend vertueuses.
Nous ne l' apprendrons pas des philosophes,
ils ne doivent pas estre crus sur le sujet de la

p51

vertu, parce qu' ils n' en ont eu qu' une idée fort obscure et fort imparfaite ; et nous serions aussi aveuglés qu' ils l' étoient, si nous esperions tirer des discours des hommes, des instructions de ce que nous devons faire pour estre veritablement vertueux, et pour estre heureux.

C' est là le privilege de la parole de Dieu : aussi est-ce cette parole divine qui nous enseigne cette grande verité inconnuë à la plus sublime philosophie ; que nous sommes le temple de Dieu, et que nos corps sont les temples du S Esprit ; qu' il ne faut donc pas qu' il y ait en nous rien d' impur ; et que si l' on souille ce temple lors qu' on se joint à une prostituée, on le profane quand on s' attache d' affection à une creature ; puisque donner entrée dans son coeur à une creature, c' est l' introduire dans le temple de Dieu, et luy faire prendre place sur son autel. C' est par cette raison que Sainte Agnés disoit, " que Dieu luy avoit imprimé une marque au front qu' elle se souvint de n' aimer que luy ; et que S Ambroise dit, que la sainte vierge avoit un extrême soin de ne faire quoy que ce soit, qui fût capable de ternir la pureté de son corps, et que son ame n' étoit souillée d' aucune affection de la terre. "

une femme ne sçauroit donc être veritablement honnête, si elle n' est pure de corps et d' ame : ni être vertueusement pure de corps et d' ame, si elle ne l' est afin d' être le temple de Dieu et du S Esprit, si dans le soin qu' elle a d' éviter les taches du corps, elle ne songe à plaire à Dieu qui est pur et saint, et si elle ne bannit de son ame l' amour profane, afin de la consacrer toute entiere. Si cela est, comme tous les chrétiens le confessent, il nous faut parcourir toutes les especes d' honnê-

p52

tes femmes dont la vertu reçoit des éloges de

tout le monde, et voir si l' on peut leur donner justement ce nom.

La premiere espece d' honnêtes femmes est celle des femmes ambitieuses, qui ayant un dépit caché de ce que les hommes ont tant de moyens de se signaler, et que les sciences, les arts, la grande habileté et la vaillance les rendent recommandables, embrassent l' honnêteté avec d' autant plus d' ardeur qu' elle se presente à elle, comme le seul chemin qui leur est ouvert pour acquerir de la gloire : c' est pourquoy elles se conduisent de sorte qu' il semble qu' elles travaillent à mettre un grand espace entr' elles et le commun des femmes : et ne se contentant pas d' être honnêtes, elles affectent des manieres d' honnêteté toutes particulieres, afin qu' on les croye prudes. De là vient encore que lors qu' elles se sentent de la pente à la galanterie, et qu' il arrive quelque occasion capable de les tenter, elles font de secrets efforts pour se retenir, afin de conserver le rang où elles se sont mises, et être toujours distinguées des autres. Ces ambitieuses honnêtes ont bien du rapport avec les vestales. Celles-cy vouoient leur virginité aux faux dieux ; et celles-là voüent leur chasteté et leur honnêteté à la gloire, qui est une de ces fausses divinités que le monde adore.

La seconde espece d' honnêtes femmes, est celle de certaines femmes qui sont honnêtes par fierté, et parce qu' elles n' imaginent rien qui soit digne d' elles. C' est par cette orgueilleuse disposition, qu' elles se montrent éloignées des intrigues et des amusemens, qui ont accoutumé d' occuper les femmes. De sorte qu' on peut dire que leur honnêteté naît de la persuasion qu' elles ont de l' excellence de leur merite, et que c' est pour n' en pas diminuer le prix qu' elles sont honnêtes.

p53

La paresse et la timidité font une troisième espece d' honnestes femmes. Celles qui s' engagent dans la galanterie, sont obligées d' avoir tant d' égards et de precautions, et d' user de tant de feintes, de finesses et d' artifices, que cette fatigue paroît insupportable à la plupart des femmes qui sont nées paresseuses. Elles craignent d' ailleurs la colere d' une mere, la violence d' un mary, la revolte de leur famille et le bruit du monde ; et tout cela en-

semble leur persuade qu' il est moins difficile de suivre son devoir, que de suivre une passion qui condamne les femmes qui s' y soumettant, à tant de soins, de peines, d' inquietudes et de soucis.

Enfin le bonheur du temperament a presque toute la part à l' honesteté d' un fort grand nombre de femmes, sur tout de celles dont l' esprit n' est point du tout agissant, et qui se laissent conduire à leurs inclinations naturelles. Ces sortes de femmes sont honnestes avec si peu de merite, qu' on voit clairement qu' elles ne le seroient pas si elles avoient un autre temperament, et que leur vertu n' est autre chose que leur naturel.

L' état de toutes ces especes d' honnestes femmes, dans l' honesteté desquelles Dieu n' est conté pour rien, ne merite-t-il pas d' estre déploré ? Et n' ont-elles pas sujet de craindre que l' honesteté dont elles se prévalent, comme d' une grande vertu, n' étant qu' une vaine parure, elles ne soient traittées au jour du jugement comme les vierges folles ? Que Jesus-Christ ne leur reproche que leurs lampes, c' est à dire leurs coeurs, n' ont point brûlé pour luy : qu' il ne leur dise qu' il ne les connoît point, et que puis qu' elles ont été honnestes pour estre estimées et considerées des hommes, elles ont reçu leur recom-

p54

pense, et n' en doivent attendre aucune de luy ?

CHAPITRE 8 LA PUDEUR

Il est vray qu' on a raison d' admirer cette prodigieuse diversité de visages, qui fait que parmy tant de millions d' hommes à peine en voit-on deux qui se ressemblent parfaitement. Mais il y a bien plus de sujet de s' étonner de ce que ces mesmes hommes sont encore plus differens par leur sorte d' esprit et par leurs opinions, que par les traits du visage. Cette étrange variété d' opinions, et les causes qui la produisent, sont une trop vaste matiere pour estre traittée icy en particulier : et tout ce qu' on peut dire en general est, qu' elle vient de ce qu' il y a fort peu de gens en qui la

raison raisonne elle seule ; et que la plupart raisonnent avec leur temperament, leur éducation, leur imagination, leurs préoccupations, leurs passions, et avec la déference qu' ils ont pour ceux qu' ils estiment. Par le temperament, les uns aiment les opinions extrêmes, et les autres aiment les douces et moderées. Par l' éducation, chacun s' attache à celles qu' on luy a enseignées, qui sont d' ordinaire aussi differentes qu' il y a de precepteurs differens. L' imagination trompe tous ceux qui se servent d' elle, et leur fait prendre ses visions pour des pensées solides. Les préoccupations ferment l' esprit et le mettent dans une impossibilité morale d' avoir d' autres veuës. Les passions corrompent le jugement, et la déference le soumet à celui des autres. Outre cela il y a des hommes qui par vanité veulent avoir des opi-

p55

nions singulieres ; et d' autres qui par incapacité se tiennent toûjours aux opinions communes. Il y en a même parmi ceux de cette dernière espece qui croient, ainsi qu' on l' a dit ailleurs, que nous succedons aux opinions de ceux qui nous ont précédé, comme nous heritons des maisons et des terres de nos parens ; et comme ils sont en grand nombre, de là vient que les opinions saines et raisonnables sont suivies de si peu de gens, et qu' on voit regner et triompher en tout temps les opinions populaires.

Ce credit où sont par tout les opinions populaires, doit diminuer l' étonnement que pourroient avoir ceux qui connoissent les choses, de ce que la pudeur est si fort estimée et regardée de tout le monde dans les enfans, comme le caractere d' un naturel excellent, dans les personnes raisonnables, comme la compagne de la vertu, et dans tous les hommes, comme une juste confusion qu' ils ont toutes les fois qu' ils font quelque action mauvaise.

Car cette opinion est une de celles que nous tenons de la tradition de nos peres, et l' on fera voir qu' il n' est point de creance plus mal fondée que celle qu' on a que c' est de nos vices et de nos deffauts que nous rougissons, après qu' on aura montré comment elle s' est introduite, et pourquoy elle a été generalement reçüe de tout le monde.

Il n' est rien dont l' homme soit si fort choqué que de l' effronterie, parce que comme il trouve ridicules tous ceux qui au lieu de suivre la mode dans leurs habits, s' habillent d' une manière tout-à-fait bizarre, de même il regarde comme des gens étranges ceux qui ont des manières d' agir entièrement opposées aux moeurs et aux coutumes des autres hommes.

p56

Mais l' homme n' est pas seulement choqué, il est encore offensé des paroles et des façons de faire effrontées et impudentes, parce que le respect qu' il croit qu' on luy doit, est violé par ceux qui se comportent impudemment devant luy ; c' est pourquoy il a tant de peine à supporter ces sortes de gens qui étant décriés parce qu' ils sont sans honneur, sans foy et sans probité, marchent pourtant la tête levée ; et ces femmes qui vivent sans aucun souci de leur réputation, se présentent hardiment dans toutes les compagnies. Et c' est par une raison contraire, qu' on est charmé de la pudeur de ces honnêtes femmes, qui pouvant se montrer par tout avec assurance, paroissent dans tous les lieux où elles entrent, avec je ne sçai quelle timidité qui semble demander grace. Enfin on a été favorable à la pudeur par cette fausse conséquence qu' on a tirée, que puisque l' impudence est un vice, il faut donc que la pudeur soit une vertu. Et l' on a tiré cette conséquence, parce qu' on a cru que l' impudence étoit un vice distinct et séparé de tous les autres vices, au lieu qu' elle n' est, pour le dire ainsi, que le comble et la plénitude des vices, qui venant à se déborder passe par dessus tous les égards et toutes les loix de la bienséance.

Se sont là les véritables causes de l' idée qu' on s' est formée de la pudeur, et de la persuasion où l' on est, malgré les raisons qui vont estre représentées, que la rougeur qu' on voit sur le visage des personnes qu' on surprend en faute, est une confusion d' y estre tombées.

La première raison qui prouve que ce n' est pas de la laideur des actions vicieuses que l' on rougit, est que l' on commet en secret sans aucune honte les plus honteuses et les plus noi-

res. La seconde, qu' il n' est point d' homme qui rougisse lors qu' il n' a pour témoins que les complices de ses crimes. La troisième, que si la pudeur naissoit de la difformité des actions mauvaises, elle seroit plus grande ou plus petite, selon que les actions seroient plus ou moins criminelles. Ce qui est visiblement faux ; puisque les concussions et les rapines ne font point du tout de confusion, ou en font une beaucoup moindre que les larcins ; et que d' ailleurs personne ne rougit de l' orgueil, de l' ambition et des autres vices de l' ame. La quatrième raison est, que l' on seroit plus honteux à mesure qu' on deviendroit plus méchant, et qu' on seroit plus débordé. Et la dernière, que nous serions également confus de faillir et de nous emporter devant les fous et devant les sages, devant nos proches et devant les étrangers. Ce qui est contraire aux expériences de tout le monde.

Quelle est donc la cause de cette rougeur qui paroît sur le visage de ceux qui font quelque mauvaise action en la présence du monde ? Aristote nous l' apprend dans la définition qu' il a donnée de la pudeur. " la pudeur, dit-il, est la crainte de l' ignominie : car, ainsi qu' il l' enseigne ailleurs, l' homme peut bien être secrettement chagrin de se voir mal fait dans sa taille, et d' avoir d' autres grands défauts naturels ; mais il n' est proprement honteux que de ce qu' il y a de defectueux dans ses actions ; parce que ses actions dépendant de luy, s' il en fait qui soient contraires aux loix de Dieu et de la raison, il en doit avoir la confusion et le blâme. " ainsi c' est la crainte de tomber dans le mépris et d' être fletri dans l' esprit des hommes ; qui troublant l' ame de ceux à qui l' on voit faire quelque faute considerable, cause une grande alte-

ration dans leur corps, et allume soudainement leur visage. " celui qui est honteux, dit S Thomas, apprehende le mépris comme une peine qui luy est dûë. "

l' opinion d' Aristote est appuyée des mêmes raisons qui ont été alleguées pour prouver qu' on ne rougit pas du mal qu' on fait : car

celuy qui commet un crime en secret n' est pas honteux, à cause qu' il ne craint pas d' en estre diffamé ; il ne l' est pas non plus devant les complices de ses crimes, parce qu' ils n' ont garde de desapprouver ce qu' ils font eux-mesmes ; ni devant les enfans et les fous, qui ne sont pas en état de juger de nos actions. On a aussi bien moins de honte des fautes qu' on fait devant les étrangers qu' on ne voit qu' en passant, et à qui on ne se soucie pas de donner bonne opinion de soy, que de celles qu' - on fait devant ses proches et ses amis, qui peuvent nous les reprocher à toute heure, et de qui il nous est nécessaire d' estre estimés : et on a la derniere confusion quand on fait quelque action blamable devant les sages, parce que leur approbation est d' un grand prix, et que leur blâme est capable luy seul de détruire la reputation. Enfin l' on rougit beaucoup plus des larcins que des rapines et des concussions, et des pechés corporels que des pechés de l' esprit, parce que selon la justice des hommes, il n' y a que les petits crimes, ou pour mieux dire les moindres crimes qui deshonnent.

L' on peut opposer à ce qui vient d' être dit, qu' il n' est pas impossible de trouver des gens qui rougissent des crimes qu' ils font à l' insçu du monde, et en effet cela n' est pas impossible ; mais on n' en doit pas conclure que ce soit donc les crimes qu' ils ont faits, qui les font rougir, parce que ces sortes de gens ont

p59

honte d' eux-mêmes, et s' estiment si fort qu' ils sont fâchez de perdre leur propre approbation.

La crainte de l' infamie n' est pas portant la seule cause de la pudeur ; et il est certain qu' Aristote en la définissant l' a trop resserrée, puisque les enfans et les domestiques rougissent par l' apprehension des châtimens et des reprimandes, et qu' ils ne se soucient gueres de ce que leurs precepteurs et leurs maîtres pensent et jugent d' eux.

La pudeur est aussi quelquefois l' effet de l' émotion de la joye, comme on le voit dans les hommes qui rougissent quand on les loüe. Ce qu' on attribuë avec bien peu de fondement, à leur modestie, et à la peine qu' ils ont de recevoir des loüanges. Je dis avec bien peu de

fondement ; parce qu' il n' y a nulle apparence que les louanges puissent déplaire à des hommes vains, et qu' il y a bien plus de raison d' attribuer leur rougeur à la joye qu' ils ont de se voir louer, ou tout au moins à l' embarras où ils sont, qui fait qu' ils ne savent quelle contenance ils doivent tenir pendant qu' on les loue. Il en est de même des jeunes femmes qui rougissent quand les hommes les abordent et les cajolent : car leur rougeur, qu' on prend pour une marque de leur honnêteté et de leur vertu, en est une presque infaillible de leur humeur coquette, et de la joye que leur coeur ressent de ce qu' elles trouvent ce qu' elles cherchent naturellement. Ceux qui savent la correspondance qu' il y a entre le coeur et le visage par le moyen des nerfs, comprendront aisément que dès que le coeur est ému, il est de toute nécessité que ses émotions paroissent sur le visage.

Si ces preuves ne semblent pas assez fortes pour détruire l' opinion qu' on a, que la pudeur

p60

qui fait rougir les jeunes gens et les personnes qui sont avancées dans l' âge, est le caractere des ames bien nées ; pour être convaincu que cette rougeur est un signe fort équivoque, l' on n' a qu' à se souvenir que Sylla rougissoit de même que Pompée ; et qu' on voit des gens dont les inclinations sont fort dépravées, qui rougissent bien plus facilement et plus fréquemment que ceux qui sont sages et vertueux.

Outre ce qui a été dit, qu' Aristote a trop rétraint la pudeur ; il faut remarquer qu' il n' en a pas suffisamment expliqué la nature par la définition qu' il en a donné, et que pour nous la faire connoître, il devoit declarer quel est le principe qui la produit. Pour peu que ce philosophe l' eût cherché, il eût découvert que le principe de la pudeur est un orgueil caché, et une sorte d' orgueil qui rend l' homme injuste, et qui le dispose de maniere que quelque crime qu' il fasse, il n' en veut pas recevoir la confusion, ni en être blâmé et mesestimé : une sorte d' orgueil qui l' aveugle jusqu' au point que ne se souvenant plus qu' il est homme, il veut qu' on le croye incapable de faire les moindres fautes ; ce qui se voit en ceux qui rougissent des fautes les plus legeres, telles que sont les

méprises dans les paroles, et des plus ordinaires, quoy qu' ils sçachent bien que tout le monde les excuse, et qu' on les doit excuser. Une sorte d' orgueil qui luy donne un si grand desir d' être approuvé en tout ce qu' il fait, que la moindre crainte de ne l' être pas le fait aussitôt rougir. De là vient qu' on rougit de crainte et d' embarras de ne pas sortir à son honneur de tout ce qu' on entreprend, quelque peu important qu' il soit, et que les jeunes filles qui entrent dans le monde rougissent de rien : car elles ne rougissent pas seulement par

p61

la peine où elles sont pour l' ordinaire d' assurer leur contenance, elles rougissent encore dès qu' on les regarde, qu' on leur adresse la parole, ou qu' on leur fait faire la moindre chose. Enfin un orgueil qui fait que l' homme rougit de la bassesse de la naissance, de la servitude, de la pauvreté, et d' autres choses semblables, qui dans la verité ne sont point honteuses ; et qu' il rougit même des prieres qu' il fait pour faire réussir ses propres affaires, parce que par ses prieres il se soumet aux autres, et se met en état de dependre d' eux. Il ne faut pas pourtant s' imaginer que la pudeur soit un vice, ainsi que l' assure Quintilien, qui ajoûte que c' est un vice aimable, et qu' il donne naissance à plusieurs vertus. Ce qu' avance cet excellent auteur se détruit de soy-même, car le vice ne sçauroit avoir rien d' aimable ; et étant la corruption de l' ame, il est impossible qu' il donne naissance à des vertus saines, pures et veritables. Ce qu' Aristote dit de la pudeur n' est gueres plus solide. " la pudeur, dit-il, est une passion honnête et loüable, mais qui ne se peut rencontrer dans un homme vertueux et sage. " car comment peut-on separer l' honnête du vertueux, et imaginer que ce qui est digne de loüange soit indigne d' un homme sage ? Il est aussi très-difficile d' entendre et d' accorder ce qu' il dit touchant la pudeur : " qu' on n' est honteux que d' avoir mal fait, et qu' il n' y a que les méchants qui doivent rougir ; que la pudeur est une confusion honnête et loüable qui retient les jeunes gens et les preserve de plusieurs pechés ; que ce n' est qu' à eux qu' il sied bien de rougir, et qu' un vieillard qui rougiroit et qui auroit de la

pudeur, seroit ridicule. " il semble que ces maximes, qui forment comme un corps de

p62

doctrine, n' ont pas une grande liaison entr' elles. Si ce sont nos fautes et nos pechez qui nous donnent de la confusion, l' on ne peut pas dire, que la honte qui suit le peché en soit le preservatif, sans assurer que pour éviter le mal il n' est point de moyen plus infaillible que de mal faire ; car il y a en cela quelque contrariété apparente, et c' en est une toute visible aussi de dire que la pudeur est une confusion honnête et loüable ; que pourtant elle ne sied bien qu' aux jeunes gens : comme si une chose honnête et loüable n' étoit pas toujours bien-seante, et comme s' il ne falloit pas, dit Seneque, que le sage eût de la pudeur durant tout le temps de sa vie.

Pour débrouiller cette matiere, et regler l' opinion qu' on doit avoir de la pudeur, et de ceux qui rougissent des fautes qu' ils ont commises ; il faut sçavoir premierement, que ceux qui rougissent de leurs fautes, ne sont pas des hommes vertueux, comme le croit le vulgaire, puisque c' est le mal qui les fait rougir, et que ceux qui font mal ne sont pas vertueux ; que la difference qu' il y a entre ceux qui ont de la pudeur et les impudens ; est que ceux qui ont de la pudeur font voir la confusion qu' ils ont de leur crimes, que leurs inclinations ne sont pas entierement dépravées, qu' - ils sont sensibles à tout ce qui peut faire tort à leur reputation, et qu' ils craignent le blâme et la censure des hommes : au lieu que les impudens les méprisent et que rien ne les fait rougir, ce qui fait dire à Ciceron que l' impudence est une arrogance qui se met au dessus des jugemens humains. Quant à la pudeur, quoique tous les philosophes demeurent d' accord que ce n' est pas une vertu, et qu' on ait prouvé que sa cause éloignée est vicieuse, néanmoins la crainte d' être deshonoré, qui est

p63

sa cause prochaine est bonne en soy et estimable dans ses effets. Car l' homme n' apperce-

vant pas assez la laideur du vice, pour en avoir toute l' horreur qu' il doit, en a du moins par la crainte des opprobres et de l' ignominie. Il est vrai qu' il est injuste et qu' il ne veut pas en estre couvert, lors mesme qu' il a merit  de l' estre par l' énormité de ses crimes. Il est vrai qu' il est vain, et qu' il ne craint le mépris des hommes que par la passion qu' il a d' en estre estimé, et parce qu' il regarde leur approbation comme un bien solide. Mais tout cela n' empesche pas que la crainte de l' infamie ne serve à la plupart des hommes à garder la foy,   dégager leurs promesses, et à faire un million d' actions de justice et de probité, et que les femmes les plus honnestes et les plus prudes ne luy doivent la regularité et la severité de leur conduite. De sorte qu' on pourroit leur dire ce que Ciceron disoit autrefois :
" je ne trouve pas mauvais que vos passions vous excitent et vous poussent à faire vôtre devoir, en attendant que vous puissiez vous en acquiter par une disposition vertueuse. "

la pudeur des chrétiens est bien d' une autre nature ; elle ne naît pas de la crainte de la diffamation et des opprobres des hommes, parce que la loy de Dieu leur apprend qu' ils ne les doivent pas craindre, et qu' au contraire ils doivent se r jo ir de s' en voir chargés, pourvû que leur vie soit innocente, et que leurs crimes ne les leur ayent point attirés. Comme la lumiere de la grace leur fait connoître l' étrange état où l' homme est reduit par le peché, c' est de leurs seuls pechés qu' ils ont une confusion extremes. Ils voyent qu' il n' y a rien qui humilie veritablement l' homme que le peché, et que comme l' honneur et la gloire

p64

sont le partage des justes, l' ignominie et l' avilissement sont le partage des impies, et des méchans ; que celuy qui peche se défigure luy-mesme, et se rend plus ridicule aux yeux de Dieu, qu' un homme qui se seroit volontairement gâté le visage, ne seroit ridicule aux yeux des hommes ; que non seulement il s' avilit, mais aussi qu' il s' aneantit ; et que, comme dit l' ecriture, l' homme le plus excellent et le plus parfait n' est rien devant Dieu, s' il est assez malheureux pour estre dans sa disgrace. Ils voyent enfin que celuy qui viole la

loy de Dieu, ose se revolter contre luy et luy déclarer la guerre, sans craindre sa puissance et la fureur de sa vengeance et de sa colere ; ce qui est un aveuglement pitoyable et digne de moquerie et de risée. C' est donc par la connoissance de l' état honteux et étrange où tombent tous ceux qui pechent, que les vrais chrétiens sont si confus, et qu' ils n' osent lever les yeux au ciel quand ils ont commis quelque crime.

La honte qu' ils ont de pecher devant les autres, a aussi des motifs bien plus excellens que ceux que se proposent les philosophes qui ont eu le plus de pudeur, et qui l' ont le plus estimée. Ceux-cy veulent que le sage respecte la dignité de la nature humaine dans tous les hommes connus, inconnus, concitoyens, étrangers, dans tous ceux avec qui il passe sa vie, et dans ceux qu' il ne voit qu' un moment, et qu' il ne doit jamais revoir ; et que ce respect l' oblige à ne rien faire et à ne rien dire, qui puisse offenser leurs yeux et leurs oreilles. " l' office de la justice, dit Ciceron, est de ne faire tort à personne, et celui de la pudeur, de respecter tous les hommes, et de régler si bien toutes les paroles qu' on dit et toutes les actions qu' on

p65

fait devant eux, qu' il n' y en ait aucune qui puisse leur faire peine, ni qu' ils puissent desapprouver. " voilà jusques où est allée la lumiere des philosophes. Celle de la foy découvre aux chrétiens des sujets bien plus grands de se respecter mutuellement, et leur fait connoître qu' ayant tous l' honneur d' être enfans de Dieu et membres de Jesus-Christ ils doivent craindre de faire les uns devant les autres des actions criminelles, et de faire perir par leur mauvais exemple les ames qui appartiennent à Dieu, et pour lesquelles Jesus-Christ a répandu son sang.

CHAPITRE 9 LA MODESTIE DE LA DEPEN

Ce n' est pas seulement la foy qui nous oblige à croire que tout ce qui est dans l' ecriture est très veritable. On y trouve un grand nombre de maximes dont nos propres expe-

riences ne nous permettent pas de douter, mais parmi lesquelles il n' en est point qu' on éprouve plus certaine, que celle qui nous apprend qu' il n' y a que Dieu qui puisse corriger l' homme. Le monde en est une grande preuve. Il n' y a sorte d' infidélité et de trahison qu' il ne fasse à ceux qui se fient à ses promesses ; il leur met mille desseins dans l' esprit, qu' il traverse en même temps, et dont il empêche l' execution ; il leur fait souhaiter et espérer des établissemens, des charges et des emplois ; et après avoir fait naître leurs desirs et les avoir allumés, il trompe leurs esperances. Cependant, comme si tous ceux qui le suivent étoient charmés, il y a fort peu de personnes qui s' en détrompent. La cour fait

p66

pourtant voir encore plus clairement que l' homme est incorrigible, et que rien n' est capable de guerir ses passions, et particulièrement son ambition. Car nous voyons que la vie fatigante des courtisans, les mépris et les rebuts qu' ils souffrent, les continuelles inquietudes où ils sont pour leur fortune, et les chagrins mortels qu' ils ont de ne point réüssir et de voir préférer les autres, ne sçauroient dégouter de la cour ceux qui en ont une fois goûté. De là vient que lors qu' ils ont pris un chemin qui ne les a pas menés à leur but, quelque long et penible qu' il ait été, au lieu d' être lassés, ils sont toujours prêts à en prendre un autre. De là vient qu' ils donnent incessamment la gesne à leur esprit, pour trouver moyen de se rendre agreables ou necessaires au roy ou à ses ministres. De là vient enfin qu' ils changent si souvent de liaisons, de maximes et de conduite, et qu' un mesme courtisan joüe des personnages si differens. C' est ce qui produit ce nombre prodigieux de personnages qui paroissent en tout temps sur ce grand theatre. C' est ce qui fait qu' on y voit quelquefois des gens qui croient qu' il ne leur sera pas inutile de tenir table et d' avoir de grands équipages : que leur table polie et delicate attirera chez eux toutes les personnes de merite et de qualité : que leur dépense fera honneur à la cour, et forcera doucement le roy à leur faire des gratifications considerables, et à leur donner des emplois proportionnés au vol qu' ils ont pris.

C' est ce qui fait encore qu' on en voit d' autres qui prennent une route toute contraire, et qui sont persuadés qu' ils ne sçauroient se conserver dans les postes où ils se sont élevés, plus sûrement et plus long-temps que par la modestie de la dépense. Leurs raisons sont que

p67

la dépense ne sert à la plupart des courtisans qu' à les ruiner ; que la cour envieuse et maligne pour empêcher que cette dépense ne fasse un bon effet, la blâme d' ordinaire, ou en fait un sujet de raillerie, et que ceux qui y vivent ordinairement en grands seigneurs, se trompent s' ils pensent obliger par là les souverains à les combler d' honneurs et de biens, parce que les souverains n' aiment pas à être engagés par ces sortes d' adresses à distribuer leurs bienfaits, et qu' ils craignent d' en faire à ceux à qui il en faut faire de si grands. Outre ces raisons il y en a une très-forte, qui fait que les ministres et les favoris prennent le parti d' être modestes dans leur dépense, qui est qu' ayant une profonde connoissance des sentimens des hommes, ils sçavent que leur élévation les offense, et qu' ainsi ils ne doivent pas les irriter par la magnificence de leurs meubles et de leurs équipages ; que cette magnificence est une espece d' insolence dont ils usent à l' égard de tout le monde ; qu' il semble que par l' éclat de leur dépense ils ont dessein d' insulter à tous ceux qui ne sont pas en faveur. Ils sçavent encore que lorsque la cour est mal disposée pour quelqu' un, on ne perd aucune occasion de luy nuire : c' est pourquoy tout leur soin et toute leur étude est d' éviter la pompe et le faste, afin de ne pas exciter l' envie : de sorte que leur modestie est une maniere d' abri où ils mettent leur fortune.

La modestie en quelques-uns d' eux, est une avarice déguisée et couverte d' un pretexte de modestie : l' on pourroit même dire que c' est une avarice embellie de modestie, car la vanité de l' homme est si grande, qu' il ne luy suffit pas de cacher ses vices, il travaille encore à les embellir et à les faire passer pour des vertus.

p68

Dans les hommes délicatement ambitieux, la modestie est un faste fin et délié, qui leur fait mépriser le faste de ceux qui sont curieux en habits et en ameublemens, et qui veulent se faire considérer par leur table.

Il est si aisé de voir par ce qui a été dit, que dans les gens de la cour la modestie de la dépense n'est le plus ordinairement qu'une vertu politique, qu'il n'est pas nécessaire de montrer que ce n'est pas une vertu véritable. Il est seulement à propos de faire deux réflexions. La première, qu'encore que les personnes qui remplissent les plus grandes charges, et qui ont la principale part à la confiance des rois, soient différentes dans leur manière de vivre ; que les uns vivent splendidement, qu'ils aient un grand nombre de valets et de domestiques, qu'ils tiennent table et qu'ils ne parlent que d'affaires d'état et de tout ce qui se passe dans les cours voisines.

Que les autres n'augmentent jamais leur train ; qu'ils soient communément vêtus ; qu'ils parlent peu, et qu'ils vivent dans leur famille : il est certain néanmoins qu'il y a un parfait rapport entr'eux, et que les uns et les autres sont des hommes ambitieux qui ne songent qu'à s'agrandir, et à relever leurs maisons par les honneurs et par les richesses.

La seconde réflexion qu'il faut faire est, qu'on ne sauroit imaginer des gens plus malheureux que ceux qui sont attachés à la cour, puisqu'il n'est sorte de personnage qu'ils ne soient obligés de faire, pour engager dans leurs intérêts tous ceux qui ont du pouvoir, sans qu'ils puissent se répondre du succès de ce qu'ils souhaitent ; puisque les plus malheureux

p69

se plaignent, et que les plus habiles le sont assez pour se priver toute leur vie de leur repos.

La condition des chrétiens est bien plus heureuse, ils n'ont pas besoin de plans, d'intrigues, d'addresses ni du secours des hommes pour se sauver. Pour assurer leur salut et établir leur bonheur, ils n'ont besoin que de leur volonté ; ce qui fait dire ces paroles excellentes à Saint Augustin : " est-ce un travail, est-ce une fatigue que de vouloir ? " leurs vertus ont aussi des motifs incompa-

blement plus purs et plus relevés, que ne sont ceux que se proposent les sages du monde ; ils sont modestes dans leur dépense, pour fuir le luxe qui est condamné par l' évangile, et même par la morale payenne : pour imiter les moeurs de Jesus-Christ, et pour avoir plus de moyen d' assister les pauvres, de la misere desquels nous devons être touchés, si nous voulons que Dieu ait pitié de nous ; et desquels nôtre superflu est le patrimoine, selon les ss. Peres, dont les sentimens doivent régler les nôtres.

CHAPITRE 10 LA VAILLANCE

L' on a une fausse idée du courage et de la vaillance. L' on s' imagine que le courage est un aiguillon qui pique et excite l' homme à chercher la mort ; que les vrais vaillans sont ceux qui se jettent indifferemment dans tous les perils, et ne perdent aucune occasion de hazarder leur vie ; que l' audace ne sçauroit nuire à la reputation, et que la fuite est toujours honteuse. De sorte que la plupart des gens

p70

conçoivent le courage à peu près comme le desespoir, et se figurent que la mort a des charmes pour les vaillans comme elle en a pour les malheureux, sans songer que la mort n' est en elle-même ni agreable ni glorieuse ; que la resolution de perir n' est pas un sentiment magnanime, et qu' elle ne se rencontre jamais dans un homme qui se possede. Ceux qui se sont formez une idée juste de la vaillance, bien loin de croire qu' elle consiste à trouver les dangers et la mort aimables, sont persuadés au contraire qu' on les doit fuir et redouter ; que les plus grands capitaines et les plus braves hommes du monde fuyent en quelques occasions, et que cette fuite n' est pas contraire à la veritable bravoure. " Enée, dit Homere, sçavoit craindre et fuir. Et Platon dit que les craintes des heros sont honnêtes, et que les temeraires osent honteusement. " ce qui montre que le courage s' accorde avec la crainte de la mort et la passion de conserver la vie, c' est qu' on observe que dans les sieges des villes qui ont long-

temps résisté, et où il a été tué un grand nombre d'officiers, la face de l'armée change le jour de la capitulation, et que l'assurance de la vie donne aux plus braves un autre air et un visage plus reposé.

La vaillance n'est donc pas le mépris de la vie, mais une force d'âme qui fait que nous nous exposons aux plus visibles dangers de la perdre, toutes les fois que nous y sommes obligés par notre devoir. Cette force d'âme empêche si peu la crainte de la mort, qu'au contraire elle la suppose, et n'a de mérite que parce qu'elle la soumet : car quelle doit être la force qui triomphe de la plus violente de toutes les passions de l'homme, d'une passion qui lui fait voir la mort non seulement comme la

p71

cessation de la vie, mais aussi comme la fin de son bonheur, de tous ses desseins et de toutes ses espérances, c'est à dire comme l'extinction de tout ce qu'il est en lui-même, en ses amis, en sa réputation et en sa famille ; d'une passion, dis-je, qui lui donne des vûes si terribles, et qui ont accoutumé de le déconcerter ? " la nature craint si fort, dit S Augustin, que le tendre lien de l'âme et du corps soit ébranlé par la force de la douleur, affoibli par les grands travaux, et rompu par la mort, que la seule image de ces maux est capable de troubler et d'abattre l'homme. "

quand il suffiroit aux hommes pour être braves, que l'amour de leur devoir les affermit au milieu des dangers, et leur fit mépriser la mort lors qu'elle se présente à eux, comme ce qu'il y a de plus effroyable. Quand il seroit possible d'avoir une vaillance véritablement vertueuse, sans avoir en vûe celui qui règle tous nos devoirs, et sans considérer que Dieu nous ayant fait naître dans un tel païs et sous un tel prince, nous a en même temps imposé l'obligation de défendre notre païs et d'obéir aux ordres de notre prince ; on ne laisseroit pas d'assurer qu'il n'y a point de pure vertu et de véritable courage, et que ce qu'on appelle courage n'est que la violence des passions dont les hommes sont possédés, qui sont aussi différentes que le sont les conditions de ceux qui vont à la guerre, ainsi qu'on le va montrer.

Il y a deux passions, dont presque tous les braves sont animés. L' une paroît à découvert, et l' autre est cachée dans leur coeur. L' ambition est celle qui paroît à découvert, et qu' ils suivent plus volontiers, parce que c' est une passion de l' esprit dont le déregle-

p72

ment ne frappe pas la vûë, et que la concupiscence ayant dépravé le goût de l' homme, il n' est rien qui luy soit si doux que la gloire ; il est même si ébloüi de celle qui s' acquiert par les exploits de guerre, que la plupart du temps il ne voit point le peril, et qu' on peut dire que les plus grands dangers se montrent plus ou moins à luy, selon qu' il est plus ou moins embrasé de l' amour de la gloire. La passion qui est cachée dans le coeur des braves, c' est l' envie d' établir leur reputation, pour pouvoir quelque jour se reposer avec honneur et mener une vie douce. Ce desir de jouïr de la douceur de la vie est dans l' ame de tous ceux qui paroissent les plus attachés à la guerre : s' il s' en trouve qui la font toute leur vie, et qui la vont même chercher dans les païs étrangers, cela vient de leur ferocité naturelle, ou de ce qu' ils ont appris le métier de la guerre dès leur jeunesse, qu' ils y sont accoûtumés et qu' ils n' en sçavent point d' autre ; ou parce que la guerre leur donne moyen de faire de la dépense et de vivre avec quelque éclat.

Ces deux passions ont d' autant plus de part à la vaillance des rois, que l' éminence de leur rang, qui les met au dessus du reste des hommes, les oblige à faire voir par leurs actions guerrieres qu' ils ne sont pas moins élevés au dessus d' eux par la grandeur de leur ame et de leur courage. C' est pourquoy les princes ambitieux ne sont jamais satisfaits lors qu' ils ne sont estimés et loüés que de leurs sujets, et souhaitent avec tant d' ardeur et d' impatience d' étendre leur renommée au delà des bornes de leur royaume ; mais pendant qu' ils couvrent la campagne de leurs armées, qu' ils font des sieges et qu' ils donnent des batailles, ils ne laissent pas de songer à tant de moyens qu' ils auroient d' être heureux, et de souûpirer

p73

après le temps où ils pourront goûter tous les plaisirs exquis et délicieux que leur état leur promet et leur fournit avec abondance. Je subjuguerais les romains, disoit Pirrus, en suite je ferois la conquête de la Libye et de la Macedoine, et après je me reposerois et me rejoüirois.

Le desir de faire connoître leur nom par toute la terre, et de le rendre à jamais celebre, allume dans l'ame des generaux d'armée cette ardeur guerriere qui forme leurs grands desseins, et qui leur fait faire tant d'actions magnanimes. Ce qui l'augmente et qui la redouble, c'est l'ambition de se rendre considerables à la cour, et d'être regardés comme les appuis de l'etat par tous ceux qui y prennent interêt, et par le roy-même.

L'ambition d'être honorés des premieres charges où l'on parvient par la guerre, d'être distingués et de relever leur maison, fait la vaillance des lieutenans generaux ; ce n'est pas que le desir de faire du bruit dans le monde n'y entre pour beaucoup ; mais ce qui les porte principalement à se signaler dans les grandes occasions, c'est l'envie de se tirer du pair et d'illustrer leur famille.

Le courage des officiers subalternes est excité par l'ambition de commander l'armée en qualité de lieutenans generaux, par l'esperance qu'ils ont que leurs services seront recompensés de quelque gouvernement considerable, par le desir de faire une honnête figure dans le monde, ou par le besoin qu'ils ont de la guerre pour subsister. Il faut faire observer en passant, qu'encore que les motifs qui font agir les braves ne soient pas présents à leur esprit, lors qu'ils font des actions hardies et courageuses, ils ne laissent pas de faire leur effet

p74

dans leur coeur, où ils sont comme autant de ressorts cachés ; de sorte qu'il n'en est aucun qui n'ait part à leur resolution et à leurs entreprises.

Les personnes de qualité prennent le parti de la guerre, par la crainte d'être deshonorés en menant une vie retirée, si peu convenable à leur condition, et qui donneroit de justes soupçons de la bassesse de leur courage ; les

gentilshommes, pour se tirer de l' obscurité, et pour éviter les ennuis d' une vie oisive, et les bourgeois, pour se donner un rang approchant de celui des gentils-hommes. Enfin les soldats vont à la guerre par nécessité, et ils se montrent pleins de courage dans les occasions les plus périlleuses, parce qu' ils ne connoissent pas le peril : ils s' enrollent par nécessité ; car comme la nécessité fait prendre les métiers les plus fatigans, les plus desagréables, les plus honteux et les plus bizarres, elle fait prendre aussi les plus hazardeux. De sorte qu' on peut dire que les soldats vendent leur vie à la guerre pour vivre, comme les domestiques vendent leur travail et leur liberté. " les soldats, dit Aristote, donnent leur vie pour la solde et pour l' esperance du butin, comme nous donnons de l' argent pour avoir des vivres. " quant au peu de connoissance qu' ils ont du peril, elle vient de la grossièreté de leurs sens, qui cause toujours celle de l' esprit, ainsi que le dit Aristote. En effet l' idée du plomb, du fer et du feu ne les frappe pas comme les autres hommes. " les dieux, dit un poète ancien, ôtent la moitié de l' entendement à ceux qu' ils ont destinés à la servitude. "

l' audace des soldats, et quelquefois même celle des officiers les plus braves, vient de la crainte de la mort et de la grandeur du pe-

p75

ril où ils se voyent exposés ; car alors l' envie de vivre ramassant et employant toutes les forces de l' homme, luy fait tout hazarder. Cette espece de courage se trouve dans les bêtes, qui se voyant attaquées et pressées, se lancent sans aucune crainte sur ceux qui veulent leur ôter la vie.

Il faut joindre à toutes les especes de courage que la violence des passions inspire, celui qui n' est qu' un pur effet du temperament et une hardiesse naturelle. Cette sorte de vaillance est très dangereuse, parce qu' elle n' est pas réglée par la raison, et c' est pour l' ordinaire temerité, et quelquefois une ferocité.

Voilà les causes generales de la vaillance. Il n' est pas possible de marquer toutes les particulieres, il faut se contenter de donner la veüe de quelques-unes, et de faire observer

que la jalousie a bien souvent beaucoup de part aux plus grands exploits, et que tel dans toute une campagne n' auroit fait que des actions ordinaires, qui par l' envie de triompher d' un rival, en fait de belles et éclatantes. La haine et la malignité font souvent les mêmes effets.

La vaillance a aussi des causes étrangères : car dans le moment qu' on va à la charge, l' air agité par le bruit des trompettes, des tymbales et des tambours, et embrasé par le feu de l' artillerie, émeut et échauffe si fort les esprits, que les guerriers sentent une ardeur qui ne sauroit être retenuë. Ce feu des esprits est le courage de ceux qui n' en ont point, et un puissant secours pour ceux qui en ont. Et c' est ce qu' Aristote veut faire entendre quand il dit que la colere, qui n' est autre chose que l' inflammation des esprits, a part à toutes les actions guerrieres. Cesar témoigne qu' il étoit

p76

persuadé que ces causes étrangères animent les soldats et les officiers, lors qu' il parle en cette maniere : " il ne faut pas croire que les anciens ayent établi inutilement qu' on fit retentir l' air du bruit des trompettes et des cris des soldats, quand on est sur le point de donner la bataille. " Caton le censeur faisoit voir aussi par sa maniere de combattre, qu' il étoit dans cette même persuasion : car en frappant les ennemis de toute sa force, il leur montrait un visage terrible, et les menaçoit d' un ton de voix effroyable : il faut faire à la guerre, disoit-il, tout ce qui est capable d' intimider l' ennemi et de nous encourager.

De toutes ces especes de vaillances qu' on a représentées, il n' y en a aucune qui soit une véritable vaillance ni une vaillance vertueuse, à en juger non seulement par les principes de la theologie, mais aussi par ceux de la plus commune philosophie. " celui, dit Aristote, qui ne va aux occasions que pour établir sa reputation, ou de peur de la perdre, n' est pas vaillant. Celui là, dit-il, n' est pas vaillant, qui ne connoît point le peril, ou qui ne le craint point, ou qui s' y jette d' une maniere inconsiderée : car celui qui ne connoît point le peril est privé d' entendement ; celui qui ne le craint point est

stupide, et celui qui s' y jette d' une maniere
inconsiderée est temeraire. "

si aucune de ces vaillances, n' est ni une ve-
ritable vaillance ni une vaillance vertueuse,
c' est à ceux qui font profession d' aller à la guer-
re à declarer maintenant, s' ils croient que ce
soit par un esprit de malignité et pour détruire
le merite de leur vaillance, ou pour dire les
choses comme elles sont, qu' on a avancé qu' il
n' est point de pure valeur : si lors qu' ils se sont

p77

trouvés à une bataille, qu' ils y ont enfoncé
un escadron, qu' ils se sont mêlés avec les en-
nemis, qu' on a tué plusieurs chevaux sous eux,
et qu' ils ont reçû de grandes blessures, l' amour
de leur devoir et l' obeïssance qu' ils doivent à
Dieu qui leur a commandé de servir leur prin-
ce, étoient les motifs qui les excitoient à don-
ner de si grandes preuves de leur bravoure :
s' il n' est pas vrai que ce qui éveille et élève
leur courage en ces occasions, c' est un desir
pressant de se mettre en reputation, de se ti-
rer de la necessité, d' acquerir du bien, des hon-
neurs et des dignités. Je m' assure que pas un
ne le desavoüera ; que les soldats diront que
c' est par le besoin et la pauvreté qu' ils ont
été forcés d' embrasser un métier aussi peni-
ble et aussi perilleux qu' est celui de la guer-
re ; les gentils-hommes, qu' ils l' ont choi-
si pour être connus, et pour avoir moyen
de faire de la dépense ; et les gens de qua-
lité, pour s' aquerir de la gloire et pour s' é-
lever.

Cela étant, on demande où sont allés tant
de millions d' hommes qui ont été tués à la
guerre dans tous les endroits du monde, et
qui ont sacrifié leur vie à leur interêt tempo-
rel, ou à leur vanité ? Où sont allés ces grands
hommes de ces derniers siecles, dont les hi-
stoires loüent les faits heroïques et consacrent
la memoire ? N' y a-t-il pas sujet de craindre
qu' ils ne soient allés au même lieu où Cesar,
Marius, Sertorius, Germanicus, le grand
Scipion et tant d' autres illustres romains brû-
lent pour un jamais, et souffrent les peines
qu' a merité l' ambition dont ils brûloient dans
le monde ? Cette crainte trouble le repos de
fort peu de gens par deux raisons. Premiere-
ment, parce que personne ne se met en peine
du salut de ceux qui sont morts, non pas mê-

me de celui de ses plus proches, et que pourvû qu' un grand seigneur sçache que son pere a été tué à la tête de l' armée, ou en allant reconnoître une place, et qu' il est mort glorieusement, l' état où il est dans l' autre monde ne luy donne aucune sorte d' inquietude. Secondement, nous nous mettons en repos sur ce sujet, par l' assurance que nous avons que nos proches qui ont été tués à la guerre étoient chrétiens : comme s' il n' étoit pas nécessaire de l' être veritablement et de prouver sa foy par ses oeuvres, et qu' il suffit de porter le nom de chrétien pour être sauvé. Ce n' est pas qu' il n' y ait bien de la difference entre les payens et les chrétiens ambitieux qui meurent à la guerre ; mais cette difference, bien loin de rendre la condition des chrétiens meilleure, l' empire et les rend beaucoup plus condamnables. Car Alexandre qui disoit qu' il s' étoit voué à la gloire, et les autres payens qui la croyoient si digne de leur affection, étoient en quelque maniere excusables ; ils voyoient que par tout on luy bâtissoit des temples, et qu' on l' adoroit comme une divinité. Mais que des chrétiens consacrent leur coeur à cette fausse divinité, et l' estiment et l' aiment jusques au point de mourir pour elle, c' est un aveuglement qui ne peut être excusé. C' est une chose si connue que les chrétiens sont obligés par leur état, à ne pas faire leurs bonnes actions pour attirer sur eux les regards des hommes, que Machiavel blâme le christianisme de ce qu' il ôte le courage à ceux qui vivent selon ses loix, en leur ordonnant de renoncer à la gloire, qui est, dit-il, le seul aiguillon capable de l' exciter. La consequence qu' il tire est neanmoins fort mauvaise : car la felicité que les chrétiens attendent comme la recompense de leurs travaux, et la certitude

de vivre éternellement, est bien plus propre à leur faire mépriser la mort et entreprendre de grandes choses, que l' esperance de vivre quelque temps dans la memoire des hommes. Outre cela, ce que dit ce politique peu religieux se détruit par le témoignage de l' histoire, qui rapporte les hauts faits de Constantin, de The-

odose Le Grand, de Charles Martel, de Pepin, de Charlemagne, de S Loüis, de Loüis Le Debonnaire, et de tant d' autres empereurs, rois et princes également vaillans et pieux, parmi lesquels il y en a quelques-uns qui ont effacé la gloire d' Alexandre et de Cesar par le nombre de leurs victoires. " S Loüis, dit un historien, combattant contre les infidelles, fit des actions d' une valeur extraordinaire. Clovis, dit le même auteur, fit bien voir que le christianisme n' avoit pas éteint l' ardeur de son courage, car il défit Alaric à la plaine de Voglay, tailla en pieces la plus grande partie de son armée, et le tua de sa propre main. " en un mot, il est ridicule de croire que la pieté puisse rien gêter, elle est le fondement de toutes les vertus veritables, et donne des forces à l' homme qui sont au dessus de celles de la nature.

CHAPITRE 11 LA BRAVOURE DES DUELS

Quand on considere la varieté, l' inconstance et la bizarrerie des goûts, des opinions et des sentimens des hommes. Quand on rassemble toutes leurs actions, et qu' on ne trouve jamais qu' elles se ressemblent ; qu' on voit qu' ils passent successivement d' une vanité à une autre, et qu' il n' en est point de grossiere, de

p80

sotte, d' extravagante à laquelle ils ne soient sujets ; l' on est tenté de croire que c' est avec legereté qu' on les distingue, et qu' on dit qu' il y en a de fous et de sages ; et l' on est porté à ne reconnoître d' autre difference entr' eux, si ce n' est que les folies des sages sont graves et serieuses ; au lieu que les fous sont étourdis, et que leurs folies sont emportées.

Ce qui oblige principalement les personnes sensées et capables, à faire ce jugement des hommes, c' est qu' elles voyent que la raison leur ayant été donnée pour les conduire, ils prennent de la coutume toutes les regles de leur conduite, et font dans tous les lieux du monde ce qu' on y fait, sans se soucier de qu' il faut faire ; de sorte qu' ils suivent les modes qu' ils trouvent établies, dans leurs moeurs et dans leurs opinions, comme ils la suivent dans

leurs habits.

Mais ce n' est pas assez pour eux de vivre à la mode, leur folie va bien plus loin, ils ne seroient pas contents ils ne mouroient à la mode, et s' ils n' avoient pour elle une obeïssance aveugle lors qu' elle leur ordonne de faire mourir les autres.

Nous allons voir que c' est justement ce que font ceux qui se battent en duel. Ils tuent ceux qui leur sont étroitement unis par la nature, ce qui est une inhumanité. Ils se mettent dans un danger visible d' être tués eux-mêmes, ce qui est une maniere de desesper. Ils sont cause de la damnation de ceux qu' ils tuent, et de la leur quand ils sont tués, ce qui est diabolique. Ils se font justice à eux-mêmes, ce qui est une injustice visible. Ils font profession de renoncer à la pratique de la patience, ce qui est renoncer au christianisme. Ils commettent ces divers crimes pour des sujets frivoles, ce qui est une veritable

p81

folie ; et témoignent qu' ils ont du coeur dans des occasions qui regardent leurs interêts particuliers, et non pas la cause publique, ce qui est contre la veritable bravoure : et tout cela, parce qu' ils n' ont pas la force de resister à la mode.

L' homicide est un si grand crime, qu' il suffit seul, non seulement pour faire condamner le duel, mais pour le faire abhorrer. Il est deffendu par toutes les loix divines et humaines, ecclesiastiques et civiles, chrétiennes et payennes. Le commandement qui le deffend est le premier et le plus ancien de tous ceux que Dieu a faits à l' homme, et la raison de la deffense qu' il en a faite doit la rendre à jamais inviolable, puisque c' est parce que les hommes sont faits à son image, qu' il ne veut pas qu' on les outrage et qu' on les détruise. C' est par cette raison que dans le vieux testament l' homicide étoit puni même dans les bêtes : que durant les deux premiers siecles l' eglise n' en accordoit point le pardon : qu' il y a des peines ordonnées par les canons pour les meurtres involontaires, et que quelque innocens que soient ceux qui en sont auteurs, ils ont besoin de la grace du prince pour être purgés. Enfin ce qui montre l' énormité de ce crime, est que les autres crimes offensent

Dieu et sont les objets de sa haine, au lieu que l'écriture dit que Dieu a horreur de celui-cy, et qu'un homme qui répand le sang est abominable devant ses yeux.

Le second crime dont se rendent coupables ceux qui se battent en duel, est qu'ils se mettent dans un danger si visible d'être tués, qu'on peut dire en quelque façon qu'ils se désespèrent : car quelque courage, quelque fierté, quelque vigueur du corps, et quelque dextérité qu'ils ayent, pas un de ces avanta-

p82

ges ne peut les assurer qu'ils ne demeureront pas sur la place, puisqu'on voit tous les jours que des gens qui ont toutes ces qualités, sont tués par des hommes mal adroits et qui n'ont pas une fort grande bravoure, le sort des armes ayant part aux succès des combats particuliers, comme à celui des batailles.

Leur troisième crime est, qu'ils sont cause de la damnation de ceux qu'ils tuent, et de la leur propre, quand ils sont tués : crime d'autant plus déplorable que personne ne le déplore, et n'est touché du malheur éternel d'une âme qui au sortir du corps se voit séparée de Dieu et condamnée au feu de l'enfer. Cette insensibilité vient d'un manque de foy et de charité très-criminel devant Dieu. Mais ceux qui ont été tués n'ayant dans le cœur aucun mouvement de haine et de vengeance, et ne songeant qu'à réparer leur honneur sont-ils damnés ?

On répond en premier lieu, que si l'on pense que le cœur de ceux qui se battent, puisse être assez doux et assez paisible pour être exempt d'amertume et d'animosité, l'on n'a pas toute la connoissance du monde qu'il faut avoir en cette matière. Ceux qui l'ont, et qui outre cela ont de l'expérience, savent qu' - aussi-tôt que deux hommes sont en présence, qu'ils ont tiré l'épée et qu'ils commencent à se battre, ils se haïssent dans ce moment, quand même ils auroient été intimes amis jusques là ; ce qui n'est pas seulement éprouvé par ceux que la querelle regarde, mais aussi par ceux qui les servent ; et la raison en est, que l'homme ne sauroit regarder que comme son ennemi, ni s'empêcher par conséquent de haïr celui qui veut luy ôter la vie. Cette disposition de haine ne paroît que trop en ceux qui

sont tués en duel : elle va même quelquefois

p83

jusques à la rage, et il y en a plusieurs qui se sentant mortellement blessés se jettent sur ceux contre lesquels ils se battent, et s'efforcent de les mordre et de leur arracher le nez.

On répond en second lieu, que ce n'est pas bien connoître la nature des mouvemens fougueux de l'ame, tel qu'est le ressentiment d'une injure, de croire qu'il puisse estre appaisé autrement que par la vengeance ; et qu'un homme outré d'avoir reçu un soufflet, repare cet affront de sang froid, et sans aucun desir de rendre le mal pour le mal à celui qui l'a outragé.

On répond en troisième lieu, que quand il seroit possible qu'on se battît contre celui qui nous a offensé, et qu'on le tuât sans aucun esprit de vengeance et sans aucun mouvement de haine, qu'on ne laisseroit pas, en le tuant, de commettre un véritable homicide, parce que l'homicide est une action mauvaise de soy, et que quand une action est mauvaise de soy, il n'est point de raison, ny de motif, ny de disposition qui puisse la rendre bonne. " il y a des actions, dit Aristote, comme boire et manger, qui peuvent être bien et mal faites, et qui sont bien faites quand on y garde quelque mesure : mais il y en a d'autres, comme tuer, tellement mauvaises de leur nature, qu'aucune circonstance de temps et de lieu, aucune regle, aucune moderation ne peut les changer et les faire devenir bonnes. " de sorte que la difference qu'il établit entre le meurtrier et le voluptueux, est que celui-cy peut jouir des plaisirs des sens avec innocence, pourvû qu'il ne les prenne pas avec excès ; au lieu qu'un meurtrier est toujours coupable, et qu'on ne peut jamais dire de luy qu'il est modérément meurtrier, et que

p84

c'est bien à propos et comme il faut qu'il a tué un homme.

On répond en dernier lieu, que s'il suffisoit pour éviter l'homicide de ne pas avoir une

intention expresse d' offenser Dieu et d' ôter la vie à celui qu' on tuë, et d' avoir seulement celle de reparer son honneur, il n' y auroit point de pechés au monde : car où trouve-t-on cette intention formelle d' offenser Dieu ? Est-ce en ceux qui hantent les mauvais lieux, ou qui volent ? N' est-il pas vrai que pas un d' eux ne peche pour pecher, et qu' ils ne songent, les uns qu' à avoir de quoy vivre et faire bonne chere, et les autres qu' à satisfaire leur passion brutale ? " mais tant s' en faut, dit S Augustin, que le plaisir, l' honneur et l' utilité qu' on cherche dans les actions criminelles, justifient ceux qui les font ; que c' est au contraire ce qui fait proprement leurs crimes, puis qu' ils ne sont coupables que parce qu' ils font des actions contraires à la loy de Dieu par le plaisir et les commodités temporelles qu' ils trouvent dans ces actions. " comme donc un homme qui a un commerce illicite avec une femme, est criminel en ce qu' il cherche à flatter ses sens par un commerce défendu par la loy de Dieu, encore que son but ne soit pas d' offenser Dieu et de luy déplaire, de même celui qui tuë est véritablement homicide en ce qu' il est si attaché à l' honneur du monde, qu' il ne craint point pour le conserver, de violer le commandement que Dieu luy a fait de ne point tuer, quoique son dessein ne soit pas de le violer. C' est pourquoy ceux qui veulent vivre en chrétiens doivent entrer dans les sentimens de Moïse, de qui l' ecriture dit, qu' il aimeroit mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouïr du plaisir si court qui se trouve

p85

dans le peché. C' est à dire qu' ils doivent aimer mieux être méprisés avec les vrais chrétiens, qui sont le peuple de Dieu, que de blesser sa loy pour se rétablir dans l' estime des hommes, qui est un bien si mince et de si peu de durée.

Le quatrième crime de ceux qui se battent en duel, est qu' ils disposent de la vie des hommes, et usurpent un droit qui n' appartient qu' à Dieu et aux rois, à qui Dieu l' a communiqué. C' est moy seul, dit Dieu, dans son ecriture, qui ay le pouvoir de faire vivre et de faire mourir les hommes. C' est sur cette raison solide et inébranlable qu' est fondée

cette maxime constante de S Augustin et de S Thomas, qu' il n' est jamais permis de tuer de sa propre autorité, et qu' un particulier ne peut sans crime ôter la vie au plus méchant homme du monde.

Le cinquième crime est, qu' ils se font justice à eux-mêmes, et qu' ils sont les parties, les juges, et les executeurs de ceux qui les ont offensés. Ce qui est une injustice qui en renferme plusieurs : car si les loix ne souffrent point qu' un juge demeure juge d' un prévenu avec qui il a eu autrefois quelque démêlé, comment un homme plein d' animosité contre celui qui vient de luy faire une sensible injure, peut-il entreprendre de le juger ? Faut-il s' étonner si la passion paroît dans le jugement qu' il prononce, et s' il le condamne à la mort pour un soufflet, contre tous les ordres de la justice ?

Leur sixième crime est qu' ils font profession de desobeïr au commandement que Jesus-Christ a fait à tous les chrétiens, de supporter patiemment les injures. Car Jesus-Christ a déclaré dans son evangile, " qu' il veut que celui qui a reçu un soufflet, bien loin de

p86

s' irriter contre celui qui le luy a donné, et de le luy rendre, lui presente l' autre joüe : c' est à dire qu' il soit prêt à en recevoir un autre. " c' est pourquoy cette profession de ne rien souffrir, et cette resolution où sont presque tous les gentils-hommes, de se couper la gorge avec tous ceux qui oseront leur donner un soufflet ou un démenti, est comme une abjuration publique qu' ils font de la doctrine de Jesus-Christ, qui nous ordonne la patience ; et c' est ce qui a fait dire à un sçavant jesuite, " que c' est une opinion payenne de croire qu' on puisse tuer pour un soufflet ; et qu' on ne le peut dire sans ruiner l' evangile et le decalogue. " c' est dans la vûë de cette obligation indispensable que nous avons de ne pas outrager ceux qui nous outragent, que le S Esprit nous exhorte à ne pas craindre les opprobres des hommes, et nous fait regarder comme un grand sujet de joye et comme nôtre honneur et nôtre gloire, ce que les gens du monde nomment des injures et des affronts : et c' est dans cette même vûë que l' ecriture nous propose en tant d' endroits

l' exemple de Jesus-Christ, qui pouvant, dit Saint Paul, " mener une vie heureuse, embrassa la croix volontairement sans en craindre l' ignominie ; et de qui les prophetes avoient prédit qu' il se souleroit d' opprobres ; comme il fit dans sa passion. "

leur septième crime est, qu' ils chargent leur conscience de tous les crimes qu' on vient de leur imputer, pour un honneur qui est faux et imaginaire. Cette verité n' a pas besoin d' être démontrée, le bon sens la fait apercevoir à tous ceux qui raisonnent solidement ; et pas un d' eux ne comprend qu' on puisse être des-honoré par les mauvaises actions des autres, et que leurs attentats flétrissent si fort la repu-

p87

tation, qu' il en faille effacer la tache par le sang de nôtre prochain, et bien souvent par le nôtre. Ce qui rend cela incomprehensible est, que si nôtre honneur dépendoit des autres, il ne seroit point en nôtre pouvoir d' être gens d' honneur et honnêtes gens, nous aurions beau être justes, doux, humains, bons et nous acquitter exactement de tous nos devoirs à l' égard des hommes, tout cela ne nous suffiroit pas, et il faudroit encore qu' il n' y eût point dans le monde des hommes temeraires et violens. " le sage, dit Epicure, endure patiemment les injures par le conseil de la raison, dautant qu' elle luy fait voir clairement qu' il n' est pas en son pouvoir d' empêcher qu' il n' y ait des hommes audacieux et injustes. " en un mot les outrages et les affronts ne sont honteux qu' à ceux qui les font, et non pas à ceux qui les souffrent, qui ne sont ni coupables ni responsables de leur insolence et de leurs emportemens. Les sages payens ont eu ces connoissances et ces lumieres, suivant lesquelles ils se sont même conduits. Caton, à la honte des chrétiens, endura un soufflet qu' on luy donna publiquement dans Rome, sans se venger, sans se fâcher et sans changer de couleur, lui qui étoit sénateur, c' est à dire roy et plus fier qu' un roy ; car il ne daigna pas aller au devant de Ptolomée quand ce prince fut le visiter en l' ile de Chypre, et il le laissa entrer dans sa chambre sans faire un pas vers luy, et mesme sans se lever. Il faut ajouter à cela que le sentiment de tous les phillosophes celebres est,

qu' un homme solidement sage et véritablement homme de bien, se voyant forcé à prendre parti entre son devoir et sa réputation, doit se ranger sans hésiter du côté de son devoir. " tu ne veux pas, dit Seneque, estre

p88

juste qu' avec gloire ; ne sçais-tu pas qu' il y a plusieurs occasions, où, pour suivre la justice, il faudra te résoudre à souffrir l' ignominie ? " et c' est dans le sens de ce philosophe qu' un ancien poëte voulant relever le mérite de Fabius Maximus, crut ne pouvoir luy donner une plus grande louange, qu' en disant qu' il avoit procuré le salut de la république au préjudice de sa propre réputation : " car quoy que Fabius, dit Tite-Live, sçût fort bien qu' il étoit ruiné de réputation dans son armée et dans Rome, et que tout le monde attribuoit à lâcheté ce qu' il faisoit par les loix de la prudence militaire et par le zèle du salut de la république, néanmoins cet homme inébranlable ne changea jamais de conduite, et passa le reste de la campagne sans venir aux mains avec Annibal. L' homme véritablement magnanime, dit Aristote, n' a de l' attention que pour ce qu' il doit faire, et n' a aucun souci de l' opinion qu' on a de luy dans le monde ; et celui-là seul, dit Seneque, est entièrement dévoué à la vertu, et l' estime autant qu' elle doit être estimée, qui aime mieux être diffamé que de blesser sa conscience. " il ne faut pourtant pas s' étonner si cette doctrine, quoy que conforme à la droite raison, et appuyée de l' autorité des plus fameux philosophes, paroît étrange à tant de gens, et sur tout aux personnes de qualité. Cela vient de ce qu' ils sont tous élevés dans les maximes du faux honneur, et de ce que ceux qui ont soin de leur éducation sont leurs premiers corrupteurs. " les enfans sont si malheureux, dit Quintilien, qu' ils ont appris les vices de leurs peres et de leurs precepteurs, avant que de sçavoir que ce sont des vices. " ils seront sans doute bien plus surpris, quand

p89

ils apprendront que le courage qu' ils témoignent dans les duels est une fausse bravoure, et de voir qu' Aristote, c' est à dire un philosophe payen, parle en cette maniere : " ceux qui combattent vaillamment pour le service du roy et pour la cause publique, ont une véritable bravoure, mais je n' appelle point braves ceux qui se montrent courageux en vengeant leurs propres querelles ; parce qu' - ils ne sont animés que par le sentiment de l' injure qu' ils ont reçue. Je dis seulement qu' ils se battent bien. "

qui pourra donc faire cas de l' approbation des hommes, puisqu' on l' obtient par une action noircie de tant de crimes ? Mais qui n' aura la dernière compassion de ces misérables hommes qui suivent aveuglement la mode, lors même qu' elle les mène par un chemin qui aboutit à des précipices ? Qui partent de chez eux de propos délibéré et se rendent au lieu assigné pour s' y égorger ? Qui par une manie semblable à celle des vierges milésiennes, mettent leur honneur à périr, comme elles le mettoient à se jeter du haut des rochers ; et qui pour passer pour des gens de coeur, veulent bien courir fortune de la vie et d' être damnés éternellement ? " enfans des hommes, jusques à quand aimerez-vous la vanité et cherchez vous le mensonge ? "

CHAPITRE 12 LE MEPRIS DE LA MORT

il faut avouer que la vanité de ceux qui s' enorgueillissent de la grandeur de leurs connaissances est bien peu fondée, puisque les plus éclairés d' entr' eux n' en ont que d' imparfaites

p90

et d' incertaines ; qu' ils voyent différemment les mêmes objets, et que la face des choses se montre à fort peu de personnes telle qu' elle est effectivement. Ce qui est encore plus étonnant, est que leurs vûes ne sont pas seulement défectueuses, mais qu' ils en ont aussi de fausses et de trompeuses, qui font tant de sortes d' effets et en si grand nombre, qu' il est impossible de les compter. L' effet le plus remarquable de ces vûes faus-

ses et trompeuses est, qu'elles font l'intrepidité des héros ; car les héros ne palissent point dans les périls qui font trembler les plus assurés, parce qu'ils ne voyent dans ces périls que leur élévation ; leur gloire et leur grande réputation qu'ils ont devant les yeux les empêche de voir la mort, quoy qu'elle se présente à eux à toute heure dans les combats. De là vient qu'étant sans peur dans les batailles, où l'on reçoit tant de coups mortels, et où la mort est presque certaine, ils ont néanmoins tant de peine à se résoudre à souffrir la piqueure d'une saignée, et que quand ils sont attaqués d'une maladie tant soit peu dangereuse, la crainte de la mort les saisit d'abord, les inquiete, les afflige et leur abat le courage. Ces deux états si différens se voyent dans Alexandre. Dans le temps que son esprit étoit rempli de grands projets, que l'univers paroissoit trop petit à son ambition, qu'il brûloit du desir de subjuguier l'Asie, et de pousser ses conquêtes jusques aux Indes, il n'apercevoit ni les dangers qu'il couroit, ni la mort dont ils étoit menacé en tant de rencontres : c'est pourquoy il croyoit ne la point craindre, et se fâchoit contre ceux qui pensoient qu'il l'aprehendoit. Mais lors qu'elle parut dans Babylone, non seulement n'étant plus environnée de gloire, mais comme un ennemi fier et

p91

inexorable qui venoit le dépouiller de toutes ses grandeurs et finir ses triomphes et ses victoires, et qui après avoir épuisé ses forces par une fièvre ardente, luy ôtoit l'usage de tous ses sens et la connoissance de ses plus proches, le separoit pour jamais de tout ce qu'il aimoit le plus chèrement, le détruisoit et l'anéantissoit ; son cœur fut si fort ébranlé par les alarmes que la mort luy donna, que rien ne fut capable de le rassurer. Ce fut alors que pour l'éviter il implora le secours de tous les dieux qu'il connoissoit et de ceux qu'il ne connoissoit pas, et qu'il n'y avoit pas à son gré assez de sacrificateurs et de sacrifices.

Ce seul exemple fait voir, qu'avec quelque fatigue que les héros travaillent toute leur vie à établir leur rang et à se mettre au dessus des hommes, ils ont les mêmes craintes et les mêmes foiblesses qu'ont ceux qu'on appelle pusil-

lanimes ; et qu' à la vanité près, qui enfle et affermit leur coeur, ils sont faits comme les autres hommes.

Il convainc aussi d' imposture les philosophes et les grands hommes qui se sont vantés de ne pas craindre la mort, et nous oblige à tenir pour une vérité très-certaine, que la mort qui fait fremir la nature, et qui est l' aversion et l' horreur de la volonté, ne peut jamais être méprisée.

La mort fait fremir la nature, parce que nos craintes sont toujours proportionnées à nos desirs, et que n' en ayant point de plus fort que de nous conserver, nôtre plus grande crainte est aussi de voir finir nôtre vie. L' on voit encore qu' elle est l' aversion et l' horreur de la volonté, puisque l' homme du monde le plus malheureux, a bien moins de peine à s' accommoder de sa misere qu' à consentir à sa destruction.

p92

" otez, dit Seneque, ces gardes qui environnent l' échaffaut, et ce nombre de prévôts et d' archers qui conduisent un criminel au supplice ; ôtez ce terrible appareil, ce n' est que la mort que ma servante a depuis peu de jours méprisée. C' est une folie, disent les stoïques et les epicuriens, de craindre la mort, parce qu' elle n' est point tandis qu' on la craint, et que lors qu' elle est on n' est plus en état de la craindre. " il n' y a que de la subtilité dans ce raisonnement ; et dans le discours de Seneque, que de la vanité qui tend à persuader au monde qu' il ne trouvoit pas la mort redoutable. C' est pourquoy sans s' arrêter aux imaginations des philosophes, contraires aux sentimens et aux experiences de tous les hommes, il faut declarer les causes de la fermeté avec laquelle les grands hommes envisagent la mort, de la tranquillité avec laquelle quelques-uns l' attendent, et de la patience que prennent ceux qui se voyent mourir, et de celle avec laquelle une infinité de personnes meurent. Ceux qui sont convaincus que la maladie qu' ils ont les emportera, prennent patience, parce que la loy qui nous assujettit à la mort est une loy generale, et que personne n' ose, ou ne trouve juste de se plaindre en particulier d' une rigueur dont qui que ce soit n' est

exempté. En effet si la loy qui soumet les hommes à la mort en exceptoit plusieurs, il est certain que ceux qui la subiroient la trouveroient dure et insupportable. " je ne me consolerois jamais de mourir, si tout le monde ne mourroit, " disoit un italien fort attaché à la vie.

En second lieu, parce que l' homme, par un ménage ordinaire à l' amour propre, voyant qu' il ne peut conserver sa vie, songe à

p93

sauver au moins sa reputation, et à ne rien faire d' indigne d' un homme raisonnable et d' un honnête homme.

En troisième lieu, parce qu' il se gouverne par la coutume, et que comme il s' y laisse entraîner lors qu' elle veut que toutes les fois qu' il aura reçu quelque legere atteinte dans son honneur, il expose encore sa vie, et qu' il applique à ce mal imaginaire un si étrange remede ; il la suit de même lors qu' il souffre la mort sans chagrin et sans murmure, voyant que parmi ceux qui sont en danger de mourir, il n' y en a point qui crient, qui se lamentent et qui se desesperent.

La dernière raison est, qu' étant inutile de s' impatienter, de se chagriner et de se tourmenter, l' on fait de necessité vertu.

La patience avec laquelle la plupart des personnes meurent, vient de la creance qu' on a que quelque malade qu' on soit on en échappera : car l' amour de la vie, qui est incomparablement plus ardent en nous quand nous sommes en danger de la perdre, que lors que nous jouissons d' une parfaite santé, éloigne de nôtre esprit toutes les pensées de la mort, et y arrête celles qui nous donnent quelque esperance de vivre ; ce qui fait que quelque mauvaise opinion que les medecins ayent de la maladie de ceux qui ont cette préoccupation, et quoyque leurs proches leur puissent dire, ils sont persuadés dans le fond de leur ame qu' ils ne mourront point ; ainsi la mort qui les surprend, ne leur cause aucune sorte d' inquietude.

Les personnes grossieres et populaires n' apprehendent point la mort, parce que la lumiere de leur esprit est tellement bornée qu' elle ne peut penetrer la nature du mal, ni s' étendre jusques à ses effets. Ils n' apperçoivent même

ordinairement les choses que par les sens, et sont beaucoup plus effrayés de ce qui accompagne la mort, que de la mort même, comme on le voit en ceux qu' on mène au supplice, qui sont bien plus touchés de la vûë du gibet, des archers et du peuple accouru pour les voir executer, que de la perte de la vie, qui est le plus grand et le plus pretieux de tous les biens naturels.

La tranquillité avec laquelle on meurt, vient, non pas du temperament, qui n' en peut être que la cause éloignée, mais de la qualité de la maladie ; car au lieu que les maladies qui envoient des vapeurs malignes à la tête, y échauffent les esprits, et que les esprits échauffés causent de l' émotion dans le cerveau, le troublent et l' inquietent ; celles qui prennent un cours tout contraire, laissant la tête libre et les esprits y demeurant calmes, le malade jouït d' une profonde paix. C' est par cette raison qu' il arrive assez souvent que les plus timides meurent tranquillement, et que les plus resolut meurent avec beaucoup d' agitation et d' inquietude.

La fermeté avec laquelle les grands hommes envisagent la mort, est une vaine affectation et une envie qu' ils ont qu' on croye leur ame plus forte et plus élevée que celle des autres hommes ; c' est leur dernier rolle qu' ils jouënt le mieux qu' ils peuvent, pour renvoyer le spectateur satisfait, et laisser une grande idée d' eux-mêmes. C' est en quelques-uns l' effet de l' ame, qui détourne sa vûë de la mort qui est un objet affreux, pour s' appliquer à celui qui leur est le plus agreable. Epicure usa de cet artifice pour adoucir la mort et les douleurs cruelles dont il étoit tourmenté, ainsi qu' il le témoigne luy-même dans la lettre qu' il écrivit le jour de sa mort à Idome-

neus. " mon dernier jour, dit-il, est le jour le plus heureux de ma vie ; il est vray que je souffre des tourmens incroyables, et que le genre de ma mort est très-douloureux : mais je suis consolé de tous ces maux quand je songe aux grandes découvertes que j' ay faites dans les sciences. " l' on peut

dire que Seneque mit un bandeau semblable devant ses yeux, pour ne pas voir la mort, quand il fit ces beaux et graves discours à ses amis sur le mépris de la vie, avant que de se faire couper les veines. Enfin il n' est point d' invention dont les hommes orgueilleux ne se soient avisés pour persuader au monde qu' - ils étoient capables de braver la mort, et que la trempe de leur ame étoit plus forte que celle du commun des hommes.

Il semble que celle dont Charles-Quint se servit ne fut pas si vaine, et que lors qu' il fit faire un service solennel pour luy, où assistèrent tous ses domestiques vêtus de deuil, et à la fin duquel il se mit dans la posture d' un homme qu' on va enterrer, son principal dessein fut de tâcher de s' accoutumer à la mort et de s' apprivoiser avec elle, afin de la trouver moins farouche. Charles, dit Strada, par cette triste representation de sa mort apprenoit à mourir, c' est à dire qu' il s' étudioit à diminuer la frayeur qu' il avoit de la mort : de sorte que ce que fit cet empereur est si peu une preuve qu' il méprisoit la mort, qu' au contraire c' en est une très-forte qu' il la craignoit. C' est avec une semblable intention qu' un gentilhomme de Languedoc ayant fait faire sa biere, y entroit tous les jours et y demouroit quelques heures, afin disoit-il, d' avoir le plaisir d' en sortir, mais en effet pour s' affermir contre la mort dont il avoit une peur extraordinaire.

p96

L' on peut conclure de là, que les sentimens differens de ceux qui ne veulent pas oïr parler de la mort, et de ceux qui veulent qu' on les en entretienne, doivent être rapportés à une même cause ; et que la terreur qu' - on a de la mort fait que les uns ne peuvent en souffrir l' idée, et que les autres sont bien aises qu' on les y fasse penser. Ceux-là, parce qu' - elle leur paroît effroyable ; et ceux-cy, parce qu' ils esperent qu' à force d' y songer ils la trouveront moins terrible.

S' il est aussi peu possible à l' homme de ne pas craindre la mort, que de haïr la vie : et s' il ne peut s' empêcher d' avoir des sentimens que la nature luy a donnés, il est visible que le mépris de la mort est faux dans les hommes du monde, et que tous ceux qui paroissent la

mépriser ne la connoissent point, ou ne l'aperçoivent point, ou que ce sont des personnes vaines qui cachent les apprehensions et les troubles qu' elle leur donne, et qui tremblent dans le fond de leur ame, pendant qu' il semble qu' ils regardent la mort avec assurance. Ce n' est que dans les veritables chrétiens que le mépris de la mort est vertueux et sincere, parce qu' ils sont assurés par la foy que la mort bien loin d' être leur destruction, est l' établissement éternel de leur être ; que c' est un passage à une meilleure vie, et un échange d' une vie très-miserable avec une vie parfaitement heureuse. C' est pourquoy le desir le plus ardent des premiers chrétiens étoit de sortir de la prison du corps, et de quitter une vie pleine de miseres et de tentations, et où l' on est dans un continuel danger de perdre Dieu, ce qui est un souverain malheur et le plus grand qui puisse arriver à l' homme. C' est dans la veuë de ce danger que Sainte Therese s' écrivoit en cette maniere : " que le temps

p97

est court, seigneur, quand on songe qu' il nous est donné pour meriter l' éternité : mais qu' un jour est long et qu' une heure est longue à celuy qui craint de vous offenser et de tomber dans vôtre disgrâce ! "

CHAPITRE 13 LA MORT DE CATON D'UTI

avec quelque succès que l' erreur se soit introduite, quelques grands progrès qu' elle ait fait dans le monde, et quelque ancien que soit le temps depuis lequel elle est établie, elle ne prescrit jamais contre la verité. Car quoi-que la verité puisse être combatuë, qu' elle puisse être foulée aux pieds et demeurer longtemps obscurcie, néanmoins lors même qu' elle a perdu son éclat, elle conserve sa force, ses droits et ses privileges ; dès qu' elle paroît elle soumet tout le monde, et n' a besoin que de quelques jours pour ôter à l' erreur la possession d' un très-grand nombre de siecles. C' est ce qui fait qu' on se persuade qu' il ne faut que l' exposer aux yeux, pour détruire l' estime qu' - on a conçue de la mort de Caton D' Utique, que la préoccupation d' une infinité de gens,

parmi lesquels il y en a de très-solides et très-capables, ont mise au rang des saines opinions.

Le peuple dont le nombre est plus grand qu' on ne pense, et qui comprend souvent les plus polis et les hommes les plus sçavans, juge des actions humaines avec une inconcevable legereté ; il ne considere en elles que leur apparence, et pourveu qu' elles soient grandes et éclatantes, il ne laisse pas de les estimer, quoy qu' elles soient mauvaises et criminelles. Cela

p98

se voit en la mort de Caton, qui étant dépourvûë de tous les pretextes capables de tromper les hommes en sa faveur, les a presque tous ébloüis par la seule raison qu' elle paroît grande et qu' elle est extraordinaire. Car par quel endroit la peut-on loüer, puisque le dehors et le dedans de cette action tragique n' ont rien qui ne soit blâmable ; qu' on n' y voit aucune chose qu' on puisse attribuer à quelque sentiment vertueux, et qu' après l' avoir examinée de près, on trouve que c' est un abominable crime ? En effet, comme la mort de Seneque, de Socrate, de Ciceron et de Phocion est une mort forcée qu' ils supporterent patiemment, on pourroit y voir quelques marques de constance et de grandeur de courage ; mais dans celle de Caton il ne paroît que de l' orgueil, du découragement et du desespoir. Enfin avouant qu' il y a une infinité d' actions qui ont été faites par les payens, qui sont bonnes de soy, et qui ne sont vicieuses que par la vanité des motifs, qui les ont produites, je ne vois ici ni dans l' action, ni dans le motif, rien qui ne soit mauvais. Cependant cette mort paroît si belle à Seneque, " qu' elle merite, dit-il, que Dieu devienne l' admirateur de sa creature, puisqu' il ne sçauroit rien voir de plus grand que Caton luttant avec la mauvaise fortune, et aimant mieux s' arracher l' ame du corps que de survivre au renversement de la republique. Il sortit des veines de Caton, dit Valere Maxime, moins de sang que de gloire, et ce grand homme fit voir que le sage ne conte pour rien la perte de la vie, pourvû qu' il conserve sa dignité. Ce personnage là, dit Montagne, fut veritablement un patron que la nature choisit pour montrer

jusqu' où l' humaine vertu et fermeté pou-

p99

voient atteindre. Quand je vois, dit-il en un autre endroit, le jeune Caton mourir et se déchirer les entrailles, je ne puis me contenter de croire simplement qu' il eût l' ame alors exempte totalement de crainte et d' effroy, je croy qu' elle avoit une éjoüissance et une volupté virile, lors qu' elle consideroit la noblesse et hauteur de son entreprise, non pour la gloire, mais pour la beauté de la chose en soy. "

il est étrange en verité qu' on puisse croire et dire serieusement, comme fait Montagne, qu' un horrible attentat sur sa propre vie, soit une action belle en soy, et qu' on soit transporté, comme il est, de la beauté de cette action. Les stoïques n' ont pas parlé avec cette exageration ; ils ont dit seulement qu' il est permis au sage de se tuer, lors qu' il est sur le point de recevoir quelque confusion publique, ou qu' il se voit accablé de malheurs ou de douleurs opiniâtres et violentes : cependant leur opinion a été traitée de paradoxe et condamnée par les plus grands philosophes. " nous sommes en ce monde, dit Platon, comme dans une grande prison, d' où il ne nous est pas permis de sortir que par l' ordre du souverain geolier : nous appartenons à Dieu comme nos esclaves nous appartiennent, comme ils n' ont rien à eux, nous n' avons rien qui soit à nous : ainsi nous n' avons pas droit de disposer de nôtre vie, et ne la devons quitter que lors qu' il plaira à Dieu que nous la quittions. " la raison que Platon apporte fait voir qu' il a condamné par avance, ceux qui étant persuadés que les ames à la sortie du corps jouissent d' une parfaite felicité, ont avancé leur mort par l' impatience d' être bienheureux, au rang desquels sont Cleombrotus et Caton, qui se tuerent

p100

après avoir leu son livre de l' immortalité de l' ame.
Aristote trouve aussi les morts volontaires

et violentes, très-criminelles et indignes d' un grand courage : " celui qui se tuë, dit-il, offense les loix, et bien loin d' être magnanime, est un poltron et un lâche, puisqu' il ne cherche point la mort comme une chose honnête, et qu' il ne court à elle que pour tourner le dos à l' adversité. "

le sentiment de ces philosophes n' est pas seulement appuyé de leur autorité, il l' est encore de la raison. Car si l' on haït les meurtriers parce que le meurtre est un crime qui blesse les loix de Dieu, de la raison et de la nature, quelle horreur doit-on avoir de celui qui est le meurtrier et l' assassin de luy-même ? Et faut-il s' étonner si autrefois dans toutes les republiques bien policées, ceux qui avoient commis ce forfait étoient punis de quelque supplice ignominieux, et privés de la sepulture ?

" combien detesterait-on, dit Platon, l' action d' un homme qui assassinerait son meilleur amy ? Voilà, dit-il, ce que fait celui qui se tuë. "

quelle raison donc, quel pretexte y a t-il de mettre la mort de Caton au rang des belles actions et des actions illustres ? Quelle beauté peut-on imaginer dans un effroyable crime, et de quelle gloire peut être suivie la mort d' un homme qui a tourné sa fureur contre luy-même, et trempé ses mains dans son propre sang ?

Mais ce n' est pas assez d' avoir montré évidemment que la mort de Caton est une action noire et inhumaine, qui doit être condamnée de tout le monde : il faut faire voir encore qu' elle ne peut être justifiée ni excusée par ses motifs, et que ceux qui pousserent Caton à se

p101

tuer n' ont rien en eux non seulement qui soit estimable, mais qui ne merite d' être blâmé. Caton avoit été toute sa vie opposé à Cesar, il l' avoit poussé et décrié ouvertement dans Rome ; il venoit de lever l' étendart contre luy et de s' attacher à Pompée ; Pharsale ayant décidé les differens de ces deux rivaux, et adjugé l' empire à Cesar, le mit en puissance de prendre de Caton, son implacable enemy, une solennelle vengeance. Celui-cy s' étoit réfugié dans Utique, et avoit rassemblé des troupes pour luy faire tête. Ayant appris que Cesar avoit ruiné le reste de son party par

la défaite de Scipion et de Juba, rien ne se présente à luy qui luy puisse plaire : mourir par les mains de Cesar et luy donner le plaisir de pouvoir contenter sa haine, c' est un déplaisir mortel et une cruelle humiliation pour luy : luy demander la vie, cette soumission est insupportable à son orgueil : la recevoir de sa clemence, cela déplaît à l' envie qu' il luy a toujours portée, qui ne peut souffrir dans son rival cet accroissement de sa gloire. Il voit outre cela que s' il vit il faut qu' il travaille à gagner l' amitié de Cesar, qu' il ne peut acquérir que par la perte de cette grande reputation de fermeté qui a pour luy plus de charmes qu' une couronne : s' il vit dans sa disgrâce, il faut qu' il se resolve à être dépoüillé de ses biens, à être exilé ou emprisonné. Voyant donc toutes ces choses fâcheuses et dures qu' il ne sçauroit éviter, la mort s' offre à luy comme un moyen facile et prompt par où il peut échapper à tant de craintes, de soucis et de peines ; et il prend ce parti d' autant plus volontiers, que son ambition luy propose une sorte de mort propre à immortaliser sa gloire. " plaisant, dit-il, et terrible complot du sort, de me livrer entre les mains de Cesar, mais

p102

peu seant à la grandeur de nôtre courage ! Il est également honteux à Caton de s' exposer à mourir par les ordres de Cesar, et de luy demander la vie ; je sçaurai bien me tirer du piege que le destin me tend, et ma mort va faire connoître que Caton étoit invincible. " voilà les paroles que Seneque met dans sa bouche. Cet interprete de ses sentimens ne doit pas être suspect. Il est vray que Caton étoit fier, mais il n' est pas vray qu' il fut invincible, puis qu' il fut vaincu par son orgueil et par la crainte des malheurs dont il étoit menacé. L' opinion des meilleurs amis de Caton, dit S Augustin, fut qu' il s' étoit tué, non par la resolution que certaines personnes prennent de mourir plutôt que de faire une action lâche, mais au contraire par un manque de resolution et de force, et par la peur qu' il eut des maux qui luy devoient arriver. Montagne fait le même jugement de luy, oubliant ce qu' il en dit ailleurs. " il y a plus de constance, dit-il, à user la chaîne qu' à la rompre, et il y eut plus de fermeté

en Regulus qu' en Caton. "
mais pourquoy donc la mort de Caton a-t-elle trouvé tant d' approbateurs, et d' admirateurs dans tous les lieux du monde et dans tous les siècles ? C' est parce que les esprits populaires (qui sont répandus, ainsi qu' il a été dit à l' entrée de ce discours, dans toutes les conditions, et qui sont en grand nombre à la cour des rois et parmi les philosophes) ne regardent que le dehors des actions ; c' est pourquoy il ne manquent jamais d' estimer toutes celles qui sont audacieuses et temeraires : les personnes sensées et équitables au contraire, ne jugent des actions que par leurs principes, et estiment beaucoup plus une action qui ne paroît rien quand elle est produite par une

p103

grande force d' ame, que l' action du monde la plus résolüe et la plus déterminée faite par découragement et par desespoir. Telle est la mort de Caton, elle a un dehors qui frappe la vûë, et l' on est étonné de voir un homme qui regarde la mort sans étonnement et qui la méprise : mais on cesse de l' admirer quand on la considère au dedans, et qu' on trouve l' ame de Caton troublée en mille manieres : qu' on le trouve outré de ce que la justice de son parti a été trahie par le caprice de la fortune ; de ce que Rome est asservie, et de ce qu' il est sur le point de tomber entre les mains de Cesar, naguere son égal dans le senat, et son inférieur dans l' approbation publique, maintenant le maître du monde, venant à luy la vengeance dans le coeur, et doublant le pas pour le trouver en vie. Caton ayant donc l' ame pleine de dépit, et abatuë par la crainte d' un million de maux qui alloient fondre sur luy, se jette entre les bras de la mort pour fuir une miserable vie. Qu' y a-t' il dans toute cette conduite qu' on puisse estimer ? Mais qu' y a-t' il qu' on ne puisse blâmer avec justice ? Caton n' envisage point la mort comme une chose terrible, il la cherche comme un azyle : et au lieu que la vûë des infortunes et des confusions qu' il craignoit, devoient exciter sa vertu et l' obliger à se mettre en état de les supporter courageusement, sans donner le moindre combat, il se laisse vaincre. " ce n' est pas être vertueux, dit un poëte, que d' apprehender la vie ; mais c' est l' être que d' en souffrir

constamment toutes les traverses. On se resout facilement à la mort, dit un autre poète, lors qu' elle nous delivre des plus grandes calamités de la vie, et il n' est point de force pareille à celle qui fait qu' on les endure patiemment.

p104

Nuls accidens, dit Montagne, ne font tourner le dos à la vive vertu, c' est le rolle de la coüardise de s' aller tapir dans un creux sous une tombe massive, pour éviter les coups de la fortune : le plus communément la fuite d' autres inconveniens nous pousse à cetuy-cy. Celuy, dit-il ailleurs, qui s' opiniâtre à mourir est trop moû et trop delicat ; c' est en quelque occasions magnanimité que de vivre. "

oüi. Mais n' y a-t-il pas eu de grands esprits qui ont approuvé la mort de Caton ? Et Ciceron, Horace, Ovide et Lucain ne l' ont ils pas rendue celebre par leurs louanges ? N' ont-ils pas preferé Caton vaincu et mort, à Cesar vivant et victorieux ? N' ont-ils pas dit que la grandeur de Cesar étoit l' ouvrage de la fortune, et que Caton ne devoit la sienne qu' à sa vertu ; qu' il étoit biens moins glorieux à Cesar de s' être rendu maître de l' empire par la violence et la force des armes, qu' à Caton de luy avoir resisté, et de n' avoir jamais voulu flechir devant luy ?

De sorte que selon l' opinion de ces excellens hommes, Caton pouvoit dire en mourant : (...).

Cela est vray. Mais les grands esprits sont-ils exemts de passions, et y en eut-il jamais de si violente que l' amour que les romains avoient pour la republique, et de pareille à

p105

la haine qu' ils portoient aux oppresseurs de leur liberté ? N' est-ce pas cette haine qui faisoit qu' ils élevoient jusques au ciel tous ceux qui s' opposoient à la tyrannie, et qu' ils jugeoient favorablement de leurs actions comme ils firent de la mort de Caton ? Car ils la trouverent magnanime par la seule raison qu' il a-

voit pris le parti de la republique, qu' il l' a-voit defendu opiniâtement, et qu' il s' étoit tué pour ne la pas voir asservie : sans examiner si la crainte de recevoir de Cesar un traitement cruel, l' avoit fait resoudre à s' ôter la vie, et si la fermeté avec laquelle il s' étoit donné la mort, étoit une force ou une fureur, une genereuse resolution ou un desespoir. S' ils eussent été sans passion, ils eussent fait un autre jugement de Caton, et ils auroient compris ce que dit Socrate : " qu' il est vray que ceux qui se tuënt sont forts, puisqu' ils affrontent la mort ; mais qu' ils sont forts de foiblesse, vaillans de peur, et magnanimes de pusillanimité, et qu' en un mot ils échangent de grands maux avec celui qui leur paroît le moindre. "

c' est cette lâcheté et cette espece de poltronnerie qui est la cause de toutes les morts violentes ; comme l' amour, la pauvreté, les douleurs insupportables, les grandes afflictions, et la crainte des confusions publiques, en sont les causes particulieres. C' est ce que Virgile nous fait entendre lors qu' il fait dire à Enée par la sibylle qui le conduisoit aux enfers : " ce sont là ceux qui se sont condamnés eux-mêmes à la mort sans avoir fait aucun crime, et qui sans attendre que leurs ames sortissent de la prison du corps par les ordres de la nature, les ont tirées et les ont fait sortir par force, pour n' avoir point eu celle de supporter les malheurs qui leur rendoient la

p106

vie desagreable. Ils souhaiteroient bien d' être encore en vie, à condition même de souffrir la pauvreté et les douleurs les plus aiguës et les plus cruelles.

Car si l' on penetre le sens de ce poëte, inimitable dans sa maniere precise et courte de s' exprimer, l' on trouvera qu' il ne nous marque le desir ardent qu' auroient eu ceux qui s' étoient tués, d' être encore en vie, que pour nous faire comprendre le repentir qu' ils avoient de se l' être ôtée par leur lâcheté. De sorte qu' il nous enseigne par là que la resolution de se tuer, bien loin d' être conseillée par la raison et inspirée par la vertu, est toujourns un effet de l' aveuglement et de la foiblesse de l' ame, puis qu' on ne se repent jamais de ce qu' on fait par les ordres de la raison et par des

sentimens vertueux ; et que tandis que l' homme est raisonnable il se repent toujours de ce qu' il a fait par l' emportement et la fougue des passions. C' est pourquoy il est étrange que Seneque dise " qu' il condamne tous ceux qui courent à la mort comme s' ils étoient pressez et hâtez par les malheurs qui les suivent qu' il faut aller à elle et non pas y être entraîné, et se tuer en homme raisonnable, et non pas en desespéré et en furieux. " car la raison ne conseille à personne de se tuer, au contraire elle le deffend : et d' ailleurs si le sage est heureux, il n' a pas sujet d' abandonner la vie, et si la vie est malheureuse, il est obligé de la supporter.

p107

L' envie de rendre son nom celebre, se joignit dans Caton à la crainte qu' il eut de tomber dans de grandes calamités. Car comme ceux qui ont resolu de se tuer sont ébloüis de la grandeur de leur resolution, et croient, dit S Thomas, faire avec courage ce qu' ils font par emportement ; ils croient de même que leur fermeté sera admirée de tout le monde : en quoy ils ne s' abusent point, parce que les actions fortes et resoluës donnent de l' étonnement et de l' admiration par la ressemblance qu' elles ont avec les actions magnanimes ; outre que leur éclat couvre leurs vices et leurs défauts.

La troisième cause de la mort de Caton fut son orgueil, qui ne peut souffrir qu' il se soumît à Cesar et qu' il implorât sa clemence. " c' est (dit-il aux trois cens romains enfermés avec luy dans Utique, qui luy offroyent de faire sa paix avec Cesar, pourveu qu' il fît les avances) c' est, leur dit-il, au vaincu à prier ; c' est à celui qui a failly à demander pardon : c' est Cesar qui est vaincu, et celui qui a comme moy la justice de son côté, a la veritable victoire. " ces paroles découvrent la fierté des sentimens de Caton, qu' il couvroit du pretexte de la justice de la cause qu' il deffendoit. Car quoyque l' orgueil imite si parfaitement l' air, les manieres et la conduite de la vertu, qu' à le considerer de loin on le prenne souvent pour elle ; à le regarder de près, rien n' est si facile que de le distinguer. En effet la vertu est douce, souple et accommodante ; comme elle est

ployable sans foiblesse, et forte sans violence, elle est roide sans dureté et inflexible sans opiniâtreté ; comme elle s' élève sans orgueil, elle se soumet sans bassesse, et n' a aucune peine à changer d' état et de conduite, parce que

p108

dans tous ses états et dans toutes les diversités de sa conduite, elle suit toujours ses loix et garde sa dignité : l' orgueil au contraire n' est ni fort, ni ferme, ni constant ; il est vehement et opiniâtre, et sans vouloir écouter ni raison, ni conseil, ni loix, il s' arrête au parti qu' il a pris par son aveuglement. C' est ce que Caton fit voir par tous ses procedés. Il fut toujours fier et inflexible, et il le fut principalement dans les derniers momens de sa vie, où les sentimens des grands hommes semblent sortir du fond de leur coeur pour paroître et pour s' étaler. S' il eût été sincerement vertueux et sage, il se fût tourné sans peine à la vicissitude des choses du monde ; et s' il eût été animé du zele veritable du bien public, il eût tendu les mains à Rome desolée, et eût travaillé à détourner les maux qui la menaçoient ; il eût parlé à Cesar avec le respect dû à la grandeur où il venoit d' être élevé par le sort des armes, mais avec une assurance digne de son grand coeur ; il eût employé toutes les forces de son esprit à luy persuader d' user modérément du souverain pouvoir qu' il avoit ; " il eût attendu de Cesar, dit S Augustin, ce qu' il conseilla à son fils d' attendre de sa clemence, et ce que Brutus son gendre en reçut effectivement : " car il ne luy fit pas seulement un accueil favorable, il le gratifia aussi d' un gouvernement, et l' éleva aux premieres charges de Rome : et ce qui est bien plus surprenânt, il luy donna son amitié et sa confiance. L' on sçait qu' au lieu de reconnoître ces bienfaits grands et inesperés, il fut un de ses assassins ; ce qui n' a pas empêché qu' on ne l' ait mis au rang des romains illustres, comme si l' on pouvoit être illustre sans probité, et comme s' il n' étoit pas necessaire d' être honnête homme et homme de bien pour être un grand homme.

p109

Il est donc visible que si la vertu eût été le principe des actions de Caton, au lieu de s'opiniâtrer à mourir comme il fit, par sa fierté et par son orgueil, il se fût conservé pour être utile à Rome, et ne l'eût point abandonnée dans ses derniers malheurs.

"Caton ne tint pas cette conduite, à cause, dit Seneque, qu'il avoit fait un traité inviolable avec la liberté de Rome, par lequel ils s'étoient promis de ne se point survivre." mais pourquoy Caton avoit il fait ce traité ? Le sage ne peut-il souffrir qu'une espece de gouvernement ? Et Caton pouvoit-il croire qu'il n'y en avoit point de plus heureux que celui de la republique, luy qui sçavoit qu'il n'y eut jamais dans Rome tant de concussions, de proscriptions et de meurtres que pendant le temps qu'elle dura ? D'ailleurs le sage ne doit-il point s'accommoder aux revolutions publiques, et s'assujétir aux loix qui reglent toutes les affaires humaines ? Il est si certain que c'est là la vraye disposition du sage, que Lucain l'a attribuée à Caton dans le portrait qu'il en a fait exprès pour nous en donner une grande idée. Voicy comme ce poëte le fait parler. (...).

Il n'y a personne qui ne soit capable de voir combien Caton est flatté dans ce portrait, ou pour mieux dire, combien il y est déguisé, puisque toutes les actions de sa vie le representent roide, opiniâtre et indomptable.

"le sage, dit Ciceron, doit avoir un extrême soin qu'on voye une grande égalité

p110

dans sa vie ; c'est pourquoy chacun doit connoitre son caractere, afin qu'il le puisse suivre dans toutes ses actions. Cette obligation d'être uniformes dans nôtre maniere d'agir, fait qu'une même action qui est bien-seante aux uns est messeante aux autres. Caton, par exemple, se devoit tuer plutôt que de s'humilier devant Cesar, et il devoit se montrer inflexible dans sa mort, comme il l'avoit été dans tout le cours de sa vie. Au contraire, les romains qui étoient dans son parti et qui se trouverent avec luy en Afrique, eussent fort mal fait de ne pas se rendre à Cesar, et de se tuer, parce que ne s'étant jamais piqués

de fermeté, et ayant des moeurs plus accommodantes, une mort fiere et resoluë auroit été une piece mal assortie à leur vie. "

on ne sçauroit desirer une plus grande preuve de la passion avec laquelle Ceceron a jugé de la mort de Caton, que la maxime qu' il établit pour justifier l' approbation qu' il luy a donnée : car cette maxime est très-fausse ; et si elle étoit veritable, l' on en tireroit d' étranges consequences, et l' on seroit forcé de dire avec Ariston, que la sagesse consiste dans l' uniformité de la vie bonne ou mauvaise. L' observation de cette regle est bonne sur le theatre, où dès que le poëte a representé un homme comme méchant, il est obligé de le faire parler et agir conformément à son caractere : mais elle est très-pernicieuse dans les moeurs et dans la conduite de la vie. Et il est si peu vrai que la sagesse oblige un homme qui est naturellement ferme et severe, à l' être en toutes sortes d' occasions, qu' au contraire ; il y en a plusieurs où elle luy ordonne de ne se pas roidir et de relâcher de sa severité. En

p111

un mot, l' égalité du sage consiste en ce que, soit qu' il use d' indulgence ou de rigueur, qu' il ait de la fermeté ou de la condescendance, toutes les actions de sa vie ont ce rapport entr' elles, qu' elles sont conformes aux regles de la raison. Or la raison n' ordonna point à Caton de resister à Cesar jusques au bout inutilement, encore moins de se porter jusques à cette extremité d' aimer mieux se tuer que de vivre sous sa domination ; il est donc clair que ce fut l' obstination de son orgueil qui luy fit choisir la mort et commettre le plus horrible de tous les homicides. " crime d' autant plus puni de Dieu, dit Lactance, que ce luy qui se tuë se soustrait à la justice des hommes. "

mais son orgueil ne luy fit pas seulement trouver moins dur de mourir, que d' avoir recours à la bonté de Cesar, et de luy avoir obligation de la vie ; il luy donna encore un mortel dépit de ce que son ambition ayant été de s' opposer aux desseins de Cesar, toute sa prévoyance et toute sa resistance n' avoient pû en empêcher l' execution. Par où l' on peut juger si c' est avec raison que Montagne taxe

de sotise, ceux qui croient et qui disent, que l'esprit qui animoit Caton étoit un esprit d'orgueil et d'ambition ; et s'il est possible de considérer toutes ses démarches sans avoir cette opinion de luy ; s'il est possible de n'être pas convaincu que Caton aspira de même que Cesar à acquérir une grande gloire, quoy qu'il la cherchât par un chemin différent ; et qu'au lieu que Cesar mit la sienne à obtenir l'empire, Caton voulut avoir celle de luy résister invinciblement, et songea à mériter le nom d'intrepide défenseur de la liberté publique : aussi son ambition eut-elle le succès qu'elle avoit si ardemment souhaité, puisque les ro-

p112

mais luy donnerent ce nom, et que les citoyens d'Utique luy dresserent incontinent après sa mort, sur le rivage de la mer, une statue pareille à celle que Rome avoit érigée à l'ancien Brutus, pour l'avoir affranchie de ses tyrans. Il parut même que Caton avoit communiqué sa sorte d'ambition à Brutus et à Porcie : car l'un et l'autre voulurent se signaler et témoigner par leur mort, la haine qu'ils avoient pour la tyrannie ; ce qui prouve que les sentimens se prennent, et que l'ame a ses fièvres contagieuses comme le corps. On peut conter encore parmi les causes de la mort de Caton, sa sorte d'esprit, les impressions qu'il reçut durant son enfance, et le paradoxe des stoïques dont il avoit épousé les opinions. Sa sorte d'esprit qui étoit raisonnable et juste, luy donna une aversion naturelle pour les usurpations, pour les oppressions, et généralement pour toutes les violences et pour toutes les injustices. Ce qu'il entendit dire pendant son enfance des brigandages et des cruautés de Sylla, changea en haine l'aversion qu'il avoit pour les factieux et pour les tyrans ; de telle sorte qu'à 14 ans il demanda une épée pour tuer Sylla, et qu'il fut toute sa vie l'ennemi déclaré de tous ceux qui troubloient la tranquillité publique. Il fut sur tout celui de Cesar, car ayant découvert le premier ses trames et ses projets, il s'attacha à rompre toutes les mesures qu'il prenoit dans le senat et auprès du peuple ; il éclata souvent contre luy ; enfin il se mit en état de luy faire la guerre, et voyant que toutes ses oppositions n'avoient pû arrêter le cours de ses prosperi-

tez, il se donna la mort. Il est vrai que cette mort violente eût paru aussi étrange qu' elle étoit, à un esprit aussi bien fait que le sien, et qu' il eût vû qu' on ne peut pas se tuer sans

p113

crime, s' il n' eût pas été si préoccupé du paradoxe des stoïques, mais il l' étoit tellement qu' il n' en fit pas le moindre scrupule. " Caton, dit Lactance, se tua par la crainte qu' il eut d' être mal traité de Cesar, par la préoccupation des opinions des stoïques, et par l' envie de se rendre celebre par quelque fait éclatant. "

qui ne sera étonné des erreurs et des égaremens des grands hommes du paganisme, puisque les plus éclairés et les plus sages d' entr' eux, se sont montrez si fort aveuglez dans les plus importantes occasions de leur vie, qu' il est visible qu' ils étoient tombez en sens reprové ? C' est ce qu' on voit dans la fin de Caton, car quelques heures avant que de se tuer, il écouta paisiblement les raisons convaincantes que son fils et ses principaux domestiques luy dirent pour l' en détourner, et trouva toujors les siennes meilleures. Cet exemple et celui de tant de philosophes, qui se piquant d' être sages et de suivre exactement les loix de la raison dans toutes leurs actions, les ont si souvent et si honteusement violées, devraient obliger les chrétiens à rendre sans cesse graces à Dieu, qui par un pur mouvement de sa bonté infinie, n' a pas permis qu' - ils soient nez dans les tenebres du paganisme, où ils se fussent égarés en tant de manieres ; à Dieu, dis-je, qui ayant exercé un jugement si rigoureux sur tant de millions d' hommes qu' il a livrés à leur propre sens et aux desirs de leur coeur durant une si longue suite de siecles, a usé à leur égard d' une si grande misericorde, les appellant par sa grace, dont la lumiere a dissipé tous les nuages de leur entendement, et dont la force les a délivrés de la sujettion du diable et de l' esclavage des passions.

CHAPITRE 14 LA MAGNANIMITE

" mes pensées, dit Dieu par un de ses prophètes, sont bien éloignées de vos pensées, et la distance qui est entr' elles n' est pas moins grande que celle qu' il y a de la terre au ciel. " on aperçoit cet éloignement dans le jugement que les hommes font des mystères, et des choses singulières et étonnantes qui arrivent dans le monde, dont ils veulent pénétrer les causes ; mais il paroît beaucoup plus dans les différentes peintures de l' homme, qu' on trouve dans la sainte écriture et dans les livres des philosophes. " l' homme, dit le Saint Esprit, n' est que foiblesse, inconstance et légèreté ; toutes ses inclinations sont dépravées ; c' est un assemblage de toutes sortes de vanités, et il a l' erreur et le péché pour partage. Il n' y a, dit Sénèque, rien de si fort et de si grand que l' homme, il peut devenir bon, juste, doux, sobre, et acquérir toutes les autres vertus par ses seules forces ; il est même en son pouvoir de se rendre non seulement vertueux, mais encore parfaitement heureux ; et par ces deux raisons on peut le préférer à Dieu avec justice : car c' est une chose bien plus estimable d' être bon, juste et sage par son choix et sa volonté que de l' être par nécessité ; de mériter sa félicité, que de la posséder sans l' avoir acquise, et de devenir Dieu par son industrie, que de l' être par sa nature : car, ajoute ce philosophe, qu' y a-t-il de plus admirable que de voir dans un homme inconstant et fragile, l' égalité, la force et l' élévation de Dieu ? " une semblable

persuasion de l' excellence de la nature de l' homme fait dire à Cicéron, " que c' est justement que nous nous glorifions d' être vertueux ; ce que nous ne pourrions faire, dit-il, sans être blâmables et ridicules, si la vertu étoit un don de Dieu, et non pas nôtre propre ouvrage. " mais comme si ce n' étoit pas élever assez haut les forces de l' homme, de luy attribuer le pouvoir d' acquérir toutes les vertus qu' on voit pratiquer ordinairement, les philosophes ont imaginé, qu' il y avoit une espèce d' hom-

mes que la nature avoit doüez de certaines qualités rares et excellentes, qui les rendent propres à exercer des vertus tout-à-fait extraordinaires, parmi lesquelles la magnanimité tient le premier rang.

C' est avec beaucoup de raison qu' on est surpris de la grande idée qu' ils ont de cette vertu, et de l' exagération avec laquelle ils en parlent. " la magnanimité, disent-ils, ne plie sous aucun pouvoir, n' est surmontée par aucune passion, ni ébranlée par la mauvaise fortune ; outre qu' elle a de l' éclat et une grandeur qui luy est propre, elle fait encore éclater les autres vertus, elle est leur ornement, elle les relève et leur communique une force qui leur fait produire des actions qui sont au dessus de leur pouvoir ordinaire ; c' est elle qui rend la libéralité magnifique, la bonté genereuse et la valeur heroïque ; c' est elle qui animant Alexandre et Cesar, leur mit dans l' esprit ces grands projets qui ont étonné le monde, et qui égale leurs entreprises et leurs conquêtes à leurs projets ; c' est elle enfin qui a rempli l' univers de leur renommée, et qui les a proposez à tous les siecles comme les modeles des vrais vaillans. "

p116

il n' est rien qui soit si propre à faire connoître la fausseté de la magnanimité, que l' imagination qu' on a qu' Alexandre avoit une vertu sublime qui élevoit son ame, et qui luy inspiroit de grands sentimens et une force capable de faire des exploits tout-à-fait au dessus des forces humaines ; au lieu que c' étoit un homme brûlant d' ambition, et tellement maîtrisé par cette passion tyrannique, qu' elle luy fit sacrifier la vie d' un nombre innombrable d' hommes, et le repos d' une infinité de nations à sa propre gloire. " l' heureuse temerité d' Alexandre, dit Seneque, passe dans le monde pour une vertu heroïque ; ce jeune insensé étant traité d' hercule par les corinthiens, avala cette flatterie, et se crut successeur de ce demy-dieu, qui purgea la terre de tous ses monstres, et établit par tout une profonde paix ; il crut, dis-je, marcher sur les pas de ce heros bienfaisant, luy qui étant avare et cupide dès sa jeunesse, dépoüilla de leurs biens tant de nati-

ons, et porta le desordre et la confusion par toute la terre. Ce qui est pitoyable, est qu' il se piquoit d' être la terreur des hommes, ne songeant pas que cette qualité luy étoit commune, non seulement avec les tygres et les lions, mais aussi avec les bêtes les plus timides et les plus foibles, qu' on craint à cause de leur venin. " ce jugement solide de Seneque fait voir l' aveuglement de Plutarque, qui croit qu' Alexandre étoit envoyé du ciel, et qui le loüe infiniment d' avoir fait transporter six millions d' or en Macedoine, pour faire bâtir des temples magnifiques, comprenant que les dieux approuvent qu' on leur offre des larcins. Ce qui est très-assuré est, que si Alexandre eût eu, je ne dis pas une vertu heroïque, mais seule-

p117

ment une probité commune, il n' eût pas ôté à tant de peuples leurs biens et leur liberté, et n' eût pas répandu tant de sang humain par le seul desir de faire parler de luy. L' on a même de la peine à croire qu' Alexandre eût eu de luy la haute opinion que les autres en ont conçue, et l' on se persuade qu' il eût dit à ses admirateurs ce qu' Antigonus dit à un philosophe qui luy presentoit un traité de la justice, qu' il luy avoit dedié : " te moques-tu de me louer de justice, moy qui prens les villes des autres sans sujet et sans aucun pretexte ? "

quant à Cesar, si l' oppression de Rome, la ruine de l' Italie, c' est à dire de son propre païs, et le feu dont il embrasa l' univers, furent les effets de sa magnanimité, il faut exhorter les hommes à fuir la vertu avec le même soin qu' on prend de leur inspirer l' horreur du vice. En un mot, chacun sçait que ses entreprises furent des crimes heureux, et que si la fortune n' eût pris le soin de faire réussir ses projets, pour empêcher qu' on n' en aperçût l' injustice et la violence, Cesar auroit eu la destinée de Catilina ; et ce qu' on appelle ses hauts faits seroient dans l' opinion de tout le monde, des factions et des conjurations criminelles. " Cesar, dit Ciceron, nous a fait voir que c' est avec beaucoup de raison qu' - Ennius disoit, que l' envie de regner ne s' accorde jamais avec la foy et avec la justice, puisqu' il a violé les loix divines et hu-

maines pour parvenir à la domination. " aussi ne doit-on pas douter que Virgile n' eût mis Cesar dans les enfers, où il mit Catilina, sans la consideration d' Auguste à qui il vouloit faire sa cour, et que comme il nous y fait voir ce factieux, (...),

p118

il ne nous eût de même représenté Cesar ex-piant dans ces lieux, par des tourmens horribles l' oppression de Rome et l' effusion du sang de ses concitoyens. Avec tout cela, si l' on considere de près l' adresse de ce poëte, l' on trouvera qu' il ne pouvoit accuser davantage Cesar, ni donner un tour plus doux à son accusation, que de faire dire à Anchise : (...). Enfin le songe que fit Cesar, la nuit qui preceda le jour funeste où il resolut de tourner ses armes contre son païs, est une image fidele de son crime : car il songea qu' il souilloit la couche de sa propre mere, et qu' il se deshonoroit en la deshonorant.

Ces deux exemples font voir en même temps, que les plus grandes vertus humaines sont les plus fausses, et que les jugemens humains sont bien injustes et bien aveugles, puis qu' on regarde comme des hommes infames ceux qui font un meurtre ou un larcin, et que ceux qui en commettent une infinité, sont mis au rang des gens illustres et magnanimes. " quel prodige est celui-cy, dit Platon, l' injustice pleine et complete est une vertu plus grande, plus noble et plus estimée que la justice ! Celui qui fait une mauvaise action est diffamé, celui qui en fait une infinité est celebre ! Un crime particulier est puni, et la plénitude des crimes est couronnée ! Est-il un plus étrange aveuglement, dit Lactance, que d' imaginer qu' il n' y ait point d' autre chemin pour arriver à l' immortalité, pour être élevé au ciel et placé parmi les demi-dieux, que de se mettre à la tête d' une puissante armée pour porter la desolation par tout ; que de rougir la campagne de sang ; de saccager un grand nombre de villes ; de mettre en servitude

p119

les peuples libres, et leur enlever leurs biens ? Je suis fort étonné, ajoute cet auteur, qu' on donne le nom de conquérant à ces hommes fameux, et celui de hauts faits, et de faits vertueux, à de si grands crimes. "

aussi les sages et les peuples se representent les conquerans d' une maniere bien differente : car il semble aux peuples, ainsi qu' il a été dit, que les conquerans étoient des hommes extraordinairement éclairés, et qui avoient une vaillance surnaturelle : au lieu que les sages les conçoivent comme des gens troublés et emportés par la fureur de l' ambition. " vous vous abusez, dit Seneque, si vous croyez qu' Alexandre et Cesar étoient des hommes qui se possedoient, qui faisoient paisiblement les plans de leurs entreprises, et les executoient ensuite avec prudence et avec courage. Ces deux miserables victimes de l' avarice et de l' ambition ne marchaient point, elles étoient entraînés ; ces deux criminels inquiets n' alloient point, ils étoient forcés d' aller ; ou s' ils alloient, ils alloient comme la foudre par l' impuissance de s' arrêter. C' étoient des tourbillons qui ramassant tout ce qu' ils trouvoient à leur rencontre, se grossissoient eux-mêmes, et se rendoient plus impetueux et plus violens. "

la plupart des gens se figurent encore que les conquerans avoient l' ame extraordinairement élevée : les sages au contraire, sont convaincus que rien n' étoit si peu solide et si petit que la trempe de leur ame, puisqu' ils se repaissoient de la vanité des titres et des louanges ; et que leur plus grande ambition se bornoit au bruit de leur renommée. De sorte que l' opinion des sages est, que si les heros parloient de bonne foy, ils tiendroient le langa-

p120

ge que tint Themistocle, lors qu' assistant aux jeux olympiques, il entendit que les étrangers demandoient avec empressement qu' on leur montrât Themistocle ; car il en fut si pénétré de joye, qu' il dit : " j' avoue que je goûte aujourd' huy le fruit de mes victoires. En verité, disoit Auguste, il n' est point d' hommes si frivoles que ces sortes d' ambitieux qui entreprennent des guerres peril-

leuses, et hazardent leur vie, celle de leurs meilleurs amis, et le salut de leur païs, par le seul dessein de couronner leur front de laurier, et de l' honorer de ces feuilles infructueuses. " cette foible trempe d' ame est visible en Alexandre, et en Cesar ; en Alexandre, par la priere qu' il fit aux dieux en quittant les Indes, que jamais conquerant ne fit plus de progrès que luy dans ces païs éloignés ; et par les armes plus grandes et les mors des brides plus pesans que les ordinaires, qu' il fit forger et semer par tout, dit Plutarque, pour y éterniser sa memoire par ces vaines inventions. Quant à Cesar, rien n' est si digne d' étonnement que de voir qu' il ne goûta jamais bien la souveraineté, parce qu' il n' avoit pas le nom de roy, et que le manque d' un titre fit que l' empire de l' univers ne sçut contenter son ambition.

Encore qu' il soit certain que les conquerans étoient des hommes fort peu solides, puis qu' ils étoient si touchés des titres et des louanges qu' on leur donnoit, et qu' ils essuyoient tant de dangers pour acquerir une vaine reputation ; ils passent néanmoins par tout pour des hommes veritablement magnanimes : premièrement parce que nous donnons nôtre approbation, non à ce qui le merite, mais à ce qui frappe nôtre esprit et qui nous étonne, comme fait le nombre des exploits guerriers : car

p121

le grand nombre des exploits guerriers emporte nôtre jugement sans nous donner le loisir de songer si ce n' est point la vanité qui les a fait entreprendre, et s' ils ont été entrepris avec justice. Ainsi pour placer Alexandre et Cesar parmi les heros, il nous suffit d' apprendre dans leur histoire, que le dernier prit huit cens villes et subjuga huit cens nations, et que l' autre en trois batailles qu' il gagna, défit plus de quinze cens mille hommes. Mais n' étoit-ce pas une chose horrible à Cesar de mettre à feu et à sang son propre païs, et à Alexandre, d' aller ruiner l' empire des perses, et enlever la couronne à un roy qui ne l' avoit point offensé ? Cela est très-vray. Mais nous sommes tellement remplis de la grandeur de leurs conquêtes et de leurs victoires, que l' injustice des guerres qu' ils ont faites ne trouve point d' entrée dans nôtre esprit, et que les ra-

vages de ces torrens ne nous empêchent point d' admirer leurs débordemens.

Secondement on regarde Alexandre, Cesar et tous les autres fameux desolateurs du monde, comme des hommes magnanimes, parce qu' il y a dans tous les siecles des ambitieux qui ont de l' admiration pour ceux qui l' ont été souverainement, qui sont persuadez effectivement que l' ambition est une belle passion et le caractere des grandes ames, et qu' on peut tuer, piller, saccager, brûler et faire toutes sortes de violences, d' injustices et d' inhumanitez, pourvû qu' on parviene à l' empire par ces inhumanitez, ces violences et ces injustices. " ils croyent même, dit Platon, que la guerre est innocente comme la chasse, et qu' il est permis de tuer les hommes comme il est permis de tuer des sangliers. " les autres passions, de même que l' ambition, ont en tout temps leurs approbateurs, et l' on voit tous

p122

les jours des avarés qui donnent de beaux noms à ceux qui par un desir insatiable de s' enrichir, ont mis des biens immenses dans leurs maisons, et qui appellent habiles des gens qui ont amassé de grands tresors, quoy qu' ils les ayent acquis par de mauvaises voyes. " le pecheur est applaudi, dit le S Esprit, et le méchant trouve des gens qui loüent ses passions criminelles. "

ce qui a été dit fait voir combien est solide cette maxime de Ciceron, qu' il ne faut jamais conter parmi les hommes magnanimes, ceux que le vulgaire juge dignes et de ce rang. Ce que nous verrons encore plus clairement, si rappelant nos idées, nous trouvons que pas une de toutes celles qu' on s' est formées d' un heros et d' un homme grand et magnanime, ne convient à Cesar et à Alexandre. Celle d' un homme qui ne surmonte pas seulement les autres par la force, mais qui sçait vaincre ses passions et se surmonter luy-même par sa vertu, ne leur convient pas, puis qu' ils étoient ambitieux, avarés, voluptueux, coleres et vindicatifs. L' on peut encore moins leur appliquer ce qu' Aristote pense et dit du vray magnanime, qu' il doit être orné de toutes les vertus, et qu' elles ont en luy un autre éclat que dans le reste des hommes, puisque tout le monde sçait qu' Alexandre et Cesar étoient su-

jets à de très grands vices. Enfin il est évident que l' idée que nous avons de ces heros bien-faisans qui venoient au secours des peuples opprimez par des tyrans, qui domptoient ces monstres par une force divine, n' est nullement propre à des gens qui s' enrichissoient des dépouilles des nations qu' ils reduisoient sous l' obeïssance, ni aux usurpateurs des royaumes et des empires.
L' on voit encore par ce qui a été dit, que

p123

cette force divine qu' on s' imagine dans les heros, n' étoit en Alexandre, en Cesar, en Phyrhus, en Annibal, en Themistocle, et dans tous les autres grands capitaines, que la grandeur de leur ambition, qui étant au souverain degré, échauffoit leur courage par son ardeur, et leur faisoit faire des actions tout-à-fait extraordinaires ; et c' est parce qu' il faisoient ces actions extraordinaires, qu' on a cru qu' ils ne les faisoient point par les seules forces de la nature, et parce aussi qu' on ignore combien sont grandes celles que donne à l' homme la violence des passions.

La magnanimité des conquerans, et généralement de tous les grands hommes, n' est donc autre chose que le souverain degré de l' ambition : car il y a plusieurs degrés d' ambition, et elle a ce rapport avec les fievres, que comme il y a des fievres qui ne font que changer l' état naturel du pouls, qu' il y en a avec lesquelles on repose, d' autres qui causent des troubles et des inquietudes durant le sommeil, et d' autres qui l' ôtent tout-à-fait, comme les fievres des frenetiques : de même il y a une ambition si petite, que ceux qui l' ont en sentent à peine l' émotion ; et ceux-là à proprement parler, n' aiment pas la gloire, ils craignent seulement l' ignominie, et mettent tout leur soin à ne point faire des actions lâches ; il y en a une autre plus forte qui excite certains hommes à faire quelques belles actions, afin d' être estimez courageux et braves ; une troisième beaucoup plus grande, et plus inquiete, qu' on aperçoit dans ces sortes de guerriers, qui ne visent pas seulement à la reputation, mais qui veulent encore avoir des marques publiques de leur valeur et de leur experience au fait de la guerre, je veux dire des honneurs et des dignitez ; enfin une quatrième fort ar-

dente et fort allumée, qui ôte entierement le repos, et c' est celle des conquerans, que cette passion condamne à des agitations éternelles, et dont elle trompe l' esprit par des visions qui leur paroissent des vûës grandes et solides : car elle leur represente qu' il n' est rien de si grand, qu' un homme qui fait redouter sa valeur et ses armes à tous les autres, ni de si beau, que de faire des actions dont on est assuré que la posterité conservera la memoire ; et qu' il est bien plus glorieux d' assujétir des peuples et de conquerir des royaumes et des empires, que de naître roy et de porter une couronne qu' on a reçûë de ses ancêtres.

De sorte que si l' on veut avoir une idée juste de la magnanimité humaine, il faut concevoir que c' est, pour le dire ainsi, la fièvre chaude de l' ame : car comme ceux qui ont cette fièvre maligne ont une soif qu' on ne peut éteindre, des égaremens et d' étranges imaginations, qui font qu' ils méconnoissent et maltraitent leurs parens, leurs amis et leurs domestiques, et une force qui surpasse celle des hommes les plus sains, les plus vigoureux et les plus robustes : de même les heros et les conquerans ont un desir continuel d' acquerir de la gloire, qui les presse si fort qu' ils ne sont jamais contens de celle qu' ils ont acquise, des imaginations qui leur font regarder comme leurs ennemis, et traiter avec cruauté des hommes qui ne leur font aucun mal, et qui leur sont si proches par la nature ; et enfin une force qui renverse tout ce qui s' oppose à eux. Ainsi pour définir comme il faut les heros et les conquerans, l' on pourroit dire que c' étoient des forcenez d' ambition qui couroient le monde, et qui se jettoient sur tous ceux qu' ils rencontroient et les massacroient inhumainement,

et que c' étoient des criminels heureux qui se rendoient celebres par le nombre et par la grandeur de leurs crimes. " confessons, dit Platon, que nous sommes tous bien aveugles

de ne pas voir que la magnanimité est un nom honnête qu' on a donné à une fureur brutale, et que nous sommes bien grossiers de ne pas comprendre qu' on a fait de la fougue de l' ambition une vertu heroïque. "

qu' on cherche tant qu' on voudra, l' on ne trouvera les vrais heros que parmi ceux qui servent Dieu, et qui par le zele qu' ils ont pour l' observation de ses loix et pour la defense de ses autels, entreprennent de grandes choses ; puis qu' il n' y a qu' eux qui ayent l' ame élevée, et qui soient remplis d' une force divine. Tels étoient les chefs du peuple de Dieu. Tel étoit Judas Machabée, et il ne faut que faire la comparaison d' Alexandre et de ce grand capitaine hebreu, pour voir la difference qu' il y a entre les faux heros et les veritables. " Alexandre, dit Tertullien, étoit grand par ses exploits, mais il étoit petit et infiniment rabaisé par l' extrême cas qu' il faisoit de la gloire humaine, dont le desir insatiable le soutenait dans les combats et dans les batailles. " Judas Machabée avec trois mille hommes en battit soixante-cinq mille, et ainsi il étoit grand par ses exploits, mais il l' étoit beaucoup plus par la grandeur des motifs qu' il se proposoit, puis qu' il combattoit pour la cause de Dieu et pour l' interêt de sa gloire. Alexandre poussé et emporté par l' ardeur d' une ambition insensée, entra dans l' Asie malgré la resistance que luy fit une puissante armée. Judas attaqua celle d' Antiochus par une genereuse et religieuse resolution. Alexandre mettoit toute sa confiance en la force de son bras, et luy attribuoit toutes les

p126

victoires qu' il remportoit ; c' est pourquoy, dit l' ecriture, son coeur étoit enflé et bouffi d' orgueil. Judas étoit persuadé que l' homme n' est rien de soy, qu' il n' a de force que celle que Dieu luy donne, que les succez des armes sont entre ses mains comme tous les événemens, et que c' est à luy qu' il appartient de dispenser la victoire. L' on peut apprendre les humbles sentimens et les actions magnanimes de ce digne chef dans l' histoire des machabées, où il est rapporté que les officiers et les soldats intimidés par la vûë de l' armée nombreuse d' Antiochus, luy ayant dit qu' il n' y avoit aucune apparence qu' ils pûssent resister à de si grandes

forces, il leur répondit qu' il n' étoit pas plus difficile à Dieu de leur faire vaincre cette multitude d' ennemis, que s' ils étoient en plus petit nombre, à cause, leur dit-il, que ce n' est pas par la multitude des combattans, mais par la force qui vient du ciel, que l' on obtient la victoire : ce qu' il n' eut pas plutôt dit qu' il se lança sur les ennemis, en tua plusieurs, et mit tout le reste en fuite.

Voicy trois differens portraits du magnanime, avec quelques reflexions qui ne seront pas inutiles.

CHAPITRE 15 LE MAGNANIME D'ARISTOT

Le magnanime est orné de toutes les vertus, et les exerce d' une maniere sublime.

Il se croit digne de l' estime, des respects et de la veneration des hommes : c' est pourquoy il n' est jamais surpris des grands honneurs qu' on luy fait, et il dédaigne et re-

p127

fuse les mediocres, parce qu' ils sont disproportionnez à ses excellentes qualitez et à son merite.

Comme il ne voit rien de plus grand et de plus estimable que les honneurs, qu' ils sont l' objet unique de ses souhaits, et qu' il veut en recevoir de toutes sortes de personnes, il est ravi lors que la noblesse, les richesses et la puissance se trouvent jointes à ses vertus, parce que ceux qui possèdent ces sortes de biens sont autant honorez par le vulgaire, que ceux qui ont de grandes vertus le sont par les hommes sages et vertueux.

Il est insensible aux injures, parce qu' il est persuadé qu' on ne luy en sçauroit faire qu' injustement, et qu' elles ne sont pas capables de flétrir sa reputation.

Il veut avoir l' avantage en tout, c' est pourquoy il prend avec âpreté toutes les occasions de faire du bien aux autres ; mais comme il veut toûjours les surpasser, il n' aime point qu' on luy en fasse, et de là vient qu' il oublie facilement les personnes qui luy ont rendu des services considera-

bles, et qu' il se souvient avec plaisir de tous ceux qu' il a obligés.

Il est fier avec toutes les personnes élevées en dignité, et avec tous ceux qui sont en grande fortune ; à cause qu' aimant tout ce qui est grand, il ne voit rien qui le soit davantage que de se faire considérer par ceux qui croient être au dessus de tous les autres hommes ; au contraire il semble avoir

p128

oublié les qualitez qui le distinguent et le relevent quand il est avec ses inferieurs, étant persuadé qu' on leur est à charge quand on veut qu' ils se tiennent toûjours dans le respect.

Il n' est point empressé, et ne cherche pas les affaires, si ce n' est lors qu' il luy en doit revenir une grande gloire. Il ne se mêle jamais de celles où un autre fait le personnage le plus honnête et le plus important. Il fait fort peu d' actions et ne manque jamais à faire celles qui sont les plus éclatantes.

Il n' est ni crainte, ni interêt qui puisse l' empêcher de dire la verité en toutes occasions : sa haine n' est jamais obscure et cachée, et il parle et agit ouvertement, parce qu' il fait trop peu de cas des hommes pour se contraindre.

CHAPITRE 16 LE MAGNANIME RAISONNAB

Le magnanime raisonnable s' étant étudié à se connoître, sçait qu' il est si plein de l' amour de luy même, que dans toutes les bonnes actions qu' il fait, il a toûjours en veuë quelqu' un de ses interêts, et qu' ainsi il n' y a en luy aucune vertu sincere.

Rien n' est égal à l' amour qu' il a pour la verité ; toute severe qu' elle est, elle luy paroît plus aimable que les erreurs qui le flattent ; il prefere le blâme qui l' instruit aux loüanges qui le trahissent, et trouve plus de satisfaction à

p129

se mépriser avec justice, qu' à s' estimer avec aveuglement.

Il méprise les honneurs, et n' a garde de croire qu' ils soient la recompense de la vertu, parce que ce sont des biens étrangers qui ne communiquent aucune perfection aux hommes qui les reçoivent, et qui n' en supposent aucune en eux, puis qu' on honore les personnes riches et puissantes, qui d' ordinaire sont vicieuses, et qu' on rend les plus grands honneurs à ceux que la fortune comble de ses faveurs, et qui par leur credit, peuvent faire réussir nos desseins ambitieux, et nous être utiles dans nos affaires.

Il ne court pas indifferemment à tous les dangers, comme les faux braves, mais il s' y jette sans crainte toutes les fois que son devoir l' y oblige ; car c' est pour s' acquiter de son devoir, et non pour établir sa reputation, qu' il donne des preuves de son courage, étant convaincu qu' il n' est pas d' un homme sage et solide, de hazarder sa vie pour une vaine approbation.

Il est sensible aux injures, il croit souvent meriter celles qu' il reçoit, et il supporte patiemment celles qu' on luy fait avec injustice, parce qu' il se sent capable d' avoir des procedez injustes et violens, et qu' il a luy-même besoin d' être supporté.

Sa passion n' est pas d' exceller et d' avoir l' avantage en tout, et il ne veut avoir que ce luy de suivre toujours les regles de la raison ; c' est pourquoy il ne se pique point de surpasser les autres en bonté ; il ne leur ôte ni ne leur envie jamais les occasions de bien faire, et se contente de servir et d' obliger tous ceux qu' il peut dans celles qui s' offrent à luy naturellement.

Il souffre sans peine et sans confusion qu' on

p130

luy fasse et qu' on luy procure des graces ; il s' en souvient avec plaisir, et fait tout ce qu' il peut pour effacer de son souvenir les bons offices qu' il a rendu.

Il travaille une partie de sa vie, à se mettre en état de n' avoir besoin de personne, par la conviction qu' il a que les hommes ne sont point du tout bienfaisans ; mais il ne fait aucune difficulté, et n' a aucune honte d' implorer leur secours dans les pressantes affaires qui

luy surviennent.

Il n' affecte pas de se montrer grand avec les grands, parce que c' est une affectation fiere, et que l' ordre du monde veut que ceux qui sont de moindre condition, quelque merite qu' ils ayent, paroissent devant les grands avec une contenance modeste et respectueuse ; et il est commode et familier avec ceux qui sont au dessous de luy, parce qu' il n' est rien qui siée si bien que de ne se pas enorgueillir ni de sa naissance, ni de ses bonnes qualitez, ni de sa fortune.

Il ne se fait point de fête, et ne se mêle jamais des affaires ni particulieres, ni publiques, où il n' est point appelé ; il ne se pique point d' avoir la meilleure part au succès de celles où on l' employe, et il travaille à faire réussir celles qui sont les plus utiles aux autres, preferablement à celles qui luy sont les plus honorables.

Il ne cherche point à faire de belles actions et des actions illustres, et son unique souhait est d' en faire toujours de bonnes.

Il n' a aucune haine ni couverte, ni declarée, parce que la haine est une passion maligne qui nous porte à nuire à ceux qui nous sont semblables, et à punir en eux les inconsiderations et les emportemens ausquels nous som-

p131

mes sujets nous-mêmes, et que nous serions fâchez qu' on punît en nous.

Il ne se contente point de ne pas blesser la verité dans ses paroles : il l' aime si fort qu' il la dit avec assurance dans toutes les occasions, même aux personnes de la premiere qualité, non par une orgueilleuse liberté, qui n' a consideration pour qui que ce soit, mais parce qu' il n' est susceptible d' aucune crainte, et qu' il ne sçauroit avoir aucune complaisance lâche.

CHAPITRE 17 LE MAGNANIME CHRETIEN

Le magnanime chrétien confesse que son entendement est si plein d' erreurs, et sa volonté si gâtée et si corrompue, que toutes ses pensées et toutes ses inclinations sont opposées à la vertu.

Bien loin de se croire digne de grands honneurs, il croit que dans l' état où le peché l' a réduit il n' est digne que de mépris, de confusions et d' opprobres : et d' ailleurs comme il est véritablement magnanime, il regarde tous les honneurs qu' on luy sçauroit faire comme des biens minces et passagers, et aspire aux biens solides et éternels.

Il supporte les outrages et les affrons avec patience, avec douceur et avec joye, parce qu' il se considere comme violateur de la loy de Dieu, et qu' il ne connoît point de moyen plus propre pour appaiser sa colere, que l' humble souffrance des injures et des persecutions qu' on luy fait.

Il s' arme pour le service de son prince et pour la deffense de son païs, et va à toutes

p132

les occasions perilleuses, non par l' envie d' être estimé, ni par la satisfaction qu' on trouve à faire son devoir, mais par l' obeïssance qu' il doit à Dieu, qui luy est plus agreable que la conservation de sa vie.

Comme il est exempt d' envie et de tout desir de préeminence, il ne prend jamais les premieres places ; il ne veut point prévaloir dans son opinion, ni faire le plus honnête personnage dans les affaires dont il se mêle conjointement avec les autres : il est bien aise au contraire, qu' un autre que luy ait toute la gloire de leur succez, et ne trouve rien de si grand que de ceder et de s' humilier en toutes rencontres.

Il ne rougit point quand on luy fait du bien, et il ne craint point d' avoir obligation aux autres, mais il se remet bien plus volontiers en memoire le bien qu' il a reçu, que celui qu' il a fait ; parce qu' en pensant à celui qu' il a fait, il pourroit s' en sçavoir bon gré, et que le souvenir de celui qu' il a reçu ne peut que luy donner des sentimens de reconnoissance.

Il pourroit autant qu' il luy est possible à tous ses besoins, pour ne pas importuner et incommoder ses amis, et non pour se rendre independant d' eux, parce qu' il connoît que cette dépendance est fort propre à abaisser son orgueil.

Il veille continuellement sur luy, pour empêcher que la vanité n' ait part à ses actions,

parce qu' il sçait qu' elle corrompt les plus excellentes ; que la vraye grandeur de l' ame ne souffre point que la plus haute pretention de l' homme soit de meriter l' approbation des hommes, et que la foy luy apprend que dans tout ce qu' il fait il doit avoir celle de plaire à Dieu.

p133

Il est humble devant les grands et devant toutes les personnes qui sont en autorité, parce qu' il respecte en eux la grandeur et l' autorité que Dieu leur a donnée ; et il est humble avec les petits, parce que les modestes sentimens qu' il a de luy-même luy persuadent qu' ils sont plus vertueux que luy.

Bien loin d' avoir de la haine pour ses ennemis, il a pour eux une douceur extraordinaire, et il s' efforce d' égaler les bienfaits qu' il leur fait, aux maux qu' il en a reçus, parce qu' il prend les regles de sa conduite de la loy de Dieu, qui luy ordonne d' aimer ceux qui le maltraitent et le persecutent.

L' on ne sçauroit se représenter le zele et le respect qu' il a pour la verité ; il la regarde comme une chose sacrée ; il ne prend jamais son parti pour se rendre recommandable ; il ne l' expose point quand elle doit être foulée aux pieds, et lors qu' il voit que le mensonge et l' erreur vont triompher d' elle, il sacrifie son bien, son repos et sa vie pour sa défense.

CHAPITRE 18 REFLEXIONS SUR LES TRO

Si l' on compare le magnanime d' Aristote au magnanime chrétien l' on verra combien les lumieres de la foy sont opposées à celles de la philosophie, et l' on dira en soy-même : de quelles tenebres devoit être obscurci l' esprit de ce philosophe, puis qu' il a fait le portrait d' un homme souverainement orgueilleux, croyant faire celuy d' un homme veritablement magnanime.

Si l' on compare le magnanime d' Aristote au

p134

magnanime raisonnable, l' on apercevra le grand avantage qu' ont les connoissances naturelles sur les idées des philosophes, et l' on conclura que l' imagination a conçu celles-cy, et que le bon sens nous fournit les autres.

Si l' on considere le magnanime d' Aristote en luy-même, l' on apprendra une verité importante ; qui est que le coeur se joint d' ordinaire à l' esprit, et trace avec luy les images des choses qu' il veut connoître. D' où il arrive que les opinions et les pensées qui sont conçues dans l' esprit, ont le caractere des inclinations et des sentimens du coeur. C' est ce qu' on aperçoit dans l' idée qu' Aristote s' est formée du magnanime ; car on n' y voit que de la hauteur et de la fierté (qualitez propres aux philosophes ;) au lieu d' y remarquer les traits d' une vertu éminente. L' on sera étonné en suite qu' Aristote represente le magnanime doué de toutes les vertus, et qu' il dise en même temps qu' il est capable de haine, qu' il recherche les grands honneurs, et qu' il s' en croit digne, et qu' il est plein de mépris pour les autres hommes. De sorte qu' il se contredit, ou il ôte du rang des vertus la douceur, la moderation et la modestie.

CHAPITRE 19 LA MAGNANIMITE DES PHI

Ciceron trouve fort mauvais qu' on reconnoisse pour vrais magnanimes ces heros malfaisans, qui étant dominez par l' ambition, alloient avec une grande armée asservir les peuples, détrôner les rois, et envahir leurs royaumes : et qu' on refuse ce nom à ces fameux philosophes, à ces illustres oisifs, à ces

p135

heros paisibles, qui ne faisant aucun cas de ces glorieuses conquêtes, par lesquelles les vaillans capitaines se rendent maîtres en peu de temps d' une grande étendue de païs, travailloient uniquement à se rendre maîtres d' eux-mêmes ; qui faisoient une guerre innocente à leurs passions, et qui sans répandre de sang, s' élevoient à la seule royauté qui fait regner l' homme paisiblement sur luy-même. Et en effet, à bien peser les choses, quelle com-

paraison y a-t-il entre des gens qui ne songeoi-ent qu' à la gloire de leur nom, et ne se met-toient point en peine de se corriger de tant de vices honteux qui les deshonoroi-ent, et des hommes qui ne se souciaient point que leur nom fût connu, s' étudioient à changer leurs mau-vaies inclinations, et à devenir doux, bons, équitables ? Entre de miserables esclaves de l' ambition, et des hommes qui méprisoient les honneurs, les dignitez et toutes les grandeurs humaines ?

Cicéron veut encore qu' on conte parmi les vrais magnanimes, cette espece d' hommes qui ne faisant point profession d' être philosophes, en ont l' esprit et les sentimens. Tels que sont ceux qui se tirent de l' embarras du monde pour mener une vie privée, et ceux qui refusent ou quittent les royaumes et les empires.

L' opinion de Cicéron à l' égard des philoso-phes, est fondée sur celle qu' il a que la mag-nanimité n' est autre chose que la liberté de l' ame. D' où il conclut que les philosophes s' étant delivrez par leurs propres efforts de la servitude des passions, et s' étant procuré cette liberté, devoient être mis au rang des vrais magnanimes, avec d' autant plus de justice qu' ils l' étoient effectivement : au lieu que les heros et les conquerans ne l' étoient que dans l' opi-nion des peuples. La justesse du raisonnement

p136

de Cicéron dépend de la verité de la supposi-tion qu' il fait, que les philosophes s' étoient affranchis de toutes les passions. Or cette sup-position est très-fausse : car c' étoient des esclaves qui ayant brisé quelques-unes de leurs chaî-nes, croioient être échapez de toutes ; et des gens possédez d' une ambition de paroître seve-res dans leurs moeurs, afin d' exciter l' admira-tion des hommes. C' est cette ambition qu' ils voyoient les uns dans les autres, et qu' ils ne voyoient pas en eux-mêmes. C' est cette am-bition dont ils s' entr' accusoient, et dont cha-cun d' eux pensoit être exempt. C' est enfin cette ambition qu' Amypsias et Aristophane re-prochoient à Socrate, Socrate à Antistene, Antistene à Platon, et Platon à Diogene le plus vain de tous les philosophes, qui disoit qu' il étoit semblable à Hercule, et qu' il avoit dompté les passions, qui sont des monstres plus farouches et plus redoutables que ceux que ce

demi-dieu avoit domptez. Comme le faste de ces sages du paganisme est remarqué et blâmé par les historiens de leur vie qui ne leur sont point suspects, il n' est pas necessaire d' apporter d' autres preuves, pour montrer que l' ambition étoit leur passion dominante, et qu' étant sous le joug de la plus violente de toutes les passions, ils n' étoient ni libres, ni magnanimes.

Quant à ceux d' entre les philosophes qui ne voulurent pas accepter le gouvernement des republiques, comme Epicure ; et qui laisserent passer l' occasion de se faire rois, comme Lycurgue et Solon : s' il y avoit une histoire qui nous apprît ce qui se passoit dans le coeur des hommes celebres lors qu' ils faisoient quelque chose de remarquable, la connoissance qu' elle nous donneroit des vrais motifs de leurs actions, nous ôteroit bientôt l' admiration que nous

p137

avons pour celles qu' on louë tant et qui nous paroissent si grandes. Mais au deffaut de cette histoire on ne peut regler l' opinion qu' on en doit avoir, que sur celle qu' en ont les auteurs desinteressez qui ont écrit leur vie, de qui on a sujet de croire que la haine ni la faveur, n' ont eu aucune part au jugement qu' - ils en ont porté.

Ce sont eux qui nous apprennent que Lycurgue ne voulut point usurper le royaume des lacedemoniens, parce qu' il ne le pouvoit faire qu' en faisant mourir son neveu à qui le royaume appartenoit, c' est à dire, sans se souiller d' un horrible crime, et sans perdre la grande reputation d' homme de probité et d' integrité, qu' il avoit acquise. Que Solon ne profita point de l' occasion qu' il eut de se faire roy des atheniens, parce que la querelle des pauvres et des riches étant devenuë une guerre civile, les deux partis qui disputoient l' autorité, s' accorderent à la remettre entre ses mains, et qu' il aima mieux en être le dépositaire par leur agrément, que de se l' approprier par la force et la violence. Et que ce qui obligea Epicure à refuser le gouvernement de la republique d' Athenes, fut qu' il vit jour à se faire chef d' une grande secte, ce qui luy parut plus honorable et plus propre à satisfaire sa sorte d' ambition, que d' être ministre d' un grand etat.

Ce sont aussi les plus fidèles et les plus excellents historiens, qui nous font entendre que ceux qui, à l'exemple des philosophes, ont refusé ou quitté les grandes charges publiques, n'avoient pas des motifs plus louables qu'eux ; que Lucullus ne voulut pas accepter la pleine autorité que le sénat et le peuple lui voulurent donner dans Rome, par la crainte qu'il eût de se commettre avec Pompée ; ce qui est cer-

p138

tain par l'aveu qu'il en fit à Caton, et par la circonstance du temps où il abandonna les affaires, dont il ne se retira tout-à-fait, que lors que Pompée se fut ligué avec Crassus et avec César, et qu'il vit qu'il n'étoit plus en état de lui résister. Que le grand Scipion renonça à la dignité de prince du sénat, et alla finir ses jours hors de Rome, par la rage qu'il eut de se voir traité avec tant d'indignité et d'ingratitude par les romains, dont il avoit porté la gloire si haut, et si fort étendu l'empire ; et de ce qu'ils avoient souffert qu'un tribun du peuple eût osé l'accuser publiquement du crime de peculat. Que Sylla se démit de la dictature, afin que la dernière partie de sa vie étant exempte de cruauté et de barbaries, fit perdre le souvenir de celles qu'il avoit faites ; afin que son nom ne passât point à la postérité chargé de la haine publique, et afin d'éviter la mort violente que ses déportemens horribles lui faisoient craindre.

Ce que Strada raconte de la retraite de Charles-Quint, et de ce qui l'avoit précédée, donne lieu de croire que le desir de se préparer à bien mourir en fut la cause principale, mais non pas l'unique ; et que comme il y a plusieurs ressorts dans une montre, qui tous ensemble en reglent les mouvemens, de même il y a d'ordinaire plusieurs motifs qui se joignent dans l'ame, et qui ont part à tous les desseins qu'elle forme, sur tout à ceux qui ne peuvent être exécutés sans une grande résolution. Ainsi l'on peut penser raisonnablement, que celle que prit Charles-Quint de se dépouiller de ses états, de ses royaumes et de l'empire, lui fut inspirée par sa piété et par le desir de songer et de travailler à son salut, mais que ce motif fut secondé de plusieurs considérations humaines : les plus puis-

santes furent la goute continuelle dont il étoit tourmenté, qui le mit hors d' état de soutenir les grands ennemis qu' il avoit sur les bras ; les deux mauvais succez qu' il eut presque en même temps en France et en Allemagne, lui qui étoit accoutumé d' en avoir d' heureux et de glorieux ; et l' opinion qu' il eut que la fortune l' abandonnoit et qu' elle se declaroit pour Henry li.

Voilà les motifs particuliers qui portent les hommes à refuser et à quitter l' administration des affaires et l' autorité souveraine. Voyons quels sont ceux qu' ils se proposent plus ordinairement.

Il y a deux causes de l' admiration que nous donnent toutes les actions grandes, rares et singulieres ; l' erreur où l' on est qu' elles sont produites par quelque vertu extraordinaire au lieu qu' on les fait presque toûjours par le mouvement de quelque passion, et l' opinion qu' - on a que les passions conservent leur rang dans le coeur de tous les hommes, et que les principales, comme l' amour de la vie, l' avarice et l' ambition y dominant preferablement à toutes les autres : car il est certain que les passions sont rangées differemment dans le coeur d' un chacun d' eux, que les moins considerables, lors qu' elles sont fortifiées par le temperament, tiennent le premier rang, et que les plus foibles, toutes les fois qu' elles sont irritées par les objets, y deviennent les plus puissantes. Ainsi l' amour de la gloire, dès qu' il est enflammé, se trouve plus fort que l' amour de la vie, puis qu' il la fait perdre à tant d' hommes braves. Ainsi la paresse, toute languissante qu' elle est, triomphe de l' ambition, qui est une passion ardente ; parce que la paresse est à l' ame ce que les pavots sont au corps, qu' elle l' assoupit et l' endort, et luy fait trou-

ver cette sorte de sommeil beaucoup plus delicieux que tout ce qui peut la satisfaire quand elle veille.

C' est cette passion dont la force est si peu connue, qui a celle de faire mépriser à l' homme les sceptres et les couronnes : car elle luy fait considerer les soins, les soucis et les in-

quietudes dont sont agitez tous ceux qui tiennent les rênes des monarchies ; quelle prévoyance, quelle vigilance ils doivent avoir ; avec quelle diligence ils sont si souvent forcez de courir aux frontieres de leurs royaumes ; l'obligation où ils sont de dissimuler, de se contraindre, et même de souffrir une infinité de choses desagreables : de sorte que toutes ces vûës l' étonnent et le rebutent si fort, qu' une couronne qui a tant d' appas pour les autres hommes, luy paroist un fardeau qui va l' accabler. " ne soyez pas surpris, disoit Numa aux ambassadeurs romains, si je consulte tant pour sçavoir si je dois accepter le royaume que vous m' offrez ; je méne une vie douce, les obligations dont les rois sont chargez me font peur, et je suis fort peu touché de l' éclat qui les environne. Je m' accommodois fort bien de ma pauvreté, dit Abdolonyme à Alexandre qui le venoit de tirer de la charruë pour le faire roy, et je prie les dieux que je puisse supporter l' état où je me vois élevé, avec autant de douceur et de patience. "

il n' y a point de siecle qui ne fournisse quelque exemple de ces princes ennemis des affaires et du travail, qui refusent ou qui quittent les royaumes et les empires pour jouïr de leur repos, et pour méner une vie oisive. Celly de Diocletien est le plus connu. Cet empereur, le plus cruel de tous les tyrans qui ont persecuté l' eglise, après avoir abandonné

p141

l' empire et s' être reduit à la condition d' un homme privé, fut ravi dans sa nouvelle vie, de n' être occupé d' autre soin que de celuy de cultiver un jardin, parce que la paresse luy faisoit trouver malheureux, tous ceux qui sont engagez par leur état à conduire les peuples, et à remedier à tous les desordres qui arrivent dans les royaumes. Cela est visible par tout ce qu' il fit pendant le temps qu' il tint l' empire : car il y associa Maximin, et crea Cesars Constance et Galere, afin qu' avec tous ces secours il pût porter un fardeau qui luy sembla toujours trop pesant, et que sa vieillesse luy rendit insupportable.

L' incapacité est la seconde cause du refus et du delaisement des royaumes et des empires : car ceux qui se sentent dépourvus des qualitez

necessaires pour le gouvernement d' un etat, ou n' ont pas l' assurance de le prendre, ou s' ils l' ont pris, voyant qu' ils succombent sous le poids d' une si grande charge, ils ont impatience de le quitter.

La troisième cause est une bassesse de coeur, ou si l' on veut luy donner un autre nom, une soumission naturelle qu' ont certaines personnes qui semblent être nées pour obeir, comme il y en a d' autres qui ont une grandeur d' ame proportionnée à la grandeur des sceptres et des couronnes, qui sont dignes de les porter, et qui semblent être nées pour commander. En effet si l' on considere avec attention la difference des lumieres et des talens des hommes, l' on ne doutera point qu' il n' y ait divers ordres d' hommes, comme il y a divers ordres d' anges, et que ceux qui sont d' un ordre inferieur ne soient dans un besoin continuel d' être éclairés, et d' être conduits par ceux qui sont d' un ordre superieur. Une sorte d' ambition grande et delicate,

p142

est la quatrième et dernière cause du refus et du délaissement des royaumes et des empires, parce qu' elle fait voir à ceux qu' elle possède, que les actions magnanimes qu' on fait assez souvent, et que plusieurs personnes sont capables de faire, ne meritent pas d' être souverainement estimées ; qu' il n' y a que celles qu' on fait très-rarement et qui demandent une force d' ame toute extraordinaire, qui par leur rareté et leur singularité distinguent un homme de tous les autres hommes, et l' élèvent au dessus d' eux. C' est cette ambition qui leur fait voir qu' il n' y a point de couronne qu' on doive autant priser que le mépris qu' on en fait, et qu' avec quelque pompe et quelque solemnité qu' on prenne possession d' un royaume, on ne le quitte pas avec moins de pompe. Il paroît que Charles-Quint fut poussé par cette sorte d' ambition à faire la demission de tous ses etats ; car outre qu' il la fit dans une assemblée celebre où assisterent plusieurs rois, reines, princes et princesses, et tous les grands seigneurs des Pays-Bas ; qu' il y fit une harangue éloquente qui fut le panegyrique de ses hauts faits et le dénombrement de toutes ses victoires, et que rien ne manqua à l' appareil de cette ceremonie ; que peut-on

juger de ce prince avide de réputation et de gloire, si ce n' est qu' étant, pour ainsi dire, rassasié de la gloire qu' on acquiert par les grands exploits, il voulut fouler aux pieds toutes ses grandeurs et triompher de luy-même aux yeux de toute l' Europe, afin de mériter par ce nouveau genre de triomphe une nouvelle sorte de gloire.

L' ambition cachée dans le coeur de cet empereur, qui se joignit à sa piété, afin d' avoir quelque part à la plus grande action de sa vie, fait voir qu' on a tort d' attribuer à une vertu

p143

heroïque ce qui se fait quelquefois entièrement, ou du moins en partie, par faste et par vanité ; on n' en a pas moins de se figurer que l' ambition de régner ne peut être étouffée que par quelqu' autre passion plus impétueuse et plus violente ; puis qu' ainsi qu' il a été dit, elle l' est souvent par la paresse et par la timidité.

Si le mépris de la puissance souveraine et du ministère n' est point sincère et vertueux en ceux qui le quittent, comment peut-il l' être en ceux qui ne le quittent point et qui se vantent de le mépriser ? Cependant on voit quelquefois des rois qui tiennent le langage d' Auguste, qui disent que l' éminence de leur rang n' a aucun charme pour eux ; qu' au contraire il leur est à charge ; que leur état est un esclavage honorable, que rien ne leur adoucit, que l' espérance qu' ils ont qu' ils se mettront quelque jour en repos et en liberté. L' on voit de même plusieurs ministres, qui protestent à leurs amis qu' ils ne sont point éblouis de la grandeur de l' état où ils se voyent élever ; qu' ils n' y ont nul attachement, et qu' ils attendent impatiemment le temps où ils ont résolu de se débarrasser de toutes sortes d' affaires. " tromperie grossière ! Dit Sénèque, car qui leur a donné sécurité de vivre ? Aveuglement pitoyable, de ne vouloir vivre à soy que lors qu' il faudra mourir ! " aussi la mort les surprend-elle toujours, et les trouve plongés dans les affaires ; " et leur esprit, dit l' écriture, sort de leurs corps plein d' espérances, et de desseins. "

mais quel jugement doit-on faire de ces grands seigneurs qui se retirent de la cour et vont passer leur vie dans leurs maisons de cam-

pagne ? Ne doit-on pas estimer ces hommes habiles et prudens, de ne se fier point aux pro-

p144

messes de la fortune, et de ne vouloir point que leur bonheur depende de ses caprices ? On répond que ce n' est point par sagesse et par habileté qu' ils prennent ce parti, et que pour l' ordinaire ce sont des gens qui manquent de bien, ou d' esprit, ou de coeur, ou qui n' ont pas l' humeur accommodante, ou qui ont quelque deffaut considerable dans leur personne. C' est pourquoy, dit Seneque, on se mocque de les louer et de dire qu' ils savent vivre : car tout ce qu' on peut dire d' eux est qu' ils savent se cacher. Il ne faut pas néanmoins nier qu' il ne s' en puisse trouver qui ayant toutes les qualitez necessaires pour se produire dans le grand monde, preferent une vie retirée et paisible à la vie de la cour toujours tumultueuse et agitée ; et tel étoit peut-être ce preteur romain qui vivoit doucement dans une maison qu' il avoit fait bâtir hors de Rome, et dont les romains envioient si fort la felicité, qu' ils ne passaient jamais devant sa maison sans dire : ô Vatia, tu sçais vivre ! Cependant Seneque ne croit pas qu' il eût été porté à choisir ce genre de vie par aucun motif estimable, et à dire le vrai, ceux qui comme Vatia, peuvent demeurer à la cour, qui ont moyen de faire de la depense, et qui ont un certain assortiment de qualitez qu' il faut avoir pour y être d' une maniere agreable, ne la quittent point, parce qu' ils s' en détrompent, et qu' ils connoissent la vanité des choses qu' on y poursuit ; ils la quittent au contraire, parce qu' ils ne les ont pas obtenues, et par le dépit qu' ils ont, l' un de ce qu' on a donné le commandement de l' armée à un homme qui a moins de service et d' experience que luy ; l' autre, de ce qu' on luy a refusé une charge qu' on luy avoit fait esperer et qu' il avoit long-temps souhaitée ; et tel autre par

p145

le chagrin que luy donne la soudaine élévation d' un favori en qui l' on ne voit que des

qualitez fort communes, et que la fortune fait elle seule valoir. C' est donc par le dépit de n' avoir pû contenter leur ambition, et pour la contenter en la maniere qu' ils peuvent, que la plupart des gens de qualité prennent la resolution d' abandonner la cour : car le naturel de l' homme est si glorieux qu' il veut toujours être considéré ; de sorte que lors qu' il ne peut faire une grande figure à la cour, il va la faire dans une province où il a de belles terres, où il est visité et honoré par un grand nombre de gentils-hommes qui relevent de luy, et où il se rend remarquable par sa table, par son train et son équipage. Ce n' est pas pourtant l' ambition lassée et rebutée qui les oblige tous à se retirer de la cour. Il y en a quelques-uns parmy eux, du nombré desquels étoit Vatia, dit Seneque, qui aiment si fort la vie douce et agreable, qu' ils renoncent facilement au monde, à sa pompe et à ses grandeurs, et se vont enfermer dans leurs maisons de campagne, afin que leur temps n' y soit occupé d' aucune affaire, ni leur repos troublé d' aucune agitation, et afin d' y goûter les plaisirs sans aucun mélange de peine. Les motifs même de la retraite des philosophes qui paroissent plus honnêtes, ne l' étoient pas effectivement, et il n' y en avoit aucun qui fût vertueux : car les uns, comme Heraclite, s' éloignoient de la compagnie des hommes, parce qu' ils ne pouvoient supporter leurs moeurs ; les autres, comme Democrite, ne s' accommodoient point du sejour des villes et aimoient mieux vivre dans les lieux solitaires et écartez, afin qu' ayant tout leur temps à eux, ils pussent contempler la nature, découvrir ce qu' elle nous nient caché, et satisfaire

p146

un desir insatiable de sçavoir, qu' on ne conte pas, et qu' on devroit conter parmi les choses qui causent plus de prejudices à l' homme, et qui sont les plus contraires à son repos. Quelque image que le mot de magnanime presente à l' esprit, et quelques idées qu' on y attache, il n' y a que les chrétiens qui soient magnanimes : car si le nom de magnanime signifie des hommes libres, à qui le peut-on donner qu' aux chrétiens, que le fils de Dieu a delivrez de l' esclavage du diable, qui tient les ames de tous les autres hommes captives.

Si l' on appelle ainsi ceux qui ont une valeur véritablement héroïque, où trouvera-t' on cette vertu extraordinaire que parmi les chrétiens qui possèdent eux seuls les vraies vertus. Si l' on entend par ce mot, des hommes dont la force ne succombe sous aucune calamité, ne sont-ce pas les chrétiens qui supportent la faim, la soif, l' extrême misère, les douleurs violentes et toutes les adversités, non pour être estimés forts, comme les païens, mais parce qu' ils le sont véritablement par l' assistance que Dieu leur donne. Et si l' on conçoit les gens magnanimes comme des gens fermes et intrepides, à qui peut-on attribuer cette intrepidité qu' aux chrétiens, puisque les plus faibles d' entr' eux défont les tyrans ; que la mort et les supplices les plus cruels n' ébranlent point leur courage, et que leur fermeté vient de la grandeur de leur vertu, au lieu que celle des païens venoit de leur vanité. Enfin si l' on tient pour magnanimes ceux qui méprisent les royaumes et les empires, c' est aux seuls chrétiens à qui ce nom est dû, parce qu' il n' y a qu' eux qui les méprisent véritablement, étant certain que les couronnes luisent avec tout leur éclat aux yeux de ceux qui les refusent par l' amour de leur re-

p147

pos, et qu' ils voyent la royauté comme le comble des grandeurs humaines : il n' en est pas de même des vrais chrétiens, ils voyent toute la terre comme un petit amas de poussière et de boue partagé en plusieurs portions qui paroissent aux hommes vains, de grandes principautés et de grands empires. De sorte qu' il n' y en a pas un qui ne puisse dire avec le prophète Jérémie : " j' ay porté ma vûe sur toute la terre, et bien loin d' y avoir vû quelque chose de grand, je l' ay trouvée et vuide et n' y ay rien vû. "

CHAPITRE 20 LE MEPRIS DES RICHESSE

l' habileté de l' orgueil humain est inconcevable. Il n' est point d' homme à qui il n' enseigne le moyen de se relever. Il apprend aux princes et aux grands seigneurs à se prévaloir du privilège de leur naissance, et à la

rendre visible par la beauté et la magnificence de leurs palais, par la richesse de leurs meubles, par le nombre de leurs domestiques, et par la grandeur de leurs équipages. à ceux qui sont d' une condition mediocre, à se tirer du commun par leurs talens, par leur esprit et leur industrie. Aux hommes vertueux, à faire connoître et éclater leurs vertus, et à ceux en qui il ne se trouve soutenu d' aucune bonne qualité ni d' aucune vertu, à s' élever par l' ambition, où à se mettre au dessus des autres par la fierté, et même par l' audace et par l' insolence.

Mais l' habileté de l' orgueil de l' homme paroît beaucoup plus dans l' adresse qu' il a de tourner ses defauts et ses malheurs à son avan-

p148

tage : car s' il n' a point de vivacité ni d' ouverture d' esprit, il fait entendre qu' il est sensé et judicieux. S' il dissipe son bien, c' est qu' il le méprise. Si son épargne va jusqu' à l' avarice, c' est qu' il aime à sçavoir son conte et à vivre d' ordre. S' il n' est point soigneux en amitié, c' est qu' il se reserve pour les occasions importantes. S' il est mal à la cour, c' est qu' il ne sçauroit faire des bassesses et des lâchetés, et s' il n' a point de charges et d' emplois, c' est une preuve de sa probité et de sa vertu.

Si l' orgueil use de cette adresse dans tous les hommes en general, de quels artifices devoit-il se servir dans les philosophes, dans lesquels il étoit extraordinairement éclairé, et où on le voyoit avec toute son enflure ; et doit-on être étonné s' il les obligeoit à renoncer à la gourmandise et à toutes les passions du corps qui l' humilient et qui le des-honorent, et leur laissoit les passions de l' esprit qui le favorisent et l' entretiennent.

Doit-on s' étonner s' il leur inspiroit à tous le desir de devenir sçavans, afin de se rendre recommandables ; si ce desir les excitoit à faire à l' envi les uns des autres de nouvelles découvertes dans les sciences, et si l' on voit que c' est à ce desir ambitieux qu' il faut rapporter la diversité de leurs sectes, de leurs principes et de leurs opinions, bien plus qu' à la différence de leurs esprits.

Voilà l' artifice qu' il emploïoit à l' égard de tous les philosophes, afin que ce genre d' hommes, qui d' ordinaire n' ont ni naissance, ni

valeur, et qui ne sont point capables d'affaires, pûssent avoir dans le monde un rang à peu près semblable à celui des grands capitaines, des grands politiques et des personnes de haute condition. Pour ceux qu' il trouvoit dépourvûs de biens, il leur mettoit dans l' es-

p149

prit qu' il falloit travailler à se rendre honorable l' état d' avilissement où le mettoit la nécessité, et leur faisoit entendre que pour y réussir, ils n' avoient qu' à faire profession de mépriser les richesses, et que le mépris de l' or et de l' argent étant un sentiment rare et plus estimable que tous les biens de la fortune, il leur feroit incomparablement plus d' honneur que la pauvreté ne fait de confusion.

Il leur faisoit voir encore qu' ils n' avoient pas de meilleur moyen pour se venger de l' injure que la fortune leur avoit faite en les faisant naître pauvres, que de décrediter les richesses, et de convaincre les hommes qu' elles sont indignes de leur affection et de leur recherche. Car comme les richesses sont le plus grand present dont la fortune gratifie ses favoris, puis qu' avec elles on peut jouir de tous les plaisirs, et parvenir aux honneurs et aux dignités, montrer qu' il n' en faut faire aucun cas, c' étoit montrer qu' il n' en faut point faire de sa faveur.

Enfin il leur faisoit comprendre que lorsque les hommes ont un avantage, il faut qu' ils le mettent en vûë et le fassent remarquer aux autres, afin d' en être estimez et considerez, et que lors qu' ils ne l' ont pas, il faut qu' ils imaginent quelque biais propre à en faire valoir la privation.

Il semble que l' orgueil suscita la secte des cyniques, pour montrer que l' homme peut acquerir les plus grandes vertus par ses propres forces, et pour nous apprendre en même temps qu' il trouve toûjours quelque invention et quelque stratageme pour tirer sa gloire de ses disgraces. Car ces philosophes menoient une vie austere, étoient vêtus grossierement, et pratiquoient la pauvreté avec tant de severité, qu' ils vivoient d' aumônes ; mais aussi

p150

avec tant d'ostentation qu'ils donnoient à connoître qu'ils faisoient vanité de la pratiquer : " nous nous glorifions d'être pauvres, disoit Cratés ; je me passe de tout de même que les dieux, " disoit Diogene. Mais l'on aperçoit beaucoup mieux la vanité de ce philosophe par ses actions et par ses procédés, que par ses paroles. Car Alexandre l'étant allé voir au faux-bourg de Corinthe, et l'ayant trouvé couché à terre, il se leva à peine, répondit fierement à ses demandes, refusa l'argent qu'il luy offrit, et ne fit pas grand conte de sa visite : néanmoins Alexandre qui étoit souverainement avare et ambitieux, revint à Corinthe plein d'admiration et d'étonnement d'avoir trouvé un homme qui luy avoit paru peu sensible à l'honneur et tout-à-fait desintéressé ; mais ceux qui l'accompagnoient, furent d'un autre avis, et jugerent que les manières de Diogene étoient bizarres, vaines et affectées.

Socrate fit le même jugement de l'esprit qui animoit les cyniques, car Antisthene, qui étoit chef de leur secte, se présentant à luy avec un manteau déchiré en plusieurs endroits, Socrate luy dit : " je vois ta vanité par les déchirures de ton manteau. "

aussi furent-ils desapprouvez de tous les philosophes, excepté des stoïciens, et Epicure qui fut si severe dans sa vie et dans ses opinions, fit une règle exprès, par laquelle il deffendit à ses disciples de les imiter. " le sage, dit-il, ne gueusera point et ne vivra point à la façon des cyniques, ce qu'on est bien aise de rapporter, " afin qu'on voye que les vertus qui ont le plus éclaté parmi les payens, sont celles dont ils ont reconnu eux-mêmes la fausseté, et qu'ils ont le plus généralement condamnées.

p151

Mais ce n'est pas seulement par le témoignage de ceux qui étoient du temps des cyniques, et qui les avoient connus, qu'on prouve que l'amour de la pauvreté dont ils faisoient profession, n'étoit qu'une vertu apparente, on le fait voir encore par les raisons qu'on a touchées, dont la première est, que la plupart s'étoient trouvez pauvres, ou l'étoient devenus, comme Diogene, qui ayant

été banni de son país pour un crime deshonorant, fut contraint de demander l' aumône. Ce qui paroît d' autant plus veritable, que les philosophes qui avoient de grands biens, ne s' aviserent jamais de faire voeu de mendicité ; que Platon et Aristote étoient toûjours, l' un proprement et richement vêtu, et l' autre meublé magnifiquement, et que Seneque, qui croit avec tant de vehemence contre le luxe, avoit un superbe palais dans Rome, et une maison à la campagne, où l' on voyoit tout ce qu' il y a de plus rare et de plus curieux.

Outre cela il est visible que l' orgueil, qui sollicite continuellement les hommes à donner une face honnête à tout ce qui leur est honteux, conseilla aux cyniques d' insinuer à ceux qui les voyoient, que la pauvreté leur avoit semblé digne de leur choix, qu' ils avoient l' ame assez forte pour ne pas craindre les besoins, les incommodités et les souffrances d' un état où tout le monde craint de tomber, et qu' ils avoient vaincu l' avarice dont la plupart des gens sont esclaves.

La victoire de l' avarice flatte l' orgueil humain, parce qu' il en est de cette passion comme des fleuves où entrent plusieurs rivieres qui les grossissent et rendent leur cours violent et impetueux. Le desir d' avoir tout ce qui est necessaire pour la conservation de la vie, la

p152

passion d' acquerir assez de bien pour vivre commodement et se tirer de la gêne où l' on est quand on n' a precisement que ce qu' il faut pour vivre, celle d' avoir moyen de goûter les plaisirs et de mener une vie delicieuse, l' envie de s' élever par les charges, de vivre avec honneur et avec éclat, et plusieurs autres passions se joignent à l' avarice, et luy donnent une ardeur et une force extraordinaire. D' ailleurs l' avarice n' est pas du nombre des passions que le coeur de l' homme apprehende, parce que leur joug luy est incommode ; il trouve, par exemple, dans la haine une aigreur qui luy déplaît ; il se sent trop pressé par les desirs impatiens de la vengeance, et trop agité par les transports et la violence de la colere, c' est pourquoy il fait quelque resistance à ces passions ; mais il a une peine extrême à se deffendre de l' avarice, qui est au rang des passions

utiles et agréables.

De plus les riches ont des avantages qui égalent leur condition à celle des rois, et d'autres par lesquels elle semble luy être préférable. La condition des hommes riches et opulents paroît n'être pas inférieure à celle des rois en ce qu'on les honore, qu'on leur fait la cour, qu'ils ont tout à souhait, et que l'étendue de leur pouvoir est incompréhensible. Elle est plus avantageuse en ce que leur félicité est pure et continuelle, au lieu que celle des souverains est mêlée de soucis, et souvent interrompue par des affaires fâcheuses, et parce aussi que l'abondance des biens met l'homme dans une indépendance plus grande en quelque manière que n'est celle des rois, puisque quelque absolu qu'ils soient, ils sont obligés d'avoir mille égards et mille circonspections, et de garder des mesures avec tous les autres rois, et même quelquefois avec leurs

p153

propres sujets. De sorte qu'on pourroit dire de l'opulence ce que Carneade disoit de la beauté : " que c'est la royauté des personnes privées, et ce que Chrysippe disoit de la vertu : que c'est une royauté sans sujétion. "

on a mis devant les yeux tous les avantages que donnent les richesses, et la grandeur de l'attachement qu'on a pour elles, afin que l'on comprenne que les cyniques embrassèrent la pauvreté et quelques autres vertus qui n'étoient point en usage parmi les payens, pour effacer par leur éclat celles des autres philosophes, et pour avoir un degré d'excellence au dessus d'eux pareil à celui que les philosophes avoient au dessus du commun des hommes par la pratique des vertus ordinaires. Leur manière de s'habiller, non seulement grossière, mais singulière, découvroit assez elle seule l'intention qu'ils avoient, et que tout ce qu'ils faisoient, n'étoit que pour être regardés des hommes : " ce qui vérifie ce que dit S. Cyprien : que les philosophes n'avoient pas la vérité des vertus, qu'ils n'en avoient que le faste. "

le mépris des richesses, qui mit les cyniques en si grande vogue, n'étoit donc qu'hypocrisie et que vanité en ceux qui quittoient leur bien, comme Cratés qui vendit son pa-

trimoine et en distribua l' argent aux thebains : en ceux qui refusoient les dons qu' on leur vouloit faire, c' étoit une ambition qu' ils avoient de paroître plus reformés dans leurs moeurs, et plus parfaits que les philosophes les plus celebres de ce temps-là, tels qu' étoient Aristote, qu' Alexandre combla de biens, Pyrron, qui accepta dix mille pieces d' or, dont le même Alexandre luy fit present et Platon, qui reçut de Denys Le Tyran quatorze cens mille

p154

livres. Dans les autres cyniques le mépris des richesses étoit une reparation qu' ils se faisoient à eux-mêmes du tort qu' ils croyoient que la fortune leur avoit fait, ou cette sorte d' adresse avec laquelle l' homme fait toûjours une vertu du mépris de ce qu' il n' a pas et qu' il ne sauroit avoir.

Ce n' est pas même dire assez de dire que le mépris du bien n' étoit en eux ni vertueux, ni sincere, il faut encore ajoûter qu' il n' étoit pas sensé, car il n' est pas du bon sens de se priver des douceurs et des commodités de la vie, pour s' attirer de vaines louanges.

Il n' y a que les vrais chrétiens qui n' estiment point les richesses, et en qui le peu de cas qu' ils en font, soit un sentiment solide et sensé, parce que c' est par l' esperance qu' ils ont de joûir de Dieu qu' ils sont dégoûtez de tous les biens temporels, et qu' un chacun d' eux dit avec le prophete : " seigneur, je sçay ce qui m' attend au ciel, et sans toy que puis-je desirer sur la terre ? " outre cela, l' ecriture leur enseigne que le soin d' amasser des tresors engage à mille soins qui occupent tout le temps qui nous est donné pour l' employer à faire nôtre salut, que le coeur de l' homme est toûjours où sont ses tresors, et que l' orgueil naît des richesses comme un ver qui ronge le coeur des riches ; c' est pourquoy les vrais chrétiens craignent les richesses, et se garantissent du desir de s' enrichir comme de la plus dangereuse tentation et du plus redoutable piege du diable. Et c' est pourquoy aussi il y en a un si grand nombre qui rompant tous les liens qui les attachent au monde, se dépouillent de leurs biens et se déchargent de ce fardeau afin de marcher avec plus de facilité, et de s' avancer dans les voyes que Dieu nous a marquées pour

aller à luy, et afin d'imiter et d'honorer par leur pauvreté volontaire celle de Jesus-Christ, qui étant riche, dit S Paul, se fit pauvre pour nous sauver.

Comme on n'a pû représenter dans ce discours tous les sentimens ambitieux que l'orgueil inspira aux philosophes, on continuera de traiter cette matiere dans le discours suivant, et l'on y achevera le portrait des cyniques, qu'on n'a fait qu'ébaucher en ce luy-cy.

CHAPITRE 21 PATIENCE A EGARD DES I

On n'est pas d'accord dans la morale, si l'orgueil doit être rangé parmi les vices, ou s'il doit être mis au nombre des passions. Ceux qui ont l'esprit tellement rempli des idées de la philosophie commune, qu'ils n'ont plus la liberté de s'en former d'autres, comprenant que l'alteration du corps est essentielle aux passions, ne peuvent souffrir qu'on donne ce nom à ce qui n'est qu'une vicieuse disposition de l'ame, et s'élevent contre ceux qui disent que l'orgueil est une passion comme contre des gens ignorans, ou engagez dans quelque grande erreur ; mais ils ne prennent pas garde que les definitions des noms sont arbitraires, et que comme il leur est permis d'appeller passions les mouvemens de l'ame, dont la violence change l'état du corps, il n'est pas deffendu aux autres de nommer passions les mouvemens de l'orgueil, en ce qu'ils changent celui de l'ame, qu'ils s'y élevent contre les

ordres de la raison, qu'ils s'opposent à l'exécution de ces mêmes ordres, en un mot en ce qu'ils font souffrir l'ame et la tyrannisent. Or l'on n'a qu'à se consulter soy-même pour être éclairci que l'orgueil fait dans l'ame tous les effets des passions, et qu'il n'y en a aucune qui soit si vive, si sensible, si delicate, si soudaine, si rebelle et si opiniâtre : car un homme n'est pas plutôt offensé que l'orgueil luy fait sentir l'injure qu'on luy a faite, qu'il la

luy exagere et le porte à se venger promptement, sans que la raison ait ni le temps, ni le pouvoir de moderer l' ardeur de ses mouvemens ; de sorte que l' homme qui a trouvé le moyen de se rendre maître de toutes ses passions en leur en opposant de plus violentes, n' a jamais sçu trouver le secret de domter l' orgueil.

S' il y a des gens qui ayent de la peine à croire que l' orgueil soit une passion, du moins n' y a-t-il personne qui fasse difficulté d' avoüer qu' il est l' ame des passions humaines, qu' il les remuë et les enflamme quand il veut et comme il luy plaît, et les fait servir toutes à l' unique dessein qu' il a que l' homme soit honoré et considéré. Ce qui est merveilleux, est qu' il employe à ce dessein les passions les plus basses, comme la volupté, et qu' il porte les hommes effeminés à faire une chere propre, polie et delicate, à être couchez mollement et à chercher tout ce qui flatte les sens, et qui rend la vie agreable, afin que leur état heureux leur tienne lieu d' excellence, et que n' ayant point d' envieux de leur merite, ils en ayent de leur felicité.

Voilà ce que fait l' orgueil pour arriver à la fin qu' il se propose de faire honorer l' homme, et voilà ce qu' il fit jusques au temps des philosophes, où il semble qu' il aperçut qu' il n' étoit

p157

pas servi à son gré par les passions ordinaires, que l' avarice en procurant des richesses aux hommes, n' empêche pas qu' ils ne soient ordinairement les plus méprisables, que les honneurs qu' on rend aux magistrats et à tous ceux qui sont en autorité sont des honneurs forcés, et que l' avantage qu' ont les personnes qui sont heureuses par l' affluence des plaisirs, sur celles qui n' ont pas la même felicité, n' est estimé que par le vulgaire. C' est pourquoy il imagina une nouvelle sorte d' ambition plus propre à le satisfaire, et fit prendre garde à l' homme que tirant la dignité de sa nature de la raison, toute son ambition et toute son étude devoient être de la cultiver, de la polir et de la perfectionner, et que la perfection de la raison étoit capable elle seule de luy donner une veritable excellence.

C' est cette sorte d' ambition qu' il fit naître dans le coeur de Socrate, et que Socrate com-

muniquea à tous les chefs des principales sectes des philosophes dont-il fut le maître, et le modèle sur lequel ils se formerent, parmi lesquels Antisthene, Diogene et tous les autres cyniques furent ceux qui s'appliquèrent le plus à imiter les manières et les mœurs de ce philosophe, et particulièrement sa patience, vertu jusqu' alors inconnue aux payens, et qui l'avoit rendu l'admiration de toute la Grece.

C'est de luy que les cyniques apprirent qu' - ils ne devoient pas consumer leur temps à l'étude des sciences vaines et inutiles qui enflent le coeur de l'homme, ni à l'acquisition des honneurs et des richesses qui le corrompent, mais à celles des saines opinions qui le rectifient ; qu'il falloit pour cela resister au torrent de la coutume où tout le monde se laisse entrainer, et se détromper des opinions populaires.

p158

C'est ce même philosophe qui leur enseigna que l'ignorance étoit la source de tous les malheurs des hommes, et que parmi les erreurs où ils étoient tombez depuis qu'ils s'étoient soustraits à la conduite de la raison il n'y en avoit point de plus étrange et de plus pernicieuse que celle où ils étoient, qu'ils ne doivent rien souffrir les uns des autres, qu'il falloit prendre de grandes vengeances des plus petites injures, et qu'on étoit deshonoré si l'on ne tiroit raison des affronts qu'on avoit reçus ; que par cette erreur les hommes étoient devenus semblables aux animaux les plus feroches et les plus furieux qui se lancent les uns sur les autres, mais que la raison droite et éclairée découvroit facilement la fausseté de cette opinion, et qu'on la pouvoit détruire par quelques reflexions qu'il leur faisoit faire en cette maniere.

Il faut considerer que si l'on n'est sage et vertueux qu'à proportion de ce qu'on suit les regles de la raison, le premier devoir d'un homme qui le veut être, est de s'instruire de ce que la raison luy prescrit en toutes rencontres, et que c'est à quoy manquent tous ceux qui sont dans la disposition et dans la resolution de ne rien souffrir.

Que selon l'ordre de la raison et de la justice, l'honneur suit les bonnes actions, et la

honte les mauvaises et vicieuses, et que c' est un visible renversement de cet ordre qu' un homme qui a donné un soufflet n' en soit pas moins estimé, et qu' on regarde comme un lâche celui qui l' a enduré avec patience, que l' attentat criminel de l' un ne soit suivi d' aucune infamie, et que l' autre soit flétri par la pratique de la vertu.

Qu' outre que la patience est une vertu, et que le sage est obligé de les avoir toutes, la

p159

raison veut qu' étant tous capables des mêmes emportemens, nous excusions dans les autres ce que nous voulons qu' on excuse en nous. Que l' erreur, la foiblesse et le peu de sens de ceux qui s' emportent contre nous, et même assez souvent l' inconsideration de nos procédés ont d' ordinaire la meilleure part aux injures qu' ils nous font, qu' on nous offense rarement par une pure intention de nous nuire, et qu' il n' y a pourtant que cette intention qui doive nous offenser.

Que l' homme n' est pas moins sujet aux injures et à la malignité des hommes qu' aux injures de l' air et à la malignité des astres, qu' il doit souffrir le dereglement de leur esprit et de leurs actions, de même que le dereglement des saisons, et que comme il ne se met point en colere contre un cheval qui luy donne un coup de pié, ou contre la foudre qui tombe sur sa maison et qui la brûle, il ne doit pas non plus se fâcher contre les hommes furieux qui se ruënt sur luy, et qui par la violence de leur passion, agissent avec plus de liberté, mais avec autant d' aveuglement que les causes naturelles, et avec autant de ferocité que les bêtes.

Que la vertu qui affermit l' homme au milieu des plus grands dangers, doit l' affermir à l' égard des attentats des hommes, et que celui qui n' a pas le courage de supporter une injure, est aussi lâche que celui qui recule devant les ennemis.

Qu' il n' est pas du bon sens de nous faire du mal à nous-mêmes, et d' augmenter celui qu' on nous fait ; que c' est pourtant ce que font les impatiens lors qu' ils se laissent transporter à la violence de la colere dès qu' ils se sentent frappez, puisque cette violence est moins supportable que celle qu' on nous fait en nous

donnant un soufflet.

p160

Que toutes les persecutions et tous les outrages que nous peuvent faire les hommes méchans et audacieux ne sont pas des maux qu' on fasse, mais des maux qu' on souffre, et qui par consequent ne nous ôtent point la vertu, que c' est-elle pourtant qui est le vray bien de l' homme, que nous ne sçaurions perdre ce bien precieux que par nos propres actions, quand elles sont contraires à la raison, et que nous le perdons par nos emportemens et par nos vengeances.

Que le plus grand mépris et les affronts les plus sanglans ne nuisent point à nôtre reputation dans le sentiment des personnes solides et équitables, mais seulement dans l' opinion des peuples, à laquelle le sage n' a nul égard, parce qu' il marche dans une route opposée au cours des opinions populaires, comme les plantes vont contre le cours des cieux.

Qu' à l' égard des choses fâcheuses et incommodés, comme sont l' esprit de travers et la mauvaise humeur de ceux avec qui nous vivons, et la privation des commodités de la vie, le chagrin qu' on en prend est beaucoup plus incommode et plus fâcheux outre qu' il est blâmable parce qu' il est volontaire, au lieu qu' on merite d' être loué quand on endure ce qui trouble et qui inquiete sans s' impatienter, sans se plaindre et sans murmurer.

Que de ces reflexions il s' en forme des maximes qui fortifient la raison, la rendent invincible, et la mettent en état de pouvoir reprimer les mouvemens de toutes les passions. Voilà les raisonnemens de Socrate et de ses disciples, dont ils eussent reconnu la foiblesse, s' ils eussent consulté leurs propres experiences : mais l' orgueil qui raisonnoit avec eux, les aveugloit si fort, qu' ils étoient tous préoccupés de cette opinion, que dès que la raison

p161

de l' homme est fortement persuadée qu' il doit suivre le bien honnête dans toutes ses actions, elle luy suffit pour redresser toutes ses inclina-

tions deregliées, et pour vivre vertueusement et heureusement.

Mais si ces fameux philosophes qui se piquoient de raisonner juste, eussent fait réflexion sur ce qui se passoit en eux, ils eussent aperçu que les passions s' élèvent soudainement dans l' ame, que leur premier effet est d' y éteindre la lumiere de la raison, et d' ôter à l' homme la vûë de ces grandes maximes, qui selon leur opinion, font toute la force du sage. Que si l' homme les entrevoit et qu' il se dise à luy-même qu' il faut toûjours suivre le bien honnête, qu' un homme qui est en colere n' est plus à soy, qu' il ne faut pas rendre le mal pour le mal, mais pardonner céluuy qu' on nous fait, et opposer à l' aigreur et à la haine de ceux qui nous maltraitent, la douceur et la patience, que les affronts qu' on nous fait ne ternissent point nôtre reputation, et que quand même ils la detruiroient, nous devrions nous consoler de cette perte et de toutes celles que nous pouvons faire, pourvû que nous conservions la vertu, il se dit toutes ces maximes sans les entendre, et elles sont dans son esprit comme elles sont dans l' esprit de ceux qui dorment, qui n' en font aucun usage, ou dans la bouche des enfans, qui les ayant apprises par coeur, les recitent sans savoir ce qu' ils disent. " il est même certain, dit Aristote, que lors que la droite raison a prononcé qu' il faut preferer le bien honnête à tous les biens utiles et agreables, la passion, qui la tourne comme il luy plaît, luy fait conclure, ou conclut elle même tout le contraire : c' est ce qui est parfaitement representé et exprimé par ces vers " :

p162

(...).

Il faut ajoûter que ce n' est pas seulement par la force des passions que nous resistons à la raison et que nous avons le pouvoir de faire tout le contraire de ce qu' elle dicte, mais aussi par celle de nôtre depravation naturelle, et que toutes les fois que l' homme delibere, ce n' est pas son esprit, mais son coeur qui conclut et qui luy fait prendre le parti où il se trouve penché par le poids de sa corruption. Comment veut-on donc qu' un homme à qui on donne un soufflet ou des coups de bâton, ait le loisir de raisonner et de r' appeller

dans son souvenir les vérités utiles au règlement de la vie que l'étude de la philosophie luy a apprises ? Les cyniques et les stoïciens doivent d'autant plus demeurer d'accord que cela n'est pas possible, qu'ils prétendent seulement que les coups ne sont pas injurieux au sage, et avouent qu'il les trouve sensibles et douloureux. Ce qui vient de ce que l'union de l'ame et du corps est si étroite et si intime, que les maux de l'un passent incontinent à l'autre ; ainsi un homme qu'on attaque, ne se sent pas plutôt frappé, qu'il se porte à la vengeance si soudainement, que la raison n'a ni la liberté, ni le temps de luy donner ses conseils.

Ce n'est pas dans les seules occasions surprenantes que nous éprouvons que les passions et la cupidité nous gouvernent, nous l'éprouvons encore dans celles que nous avons prévues ; je sçay que je dois traiter d'affaires

p163

avec un homme prompt, difficile et déraisonnable, je ne le vas trouver qu'après avoir pris une forte résolution de ne me point fâcher, quoy qu'il dise, et de quelque manière qu'il se comporte. Cependant dès que j'ay de la peine à luy faire entendre raison, je m'allume et je m'emporte, et je sens alors le miserable état où le péché a réduit les hommes, puisqu'ils font le mal qu'ils ne voudroient pas faire, et qu'ils n'ont pas la disposition de leur propre coeur. Ce qui est étonnant, est que cela arrive aux chrétiens en qui la grace règne, et qui ont une piété sincère, et c'est ce qui leur fait entendre avec combien de raison le fils de Dieu leur a si fort recommandé de veiller sur eux, et d'invoquer le secours de Dieu par des prières continuelles.

On ne comprend pas comment les philosophes n'apperçurent pas la foiblesse et l'impuissance de la raison, et on le trouve d'autant plus étrange qu'ils sentoient la revolte des passions et la malignité de nos inclinations naturelles, et qu'ils ne faisoient pas difficulté d'avouer qu'ils tomboient dans les fautes qu'ils condamnoient le plus, et qu'ils avoient le plus de soin d'éviter. Qu'il est malaisé de dépouiller l'homme, disoit Pyrron, toutes les fois qu'il s'étoit mis en colere malgré la conviction qu'il avoit, qu'on est tout-à-fait semblable à

un homme qui a l' esprit aliené autant de temps qu' on est transporté de cette passion. " nous sommes tous imprudens, étourdis, emportez, querelleux et ambitieux, disoit Seneque, et pour ne pas dissimuler la playe du genre humain, nous sommes tous méchans. " mais ces connoissances et ces aveux ne leur ôtoient point l' orgueilleuse persuasion qu' ils avoient que l' homme n' a besoin que de sa raison pour se bien conduire, et que pourvû qu' on ait

p164

été soigneux de regler ses opinions, elle luy enseignoit des remedes et des secrets propres à guerir toutes ses passions.

La connoissance et l' experience de leur foiblesse ne leur faisoit point changer d' opinion, parce que l' orgueil leur faisoit croire qu' ils ne succomboient à la volupté, à la colere et aux autres passions, que par la negligence de la raison, et par le peu de soin qu' ils avoient eu d' imprimer profondement dans leur esprit les avis et les enseignemens des sages : (...).

Mais quel étoit donc le principe de la patience de Socrate, des cyniques, et de quelques autres payens qui en donnerent de si grands exemples ? C' étoit la plus delicate ambition qui puisse se former dans le coeur de l' homme. C' étoit une envie de persuader au monde qu' ils avoient atteint la perfection de la raison, et que sur les sujets les plus importans ils étoient beaucoup plus éclairés que les autres hommes. C' étoit un orgueil caché qu' on ne sçauroit faire connoître qu' en faisant le portrait de ces philosophes.

Les cyniques, ainsi qu' il a été dit, eurent pour but de copier Socrate ; parce que l' oracle avoit déclaré que c' étoit le plus sage de tous les hommes, parce qu' il faisoit un fort grand bruit dans la Grece, et qu' ils en vouloient faire, comme cela se voit par toutes leurs actions, et par la curiosité qu' eut Diogene de sçavoir du même oracle par quel moyen il pourroit faire parler de luy. Ils furent encore portez à cette imitation par le rapport qu' il y avoit entre leur orgueil et celui de ce philoso-

p165

phe, qui leur donnoit de semblables inclinations, avec cette difference, que les cyniques outrerent la maniere de vivre et les opinions de Socrate, leur esprit n' étant ni si grand, ni si réglé que le sien.

Comme ils se sentirent dépourvûs de ces grandes qualitez que tout le monde s' accorde a respecter en ceux qui les ont, et qu' ils virent qu' ils ne pouvoient pas meriter l' estime des hommes, ils travaillerent à la surprendre, et ne pouvant être au rang des personnes excellentes, ils se mirent sur le pié des personnes extraordinaires.

Ils temoignoient donc par leurs actions et par leurs discours qu' ils se croyoient au dessus de la censure des hommes ; ils avoient des opinions bizarres ; ils combattoient celles qui étoient le plus generalement reçûes, et faisoient profession de se moquer des loix de la pudeur et de la bienséance.

Ils étoient si méprisans, dit Diogene Laërce, qu' ils en étoient insupportables, car ils étoient ravis de ce que bien souvent des gens les desapprouvoient et se mocquoient d' eux, et faisoient gloire de mépriser les mépris des hommes.

Ils avoient l' humeur si moqueuse, qu' ils tournoient en ridicule ces sortes de gens qui ne donnent aucune prise sur eux, et même ceux qui les avoient battus ; de sorte que Cratés ayant été frappé au front, mit un papier sur le coup, avec cette inscription,

nicodromus faciebat .

Ils étoient mordans, et leurs discours n' étoient pas tant des exhortations à la vertu, que des invectives contre les vices et contre ceux qui les avoient, qu' ils nommoient, ou qu' ils designoient d' une maniere à les faire connoître. Ils alloient même dans les maisons de ceux

p166

qui traittoient leurs amis et qui faisoient de grands festins, et leur reprochoient avec aigreur et avec outrage leurs profusions et leurs gourmandises.

Ils avoient tant d' aversion et de haine pour tous les hommes, qu' on peut dire que c' étoit une société de misanthropes qui faisoient leur joye de la honte et des persecutions qu' ils faisoient aux autres. Cette étrange disposition

parut en Diogene, lorsque voyant des femmes pendues à des oliviers, il dit : " plutôt aux dieux que tous les oliviers portassent un si beau fruit. "

ils parloient aux rois, non comme les personnes sages et magnanimes, qui savent allier le respect qui est dû aux princes souverains avec la liberté avec laquelle ils ne craignent jamais de dire la vérité, mais avec arrogance et avec une effronterie qui alloit jusqu' à l' impudence.

Enfin la patience qui leur donna tant de vogue, étoit si fausse et si vaine, qu' il étoit visible qu' ils la pratiquoient, non seulement afin qu' on crût qu' ils avoient surmonté l' inclination qu' on a à la mollesse, mais qu' on crût aussi qu' ils s' étoient endurcis au travail, et rendus insensibles à toutes les choses les plus incommodes et les plus dures. C' est par cette ambition que Diogene, qui s' étoit fait le spectacle du peuple amoureux et admirateur de la nouveauté, se rouloit l' été dans le sable brûlant, et embrassoit au coeur de l' hyver des statues toutes couvertes de neige ; étant même un jour assis près d' un canal qui déborda soudainement, il ne changea jamais de place, et se laissa couvrir d' eau ; ce qu' un grand nombre de gens regardoient avec étonnement, lorsque Platon, qui passoit, leur dit : " si vous voulez qu' il s' ôte de là, vous n' avez qu' à re-

p167

tourner chez vous " : marquant par là la vanité de ce philosophe, qui ne faisoit ces actions bizarres aux yeux du monde qu' afin d' en être estimé.

Socrate avoit toutes ces mauvaises qualités ; il se glorifioit de ce qu' il étoit simplement vêtu, de ce qu' il ne buvoit point de vin et se nourrissoit de viandes communes, et quand il voyoit la multitude de vivres, de draps et d' étoffes qu' on exposoit en vente, ils s' admiroit luy-même, et disoit : " combien y a-t' il de choses dont je n' ay pas besoin ?

Sa patience, ainsi qu' elle est représentée par ceux qui l' avoient observé de près, étoit concertée et pleine de faste : (...).

Il étoit si superbe, qu' il ne faisoit aucun cas des louanges, ni des blâmes qu' on luy donnoit, et qu' il traitoit du dernier mépris ceux qui osoient luy attribuer le moindre

deffaut.

Il étoit moqueur et mordant, et au lieu de reprendre avec douceur ceux qu' il vouloit corriger, il les aigrissoit et les irritoit par des railleries picquantes, qui animerent contre luy les principaux d' Athenes, et furent la vraye cause de sa mort.

En un mot ses vices étoient très-réels et toutes ses vertus feintes et contrefaites, mais elles étoient contrefaites par l' esprit le plus fin et le plus delié qui ait jamais été dans le monde, et c' est pourquoy elles ressembloient si fort aux vertus sinceres et veritables. C' étoit, dit Timon, un excellent imposteur. C' étoit, disoit Caton le censeur, " un ambitieux, qui sous pretexte de reformer les moeurs

p168

des atheniens, s' en étoit rendu le maître, et exerçoit sur eux un empire tyrannique. "

or qui ne voit que le mépris, la moquerie, l' aversion generale qu' on a pour tous les hommes, qui fait qu' on n' en peut supporter aucun, l' hypocrisie, l' insolence, le faste et la vanité sont les marques et les effets de l' orgueil.

Cela étant, c' est aux personnes intelligentes et équitables à juger si c' est avec raison que Montagne trouve mauvais qu' on fasse voir que les actions des payens qu' on a le plus admirées, étoient corrompuës par leur vanité. " je vois, dit-il, la plupart des esprits de mon temps faire les ingenieux à obscurcir la gloire des belles et glorieuses actions anciennes, leur donnant quelque interpretation vile, et leur controuvant des occasions et des causes vaines. Grande subtilité ! Qu' on me donne l' action la plus excellente et la plus pure, je m' en vais luy fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. C' est, ajoûte-t' il, l' office d' un homme de bien de peindre la vertu la plus belle qu' il se puisse, et ne messieroit pas quand la passion nous transporterait à la faveur de si saintes formes. "

voilà ce que dit Montagne. à quoy l' on répond que la passion est toujours messeante et déraisonnable ; qu' il ne faut jamais qu' elle ait aucune part à nos jugemens, et qu' il y a une égale injustice à estimer les actions au des-

sus et au dessous de ce qu' elles valent, puisque l' équité veut qu' on les pese et qu' on les prise selon leur juste valeur. Le pretexte que Montagne prend pour se tirer de cette indispensable conduite est très-pitoyable : car si c' est l' office d' un homme de bien de peindre la vertu la

p169

plus belle qu' il peut, c' est aussi l' office d' un homme de bien de ne la pas supposer où elle n' est point, et de ne pas proposer au monde de faux modèles : et pour faire voir que ce qu' il dit, ne vient pas de son zele pour la vertu, mais de la préoccupation qu' il a pour celle des anciens philosophes, je n' ay qu' à faire remarquer qu' il est très persuadé et qu' il confesse luy-même que dans son tems il n' a point vû des actions veritablement bonnes et des vertus pures et sincerés : d' où l' on peut justement conclure qu' il n' eût pas eu meilleure opinion de celles des philosophes et des autres fameux payens, s' il les eût vûs de près. En un mot, puisque Montagne croyoit que l' interêt public veut qu' on fasse des peintures achevées de la vertu, il ne devoit pas en chercher le modèle parmi les payens, dont les vertus étoient fausses et éclatantes, mais parmi les chrétiens où elles sont d' autant plus pures et plus parfaites qu' ils s' étudient à les cacher, et que leur plus grande crainte est qu' elles soient connues. L' on accorde à Montagne que rien ne seroit si blâmable que de se donner la liberté de décrier les actions qui ont paru bonnes, et les vertus qu' on a crû veritables sur des visions et des conjectures : mais aussi il doit demeurer d' accord qu' il y a de l' utilité et de la nécessité à desabuser le monde trompé par le faux éclat des vertus payennes, qu' on n' a pas sujet de se plaindre qu' on les condamne, lorsque le jugement qu' on porte de ceux qui les ont faites, est conforme à celui des personnes intelligentes qui les ont pratiquées, et qui ont jugé d' eux, non par une action, mais par toutes les actions de leur vie. Lors qu' on ne juge d' eux que sur ce que la foy et nôtre experience nous obligent de croire que toutes nos inclinations sont dépravées, il est ridicule de penser qu' el-

p170

les fussent moins malignes, et moins emportées dans les payens, que Dieu avoit livrez aux affections de leur coeur, que dans les chrétiens, dans lesquels la grace de Jesus-Christ, travaille tous les jours à leur guerison, et modere leur violence. En un mot, l' on rend justice aux payens, et l' on observe à leur égard les regles de la foy, pourvû qu' on ne dise point que la fin qu' ils se proposoient généralement dans toutes leurs actions, étoit vicieuse, ce que je n' ay garde de dire, et qu' on dise seulement que le plaisir, l' interêt et la vanité étoient les motifs ordinaires qui les faisoient agir, ce que personne ne peut nier. Il est étrange en verité qu' il y ait des chrétiens si préoccupés de l' estime qu' ils ont pour les anciens philosophes, qu' ils representent leurs vertus, non seulement comme des vertus veritables, mais encore comme des vertus parfaites et sublimes, et qu' ils ne s' apperçoivent pas que cette opinion impie rend la venue de Jesus-Christ inutile, et aneantit le merite et le fruit de sa passion.

Il seroit bien plus juste que les paroles dont ils se servent pour louer avec tant d' excez les fausses vertus des payens, fussent employées à déplorer leur aveuglement, puisqu' on ne sçauroit imaginer un état plus déplorable que celui de ces hommes vains qui se vantoient de raisonner plus solidement, et d' être plus clairvoyans que tout le reste des hommes, pendant qu' ils s' évaporoient dans leurs raisonnemens, et que leur coeur étoit destitué de lumiere et d' intelligence, puisque rien n' est plus digne de compassion que de voir des gens dont la vie étoit si semblable à celle des plus excellens chrétiens, qui de même qu' eux renonçoient aux richesses, mortifioient leurs sens, et passoient leur vie dans les desers, qui de

p171

même qu' eux souffroient les mocqueries, les opprobres, l' ennui des prisons les plus rigoureuses, et les supplices les plus cruels, et qui après tout cela faisoient une fin malheureuse, étoient condamnez au feu de l' enfer, parce que par la privation des choses agreables, et par la souffrance des tourmens qu' ils avoient endurez, ils avoient cherché la gloire du monde, et avoient été martyrs de leur vani-

té.

La patience avec laquelle Caton souffrit qu' on luy donnât un soufflet, et que le peuple le trainât en prison avec ignominie, venoit en partie de la lecture des livres des cyniques et des stoïques, dans laquelle il étoit consommé, qui luy avoit donné un grand mépris pour les confusions publiques, mais beaucoup plus encore de l' envie qu' il avoit de triompher de Cesar qui avoit suscité le peuple contre luy, et l' avoit poussé à luy faire cet outrage. Il supporta cet affront avec une moderation et une tranquillité étonnante, parce qu' il vouloit étaler aux yeux des romains des vertus extraordinaires, afin d' avoir dans Rome autant de partisans que Cesar, et de balancer la consideration où Cesar s' étoit mis par son credit et par sa puissance, par celle où il se mettoit parmi les gens de bien, par sa probité et par sa vertu. C' étoit donc son ambition qui retenoit sa colere dans ces occasions si capables de l' allumer : car ainsi que Seneque l' a remarqué, ce n' est pas toûjours la raison qui arrête la fougue des passions et qui les apaise. Les passions ont souvent le pouvoir d' emporter les saillies et les emportemens les unes des autres, et de se calmer mutuellement, en la même maniere que l' hyver repousse et fait rentrer au dedans la chaleur naturelle. Il est vrai que la paix que les pas-

p172

sions procurent à l' ame, est une paix trompeuse, qu' elles ne la mettent pas entierement en repos, et qu' elles ne font cesser le trouble qui l' agite que par un autre trouble.

Ce qui prouve que la patience de Caton n' étoit pas l' effet d' une disposition vertueuse, et que la colere étoit en lui une passion contrainte, et non pas une passion détruite, c' est que quelques heures avant sa mort il donna un si grand soufflet à un de ses esclaves, qu' il en eut en même temps le visage enflé. Par où l' on voit que l' ame de ces heros payens n' étoit pas tranquille, et que ce digne spectacle des dieux, ainsi que Seneque l' appelle, ne les divertit pas tant qu' il s' est figuré.

La patience des sages du siecle, qui ne se picquent point des paroles injurieuses qu' on leur dit, est pour l' ordinaire une crainte de se commettre et de s' exposer à recevoir un trai-

tement beaucoup plus injurieux. C' est quelquefois un desir de differer la vengeance et de la prendre à souhait et sans courir le moindre danger. La patience de ceux qui ne se vengent point du tout, est une crainte des inconveniens et des suites de la vengeance. Qui-conque veut ôter la vie à un autre, met en peril la sienne. Après les grandes vengeances on n' est plus en sureté, et si l' on y est, on établit une querelle entre deux familles. La patience des souverains à qui des hommes étourdis et insolens manquent de respect, n' est qu' un effort qu' ils font sur eux-mêmes, pour n' avoir pas la honte de s' emporter. C' est une dissimulation politique qui tend à faire voir qu' ils sont dignes de leur rang, et qu' ils n' ont pas moins de pouvoir sur eux-mêmes que sur les peuples qui leur sont assujetis. C' est une conduite habile qui leur sert à gagner le coeur de ceux dont ils ont supporté les paroles

p173

indiscrettes et les procedés inconsideres, et à faire remarquer aux autres leur bonté et leur indulgence.

La patience des chrétiens naît de quatre grandes vûes que la foy et la raison saine leur donnent ; car ils considerent que le premier devoir d' un homme sage, est de supporter ceux qui ne le sont pas, et que c' est se former une idée ridicule de la vertu, que de s' imaginer qu' on n' est plus obligé d' en avoir dès que l' on nous choque, qu' il nous est permis de nous emporter contre ceux qui s' emportent contre nous, et de battre ceux qui nous battent : " etant sages comme vous êtes, dit Saint Paul aux chrétiens de son temps vous n' avez point de peine à souffrir les hommes temeraires et audacieux, vous souffrez même qu' on vous asservisse, qu' on prenne votre bien, qu' on vous méprise et qu' on vous frappe à la joüe. " la seconde vûe est qu' ils regardent les outrages qu' on leur fait, non dans la malice de ceux qui les font, mais dans la justice de Dieu, dont tous ceux qui nous persecutent et nous maltraitent sont les ministres. " pourquoy, disoit David aux enfans de Servia, voulez-vous empêcher Semei de m' injurier et de me donner des maledictions ? Ignorez-vous que Dieu luy a commandé de maudire David ? " leur troisième

vûë est que les opprobres qui étoient ignomieux avant que Jesus-Christ en eût été chargé, sont devenus honorables, et font toute la gloire des vrais chrétiens. " à dieu ne plaise, disoit Saint Paul, que je me gloirifie en autre chose qu' en la croix de nôtre-seigneur. " leur dernière vûë est, que la souffrance volontaire des affronts, des confusions, des maladies, de la pauvreté, et généralement de tout ce qui exerce nôtre

p174

patience, a la vertu d' expier nos crimes, et est un moyen que Dieu nous donne pour satisfaire à sa justice et pour appaiser sa colère.

CHAPITRE 22 PATIENCE A L'EGARD DES

Il n' est rien de si déplaisant et de si importun que le jargon de la philosophie dans la bouche des stoïques, et principalement de Seneque. Leur sage n' est formé que de paroles pompeuses et magnifiques, et l' on voit dans leurs écrits qu' ils croyent être vertueux et inspirer la vertu à tous les autres hommes, pourvû qu' ils en fassent un beau portrait : (...).

Mais s' ils sont merveilleux de s' être imaginez qu' ils rendoient les hommes sages en leur disant que le sage est si fort, qu' il verroit la chute du monde d' un oeil tranquille, et que ses ruines qui l' accableroient, le trouveroient ferme et inébranlable. Ils ne le sont pas moins dans les remedes qu' ils nous ont enseignez pour tous les maux qui rendent nôtre vie si malheureuse. " tu es fâché, dit Seneque, de ce qu' on a enfoncé ton coffre et qu' on t' a volé, mais si tu ne veux plus avoir le chagrin que te donne cette aventure, tu n' as qu' à songer qu' en perdant tes richesses, tu ne perds rien, que les richesses sont seulement des choses commodes, et qu' il n' y a que la vertu qui soit un véritable bien. Tu pleures amerement un fils unique bien né, bien élevé, que tu aimois tendrement et qui étoit toute l' esperance de

ta famille ; à quoy bon répandre ces larmes,
ne sçais-tu pas, "
*que dans un accident qui n' a point de remede,
il n' en faut point chercher.*

" pourquoy crains-tu la pauvreté puisque les
rivieres et les fontaines t' offrent de l' eau
pour boire, et que la terre produit pour toy
des herbes et des racines faciles à aprêter ?
Il n' y a que la gourmandise qui cherche
d' autres viandes, et la friandise qui veuille
avoir des mets delicats ? As-tu raison de
craindre la mort ? Ne ferois tu pas mieux
de la souhaiter et de la regarder comme un
abri qui te met à couvert de toutes les tra-
verses et de tous les accidens de la vie ?
Mais que fera le sage si les corsaires l' a-
yant pris luy crevent les yeux, et le laissent
dans une isle fort éloignée ? Encore que le
sage reçoive une satisfaction merveilleuse
de la conversation et de la compagnie de
ses amis, que ses yeux luy servent à
un million d' usages, il se consolera
neanmoins sans peine de la perte de ses
yeux et de l' absence de ses amis, et sa ver-
tu seule luy suffira pour le rendre heureux.
Je dis bien plus ; l' état du sage dans cette
extrême calamité sera semblable à celui où
Jupiter se trouvera à la fin du monde ; car
comme après que le monde sera détruit, Ju-
piter n' étant plus occupé du soin de le gou-
verner, ne laissera pas d' être pleinement
heureux par la seule vûë de ses perfections,
de même le sage loin de ses proches et de
ses amis, aveugle et privé de tout ce qui
peut luy donner au dehors quelque agrea-
ble occupation, n' en recevra aucune dimi-
nution dans sa felicité, parce qu' il n' a be-
soin que de s' entretenir avec luy-même et
de penser à ses saines opinions, à sa tempe-

rance, à sa force, à sa justice et au peu de
cas qu' il fait de tous les biens étrangers pour
avoir une parfaite satisfaction. "
de sorte que pour ne se point soucier de ce
qu' on nous a dérobé nôtre argent dont nous
avons absolument besoin pour soutenir nôtre
vie, il ne faut que changer le nom des riches-

ses, et dire que ce ne sont pas des biens, mais seulement des commodités. Qu' un remede infallible pour adoucir la douleur qu' on ressent de la mort d' un fils unique qui nous étoit très-cher, est de sçavoir qu' il n' y a point de remede, ce qui n' est propre qu' à l' augmenter et à la rendre éternelle. Qu' on a tort de craindre la pauvreté, parce que la nature nous fournit tout ce qui nous est necessaire, comme s' il n' y avoit personne qui manquât de pain, et qui n' eût le moyen d' avoir des habits et de se loger : que la mort, qui est la fin de toutes nos miseres, bien loin d' être redoutable, doit être désirée, comme si l' on étoit assuré que ce n' est pas un passage à de plus grandes miseres, et que le sage privé du secours de ses amis et de celui de ses yeux, sans lesquels il ne sçauroit se conduire, et avec lesquels il trouve dans la lecture quelque allegement à ses afflictions, n' en a aucun chagrin et n' en est pas moins heureux, parce que les belles connoissances qu' il a acquises, et les vertus dont son ame est ornée, sont pour luy un objet si agreable et si ravissant qu' il est toûjours comblé et penetré de joye.

C' est ainsi que les philosophes ont degagé les promesses qu' ils ont faites à l' homme d' affermir son coeur contre cette prodigieuse diversité de maux, d' accidens, de disgraces et d' infortunes qui luy arrivent ; c' est par ces imaginations creuses et ridicules qu' ils ont pretendu soulager tous ses déplaisirs, le rassurer dans

p177

ses craintes, et le faire jouir d' un parfait bonheur dans ses plus dures calamités.

C' est par de semblables illusions et par leurs seules paroles, comme par des paroles enchantées, qu' ils ont esperé charmer la douleur et y rendre l' homme insensible. " le sage, disent-ils, n' est pas comme les autres hommes dans cette partie inferieure de l' ame qui reçoit les impressions des sens, et où se forment les orages des passions ; il est au sommet de l' ame comme dans un lieu élevé, où il est hors de leur atteinte, où il ne craint point d' être surpris par la colere, amolli par la volupté, abbatu par la douleur, et d' où il considere tranquillement tout ce qui émeut tout ce qui trouble et tout ce qui afflige les autres hommes. "

*ainsi le haut Olympe à son pié sablonneux
laisse fumer la terre et gronder le tonnerre,
et garde son sommet tranquille et lumineux.*
pour voir clairement que l' état où les stoï-
ciens ont representé le sage, est une pure il-
lusion qui les a trompez, et avec laquelle ils
ont trompé les autres, il ne faut que se sentir
soy-même : car l' on sera convaincu qu' à moins
que de dementir sa propre experience, on est for-
cé d' avoüer que tous les hommes ont les sen-
timens de toutes les passions, et qu' ils sont sou-
vent emportez par leur violence, et que mê-
me le sage chrétien ressent leurs mouvemens
et y succombe quelquefois, quoy que par
son état il soit détaché des sens, et qu' il
ait reçu une naissance spirituelle par le bap-
tême.

Il est donc certain que non seulement le
sage payen, mais aussi le sage des stoïques
est sujet au trouble des passions, et qu' ils en
sont eux-mêmes persuadez, comme il seroit
facile de le montrer. Or il n' est point de pas-

p178

sion qui soit si insupportable à l' ame que la
douleur : car quoique la crainte la bouleverse
d' abord par les soudaines alarmes qu' elle luy
donne, et qu' elle soit cause que l' homme se
forge mille phantômes et s' agrandit les maux
à venir, neanmoins comme elle l' avertit des
malheurs dont il est menacé, elle l' excite à
chercher les moyens de les détourner, ou du
moins à se preparer à les soutenir, ce qui fait
qu' il les trouve plus supportables. Il n' en est
pas de même de la douleur ; c' est un mal pre-
sent qui presse l' ame si vivement qu' elle ne luy
sçauroit échaper, qui l' incommode, la fati-
gue et la tourmente d' une maniere cruelle, et
qui luy livre de si rudes assauts que dès qu' elle
se met en état de luy resister elle sent ses for-
ces affoiblies et épuisées.

C' est pourquoy les stoïciens qui suivoient
les traces des cyniques, dont Zenon avoit été
le disciple, s' attachèrent à la patience qui nous
fait supporter doucement les maladies et la dou-
leur, comme à une vertu propre à les faire
briller et à les distinguer de ceux d' entre les
philosophes qu' on estimoit davantage, comme
à une vertu qui a le pouvoir de maintenir la
vigueur de l' ame et de la ressusciter quand elle
est détruite, et le privilege d' apprivoiser l' hom-

me à la douleur.

Il est certain que la patience empêche l'homme de tomber dans la langueur, de se décourager et de se chagriner lors qu' il est attaqué par quelque maladie longue et douloureuse, et que son propre office est de vaincre l' extrême aversion qu' il a pour le mal qui le rend incompatible avec ceux mêmes qui sont les plus petits et les moins incommodes. Aussi est-ce la preuve demonstrative dont on se sert pour montrer que la patience des stoïciens n' étoit qu' une vertu apparente : car c' est une verité si

p179

constante que le mal est l' objet de l' aversion de la volonté, qu' elle le fuirait toujours, si dans les choses dures qu' elle supporte, elle n' envisageoit les agreables quelle desire. " personne, dit S Augustin, n' endure volontairement le mal qui le tourmente, que pour obtenir le bien qui luy plaît. " ainsi les marchands entreprennent de longues et perilleuses navigations par l' esperance de s' enrichir ; ainsi l' on se fatigue à la chasse pour en avoir le plaisir, et l' on essaye les travaux et les dangers de la guerre pour se mettre en reputation.

Il est encore évident que l' homme souffre le mal plus ou moins long-temps, avec plus ou moins de facilité, à proportion du desir qu' il a de se procurer le bien qu' il souhaite : de telle sorte que c' est la force de son desir qui ne se ralentit et ne se rebute point, qui fait toute sa patience.

Que doit-on conclure de là ? Ce qu' en conclut S Thomas, que ce n' est que dans les chrétiens que la patience est une véritable vertu, parce qu' ils supportent avec joye toutes les miseres de cette vie pour l' amour de Dieu, et par l' esperance qu' ils ont de jouir de luy éternellement : qu' au contraire la patience des payens n' étoit qu' une vertu apparente ; parce que ne croyant point qu' il y eût une autre vie, ce n' étoit pas pour être heureux après leur mort qu' ils enduroient toutes les peines de celle-cy, mais par l' envie qu' ils avoient les uns d' amasser des trésors, les autres de parvenir aux charges et les autres d' acquerir l' estime des hommes. Ainsi leur patience bien loin d' être une disposition vertueuse et louable, n' étoit autre chose que l' ardeur et l' opiniâtreté de leurs

passions.

Cela étant l' on en peut justement tirer cette

p180

consequence, que la patience des stoïques, dont le coeur brûloit d' ambition, étoit une patience de faste. Pour en être persuadé, l' on n' a qu' à considerer celle de Possidonius, un des plus celebres de leur secte. Ce philosophe étoit cruellement tourmenté de la goutte qui ne luy donnoit aucun relâche, cependant il n' en étoit pas plus chagrin, ni plus inquiet ; on ne remarquoit jamais aucune alteration sur son visage, et il ne sortoit pas la moindre plainte de sa bouche, de sorte que tous ceux qui le voyoient étoient étonnés de sa patience. Le bruit de sa vertu s' étant répandu par tout, Pompée eut la curiosité de le voir : il l' alla donc visiter, et à peine fut il assis que Possidonius commença à luy faire un discours de l' excellence de la vertu, durant lequel il s' arrêtoit toutes les fois que sa douleur revenoit avec plus de violence, et luy parloit en cette maniere : " tu n' avances rien, douleur, redouble tes efforts, tu ne me feras jamais avoüer que tu sois un mal. En verité, disoit Caton, il y a un grand rapport entre les joueurs de gobelets et les philosophes, Possidonius, dit Ciceron, bravoit la douleur par ses paroles pendant que son ame en étoit accablée, et y succomboit. Il n' y avoit, dit Montagne, que la langue de ce philosophe qui fût fidelle à sa secte. "

la seconde preuve de la fausseté de la patience des stoïciens, est que ceux d' entr' eux qui étoient sincerés et qui aimoient mieux la liberté de se plaindre que toute la reputation qu' on peut acquerir par la patience, tenoient un langage bien different de celui de Possidonius : tel étoit Denys Heracleote, qui sentant des douleurs aiguës faisoit tout ce qu' il pouvoit pour se soulager par les plaintes, et crioit contre Zenon comme contre un impo-

p181

steur insigne qui l' avoit trompé, et luy avoit assuré que la philosophie avoit la vertu d' en-

chanter les maux. Tel étoit encore Antisthène, qui voyant que Diogène luy montrait une hache comme un remède propre à finir promptement le mal qu'il souffroit, et qui le forçoit de s'écrier souvent, qui m'ôtera ces douleurs cruelles, dit à Diogène : " je n'ay pas dit : qui m'ôtera la vie ? J'ay dit, qui m'ôtera ces douleurs ? "

cette étrange opinion des stoïques, qu'il est permis au sage de finir sa vie pour finir les douleurs qui la luy rendent insupportable, est la troisième preuve de la fausseté de leur patience. Car comment accorder ces deux maximes si opposées ; qu'il n'est point de douleur quelque violente qu'elle soit, qui puisse abatre le sage, et qu'il y a des douleurs insupportables au sage, et si insupportables que pour s'en délivrer il peut innocemment attenter sur sa propre vie ? Cela est d'autant plus difficile que cette dernière maxime est de celles qu'ils n'enseignoient pas seulement, mais qu'ils mettoient en pratique : car Zénon, ce fameux auteur de leur secte, s'étrangla, et Erille et Cleanthe se laisserent mourir de faim.

Une forte envie de vivre est le principe caché de la patience avec laquelle les sages du monde supportent les maladies : car comme la vie est le plus grand de tous les biens temporels de l'homme, que les richesses, les honneurs et la gloire sont hors de luy, que les plaisirs ne font sur luy qu'une impression passagère, et que la vie est le seul bien qui est en luy, qui dure autant que luy, et par lequel il subsiste et dure luy-même, l'amour de la vie est aussi la première de toutes ses passions. C'est la passion de tous les âges, de tous les sexes, de tous

p182

les états, de toutes les conditions, et quoy qu'il y ait bien des gens qui ne sont ni ambitieux, ni avarés, l'on n'en voit néanmoins aucun qui ne veuille vivre.

C'est cette passion de conserver la vie et de recouvrer bientôt la santé qui met dans l'esprit des malades raisonnables et avisés, que les maux s'aigrissent par les inquiétudes et les chagrins, et que la nature a besoin de repos pour se rétablir ; c'est pourquoy ils rejettent toutes les pensées et repriment tous les mouvemens qui les portent à l'impatience.

La patience des malades est quelquefois une adresse de l' amour propre, qui tend à leur attirer la compassion de leurs proches et de leurs amis, et à redoubler l' affection de ceux qui les servent.

Il n' y a, ainsi qu' il a été dit, que la patience des chrétiens qui soit vertueuse, et il n' y a qu' eux, qui parmi les grandes prerogatives qu' ils ont reçûës de Jesus-Christ, ayent celle de pouvoir faire un bon usage des maladies, à quoy ils sont aidez par plusieurs reflexions que la grace leur fait faire et qu' elle rend efficaces. Car elle leur fait considerer en quel état de foiblesse et d' impuissance une grande maladie met un conquerant qui porte la terreur par tout, un athlete, dont les forces sont invincibles, un ministre d' etat habile et consommé dans la politique, un roy redouté de tous les autres rois par l' étenduë de ses etats, par le nombre de ses sujets, par ses trésors et par sa puissance, un homme extraordinairement sçavant qui éclaire le monde par sa doctrine, et en un mot comme une apoplexie ensevelit tout d' un coup les industries, les arts, tous les avantages, toutes les excellentes qualités et tous les talens des hommes. Cette solide reflexion, qui fait sentir à l' homme qui se croit

p183

fort, qu' il est très-infirmes, est fort propre à confondre et à abaisser son orgueil. En second lieu, la grace leur fait regarder les innombrables maladies qui affligent la vie humaine comme les effets du peché, et des peines que leurs crimes ont mérité ; ce qui les oblige à recevoir avec une parfaite soumission celles qu' il plaît à Dieu de leur envoyer. Elle leur apprend en troisieme lieu que la meilleure penitence qu' ils sçauroient faire, est de souffrir humblement et patiemment les maux qui leur arrivent. Enfin elle leur fait comprendre qu' - un homme malade qui aime l' état où Dieu veut qu' il soit, luy est infiniment plus agreable qu' un homme sain qui fait un grand nombre de bonnes oeuvres, parce que l' amour propre a toujours quelque part à tout ce que l' homme fait par son propre choix, et que lors même qu' il fait des actions toutes pures et toutes saintes, l' orgueil qui en est ravi et qui en triomphe secretement, les corrompt souvent et leur ôte tout leur merite.

CHAPITRE 23 LA CONSTANCE

C' est une question curieuse et belle à examiner, et qui n' est pas d' une decision facile, si ceux qui font de grandes et éclatantes actions, sont preferables à ceux qui supportent courageusement tous les accidens et toutes les calamités de la vie ; s' il est plus glorieux de bien agir que de bien souffrir, et si les heros que produit la magnanimité, sont plus dignes d' être estimez que ceux que fait la constance. Et quoy qu' on se figure que ces deux heros n' en composent qu' un, et que

p184

Tite-Live dise que le caractere des romains étoit de souffrir les choses les plus dures, et d' entreprendre les plus hardies, il est certain neanmoins que la force qui execute les grands projets, et celle qui fait qu' on endure constamment les grandes afflictions, les tourmens les plus insupportables et la mort, sont d' une espece bien differente, et qu' elles se trouvent en une même personne très-rarement. Alexandre en est une preuve très-convainquante : car lors qu' on le considere après tant de nations subjuguées, et un si grand nombre d' exploits, voulant encore opiniâtement conquerir les Indes, et ne pouvant donner des bornes à son ambition, et qu' on vient en suite à se mettre devant les yeux les foiblesses qu' il fit voir à la mort d' Ephestion, le trouble, l' abattement et le desespoir que luy causa la douleur qu' il eut de cette perte. Quand on se represente d' un côté que la tête ne tourna jamais à ce conquerant au milieu d' une infinité d' effroyables dangers, et que de l' autre on le voit dans Babylone si saisi de la frayeur de la mort qu' il en perd le sens, on se fait violence pour ne pas croire que ce sont deux hommes.

Mais comme ce n' est pas icy le lieu d' agiter et de resoudre cette question, nous nous contenterons de dire que la nature humaine étant vaine et ambitieuse, nous excite à faire les actions belles et genereuses, et nous prête des forces pour les executer, au lieu qu' elle ne peut nous donner aucun secours pour supporter le mal, parce que le mal l' abbat et l' affoiblit ; de sorte qu' il semble que l' homme sou-

tient ses malheurs par sa vertu seule. En effet, s' il est moins honteux, ainsi qu' Aristote le dit, de fuir dans une occasion où l' on est menacé de perdre la vie, que de se laisser

p185

vaincre à la volupté, parce qu' on a plus de liberté de resister à la volupté qu' à une frayeur soudaine, et qu' ainsi la fuite d' un grand danger est moins volontaire, il est plus glorieux d' avoir assez de pouvoir sur sa volonté pour l' obliger à compatir avec de longues infortunes et avec les maux les plus rigoureux et les plus contraires à ses inclinations naturelles, que de luy faire embrasser les hautes entreprises où elle se porte d' elle-même et où elle vole par ses desirs.

Et à dire le vray, lors qu' on y pense serieusement, l' on se convainc l' esprit que la fermeté de Regulus qui s' alla remettre volontairement entre les mains des carthaginois qu' il sçavoit être disposez à l' enfermer dans une prison affreuse, et qui souffrit dans cette prison des traitemens inhumains, est beaucoup plus estimable que celles qui assuroit Pyrrhus et Alexandre au milieu des dangers de la guerre, parce qu' il se peut faire qu' on ne voit pas les dangers aussi grands qu' ils sont, ou qu' on croit être assez heureux pour en échapper ; au lieu que personne ne peut ignorer les maux qu' il endure, et que Regulus sçavoit que les siens devoient durer jusques à la mort.

Mais la plus dure captivité et les plus fâcheux accidens de la vie, comme la perte du bien, de nos amis et de nos enfans, ne sont pas les maux qui pour être constamment soufferts demandent le plus de resolution et de force d' ame, il en faut bien davantage pour supporter le feu, la roüe et d' autres semblables tourmens insupportables à la nature, car quelque agreable qu' il soit à l' homme d' avoir commerce avec les autres hommes ; quelque attachement qu' il ait à son bien, et quelque tendre que soit l' amitié qu' il a pour ses amis et pour ses enfans, il a toujours assez de cons-

p186

tance pour supporter la privation de tout ce qui est hors de luy, mais il en manque pour l' ordinaire dès qu' on l' attaque en luy-même. " Job t' a été fidelle, dit le demon à Dieu, tandis que tu n' as touché qu' à ses possessions et à ses enfans, mais étends ta main et touche à sa chair et à ses os, et tu verras comme il te maudira en face. " c' est pourquoy Mutius Scevola, qui mit sa main au milieu des flammes avec une audace qui remplit d' étonnement l' ame de Porsenna, et l' y tint long-temps sans impatience et sans montrer le moindre desir de la retirer, est encore aujourd' huy le plus celebre de tous les romains, et est regardé comme un homme dont la fermeté surpassoit celle de tous les autres. Il est même raisonnable de pardonner à ceux à qui la fermeté de ce romain a donné de l' admiration, et qui ne la considerant que dans ses effets, trouvent, qu' elle a un entier rapport avec la constance de S Laurens ; car ils voyent d' un côté S Laurens étant couché sur des charbons ardens avec autant de tranquillité que s' il étoit couché sur des roses, se joüer et dire au tyran que sa chair est rôtie, qu' il peut la manger et en souler sa cruauté ; et de l' autre, Scevola brûler sa main et la rôtir comme une main étrangere, et son ame prendre aussi peu de part à l' horrible souffrance de cette partie de son corps que si elle en étoit séparée. S' il y a des chrétiens qui étant persuadez que S Laurens ne souffrit ce supplice cruel que par une force divine, ne laissent pas d' estimer Scevola et de l' admirer, peut-on blâmer les payens, qui ne reconnoissoient point d' autre principe des actions vertueuses que la nature, d' avoir eu une si haute estime pour luy, et d' avoir cru qu' il avoit l' ame d' une

p187

trempe plus forte et plus excellente que ne l' ont tous les autres hommes ? Et doit-on s' étonner si les philosophes, qui par le mouvement secret de leur orgueil, travailloient uniquement à élever les forces de leur sage, n' étant pas contents de lui avoir donné celle de mépriser les honneurs, les richesses et les grandeurs, et de souffrir patiemment les ignominies, les maladies et la douleur, luy ont encore attribué la force de supporter non seule-

ment avec constance, mais avec joye ces sortes de tourmens qui font fremir la nature ?

" le sage, dit Epicure, enfermé dans le taureau de Phalaris, est bien-heureux au milieu des flammes, et s' écrie : qu' il est doux et agreable d' être brûlé ! "

on ne doit pas être fâché que les philosophes se soient portés jusqu' à cet excez d' assurer que le sage trouve qu' il est deliciaux d' être brûlé tout vif ; il faut au contraire en être bien-aise ; car la philosophie s' est trahie par ces vanteries et ces excez ; elle a fait voir que toute sa force ne consiste qu' en paroles, et que Zenon, Chrysippe et Epicure, qui ont passé pour des hommes extraordinairement solides et  claircz, étoient des hommes vains et chimeriques, qui donnoient la gêne à leur imagination pour luy faire concevoir la plus grande et la plus belle idée de la vertu que l' on se puisse former, sans se soucier que cette idée convienne à la vertu humaine.

Cela est si vray, que les plus sages des stoiciens se sont moquez des exagerations d' Epicure, et qu' Epicure a trouvé les stoiciens ridicules quand ils ont avancé quelque chose d' approachant de ce qu' il a luy-même enseigné, comme on le verra dans la suite. " je n' exigeray jamais du sage, dit Ciceron, qu' il rie et qu' il soit content pendant qu' on le

p188

brûle. Je ne me s caurois resoudre, dit Senecque, à donner le nom de doux à un tourment si terrible. " le sens commun même suffit pour faire voir que la constance agit sur l' ame, et non pas sur les objets exterieurs, qu' elle n' a point d' autre fonction que de la fortifier, et de la mettre en tel état qu' elle puisse supporter les plus grands tourmens, et qu' - ainsi elle n' a pas le pouvoir de suspendre l' activité du feu, et encore moins de changer sa nature et de le rendre doux. Il n' y a que Dieu qui puisse faire cet effet extraordinaire, et il l' a fait quelquefois en faveur de ses saints martyrs, ausquels il donnoit autrefois une force celeste, victorieuse de toute la sensibilité et de toute la repugnance de la nature, ou des avant-goûts de la felicité du ciel, qui leur faisoient sentir une joye ineffable dans laquelle leur ame étoit absorbée. C' est pourquoy l' on a raison de trouver étrange qu' un des plus

sçavans de ce siecle, pour nous faire entendre que l' opinion d' Epicure, touchant la beatitude du sage au milieu des flammes, n' est pas si extravagante qu' elle paroît, ais allegué l' exemple des saints martyrs, et qu' il ait dit que le sage epicurien trouvoit le feu doux, comme S Etienne trouvoit douces les pierres qui l' accabloient, sans songer que S Etienne voyoit les cieux ouverts, et que c' est par cette vûë et par l' assurance qu' il avoit d' y entrer bientôt, que les pierres luy sembloient douces. Ce n' est pas qu' il ne se passât quelque chose de semblable en quelque façon dans les payens qui souffroient les ardeurs du feu avec tranquillité et avec constance, et que comme l' amour de Dieu, dont les chrétiens sont embrasez, et l' attention qu' ils ont à la gloire qui les attend, leur diminuënt le sentiment des tourmens qu' ils endurent ; il n' arrivât de mê-

p189

me que les passions vehementes faisoient sortir les payens d' eux-mêmes, et les transportoient dans leurs objets, ausquels leur ame s' attachoit si fortement, que dans cette maniere d' alienation ils n' étoient pas aussi sensibles qu' on l' est d' ordinaire, à ce qui incommodoit leur corps. Mais comme cette espece d' extase qui est causée par la vehemence des passions, ne fait que distraire l' ame : et que d' ailleurs Dieu par une operation surnaturelle et miraculeuse, ne rendoit pas le sage des payens insensible, c' étoit une chose ridicule à eux d' assurer qu' il est bien-heureux au milieu des flammes.

C' est donc une folle imagination de croire que la vertu ait le pouvoir d' adoucir la rigueur des supplices les plus cruels. Ce qui est précisément vrai est que le plaisir qu' on sent à suivre les passions, fait supporter les peines, et que l' homme est en état d' en supporter de plus grandes à proportion que le plaisir qu' il goûte est plus grand. C' est pourquoy les romains qui trouvoient une douceur extraordinaire dans la recherche et dans l' acquisition de la gloire, enduroient avec tant de courage et de force les tourmens les plus effroyables.

Il est visible par ce qu' on vient de dire, que les payens ont rapporté l' assurance avec laquelle Socrate, Caton et Seneque envisagerent la mort ; la patience de Regulus et la fermeté

de Scevola à une vertu sublime, parce qu' ils n' avoient pas sondé les forces des passions, et qu' ils n' avoient point observé que lors qu' elles sont violemment émuës, et que l' homme a un desir ardent de les satisfaire, elles luy font faire des actions fortes et resoluës qui ont avec les actions magnanimes le même rapport qu' on voit entre les vrais et les faux miracles.

p190

D' ailleurs l' orgueil qui regnoit en eux, les dispoit à juger avantageusement des actions des hommes, et ils se persuadoient avec d' autant plus de facilité que ce qu' ils leur voyoient faire de grand et de fort, étoit l' effet d' une vertu heroïque ; que l' estime qu' ils concevoient des autres leur étoit une raison pour s' estimer eux-mêmes, et qu' ils se confirmoient par là dans l' opinion qu' ils avoient de l' excellence de leur nature.

On n' en sçauroit souhaiter une plus grande preuve que les excessives loüanges que les historiens donnent à la constance de Scevola, qu' ils representent comme le dernier effort de la vertu romaine, dans le même temps qu' ils mettent dans sa bouche des paroles qui decouvrent l' ambitieuse disposition de coeur de ce faux heros. Voicy de quelle maniere Tite-Live le fait parler. " je mets, dit-il, la main au milieu des flammes, afin de me rendre illustre par cette action audacieuse et extraordinaire. " et souffrant long-temps ce cruel tourment sans témoigner aucune inquietude, il ajoûta : " qu' on se soucie peu que le feu consume le corps quand on songe à contenter les desirs de l' ame, et quand on brûle d' envie d' acquerir une éternelle gloire. "

il faut donc tenir pour très-assuré que la vanité, qui étoit le principe des actions fortes et courageuses qui ont rendu les payens celebres, l' étoit principalement de celles que peu de gens sont capables de faire, et dans lesquelles la force de l' homme paroît plus grande que celle de la nature humaine.

La constance de ceux qui semblent mepriser la mort, vient, non d' une force vertueuse, mais comme il a été dit ailleurs, d' un stratagème de l' amour propre qui occupe l' esprit de

toute autre chose, pour luy ôter la vûë de cet objet terrible. L' homme même en cet état choisit d' ordinaire l' occupation qui a fait tout l' agrément de sa vie, afin d' éloigner une pensée si fâcheuse et si capable de le troubler. Cela est visible par ce que fit Socrate quelques heures devant sa mort ; car après avoir passé une partie de ce temps à railler sa femme, au lieu de la consoler et d' essayer ses larmes, il employa tout le reste à entretenir ses amis sur les plus difficiles questions de la philosophie, et à leur rafraîchir la memoire des preceptes qu' il leur avoit donnez.

Le faste et le découragement font d' ordinaire la constance de ceux qui cherchent et qui affrontent la mort. Telle étoit celle du philosophe Calanus, pour qui Alexandre eut tant d' estime et de veneration. Car étant travaillé de la colique, et ne la pouvant plus supporter, il fit dresser un bûcher à la vûë de toute l' armée d' Alexandre, vers lequel il s' achemina vêtu d' une robe de pourpre semée de pierres, et couronné d' un chapeau de fleurs, et si-tôt qu' il fut allumé, il se jetta au milieu des flammes.

La constance avec laquelle les grands hommes reçoivent et supportent les accidens inopinés, les grandes afflictions et les infortunes, n' est qu' un masque de fermeté qu' ils prennent pour tromper les autres, et qui les trompe souvent eux-mêmes. C' est un art avec lequel ils cachent leurs déplaisirs dans le fond de l' ame pour conserver le calme de leur visage. C' est un grand effort qu' ils font pour arrêter au dedans d' eux-mêmes leurs émotions, qui en deviennent plus grandes. " ces hommes constants, dit Epicure, s' émeuvent étrangement, pour ne se pas émouvoir ; ils exercent de veritables inhumanités contre leur propre

coeur, et l' on peut dire que c' est une espece de sages qui sont enragez contr' eux mêmes. N' enferme point dans ton coeur, dit Pythagore, ces profonds ennuis et ces déplaisirs mortels qui le minent secretement et qui le consomment. Le sage, dit Zenon, doit être sincere, et ne témoigner par aucune

de ses actions qu' il veut qu' on le croye plus fort ou meilleur qu' il n' est. " où il faut remarquer deux choses ; premierement, que si ceux qui se montrent tranquilles au dehors pendant que leur ame est pleine de trouble et de sedition, trompent une infinité de personnes qui les admirent, ils sont bien plus attrapez eux-mêmes, puisqu' ils ne donnent à leurs admirateurs qu' une fausse opinion, et que pour obtenir leur approbation ils se donnent de grandes gênes. En second lieu, que la premiere pensée qui vient à l' homme dans les accidens surprénans et irremediabls qui luy arrivent, est qu' il faut qu' il travaille à persuader au monde que son coeur n' en est point du tout ébranlé, afin qu' on conçoive pour luy une estime extraordinaire, et qu' il puisse s' adoucir les chagrins que ces accidens luy causent, par la satisfaction qu' il aura de sçavoir qu' il est estimé. Ce qui fait voir que l' homme dans ce gouffre de malheurs où il est plongé, ne reçoit de consolation que de sa vanité.

Quoy que toutes les constances humaines soient feintes et supposées, il y en a néanmoins quelques-unes dont il est mal-aisé de découvrir l' artifice, et d' autres dont la grossiereté saute aux yeux. Je mets en ce rang la constance de ceux qui sont chassés de la cour après avoir eu part à la faveur ou à l' administration des affaires. Mais avant que d' en parler, il faut rapporter les discours qu' ils font à leurs confidens dans le temps même qu' ils sont bien au-

p193

près du roy, et qu' il n' y a nulle apparence qu' ils tombent dans sa disgrâce ; comment ils les assurent qu' en cas qu' elle leur arrive, elle ne les surprendra point ; que quoique la place qu' ils occupent soit enviée, ils la quitteront sans peine, et que le changement de leur fortune ne fera voir en eux aucune foiblesse : ce qu' ils disent par l' ignorance où ils sont du véritable état de leur coeur, et par une aveugle presumption de leurs forces. Car lors qu' ils reçoivent ordre de se retirer, ce coup qui leur est sensible, les trouble et les abat si fort, que ne voyant rien au dedans d' eux-mêmes qui les aide à le supporter ils feroient voir le desordre où ils sont, si leur orgueil ne venoit à leur secours, et ne leur donnoit la force de composer leur visage.

On découvre la fausseté de leur constance, et le sujet qu' on a de se défier de tout ce que l' homme pense et dit de luy-même, par le commerce qu' ils entretiennent avec leurs amis, par l' attention qu' ils ont à tous les changemens qui arrivent à la cour, par les intrigues continuelles qu' ils font pour être rappelés : mais sur tout par la joye qu' ils témoignent lorsque la nouvelle de leur rétablissement les surprend et ne leur donne pas le temps d' étudier leurs mines. C' est par ces marques que l' on conclut que ceux qui ont goûté de la cour, sont comme ceux qui ont été mordus de la tarentule, qui ne guerissent jamais : et c' est par ces mêmes marques que l' on connoît combien est peu sincere, le langage que tiennent les ministres et les favoris éloignez de la cour et releguez dans leurs maisons, qu' ils sont contents et qu' ils se divertissent à voir couler la riviere qui passe au bout de leur jardin. En verité ceux que le cours d' une riviere desennuye, ne doivent être gueres ennuyez. Ce n' est pas que les rivieres,

p194

les fontaines, les canaux, la vûë d' un beau paysage et les routes d' une forêt ne délassent l' esprit fatigué d' une lecture longue et serieuse ; mais les impressions que ces objets font sur luy, sont trop superficielles et trop passageres pour effacer le souvenir des grands honneurs qu' on recevoit pendant qu' on possedoit les bonnes graces du roy, de ces honneurs propres à satisfaire l' ambition la plus delicate, et de ces contentemens exquis qu' on goûtoit dans cette élévation de fortune ; tout ce qui contribuë à recueillir l' esprit et à luy laisser la liberté de ces pensées, comme le silence et le repos de la solitude, ne peut luy en donner que de tristes et d' affligeantes, et que l' obliger à dire sans cesse : (...).

Le bruit et le tumulte du monde, la distraction et l' évaporation sont les seuls remedes qui peuvent guerir ou diminuer ces sortes de maux. " j' ay vû plusieurs personnes, dit Seneque, secher d' ennui dans les plus belles maisons du monde, et d' autres pleins de soucis et toujours agitez dans les plus retirées et les plus paisibles. " ainsi c' est s' abuser que de croire qu' une belle campagne, et les longues allées d' un jardin ayent la vertu de pacifier l' homme, et de luy ôter ses plus grands cha-

grins.

La constance de ceux qui se piquent de sup-

p195

porter la prison sans inquietude, n' est pas moins fausse et moins vaine que celle dont on vient de parler. Car comme la liberté fait respirer l' ame, de même que l' air fait respirer le corps ; comme elle est l' appanage de la nature de l' homme, le pouvoir d' aller où il veut et de faire ce qu' il luy plaît, luy est si doux, qu' on ne peut l' en priver sans luy faire souffrir une gêne insupportable. Cette seule raison suffit pour convaincre de fausseté ceux qui se vantent de n' avoir point trouvé la prison desagréable ni ennuyeuse. C' est pourquoy ce n' est pas sans sujet qu' un homme de condition, recevant des complimens de toute la cour sur sa sortie de la Bastille, trouva si mauvais celui que luy fit un de ses amis, qui luy dit que sa prison avoit fait éclater sa vertu : car ce discours luy déplut et l' émut si fort, qu' il luy répondit en colere : si j' étois aussi hypocrite que vous, je serois bien aise qu' on crût que j' ay trouvé ma prison douce. Il ajoûta en suite en se moquant de luy-même, que quoique le dépit qu' il avoit de se voir prisonnier et fort reserré, approchât souvent de la rage, il avoit néanmoins la faiblesse de le vouloir cacher ; de sorte que toutes les fois qu' on frappoit à sa porte, il couroit à son miroir pour se faire un visage serain et calme.

Mais si l' on est justement choqué de ces sortes de gens qui se déguisent, et font sans cesse servir le mensonge à leur vanité ; l' on reçoit aussi une merveilleuse satisfaction quand on rencontre un homme tout-à-fait sincere. Tel étoit feu Monsieur Le Comte De Carmain, qui sans se faire prier, disoit à tous ceux qui l' alloient visiter à la Bastille : " encore que je fasse tout ce qui est en mon pouvoir pour m' adoucir la prison, je la trouve toujours très-dure, et j' éprouve qu' un homme n' est

p196

jamais si embarrassé, et ne passe jamais si mal son temps que lors qu' il n' a que soy pour

s' entretenir. Je repasse dans mon esprit toutes les aventures de ma vie, je songe à tout ce qui peut me rendre mon état present supportable, je perce dans l' avenir, j' y cherche tout ce qui peut m' arriver vrai-semblablement ; mais je vois bien-tôt le bout de tout cela, et je suis forcé de revenir incessamment sur les mêmes choses. " il leur avoüoit encore qu' il écrivoit tous les jours au Cardinal De Richelieu, qui le tenoit en prison, des lettres très-soûmises, et se mocquoit de ceux qui appelloient cela faire des bassesses. Voila le langage d' un honnête homme ; car un veritable honnête homme est toûjours de bonne foy, il ne craint jamais de dire ce qu' il fait, et ne se conduit point par les opinions populaires.

Il y a d' autres especes de constance. L' on est constant pour diminuer la joye et le triomphe d' un ennemi. On est constant de lassitude de s' être tourmenté et inquieté. Enfin l' on est constant parce qu' on fait de necessité vertu.

Ce discours fait voir combien ces paroles de S Paul sont veritables : " quand je parlerois le langage des hommes et des anges, quand j' aurois une parfaite connoissance de toutes choses, quand je distribuerois tout mon bien aux pauvres, quand je livrerois mon corps aux flammes, sans la charité tout cela ne me serviroit de rien. " car il y a eu un grand nombre de payens versez en toutes sortes de sciences. Aristote possedoit les sciences naturelles, et Platon sçavoit si parfaitement les surnaturelles, qu' il sembloit s' être élevé au ciel, et avoir ensuite enseigné aux hommes les verités les plus

p197

hautes et qui leur sont les plus importantes, comme sont celles-cy : que leur ame est immortelle : que Dieu est la fin où doivent tendre toutes leurs actions, et qu' il fera un jour la recompense des bons et l' objet de leur felicité. Outre cela plusieurs d' entr' eux se sont dépouillez de leurs biens, et ce qui est bien plus étonnant, ils ont eu la force de vaincre les tourmens les plus rigoureux, ce qui est tout ce que la vertu chrétienne peut faire de plus grand et de plus heroïque : et cependant tous ces divers biens leur ont été inutiles. De sor-

te que les philosophes, sur tout les cyniques, les stoïciens et les epicuriens, qui ne croyant point qu' il y eût une autre vie, se piquoient de braver la mort et se moquoient des supplices, et qui prirent la constance et les autres vertus brillantes pour leur partage, devoient dire chacun en leur particulier ces paroles de Salomon ; " si je dois mourir, que me servira de m' être adonné à l' étude de la sagesse et d' avoir pratiqué la vertu avec tant de peine ? " chacun de ceux qui souffroient avec tant de fermeté qu' on déchirât leurs corps, ou qu' - on les brulât, devoit encore dire en luy même : " quel grand bien, quelle felicité m' arrivera-t-il pour m' être forcé et opiniâtre à souffrir un si horrible tourment ? Quelle est ma pretention ? Si je n' en ay aucune, ne suis-je pas insensé ? Et si je n' en ay point d' autre que de me signaler, ne suis-je pas frivole de me condamner au feu, afin que les hommes ayent bonne opinion de moy ? " mais pas un d' eux ne faisoit ces reflexions si justes et si naturelles, ce qui donne une idée de leur état qui fait une veritable frayeur.

Les chrétiens sont bien plus solides et mieux instruits, ils sçavent que ce ne sont pas les pei-

p198

nes, les travaux et les tourmens qui font les martyrs, mais les motifs pour lesquels on les endure avec patience et avec joye ; si les peines faisoient les martyrs, il faudroit mettre en ce rang les laboureurs, les soldats, les forçats, les envieux, les ambitieux, et tous ceux que les passions immolent à leurs supplices. C' est pourquoy les chrétiens ne sont pas comme les payens, martyrs de la vaine gloire du monde ; s' ils s' exposent à être étendus sur la rouë, à être brûlez ou écorchez tout vifs, c' est pour la gloire de Dieu, c' est pour témoigner par leurs souffrances et par leur mort, qu' ils croient que Jesus-Christ est son fils unique qu' il a envoyé au monde pour racheter les hommes, pour les tirer de l' enfer, et leur apprendre le chemin qu' ils doivent tenir pour aller au ciel. Voila le premier privilege de la constance chrétienne. Le second est, qu' elle n' est pas l' effet de ces efforts violens de l' ame qu' elle ne sçauroit faire sans s' agiter, comme étoit la constance des payens qui n' é-

toit que la cessation du trouble de leur cœur par un autre trouble ; ou comme parle Tertulien, qu' une fermeté extérieure qui étoit l' ouvrage de leurs émotions intérieures. En troisième lieu, elle s' étend bien plus loin que la constance des payens ; car outre qu' elle donne à l' homme la force de soutenir toutes les puissances de l' enfer armées pour le combattre et conjurées à sa ruine, elle le met en état de surmonter toutes les craintes du monde, de se défendre de tous ses attraits, et de résister à toutes ses erreurs. Je dis que c' est la constance qui endure le cœur des chrétiens, de telle sorte qu' il ne peut être amolli par les voluptés, encore que ce soit la fonction ordinaire de la tempérance ; parce qu' il y a des états, par exemple, celui des rois, où les plaisirs sont

p199

en si grand nombre, et où ils sont si exquis, si délicats et si délicieux, que pour n' y pas succomber, on a besoin d' une vertu et d' une grâce semblable à celle qui fortifioit les martyrs et qui les rendoit invincibles. C' est par cette raison que le jour de la fête de S Casimir l' église loue Dieu de ce qu' il arma de constance le cœur de ce saint prince, afin que vivant au milieu des délices du monde, il fût préservé de leurs dangereuses atteintes. Ce qui a été dit, montre clairement qu' il n' y a que la constance des chrétiens qui soit une vertu véritable, et que c' est une force divine qui vient de celle de la charité que Dieu répand dans leur cœur.

CHAPITRE 24 LA GRAVITE

Encore que l' amour propre soit ardent, inquiet, impatient et impétueux, et que l' irrégularité et la précipitation de ses mouvements le fassent assez connoître, il est certain néanmoins que l' inclination qu' il a à se diversifier, à se déguiser et à se cacher, le rend beaucoup plus reconnoissable. C' est un plaisir de considérer en combien de différentes manières il est dans les hommes, sur lesquels il regne comme sur autant de sujets. En quelques-uns il ressemble à ces sources qui faisant couler leurs eaux vers un seul endroit, font les fleuves et

les rivières. En d'autres il est comme celles qui partagent leurs eaux et forment plusieurs ruisseaux. Je veux dire que l'amour propre se renferme quelquefois dans une seule passion, et semble prendre son cours vers les plaisirs, ou vers les richesses, ou vers la gloire, lais-

p200

sant toutes les autres passions foibles et languissantes, comme on le voit dans les grands capitaines, dans les voluptueux et dans les avares : et d'autres fois il vivifie ces trois autres passions, ainsi qu'on peut l'observer en ces sortes d'hommes vaillans, qui étant attachés à la guerre, ne laissent pas d'être sensibles aux plaisirs, et n'en songent pas moins à accommoder leurs affaires.

Mais ces divers états de l'amour propre n'ont rien de comparable à l'adresse et aux finesses dont il use, pour se dérober à la connoissance de ceux qui ont l'esprit pénétrant, et qui sont continuellement appliqués à les découvrir. Elles sont si nombreuses qu'on ne sauroit les conter, et la plupart si déliées qu'il n'est pas possible de les connoître, et de savoir tous les prétextes dont il se couvre, et tous les desseins qui paroissent bons et désintéressés sous lesquels il se cache ; ou il les forme luy seul, ou il contribue à les former, ou il a quelque part à leur exécution quand il voit qu'ils ont été conçus par la charité et par une piété sincère : il entre même habilement dans la résolution que prennent ceux qui se déclarent ses ennemis, qui le combattent tous les jours, et qui s'efforcent de le détruire, parce qu'il sait bien le moyen de réparer ses pertes, et que celui même qui le ruine, le fait revivre en même temps par la satisfaction qu'il a de le ruiner.

Si l'adresse de l'amour propre trompe ceux en qui il reside, qui se défient de luy et qui songent incessamment à se défendre de ses surprises, quels effets doivent faire les stratagèmes dont il se sert pour se déguiser et tromper les autres qui ne se tiennent point sur leurs gardes, dont la plupart ne sont point fâchés qu'on les trompe, et parmi lesquels

p201

il y en a plusieurs qui souhaitent d' être trompez ?

Or l' amour propre donne à l' homme cette pente à se déguiser, et à prendre autant de figures que le protée des fables, parce que si l' homme paroissoit tel qu' il est, idolâtre de luy même, sans souci et sans affection pour tous les autres hommes, et voulant sans cesse s' élever au dessus d' eux, il les revolteroit contre luy, et mettroit obstacle au dessein qu' il a de leur gagner le coeur et d' attirer leur estime pour les faire tous servir à ses interêts. Ainsi il ne se montre jamais à eux que masqué, et jouë tous les personnages qui tendent à leur persuader qu' il a un vrai desir de leur plaire et de leur être utile.

De là vient cette variété de personnages que l' on voit faire aux hommes. Que l' un fait le genereux ; l' autre le desinteressé ; et un autre, l' ami fidele. De là vient que ceux qui ont pris un personnage semblable, le joüent d' une maniere particuliere, afin de le rendre singulier, et qu' étant singulier il leur soit extraordinairement utile. C' est pourquoy il y a tant de sortes d' amis qui s' étudient à se surmonter, et qui se prévalent les uns de la sûreté qu' il y a en eux ; ceux-cy de leur tendresse, et ceux-là de leur exactitude. De là vient que les comedians de la vie humaine ont ce rapport avec ceux qui montent sur le theatre, que les uns et les autres employent toute leur vie à se perfectionner en l' art de feindre ; et qu' au lieu que les autres vices sont des vices particuliers à quelques uns, que ce sont des vices dont ils rougissent et dont ils voudroient se corriger, la feinte est un vice commun à tous les hommes, et un vice dont ils n' ont aucune confusion, et dont ils ont si peu d' intention de se corriger, qu' au contraire ils n' ont point de

p202

passion plus forte que de le posseder parfaitement.

Cette pente à se déguiser fait qu' il y a deux genres d' hommes. Les premiers pour s' introduire dans le coeur de toutes les personnes avec qui ils vivent, leur donnent des témoignages continuels de bonté, de generosité et d' amitié. Les autres visent à s' établir dans l' estime de tout le monde en mettant leurs bonnes qua-

litez en vûë, ou en faisant croire non seulement qu' ils n' en ont pas de mauvaises, mais aussi que pendant que le dedans des autres hommes est agité par leurs passions, le leur est toujours tranquille.

En ce dernier rang sont ces hommes graves, ces hommes contraints et composez, qui s' abandonnant en particulier aux passions les plus sales et les plus honteuses, paroissent en public avec un air sage et serieux, mesurent leurs pas et pesent toutes leurs paroles, afin qu' on croye que les mouvemens de leur ame sont aussi reglez que les mouvemens de leur corps, et que leur exterieur est l' image de leur interieur.

Cette gravité que ces sortes de gens semblent mettre devant eux comme l' enseigne de la vertu, est si visiblement fausse et affectée, que pour peu qu' on les pratique ou qu' on soit informé de leur vie, on voit qu' aux mines et aux contenancez près, ils sont faits comme les autres hommes, et qu' ainsi leur gravité n' est qu' une singerie serieuse et qu' une honnête pedanterie. Mais afin qu' on la puisse bien connoître et la distinguer de la veritable gravité, qui est l' air naturel de la vertu et son rejaillissement sur tout l' exterieur de l' homme, il est necessaire de considerer que le sage garde une certaine mesure dans tous ses mouvemens et dans toutes ses actions, et qu' il a dans sa pa-

p203

role, dans son port, dans ses gestes et dans ses démarchez une harmonie pareille à celle de la musique.

Pour entendre cecy, il faut sçavoir que l' harmonie des chants ne consiste pas en leur lenteur ni en leur vitesse, ni dans le juste mélange de l' une et de l' autre, mais en leur raisonnable dispensation qui prend ses loix et ses regles de leur nature. De là vient que les chants tristes et lugubres sont pleins de langueurs et de traînemens de voix, au lieu que la voix éclate dans les chants d' allegresse, et que rien n' est égal à la promptitude et à la legereté de leurs mouvemens.

Il en est de même de l' harmonie des paroles et des actions du sage. Elle n' est pas formée de leur lenteur, ni du temperament de ces deux qualités. Elle naît de l' usage judicieux qu' il fait de l' une et de l' autre, selon les

sujets qui le font agir ou parler : de sorte qu' il y a des occasions où toutes ses paroles sont posées et douces, et d' autres où elles sont fortes et promptes : et quoy qu' il soit impossible de marquer les divers degrés de lenteur et de promptitude que demandent tous les discours differens et toutes les actions differentes, l' on peut neanmoins faire observer que le sage qui discerne et juge tout, ainsi que dit S Paul, a un sentiment exquis qui luy fait apercevoir tout ce qu' il y a de trop precipité dans les pas, dans les actions et dans les paroles. Ce qui vient de ce que de tous les animaux, il n' y a que l' homme qui soit sensible à la justesse et à la fausseté de la voix, à la regularité des mouvemens, et qu' il l' est plus ou moins, selon qu' il est plus ou moins homme, c' est à dire plus ou moins raisonnable ; ainsi il n' y a que le sage qui y soit delicatement sensible, parce qu' il n' y a que luy qui suive en tout les re-

p204

gles de la raison. C' est pourquoy les enfans qui n' en ont pas l' usage veulent toujourns parler et courir, et font l' un et l' autre sans aucune regle. " c' est aux sages seuls, dit Platon, que les dieux ont donné l' intelligence de l' ordre et de l' harmonie. "

aussi voit-on que les sages et les étourdis courent d' une maniere bien differente au feu qui s' est pris à leur maison. Les étourdis, ayant perdu d' abord le jugement par le trouble que cet accident leur donne, vont et viennent avec hâte et precipitation, et font cent choses sans sçavoir ce qu' ils font. Les sages au contraire gardent un milieu entre la lenteur et la precipitation, l' on ne peut pas dire proprement qu' ils vont remedier au feu qui brûle leur maison, puis qu' ils y accourent ; ni les accuser d' y courir comme des insensés, puis qu' ils doublent le pas, de telle sorte pourtant qu' ils conservent le jugement, et sont en état de prendre les moyens les plus propres et les plus prompts pour l' éteindre.

Il est aisé de conclure de ce qu' on vient de dire, que la gravité n' est pas une lenteur affectée, et que le sage, en quelque âge, en quelque état et de quelque profession qu' il soit, ne doit jamais compter ses paroles, ni marcher à pas comptez. " prenons garde, dit Ciceron, que nos démarches ne soient sem-

blables à celles des sacrificateurs, et de ceux qui sont employez aux ceremonies des temples, il nous faut éviter également l' une et l' autre extrémité, et ne jamais imiter ceux qui courent si precipitamment qu' - ils perdent la respiration, changent de couleur, et deviennent comme égarez. "

p205

l' on en peut conclure encore que la gravité des magistrats est une hypocrisie et une imposture continuelle : car comme elle se rencontre pour l' ordinaire dans des hommes corrompus par les vices du corps et par les vices de l' ame, leur composition exterieure n' est qu' une apparence trompeuse, et c' est fausement qu' ils témoignent par leur air sage, par leur maintien et par leurs façons de faire étudiées, qu' - ils sont reglez dans leurs moeurs. Or l' homme doit être aussi veritable dans ses actions que dans ses paroles, et comme il est obligé de ne dire jamais le contraire de ce qu' il pense, il l' est aussi de ne jamais paroître autre qu' il est. " n' avons-nous point de honte, dit Seneque, d' affecter la gravité des vieillards, et d' avoir les vices de la jeunesse ? Ces hommes, dit S Gregoire, dont toutes les actions et toutes les contenances sont concertées, sont des usurpateurs de bonne reputation, et l' on peut dire que c' est en eux que le vice ose prendre l' air honnête de la vertu. " c' est par cette raison que la gravité a si fort déplu à tous les philosophes solides. " je ne sçaurois, dit Thalés, souffrir ces sortes de gens qui s' écoutent parler, et qui se donnant la gêne pour compasser toutes leurs actions, negligent leur interieur et se laissent dominer par leurs inclinations dépravées. Les manieres du sage, dit Ciceron, doivent être simples et naturelles. Il n' y a rien, dit Zenon, qu' il doive tant haïr que les artifices et les déguisemens. " les philosophes ont fortement recommandé au sage de fuir tous les déguisemens, parce qu' il n' y en a aucun, quelque petit qu' il soit, et quelque innocent qu' on le croye, qui ne naisse d' un sentiment déréglé. Aussi trouve-t' on quand on approfondit tant soit peu les

p206

choses, que la cause la plus ordinaire de la gravité est un cas excessif qu' on fait des respects des hommes, et une envie demesurée de recevoir des honneurs, qui fait que tous ceux qui ont quelque prerogative de merite, de sçavoir ou d' autorité, veulent être reverez en tous lieux, à toute heure, de tout le monde ; et parce que leurs qualitez ne sont pas toujours connus, ils se redressent et prennent un air grave, comme pour avertir ceux qui les ignorent qu' ils doivent s' abaisser devant eux. L' on pretend tirer les mêmes avantages de la fortune, c' est pourquoy les favoris, ceux qui sont dans les premiers emplois, et ceux qui occupent les premieres places, ont d' ordinaire une démarche, un port et un procedé qui marque leur élévation. En un mot, l' on n' a pas un même visage dans la faveur et dans la disgrâce, dans la bonne et dans la mauvaise fortune, dans la grande opulence et quand on est tombé dans la pauvreté. Il n' y a pas jusques aux magistrats politiques qui n' ayent, pendant l' année qu' ils sont en charge, un autre air que celui qu' ils avoient auparavant, et qu' ils ont après qu' ils en sont sortis, l' orgueil leur faisant prendre cet air, parce qu' il ne peut souffrir aucune préeminence qui ne luy serve, et qu' il veut qu' ils n' oublient rien de tout ce qui peut les faire honorer.

Les mines graves servent quelquefois aux hommes, à éloigner le soupçon qu' on pourroit avoir de la dissolution de leur vie, comme l' air prude et precieux sert à certaines femmes à couvrir long-tems leurs commerces.

Il y a une troisième espece d' hommes graves qui employent la gravité à persuader au monde qu' ils ont un grand sens, de la pene-

p207

tration et de la capacité. Ces sortes de gens visent à être estimez, et comme ils voyent qu' ils n' ont ni esprit ni sçavoir, et qu' ils ne peuvent pas esperer de l' être par là, ils ont recours à l' artifice ; ils paroissent dans les compagnies avec le serieux et la sagesse des gens sensez et judicieux ; ils parlent plus ou moins, avec plus ou moins d' assurance, et ils élevent plus ou moins leur voix, selon la capacité ou

l'incapacité de leurs auditeurs ; ils n' entament jamais les grands sujets, ni les sujets delicats, et lors qu' on les traite devant eux, ils font de tems en tems quelque signe d' approbation, et quelque mine d' entendre, mais ils ne se hazardent point à parler ; s' ils y sont forcez, ils ne disent que deux ou trois mots, qu' ils ne prononcent pas même distinctement, ou ils s' expliquent d' une maniere obscure et myste-rieuse.

Que l' homme est miserable d' être forcé par vanité de se déguiser en tant de manieres, et de vivre dans une contrainte perpetuelle ! Cette gêne que ses passions differentes luy font souffrir sans aucun relâche, luy seroit aussi insupportable que celle qu' on donne aux criminels, si ces mêmes passions n' attachoient aux peines qu' elles luy font endurer, je ne sçay quelle douceur qui les luy rend aimables, et qui fait qu' il les prefere aux plus grandes satisfactions.

Outre cet aveu que ce discours nous oblige de faire, il nous porte encore à considerer avec combien de lumiere les philosophes ont découvert les faussetés de l' homme, et connu la plus grande partie de ses devoirs ; et que c' est sur le violement de ces devoirs et sur le mauvais usage qu' ils ont fait des connoissances que Dieu leur avoit données, qu' ils ont été condamnez. Si cela est, quel jugement ri-

p208

goureux doivent attendre les chrétiens, qui au lieu de suivre les lumieres de l' evangile, les obscurcissent par une infinité d' erreurs, qui favorisent l' inclination que les hommes ont à la dissimulation et à la duplicité, et qui sont si contraires à la candeur et à la simplicité chrétienne ? Ce discours nous donne lieu aussi de faire une reflexion importante, sur l' étrange état des sages du paganisme, qui étant assez éclairés pour connoître les feintes et les artifices des autres hommes, étoient faux et hypocrites comme eux. Ce qui leur arrivoit dit Lactance, parce que la philosophie, en laquelle ils mettoient toute leur confiance, ne détruisoit point leurs vices : qu' elle ne faisoit que les pallier : qu' elle ne pouvoit leur donner que des preceptes et des avis, et qu' elle n' avoit garde d' avoir plus de privilege que la loy de Moïse, que Dieu luy dicta de sa

propre bouche, qui enseignoit à l' homme ce qu' il devoit faire et ne luy donnoit point la force de l' accomplir.

Et ils se croyoient pourtant exempts de vices et de défauts, à cause qu' ils suivoient la concupiscence sans le sçavoir ; que s' abstenant des pechés du corps, ils ne prenoient pas garde qu' ils leurs substituoient les pechés de l' ame, et que leur sagesse étoit une maniere de chymie qui s' ocupoit à raffiner les crimes spirituels ; ainsi moins ils étoient voluptueux, et plus ils étoient superbes, parce que la concupiscence retenuë et enfermée dans leur coeur, l' enflait necessairement.

Or c' est la concupiscence qui donne le branle à toutes les puissances de l' ame, et qui se sert d' elle pour faire mouvoir le corps ; et comme elle est irreguliere et desordonnée, les mouvemens qu' elle cause ne peuvent être qu' irreguliers et desordonnez ; de sorte que

p209

comme l' aiguille d' une montre ne s' arrête, ou ne va trop vite que par quelque mauvais ressort qui la déregle ; de même l' homme ne prononce ses paroles et ne fait ses actions trop promptement, ou trop lentement que par les impressions qu' il reçoit de la concupiscence, et selon qu' elle est diversement ébranlée. Ce n' est que par la grace de Jesus-Christ que l' homme devient naturel. C' est elle seule qui luy ôte toutes affectations et toutes ses faussetez, et qui donne à toutes ses actions et à tous ses mouvemens interieurs, cette justesse qui les rend si harmonieux et si agreables. Ce qui a obligé Pythagore à dire que la vertu n' est qu' une harmonie : mais comme l' homme ne devient naturel qu' à proportion que la grace domine en luy, et que son regne n' y détruit jamais entierement celui de la concupiscence, de là vient que dans les chrétiens les plus saints et les plus parfaits, on y voit toûjours quelque chose de faux et de discordant, et qu' il y en a quelques uns qui n' ont pas l' air assez sage, et d' autres qui se montrent plus posez et plus recueillis qu' ils ne sont effectivement. Cette regle de toutes les actions de l' homme, et cette parfaite conformité de son exterior avec son interieur étoit le caractere et le privilege de l' état de son innocence : et tout ce qu' il peut faire depuis

qu' il est dechu, est de gemir, de soupirer, et d' implorer sans cesse le secours de Dieu, afin qu' il luy ôte cette malheureuse inclination qu' - il a à se couvrir et à se cacher, qu' Adam fit voir incontinent après son peché, et de qui tous les hommes l' ont héritée.

CHAPITRE 25 LA FERMETE

p210

Le plus grand deffaut de l' homme, et celui qui luy doit faire plus de confusion, c' est l' inconstance de ses pensées, de ses desseins et de ses resolutions. Qui pourroit conter toutes les pensées qui entrent dans son esprit, toutes les resolutions qu' il prend, tous les desseins qu' il forme ? à combien de professions différentes il se destine, et combien il fait de projets contraires pour établir ses affaires et son repos, je ne dis pas dans le cours de toute sa vie, mais seulement dans l' espace de trois ou quatre années ? Celui qui les conteroit croiroit sans doute que ce sont là les pensées, les desseins et les resolutions d' un grand nombre d' hommes ; et celui qui considereroit avec quelle facilité et quelle promptitude ses premières pensées sont effacées, et ses premières resolutions détruites par celles qui leur succedent, elles lui paroistroient comme un roseau qui se tourne incessamment tantôt d' un côté et tantôt d' un autre, et qui est le jouët des vents. " tu fais la guerre à l' homme, disoit Job à Dieu, et tu montres ta puissance contre une feuille que le plus petit vent emporte. "

ce seroit peu de chose neanmoins si l' inconstance de l' homme, dont toute sa vie est une preuve continuelle, n' étoit que la honte de sa nature. Cette honte pourroit même luy être utile, et être un remede à son orgueil, mais ce qu' elle a de mauvais, est qu' elle est ennemie de la vertu ; car la vertu n' est pas une inclination foible et passagere, mais une disposition ferme et constante à executer tout ce que

p211

les loix de Dieu et celles de la raison ordonnent. Ainsi rien n' est plus contraire à cette disposition vertueuse, que le changement perpetuel de la volonté.

C' est sans doute parce que la fermeté fait elle seule toutes les vertus, et qu' outre cet avantage, elle a celuy d' être elle-même une vertu très-rare, qu' on a une si grande idée des hommes fermes, et qu' on les regarde comme des gens heroïques qui ont la force de changer l' état de la nature humaine, de fixer la volonté et de rendre toutes ses resolutions immuables.

Ce qui trompe leurs admirateurs, est qu' ils supposent que la fermeté de ceux qu' ils admirent est une fermeté vertueuse : et ils le supposent, parce que cette pensée leur vient d' abord, et que la plupart des gens sont contents de leurs premieres pensées, à cause qu' ils se sentent fatiguez des reflexions qu' il faut faire pour juger si elles sont raisonnables. C' est par cette raison que l' on conçoit une si grande estime pour ceux qui étant fort bien à la cour, sont poussez par un premier ministre, qui après avoir fait toutes choses imaginables pour les gagner, les contraint de sortir du royaume, et les tient long-temps exilés sans les pouvoir faire plier sous luy. Mais on ne prend pas garde qu' un homme d' importance poussé de cette maniere, voit qu' il fait un beau personnage sur le theatre du monde ; qu' une infinité de gens qui ont les yeux sur luy, l' excitent à le bien jouër, et que dans la resolution qu' il a prise de ne point fléchir, il est soutenu de sa vanité. Ce qui appuye l' opinion qu' on a que leur fermeté n' est pas vertueuse, est que cette resolution de ne point fléchir, est cause que leurs affaires se ruinent, qu' ils sont à charge à tous leurs amis, et qu' ils se condamnent à de

p212

longs ennuis et à des chagrins mortels. Or se roidir et ne se vouloir point racommoder avec un ministre au préjudice de sa famille, de ses amis et de soy-même, pour briller et avoir la reputation d' être ferme, est une opiniâreté vicieuse.

Il se joint quelquefois à cette sorte de vanité, quelque sentiment malin dans les personnes presomptueuses et fieres, tel qu' étoit ce

fameux jurisconsulte romain, qui ayant eu nouvelles qu' il devoit être bien-tôt rappellé de son exil, répondit à ses amis, qu' il ne recevroit point la grace qu' on vouloit luy faire, afin que Rome eût plus long-temps la honte de l' avoir banni.

L' intérêt a le même pouvoir d' affermir ceux qui s' étant engagez dans un parti, n' en peuvent être détachés ni par menaces, ni par promesses : apparemment, parce qu' ils sont gens d' honneur et fideles à leurs amis, mais en effet parce qu' ils trouvent leurs avantages à demeurer dans le parti qu' ils ont pris, et qu' ils y voyent plus de jour à faire réüssir leurs pretentions, la fermeté a souvent pour principe des intérêts bien plus bas et bien plus honteux, dont il faut se contenter de donner la vûe en general, et de dire que l' avarice, l' amour, l' envie, la jalousie, la haine et la vengeance sont les causes les plus ordinaires de la conduite de ceux qui se rendent recommandables par la fermeté.

La fermeté dans les pensées et dans les opinions, vient de la presumption d' une espece d' hommes beaucoup plus étranges qu' on ne les trouve ; qui sont si préoccupés de l' estime qu' ils ont d' eux-mêmes, que le premier principe de leur raisonnement est, que celui des autres est toujours faux, et qu' il n' y a que le leur qui soit infaillible. Cette vaine presomp-

p213

tion est une vraie pedanterie, qui n' est pas tellement enfermée dans les colleges, qu' elle ne se rencontre quelquefois dans des personnes fort bien élevées et fort polies ; il y a seulement cette difference, que la pedanterie des docteurs qui ont ce defaut, vient d' une préoccupation aveugle, et que celle des gens polis vient de ce qu' ils sont persuadez qu' ils ont l' esprit juste, et qu' ils voyent dans toutes sortes de sujets tout ce qui s' y peut voir. L' invincible opiniâtreté qui vient de l' enflure de la science, est un fleau inconnu qui desole toutes les sociétés particulieres, qui excite des troubles dans les royaumes, et qui a causé plus de dommage à l' eglise que les tyrans. " je suis de l' avis de Socrate l' historien, dit le Cardinal Baronius, et je suis convaincu comme luy que la confiance qu' ont en leurs propres raisonnemens, ceux qui negligent la lecture

des ss. Peres, ne s' addonnent qu' à l' étude de la philosophie, est la source de toutes les heresies. " enfin cette attache à son propre sens, est un vice caché dans le fond du coeur d' une infinité, de gens, qui n' ont nul soin de prier Dieu qu' il le leur découvre, et qui se jugeant sur leurs actions exterieures, se croient innocens et fort gens de bien.

Ceux dont nous venons de parler sont arrêtez dans leurs opinions, parce qu' ils se mettent un bandeau devant les yeux, pour ne point voir que celles qui sont contraires aux leurs, sont plus raisonnables. Il y en a d' autres qui ne changent point d' opinion, non pour ne vouloir pas croire qu' il y en ait de meilleures, mais à cause que la portée de leur esprit ne s' étend jamais au delà de ce qu' ils ont une fois conçu : de sorte que c' est vainement qu' - on s' efforce de les éclairer. Ils ne sont capa-

p214

bles de voir que ce qu' ils voyent, et c' est comme si l' on vouloit qu' un homme qui a la vûë courte, vît plus loin que l' espace où elle est bornée.

La fermeté est souvent une opiniâtreté naturelle, et un vice du temperament de ceux en qui la melancolie predomine. Car cette humeur appesantit si fort les esprits, que lors qu' ils se sont portez vers un côté, ils ont une extrême difficulté à se porter vers un autre : cela est cause que l' ame qui ne peut faire aucune de ses fonctions sans eux, s' arrête aux vûës qu' elle a et aux resolutions qu' elle a faites. L' excez de cette humeur melancolique, fait les blessures d' esprit de cette espece de fous qui ne le sont que sur un sujet, et qui raisonnent à merveilles sur tous les autres.

Voilà à quelles causes doit être rapportée la fermeté que les hommes mettent à si haut prix, parce qu' ils croient ou qu' ils s' imaginent de croire que c' est une vertu excellente ; car dans la verité ils n' admirent les personnes fermes, qu' à cause qu' ils se sentent tous foibles et inconstans.

La fermeté raisonnable n' est pas opposée à tout changement, et tout changement n' est pas inconstance, comme le vulgaire se l' imagine. Ce n' est donc pas cet attachement qu' - on a à ses pensées quand on les a soigneuse-

ment examinées, ni le choix qu' on a fait après avoir long-temps delibéré. C' est une resolution invariable de suivre la raison, de ne l' abandonner jamais et de se rendre à elle dès qu' on la verra paroître. Ainsi la fermeté, bien loin d' être une inflexibilité, est une disposition à changer autant de fois que nous voyons, ou qu' on nous fait voir que la droite raison le veut.
La seule fermeté chrétienne est une vertu,

p215

et la source de toutes les vertus veritables ;
" car la prudence, dit S Augustin, consiste à s' attacher à Dieu par un choix immuable : le force à ne pouvoir être separé de luy par aucun tourment : la temperance à ne le point quitter pour suivre les attraits de la volupté, et la justice à ne se point tirer de sa sujettion par aucun sentiment d' orgueil. "

heureux celui qui est ferme à aimer, servir et honorer Dieu ; qui n' a que cette seule pensée, que ce seul dessein et ce seul desir !
" la paix de Dieu, dit l' apôtre, qui surpasse par sa douceur tout ce que l' on conçoit et qu' on s' imagine, garde son coeur et son esprit ; " c' est-à-dire, que son esprit est delivré des troubles que la multiplicité de ses pensées luy donnent, et que son coeur n' est point tourmenté par ce nombre infini de desirs differens qui le partagent et le déchirent.

CHAPITRE 26 LE VIEUX GAULOIS

Il y a plaisir à observer l' erreur et à considerer attentivement la diversité, l' incertitude et l' inconstance de sa conduite :
*le meandre qui semble en son oblique route,
un pelerin confus qui marche avecque doute,
il recule, il s' avance, et ne s' arrêtant pas,
à tout sentier qui s' offre il adresse ses pas :*
en est une image fidelle. Car ceux que l' erreur aveugle sont toûjours incertains de la route qu' ils doivent tenir, et ne pouvant s' arrêter, ils prennent toutes celles qui se presentent ; ils les reprennent, et cherchent même souvent les chemins les plus détournez,

quoy qu' ils voyent qu' ils ne les peuvent suivre sans s' égarer.

C' est justement ce que les hommes ont fait depuis qu' ils se sont faussement persuadez que leur nature étoit un fonds excellent, capable de produire des vertus pures et veritables. Il n' est sorte de parti qu' ils n' ayent pris plutôt que de reconnoître de bonne foy qu' ils se sont trompez : car les sages qui ne s' arrêtent point à l' exterior de l' homme, et qui penetrent son coeur, y ayant découvert les racines vicieuses des actions que le vulgaire admire, se sont accordez unanimement à dire que toutes les vertus qu' ils avoient connuës, étoient fausses, imparfaites et defectueuses. Cependant ils ont toûjours persisté dans leur opinion, et ont soutenu que l' homme n' avoit besoin que de sa volonté pour être équitable et bon : et ils ont mieux aimé attribuer la fausseté des vertus qu' ils voyoient, à la corruption de leur siecle, que d' avoûer que l' homme ne sçauroit se rendre vertueux par luy-même, et que la vertu est un don du ciel. Voilà le premier parti qu' ont pris les philosophes, les poëtes, les orateurs et les historiens. Ils ont fait des invectives contre les moeurs de leur siecle, ils se sont plaints que les hommes depravés de leur temps l' étoient à un tel excez, qu' ils ne pouvoient souffrir leurs vices ni leurs remedes, et que toutes les vertus de ceux qui passoient pour vertueux, étoient suspectes d' interêt ou de vanité ; mais ils ont assuré en même temps, qu' un homme devenu sage et vertueux, pouvoit s' en donner la gloire, parce qu' il l' étoit devenu par son travail et par son étude, et que la vertu étoit son ouvrage.

Ils ont dit en suite, que l' homme étoit né avec des inclinations si bonnes et si droites, qu' il n' avoit qu' à les suivre pour s' acquitter

de tous ses devoirs ; que c' est l' exemple des méchans qui l' a perverti, et la coutume qui a fait prendre un mauvais pli à ses inclinations naturelles ; mais que la force de sa raison luy suffit pour resister à la force du mauvais exemple, et pour surmonter celle de la coutume.
" aime la raison, dit Seneque, elle te pre-

servera de la contagion du mauvais exemple, elle te fera vaincre tous les obstacles étrangers, et te donnera le secours qui t' est nécessaire pour acquérir toutes les vertus. "

mais comme la nature est plus ancienne que la coutume, et que son intégrité précède nécessairement sa corruption : qu' ainsi il faut qu' ils supposent qu' il y a eu un temps où les vertus ont fleuri, et des hommes qui les ont possédées, ils sont bien embarrassés à marquer ce temps bien-heureux, et à déclarer ceux qui ont eu des vertus sincères. La plupart croient que ce n' est que dans les siècles les plus anciens et les plus éloignés, qu' il y a eu des hommes véritablement vertueux ; et le fondement de leur croyance est, que la vertu n' étant autre chose que la force de la nature, les hommes furent vertueux autant de temps qu' elle fut saine et vigoureuse, et que leur vertu s' affoiblit peu à peu, et se ruina enfin avec sa vigueur. Il y en a qui ne mettent au rang des hommes sages et vertueux, que les philosophes qui faisoient une ouverte profession de l' être, qui s' éloignoient du tumulte du siècle et de toutes les occasions qui irritent les passions, pour mener une vie tranquille sous le règne de la raison, et qui veilloient continuellement sur eux-mêmes, pour ne faire aucune action, et ne souffrir en eux aucun sentiment qui fût contraire à ses ordres. Il s' en trouve même qui se sont fait une idée si parfaite de

p218

la vertu, que ne voyant point que la vie de beaucoup de personnes qu' on croit vertueuses, réponde à leur idée, ils en concluent que la vertu, qui ne se dément jamais, telle qu' ils s' imaginent, est le partage de fort peu de gens. C' est par cette raison, ou par cette délicatesse, que Montagne ne donne son entière approbation qu' à la vertu d' Alexandre, d' Epaminondas et de Socrate.

Le sentiment des historiens est, que les hommes n' ont vécu innocemment et vertueusement, qu' à la naissance des républiques ; parce qu' alors ils regloient leurs mœurs sur celles de leurs sages fondateurs, et qu' ils observoient exactement les lois que ces mêmes fondateurs avoient établies. D' ailleurs la médiocrité de leurs biens les obligeoit à vivre avec fru-

galité, à s' habiller simplement, et à garder dans leurs meubles et dans leurs logemens, les loix de la modestie. De plus, l' égalité de leurs fortunes leur ôtoit tout sujet de se porter envie les uns aux autres. Enfin leur état étoit si petit et si peu florissant, que ceux qui avoient de l' ambition, ne pouvoient pas souhaiter de l' opprimer et de s' en rendre les maîtres.

L' imagination des poètes est, qu' il n' y a eu de la foy et de la justice parmi les hommes, que dans le premier âge du monde, qu' ils appellent le siecle d' or, durant lequel, disent-ils, le coeur de l' homme garda sa droiture, sa pureté et son innocence.

Cette même erreur est cause que les françois ne voyant qu' infidélité, que trahison et que fourberie dans nôtre siecle, s' imaginent que les vieux gaulois étoient plus loyaux et plus gens de bien que nous, et se figurent, de même que toutes les autres nations, que les siecles passez étoient meilleurs et plus innocens

p219

que le nôtre. Terrible et puissante preuve de la fausseté des vertus humaines, puisqu' on désapprouve toûjours celles que l' on voit, et que l' on n' approuve que celles qu' on ne voit pas ! Mais preuve également convainquante de l' obstination et de la force de l' erreur, qui resiste à tout ce qui devoit la détruire, et qui ayant fermé les yeux des hommes, les fait si long-tems et si diversement errer ! On l' a vû par ce qui a été dit, et on le verra encore par ce que l' on va dire. Car les françois ne savent en quel tems ils doivent mettre ces vieux gaulois si pleins de bonté, de candeur et de franchise ; et ils ne sont pas moins partages dans leurs opinions que ceux dont on a parlé.

Il y en a qui donnent le nom de vieux gaulois à des gens de la vieille cour, qui en sont sortis pour avoir été enveloppez dans la disgrâce d' un favory, ou parce que n' y subsistant que par ses bienfaits et par son appuy, ils sont tombez par sa chute, et ont été releguez en quelque province. Car comme ils ont du monde, et qu' ils sont d' ordinaire habiles, leur premier soin est de représenter les hommes qui composoient la cour dont ils ont été, et de se représenter eux-mêmes par consequent,

comme des hommes de parole, d' honneur et de probité. Ce qui fait d' autant plus d' impression sur ceux qui les écoutent, qu' ils sont rebutez et irritez de n' avoir trouvé que de l' ingratitude et de la perfidie dans toutes les personnes avec qui ils ont eu affaire. Ils fortifient cette bonne impression par la netteté de leurs procedés, et par la fidelité avec laquelle ils dégagent leurs promesses ; et cela leur est encore facile, parce que la plupart du monde ne fait aucune difference entre garder la foy quand on n' est plus en consideration, et la

p220

garder quand on est bien avant dans la cour et dans les intrigues ; c' est-à-dire, dans le tems où l' on est tenté de la violer par de grands interêts et par de grandes esperances. On est porté aussi à approuver ceux qui sont chassez de la cour sans aucun espoir de retour, à cause qu' - ils sont toujourns pleins d' honnêteté, de déferences et de soumissions : car ces soumissions ne manquent jamais à ceux qui n' ont rien par où ils puissent être fiers à l' égard des autres, et elles ne manquent jamais aussi à nous disposer favorablement pour eux. Enfin la curiosité qu' on a de sçavoir ce qui s' est passé pendant qu' ils étoient dans les affaires, et les soins qu' - ils prennent dans leurs narrations de s' y donner quelque part honnête, contribuent beaucoup à l' estime qu' on a pour eux.

La plupart des gens placent les vieux gaulois sur la fin du dernier siecle, et au commencement du nôtre, par une pure imagination et par une entiere ignorance de l' histoire ; puisque ceux qui en ont tant soit peu de connoissance, sçavent qu' il ne fut jamais un tems où les moeurs ayent été plus universellement dépravées. Temps malheureux où la France se vit long-tems déchirée par les factions des grands, et où presque tous les françois manquant de foy à leur roy, se declarerent pour ceux qui avoient allumé la guerre dans le royaume ! Temps enfin dont les aventures devroient être effacées de nos histoires, puisque ce fut en ce tems-là que furent commis deux attentats detestables contre les personnes sacrées de deux des meilleurs rois du monde ! Quelques-uns vont plus haut, et appellent vieux gaulois les françois qui vivoient sous les regnes de Charles Vii et de Louïs li aus-

quels il suffit d' opposer le témoignage de Philippe De Comines, et les exclamations qu' il

p221

fait sur les injustices, les malices noires et les déloyautés de son temps.

Il y en a d' autres qui vont chercher les vieux gaulois dans la seconde race, et d' autres qui remontant jusqu' à la première, et jusqu' à l' origine de la monarchie, se persuadent que c' étoient les francs qui faisoient voir dans leurs procédés cette droiture, cette bonté, et simplicité qu' on ne voit plus dans nos actions. Mais qu' on aille de siècle en siècle, et qu' on parcoure tous les regnes de nos rois, on n' en trouvera aucun où les sujets ne se soient revoltés contre leur souverain, et où leur trône n' ait été souvent ébranlé, et quelquefois renversé par les guerres qu' on leur a faites : où les hommes n' ayent usé de fraude et de mauvaise foy pour se surprendre et se supplanter : où ils n' ayent été les uns malins, cruels, meurtriers, assassins : les autres faux, doubles et hypocrites, menant une vie régulière pour parvenir aux charges, ou pour satisfaire leur vanité. De sorte que l' histoire d' un siècle et d' une nation, est l' histoire de toutes les nations et de tous les siècles ; l' on y voit qu' on a joué les mêmes comedies et les mêmes tragedies en tout tems et dans tous les lieux du monde, et que toute la différence qu' on y remarque est, qu' elles ont été représentées par differens acteurs.

Il faut donc tenir pour une vérité, que nous sommes également obligés de croire par la foy et par la raison, qu' à l' exception de ce peu de tems pendant lequel les auteurs du genre humain vécurent dans l' innocence, c' est vainement qu' on espere de la trouver dans le siècle present et dans les siècles passés, dans les grecs et dans les barbares ; que tous les hommes généralement sont et ont toujours été corrompus, et ne peuvent être distingués les uns des

p222

autres, qu' en ce que les uns sont ouvertement vicieux, et que les autres le sont d' une manie-

re couverte : que la corruption des hommes pervers est dans leurs actions, et que celle des sages du monde est dans leur coeur. Ainsi c' est s' abuser de croire que les anciens gaulois étoient plus sinceres, plus fidelles et plus équitables que nous.

Pour moy, j' avoüe que j' ay une peine extrême à supporter tous les éloges qu' on leur donne ; que j' estime les vieux gaulois comme les nouveaux, et croy qu' ils ne sont differens les uns des autres, que par leurs habits et par leur langage.

Puisqu' on n' est que trop éclairci que les vertus qu' on voit, sont des vertus ausquelles quelque interêt de bien, de gloire, de plaisir, ou bien quelqu' autre motif semblable donne la naissance ; et que personne n' est équitable, fidele, bon et officieux gratuitement ; quelle est la cause de l' opiniâtre persuasion qu' on a qu' il y a eu autrefois des hommes aidez des seules forces de la nature, et agissant par ses mouvemens, qui avoient des vertus pures et veritables ? Cette persuasion est un effet de la forte impression que fit dans le coeur du premier homme, l' orgueil qui s' y éleva, par lequel il voulut se rendre semblable à Dieu : car cet orgueil obscurcit son esprit dans le même instant, et lui fit croire que pour ressembler à Dieu, il falloit secoüer son joug, se gouverner luy seul, et ne plus dépendre que de luy-même. " perverse et tenebreuse ressemblance, dit S Augustin, puisque pour l' avoir, Adam quitta la lumiere de Dieu, sans laquelle il ne pouvoit se conduire, et qu' il se tourna vers luy-même, où il ne trouva que les tenebres du neant d' où il étoit sorti, et celles du peché où il venoit de tomber ! " depuis ce temps-là les

p223

hommes se sont regardez comme des dieux, capables de discerner par eux-mêmes le bien du mal, capables, dis-je, de suivre l' un et d' éviter l' autre ; depuis ce tems-là rien n' a pû changer l' orgueilleuse opinion qu' ils ont, que le libre arbitre luy seul peut leur fournir toutes les vertus, et ils ne sçauroient se persuader qu' eux qui ont l' art d' apprivoiser les animaux les plus farouches, et de dresser les plus indociles, ne puissent pas regler et polir leurs moeurs. On ne peut ôter aux hommes cette grande opinion qu' ils ont d' eux-mêmes, parce qu' elle n' est pas

du nombre de celles qui se forment dans leur esprit : qu' elle est dans le fond de leur nature, et qu' il n' en est aucun qui ne naisse avec cette étrange persuasion. C' est pourquoy l' eglise qui est instruite que c' est une erreur capitale, oblige d' abord ses enfans de l' abjurer, et de reconnoître avec elle que Dieu est la source unique de toutes les vraies vertus, et que sans la grace de J C, qui que ce soit ne peut esperer d' être justifié.

La seconde cause de l' erreur où l' on est, que les anciens grecs et romains, et les vieux gaulois avoient des vertus sincerés, et que les actions de clemence, de generosité, de fermeté et de fidelité qu' ils ont faites étoient produites par un bon principe, et sont à cause de cela extrêmement louées dans l' histoire, est que nous ignorons les motifs qui les gâtoient et qui les rabaissoient : et c' est par une raison contraire, que tous les sages sont mécontents des vertus de leur siecle ; car observant de près ceux à qui on les attribue, ils voyent que les uns sont clemens par politique, les autres genereux par vanité ; ceux-cy fidelés par intérêt, et ceux-là fermes par opiniâtreté. Ainsi ils remarquent les défauts des actions qu' on estime le plus, et decouvrent les

p224

vices des vertus dont les peuples se sont fait une grande idée.

Enfin ce qui donne bonne opinion de ceux qui ont vécu dans les siecles éloignés du nôtre, c' est l' indulgence qu' on a pour les morts, et je ne sçay quelle aversion cachée que nous avons pour les vivans. Nous sommes favorables aux morts, parce qu' ils ne sont plus en nôtre chemin, qu' ils ne choquent pas un de nos intérêts, et qu' ils ne sont plus en état de nous faire aucune injustice : et nous n' aimons pas les vivans à cause que leur inquietude trouble nôtre repos, que leur malignité s' attache à nôtre reputation, qu' ils traversent nos desseins par leur envie et leur jalousie, et que ceux qui ont de bonnes qualités font remarquer nos défauts. Cette aversion qu' on a pour les vivans, se fait apercevoir par un secret mouvement de joye qu' on ressent à la mort des personnes qui ne nous ont jamais fait aucun mal ; par la seule raison que s' ils eussent vécu plus long-temps ils auroient pû changer

et nous être contraires, et cela nous donne l'intelligence de ce proverbe ; plus de morts et moins d'ennemis.

Il ne faut donc pas s'imaginer que ceux qui ont vécu devant nous, fussent plus gens de bien que nous. " c'est une plainte, dit Senèque, que nos ayeux ont faite, que nous faisons, et que nos enfans feront, que les moeurs sont corrompuës, que l'injustice regne par tout, et que tous les jours les hommes deviennent pires. Ne demande point, dit Salomon, pourquoy les premiers siecles étoient meilleurs que le nôtre ? C'est une folle demande. "

CHAPITRE 27 PORTRAIT DE LA VERTU H

p225

c'est avec beaucoup de raison qu'on désapprouve cette maxime d'Aristote, que la science tire son origine des sens. Ceux qui s'efforcent de l'établir, ne prennent pas garde qu'ils donnent des bornes bien étroites à nos connoissances, et qu'ils les rabaissent et les rendent semblables à celles des animaux. Ce que nos moindres reflexions nous font voir, est que les sens sont si peu propres à instruire et éclairer la raison, que la fonction principale de la raison, est de corriger leurs erreurs, et que sa plus grande attention doit être de ne point former ses jugemens sur leur rapport. D'ailleurs il est très-certain, ainsi que Platon et les stoïques l'ont enseigné, que les sens n'ont pas la connoissance de leurs objets : qu'ils ne font que recevoir leurs impressions ; et que voir, ouïr, flairer, savourer et sentir, sont des actions qui appartiennent à l'ame : comme on le voit manifestement, en ce que nos distractions nous empêchent souvent d'apercevoir des personnes qui sont devant nos yeux. Les sens sont donc proprement les voyes, par où les mouvemens que les objets extérieurs impriment aux nerfs, vont jusqu'au siege de l'ame : ce qui l'excite et fait qu'elle conçoit des choses différentes, selon que le siege de l'ame est différemment ébranlé. Or comme les pensées sont les images des choses, il seroit impossible à l'ame de penser

à quoy que ce soit, et de tracer en elle-même l' image d' une chose, si elle n' en avoit l' idée.

L' ame a donc necessairement des idées na-

p226

turelles qui sont les principes de toutes ses connoissances, et sans lesquelles il ne seroit pas en son pouvoir de penser à rien.

Ce raisonnement est fortifié par l' experience ; car nous voyons dans l' esprit des enfans, avant même qu' ils ayent reçu aucune instruction, les idées du don, du prêt et du dépôt, par lesquelles ils s' entr' accusent et se reprochent les torts qu' ils se font les uns aux autres, et par lesquelles ils terminent toutes leurs petites querelles.

Mais parmi les idées que nous avons, et qui sont comme autant de lumieres interieures que la nature nous a données pour nous conduire, il n' en est point qui paroisse si visiblement dans tous les hommes que l' idée de la vertu ; car quoique la plupart des gens s' en soient formé un million de fausses, par les passions différentes qui les aveuglent, ils ne laissent pas d' avoir dans le fond de leur ame la veritable idée de leur vertu. " sonde bien ton esprit, dit Ciceron, tu y trouveras la vraye notion de l' homme de bien. "

c' est par cette notion de l' homme de bien, et par cette idée veritable de la vertu, que les hommes de toutes les nations, dont les sentimens et les goûts sont si differents, s' accordent à avoir de la reverence pour la vertu et de l' aversion pour le vice. C' est par cette idée qu' ils se louent et qu' ils s' accusent ; c' est par elle que les plus méchans approuvent la vertu et qu' ils souhaitent d' être vertueux ; c' est par elle qu' on estime la pieté, la justice, la foy, la probité, la bonté, l' honnêteté et l' humanité ; c' est par elle enfin que generalement tous nos devoirs nous plaisent, et que nous ne voyons rien de si grand qu' un homme qui les accomplit tous. Aussi est-ce par cette idée de la vertu veritable qu' on décou-

p227

vre la fausseté, ou pour mieux dire, toutes les faussetés de la vertu humaine, dont il faut essayer de faire le portrait.

La vertu humaine veut avoir un grand nombre de témoins et d'approbateurs, et sa vraie inclination n'est pas d'être, mais de paroître. La vraie vertu ne se soucie que d'être ; elle est même bien aise quand on l'ignore, et ceux qui la pratiquent avec le plus de perfection, ne demandent point d'autre témoignage que celui de leur conscience.

La vertu humaine est presumptueuse. Il n'est point d'accident qu'elle ne croie pouvoir soutenir, et point d'obstacle qu'elle ne se promette de vaincre. La vraie vertu se défie toujours de ses forces, elle ne s'expose jamais, et s'éloigne de toutes les occasions qui peuvent émouvoir les passions, de peur de succomber sous leur violence.

La vertu humaine est fière et orgueilleuse, elle ne veut jamais ni céder, ni s'abaisser, ni souffrir rien qui l'égalise. La vraie vertu est humble, soumise, souple, et ceux qui en ont le plus, ne sont point du tout fâchés qu'il y en ait d'autres qui les surpassent.

La vertu humaine est méprisante, et regarde toutes les personnes qui ne sont point vertueuses avec dédain ; elle examine celles qui le sont avec la dernière rigueur, et ne donne son approbation qu'à elle-même. La vraie vertu tourne la rigueur de celui qui la possède contre lui-même, et lui donne de si grands sentimens de compassion pour les autres, qu'il regarde les vices de ceux qui mènent une vie licentieuse, comme les siens.

La vertu humaine est tellement intéressée, que l'intérêt paroît être le principe unique de toutes ses actions, en sorte que ses efforts sont plus grands ou plus petits, selon que l'intérêt

p228

qui la fait agir est plus ou moins grand, et qu'elle demeure sans action et sans mouvement, quand ce ressort s'arrête. La vraie vertu rend l'homme désintéressé de toutes les manières. Il n'est point vertueux pour avoir la réputation de l'être, et dans toutes les actions qu'il fait, il n'a en vûë que de bien faire.

Enfin la vertu des sages du siècle et des honnêtes gens, est une vertu vaine qui n'est point honteuse de se vanter, de s'alléguer et de se

donner des louanges ; la vraie vertu au contraire est modeste, et a une sorte de pudeur qui luy fait refuser celles qui luy sont dues. L' on aperçoit cette dernière marque de la fausseté de la vertu humaine, au langage que tiennent tous ceux qui se piquent d' avoir de l' intégrité. Je n' ay pas des qualités brillantes, dit l' un, mais j' ay assurément de l' honneur et de la probité. Il y a, dit un autre, fort peu de gens qui soient à mon point et comme je les souhaite : je les veux sans façon, sincères, confians, tendres, fideles et exacts, car je suis tout cela. Cependant ce sont ces mêmes personnes, qui après s' être entr' éprouvées et avoir observé soigneusement leurs actions, s' accordent à dire en particulier, que rien n' est si rare qu' un vrai ami, ni rien si difficile que de trouver des personnes seures ; que la plupart des hommes ne sont que des fourbes, et qu' il n' y en a aucun qui ne soit intéressé. Mais si l' on se donne la peine de r' assembler toutes les faussetés de la vertu humaine, et de les exposer à la vûë toutes ensemble, l' on verra qu' elle n' est qu' une fausse intention de la vertu véritable, et que la grandeur de celle-cy, sa force, son équité, sa sagesse et toutes ses autres qualités, sont tellement changées dans la vertu humaine, qu' on voit qu' elle n' est que la corruption de la vertu saine. L' on ver-

p229

ra, dis-je, que la vertu humaine est élevée de fierté, constante d' opiniâtreté, genereuse et liberale de vanité, que sa bonté est intéressée, sa complaisance flatteuse, sa douceur apparente, et son humilité trompeuse. L' on verra enfin que sa justice est une rigueur, sa force une violence, sa fermeté une roideur, sa prudence une dissimulation et une finesse, sa sagesse une hypocrisie, et sa magnanimité un orgueil.

Tous ces vices se rencontrent dans la vertu humaine, par le défaut d' une vertu qui les renferme toutes, c' est-à-dire, par le défaut de la charité, sans laquelle, dit S Thomas, toutes les autres vertus ne sont que des vertus informes et ébauchées, parce que c' est elle qui le rapporte à Dieu, et que ce rapport à leur véritable fin, est leur accomplissement et leur perfection. Cette vérité paroît certaine à quiconque considère que la vertu est la

vie de l' ame, et qu' ainsi que l' ecriture nous l' apprend, celuy qui n' aime point, est dans un état de mort. Elle nous fait connoître aussi en même temps, avec combien d' aveuglement Aristote assure que l' amour propre, qui est blâmable, dit-il, lors qu' il porte l' homme à ne chercher que ce qui peut plaire à ses sens, merite d' être loüé lors qu' il le porte à faire des actions de temperance et d' équité pour se satisfaire, comme si ce n' étoit pas un vice et non pas des actions de vertu ; cela ne peut jamais être, car de ne les faire que pour l' amour de soy-même, ce seroit comme si le plus grand de tous les dereglemens de l' homme n' étoit pas de se regarder comme la fin où doivent tendre tous ses desirs et toutes ses actions. Enfin elle nous fait voir clairement que la chasteté de Lucrece, la bonté de Titus, la generosité d' Alexandre, la sagesse de Socrate,

p230

et generalement toutes les vertus qui n' ont point Dieu pour objet, ressemblent à ces vains titres que prennent les souverains, qui se disent rois des royaumes qu' ils ne possèdent point ; et que ces hommes qui suivent l' équité, qui gardent les secrets et rendent fidèlement les dépôts qu' on leur a confiez, afin qu' - on les trouve pretieux et qu' on publie leurs loüanges, sont comme ces superbes tombeaux où l' on voit les figures de toutes les vertus, et au dedans desquels on ne voit que la corruption humaine. Il faut donc que nous aimions Dieu si nous voulons que nos vertus soient veritables, et qu' elles nous soient utiles : si nous voulons que la droiture qui paroît dans nos actions soit dans nos intentions, et que nôtre coeur guerisse de toutes ses blessures. Un homme n' est rien devant Dieu sans la charité, quelques talens, quelques dons et quelques vertus qu' il ait, et il est tout devant Dieu s' il a son amour, quoiqu' il n' ait ni science, ni esprit, ni lumiere.

CHAPITRE 28 CONCLUSION

Quels fruits peut-on recueillir de tout cet ouvrage, et quel est le but qu' on s' y est proposé ? L' on a eu dessein d' ôter aux hom-

mes les vaines pensées dont ils se flattent, qu' - ils ont l' ame belle ; qu' ils ont de bons, de nobles et genereux sentimens ; qu' il ne tient qu' à eux d' être modestes, sobres, continens, fideles et équitables ; qu' il y en a plusieurs qui le sont effectivement, et qui ont dompté leurs passions par la force de la raison : l' on a, dis-je, eu dessein de les guerir de semblables imaginations qui les rendent ridicules aux yeux

p231

des sages. C' est pour executer ce dessein qu' - on a traité en particulier toutes les vertus humaines, et que pour en faire connoître les faussetés, on a découvert à l' homme son propre coeur, afin qu' il y voye les vraies causes de ses actions vertueuses.

Ainsi le premier fruit qu' on peut tirer de cet ouvrage, est de ne se plus laisser tromper et éblouir par ce grand nombre de bonnes, de belles et grandes actions qu' on voit faire aux hommes ; et de conclurre que ceux qui sont reglez dans leur manger, soient vertueusement sobres ; qu' on fait quelques actions genereuses, et qu' un homme qui est doux et humble dans ses procedés, ait la douceur et l' humilité dans le coeur. Cela sera facile aux hommes, dont le plus grand défaut est d' être toujours occupez au dehors, pourvû qu' ils veüillent bien r' entrer en eux-mêmes, et y considerer les principes et les motifs ordinaires qui les font agir. Ils trouveront, je m' assure, que c' est pour aller aux fins de leurs passions qu' ils font les actions vertueuses, et qu' ils en font même quelquefois où leur naturelle malignité a beaucoup de part ; ils trouveront que les actions magnanimes des conquerans qui leur donnent rang parmy les demy-dieux, viennent d' une avidité de gloire et de renommée ; que l' envie de regner paisiblement et absolument est le principe caché de la justice et de la clemence des souverains, et que le bonheur du temperament fait les gens doux, moderez et sobres. Par où ils seront éclaircis que toutes les vertus humaines sont vaines, ou politiques, ou naturelles.

Le second fruit est, de ne plus nous imaginer qu' il y ait dans nôtre coeur de la force, de la grandeur, de la bonté et de la generosité ; de reconnoître au contraire qu' il est malin, bas,

foible et intéressé ; que l' état de l' homme, qui croit tout pouvoir par sa liberté, est d' autant plus étrange et plus pitoyable, qu' il ne sçait pas, et qu' il ne sent pas qu' il est livré à l' avarice, à l' ambition, à l' amour, à l' envie, à la jalousie, à la haine et à la vengeance, comme à autant de furies, qui par leur violence luy font faire ce qui leur plaît, et le font continuellement gemir sous leur tyrannie.

Le troisième fruit est, de ne plus nous confier en nos propres forces, puisque nôtre coeur, d' où nous attendions tout nôtre secours pour nous tirer de la servitude des passions, leur étant luy-même asservi, est le plus grand de tous les obstacles que la vertu rencontre.

Le quatrième fruit est, de se détromper de l' erreur grossiere où sont la plupart des gens, qu' il y a de belles passions, de belles et de grandes ames ; et d' apprendre que le partage des passions, en belles passions, parmi lesquelles on range l' amour et l' ambition, et en passions sordides et brutales, telles que sont l' avarice et la volupté, est un partage qui a été fait par des hommes aveugles, qui étant également esclaves, ont voulu mettre quelque difference entre les fers dont ils sont chargez. L' on comprend aussi en même temps, que ce qu' on appelle belles ames, est un genre de personnes vaines, qui par l' envie ardente qu' ils ont de meriter l' approbation publique, s' empêchent de faire, non pas toutes sortes d' actions mauvaises, mais celles seulement qui sont capables de les flêtrir ; et que les ames grandes et élevées, telles qu' on se figure celles des heros, sont des ames, ou pour mieux dire des hommes, poussez par une ambition insensée, qui ne les laisse point en repos jusqu' à ce qu' ils l' ayent ôté aux autres ; et dont la violence qui leur fait tout oser et entreprendre, est prise pour une vertu divine qui les anime.

Le cinquième fruit est, que connoissant qu' on fait par intérêt ou par vanité, les actions qui paroissent les plus loüables et les plus vertueuses, on ne vit point dans l' ignorance honteuse dans laquelle ont vècu tous les sages et tous les heros de l' antiquité, les premiers

n' ayant jamais démêlé dans leur coeur, que c' étoit l' orgueil et non pas la vertu qui regloit leurs moeurs ; et les autres s' étant donné tant leur nom fut connu de tous les peuples du monde, sans avoir songé un instant à se connoître eux-mêmes ; sans avoir jamais sçu que rien n' étoit si petit et si bas que leurs inclinations, et que leur plus grande ambition n' étoit que d' être louez des hommes. Car cette ignorance étoit cause que se mesurant non à la petitesse de leurs desirs, mais à la grandeur de leurs conquêtes et de leurs victoires, ils se trouvoient plus grands et plus excellens que les autres hommes ; et qu' étant remplis de l' idée qu' ils avoient d' eux-mêmes, ils étoient disposez à croire tout ce qu' on leur disoit de plus incroyable, pourvû que ce qu' on leur disoit, fût à leur avantage. Cette credulité parut en Alexandre lors qu' il ajoûta foy à l' oracle de Jupiter Hammon, qui luy fit entendre qu' il étoit dieu, et qu' il exigea en suite que tous ses sujets luy rendissent les honneurs divins.

Le sixième fruit est, qu' on demeure convaincu que ceux qui se croient et qui se disent honnêtes gens, prennent injustement cette qualité : car s' ils n' ont point l' amour de la vertu dans le coeur, et s' ils ne sont justes, fideles, bons et genereux que pour être estimez des hommes, et par la passion qu' ils ont de reüssir dans le monde, ce sont de faux vertueux : et si ce sont de faux vertueux, comment peuvent-ils être de vrais honnêtes gens, et par

p234

quel art peut-on separer l' honnêteté de la vertu veritable ? Cependant cela se fait tous les jours, et l' on voit une infinité de personnes qui n' ayant que de fausses vertus jointes à plusieurs vices, s' offenseroient neanmoins si on ne les croyoit pas gens d' honneur. " l' honnêteté, dit Saint Thomas, est un mot établi pour signifier un état honnête, c' est à dire digne d' être honoré ; or il n' est point d' état digne d' être honoré, que celui d' un homme veritablement vertueux ; c' est pourquoy il est impossible que l' honnêteté subsiste sans la vertu. "

le septième fruit est, qu' on se sent disposé à ne plus pratiquer la vertu, en la maniere que la pratiquent les honnestes gens et les vertueux du siecle, par la connoissance qu' on a

qu' ils choisissent les vertus utiles à leurs intérêts temporels, et abandonnent la piété, et toutes les autres vertus qui pourroient servir à leur ame ; qu' ils s' acquient de ces sortes de devoirs dans lesquels ils suivent leurs inclinations, et violent ceux où il les faut combattre, et qu' ils ne font de bonnes actions, que pour avoir sujet de s' estimer et de mépriser les autres. On aperçoit cette marque de la fausse vertu, en ceux qu' on appelle gens d' honneur et de parole ; par la maniere dont ils traitent dans leurs discours, ceux qui n' ont point de probité, ou qui se laissent corrompre par l' argent ; et par l' idée qu' ils en conçoivent, qui est si étrange qu' en se comparant à eux, ils trouvent qu' ils ont l' ame précieuse et belle. Cette même marque se voit dans cette espece d' honnestes femmes, qui sont fières à proportion de ce qu' elles sont honnêtes, et qui ont non seulement du dédain, mais, de l' horreur pour celles qui ne le sont point.

p235

Ce qui aide encore à se dégoûter de la vertu des honnêtes gens, c' est qu' ils semblent ne reconnoître pour vertu que la loyauté, et ne se pas croire obligés d' acquérir les autres. Or il est très-certain que soit qu' on s' adonne à l' exercice de la vertu par charité, ou par amour propre, on a une indispensable obligation de les pratiquer toutes, et d' être fidèle en tous ses devoirs : autrement on n' en accomplit utilement aucun, suivant cette sentence de l' apôtre : " quiconque viole la loy en un seul point, est coupable comme s' il l' avoit toute violée. " et en effet, comment peut-on croire vertueux un homme qui garde la foy aux hommes, s' il est impie et s' il manque de foy à Dieu ? Comment même peut-on l' appeller honnête homme, s' il est un ami zélé et un mauvais parent, s' il fait des liberalités et ne craint point de faire des injustices ? Ce qui est très-vrai est, que dans l' incertitude où nous sommes si c' est par le mouvement de la grace ou de la nature que nous faisons les oeuvres qui nous sont prescrites par la loy de Dieu, rien n' est plus capable de nous assurer que nous agissons par son esprit, que la pratique de toutes les vertus et l' accomplissement de tous nos devoirs. Car

encore qu' il n' y ait point d' actions de vertu, à les prendre chacune en particulier, qui soient au dessus de la portée de l' homme, il est néanmoins malaisé de les faire toutes, et de trouver des gens assez bien disposez par leur temperament, par la qualité de leurs inclinations, et de leurs manieres d' esprit, pour connoître par leurs seules lumieres, tout ce qu' - on est obligé de faire exterieurement à l' égard de Dieu et du prochain, et pour dégager un si grand nombre d' obligations par leurs seules forces. C' est par cette raison que la

p236

vertu des payens étoit si imparfaite et si défectueuse, et que pas un de ceux qui ont connu Dieu, à l' exception de Platon, n' a compris qu' il falût s' humilier devant luy, le prier et luy demander la sagesse ; de sorte que leur vertu qui a fait tant de bruit, n' étant point humble et religieuse, manquoit de deux qualités essentielles à la vertu. Celle des honnêtes gens et des gens d' honneur, a des défauts qui sont beaucoup plus grands et en plus grand nombre : car outre que pour l' ordinaire ils n' ont point de pieté, et qu' ils sont orgueilleux et présomptueux comme étoient les philosophes, ils sont voluptueux, impatiens et vindicatifs ; et ils font consister toute leur vertu à ne trahir personne. Quel moyen donc de se resoudre à imiter une vertu qui est associée avec les vices, qui se contente d' empêcher l' homme de faire les actions qui le deshonnorent, qui ne le porte point à craindre et à servir Dieu, et qui bien loin de le rendre plus doux et plus traitable, le rend plus fier, et ne sert qu' à nourrir et à augmenter son orgueil ?

Le huitième et dernier fruit est, une entiere conviction de la nécessité qu' il y a de recourir à Dieu comme à l' auteur unique de la vertu veritable, de la vertu qui purifie le coeur de toutes les passions, et qui ruine en nous l' amour de nous-mêmes. " car si nous ne naissons point vertueux, dit Platon, si nous ne le devenons point par l' éducation qu' on nous donne, ni par nôtre étude et nôtre industrie, à qui pouvons-nous nous adresser plus justement pour obtenir un don aussi rare que la vertu, qu' à Dieu qui étant la source de tous les biens, l' est sans doute de

celuy qui est le plus grand de tous ? "
mais ce n' est pas assez d' être persuadé qu' on

p237

ne peut être vertueux sans le secours de Dieu ; pour l' obliger à nous accorder cette grace, il faut premierement, en connoître le prix, et concevoir par le miserable état où l' homme se trouve, qui est tel, qu' il ne peut ni ne veut en sortir et se convertir à Dieu, qu' elle doit être un effet de la toute puissance de Dieu sur les coeurs des hommes. Un moindre secours ne seroit point proportionné à nos extrêmes besoins, puisque celui qui nous est absolument necessaire, doit non seulement aider nôtre foiblesse, et nous donner la force de nous élever jusqu' à Dieu, mais surmonter aussi l' opposition de nos volontés rebelles, et faire d' un homme fier, mechant et impie, un homme bon, humble et religieux. Puisque cette grace doit rompre tous les liens qui nous attachent à la gloire, aux honneurs, aux richesses, aux plaisirs et à la beauté perissable ; qu' elle doit vaincre en nous la crainte mondaine, cette capitale ennemie de la pieté, qui fait qu' on a tant de peine à se resoudre à mener une vie conforme aux regles de l' evangile ; et qu' elle doit détruire dans nôtre esprit ce nombre infini d' erreurs qui nous font approuver les fausses maximes du monde ; ces erreurs insensées qui nous font estimer et louer un coeur orgueilleux, sensible aux plus petites injures, et n' en pouvant supporter aucune, comme un coeur noble et genereux ; et qui nous font prendre nos passions, c' est à dire les ardeurs et les violences des fièvres secrettes qui nous consomment, pour de grands sentimens, et pour la vigueur et la santé de l' ame. Secondement il faut reconnoître que c' est de son bon gré et sans y être obligé, que Dieu nous accorde cette grace si necessaire, si puissante et si precieuse ; et que les hommes et les anges ayant également violé la loy de Dieu et mérité les

p238

mêmes supplices, il a plu à Dieu d' exercer sa misericorde sur les hommes, et de precipiter

les anges prevaricateurs en enfer, pour y être éternellement les exemples et les victimes de sa justice. Enfin il faut confesser que ce n' est pas pour l' amour de nous que Dieu nous pardonne nos crimes, et nous remet les peines qui nous étoient préparées, mais en consideration de Jesus-Christ son fils unique, qui a répandu son sang pour appaiser la colere de son pere et nous reconcilier avec luy ; que c' est en Jesus-Christ, par Jesus-Christ, et pour l' amour de Jesus-Christ, que nous sommes justifiez ; et qu' étant ennemis de Dieu et des enfans ingrats et rebelles, il ne nous feroit jamais grace, s' il ne détournoit ses yeux de dessus nous, et s' il ne les arrêtoit sur son fils bien-aimé qui luy a toujours été obeïssant et fidèle. C' est par ces sentimens et par ces aveux, que nous pouvons engager Dieu à nous faire misericorde, et à nous rendre veritablement justes et vertueux, étant certain par le témoignage de l' ecriture : que Dieu resiste aux superbes, et qu' il fait grace aux humbles.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)